



Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa







rate

c. 1924

\$ 7.00

N 09





*Il a été tiré de cet ouvrage  
6 exemplaires sur papier de Hollande numérotés 1 à 6.*



SOUS LE

**SOLEIL DE L'INDE**

DU MÊME AUTEUR :

**Du Mexique au Canada.** Un volume in-18 jésus. (*Épuisé.*)

**A travers la Russie et l'Asie centrale.** Un volume in-18 jésus. (*Épuisé.*)

A. MAUFROID

---

SOUS LE  
SOLEIL DE L'INDE



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

—  
1911

*Tous droits réservés*





URL  
DS  
413  
M355  
1911

Les magiques descriptions de Pierre Loti et d'André Chevrillon m'ont appris à aimer les pays d'Orient.

Si le désir m'est venu de courir le monde, avide de sensations neuves et de merveilles, j'en suis redevable surtout aux nobles émotions d'art que me donna la lecture de leurs œuvres.

Je les prie de recevoir ici l'expression de ma reconnaissance, particulièrement pour les joies que j'ai éprouvées en voyageant après eux dans l'Inde qu'ils m'avaient divulguée.

Ils m'excuseront d'évoquer leurs noms en tête de ce livre où j'ai essayé de mettre, en même temps que le vulgaire carnet du touriste, un peu des impressions ressenties devant tant d'étranges visions qui m'amusèrent, devant tant de beautés qui me charmèrent.

A. MAUFROID.

Wimy (Aisne), octobre 1910.



# SOUS LE SOLEIL

## DE L'INDE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DE MARSEILLE A COLOMBO

En Méditerranée. — Le canal de Suez. — Aden.

Me voici une fois encore à Marseille; au milieu des multitudes tumultueuses, aux effluves aliacés, du cours Belzunce, parmi les bruyants buveurs d'apéritifs groupés autour des braseros aux terrasses de la Canebière.

Elle m'est toujours sympathique, cette Canebière. Sans doute, il lui manque la bordure d'arbres de nos boulevards parisiens; mais combien elle est vivante! Et puis, n'a-t-elle pas ce que Paris ne possédera jamais : là-bas, pointant dans l'azur, la forêt de mâts du Vieux Port où elle finit? — D'ailleurs, peut-on dire que c'est là qu'elle finit? Tous ces bateaux qui arrondissent leur carène par-dessus les pierres des quais, ne vont-ils pas continuer bien loin sur l'eau la course commencée ici par les voitures et les tramways? La Canebière n'est-elle

pas l'immense avenue qui mène aux pays merveilleux, ensoleillés, qu'annoncent déjà le ciel lumineux du Midi, l'odeur chaude des eucalyptus, et, de-ci de-là, dans les remous du torrent humain sans cesse roulant sur les trottoirs, le turban blanc d'un Arabe, le fez rouge d'un Égyptien, le noir chignon d'un Annamite, échappés des fournaises d'un paquebot?

... A la Joliette, sur le pont de la *Néra*, des bavardages, des rires, quelques larmes aussi, s'échangent entre ceux qui, tout à l'heure, partiront, et les parents, les amis, qui voulurent fouler avec eux, jusqu'au dernier moment, ce plancher déjà trépidant sous l'effort contenu des machines.

Lorsque, dans quelques instants, la cloche dira à tout ce monde, gai ou mélancolique, qu'il faut enfin se séparer, je serai probablement l'unique passager qu'un sincère « au revoir » ne reconfortera point.

Tiens! une figure de connaissance! Un monsieur souriant, décoratif et décoré, multiplie les poignées de main. C'est un ancien condisciple du lycée et de l'École de droit, M. P..., aujourd'hui directeur du Service colonial à Marseille. Il préside à l'embarquement des fonctionnaires, administrateurs, officiers, qui rejoignent leurs postes en Cochinchine ou au Tonkin. Allons! moi aussi j'aurai, avant de quitter la France, un cordial *shake hand* et un souhait de bon voyage...

... Peu à peu, Notre-Dame de la Garde fuit derrière nous, fièrement dressée sur sa colline par-



dessus le chaos des maisons blanches et l'enchevêtrement des mâtures. Longtemps la statue dorée de la Vierge flamboie dans le bleu du ciel comme le feu d'un phare des temps antiques. Ensuite défile la côte de Provence, avec ses roches blanches déchiquetées contre lesquelles déferlent les flots bleus frangés d'écume; tout le blanc, tout le bleu intense qui vibrent sur les toiles de Montenard et de Gagliardini. — On dirait un lambeau d'Afrique ou d'Asie baigné de lumière. Adieu, « Marseille, porte de l'Orient »!

Au bout d'une heure, quelques fortes lames ont fait le vide dans les estomacs et sur le pont; c'est seulement le lendemain que les hôtes de la *Néra* sortiront de leurs cabines.

... J'aurai pour camarades mes voisins de table à la salle à manger, un lieutenant d'infanterie coloniale, M. K..., un médecin de la marine, le docteur Jean S..., et une jolie fille, Mlle Émilie S... — Cette dernière, je la voyais hier qui pleurait pendant que les mouchoirs s'agitaient pour les adieux définitifs, un peu effrayée, peut-être, de s'en aller seule retrouver à Saïgon un oncle (?) impatient. Aujourd'hui, se sentant en joyeuse compagnie, elle ne songe plus qu'à rire. Sa gaieté deviendra bientôt exubérante. Nous n'essaierons point de l'atténuer et elle se maintiendra toujours à un très haut diapason. Rien d'ailleurs à redouter avec nous : mes plaisanteries de quadragénaire sceptique ne dépasseront que rarement les bornes permises; je serai pour Mlle S... un oncle tempo-

raire, inoffensif et indulgent; et le flirt de mes jeunes amis, si accentué qu'il soit, n'ira point jusqu'à faire de la *Néra* un autre *Vaisseau des caresses*.

Pas de vent, pas de pluie; le froid diminue. Messine et la côte de Calabre étalent sur les rives du détroit leurs maisons en ruines. On distingue, près des villages écroulés, les hangars couverts de tôle édifiés à la hâte après le tremblement de terre de l'année dernière. Au-dessus de la pyramide neigeuse de l'Etna monte un panache de fumée, indice des forces destructives qui sommeillent dans les flancs du volcan pour les désastres futurs.

Et la vie s'écoule sur la *Néra* comme sur tous les paquebots : conversations, jeu de palets, jeux de cartes, lecture des romans de la bibliothèque du bord. Lorsque le bref rugissement de la sirène indique qu'il est midi, chacun tire sa montre pour mettre les aiguilles d'accord avec le soleil. Nous gagnons à peu près régulièrement trente minutes par jour sur l'heure d'Europe, à mesure que nous progressons vers l'Orient.

Une nuit, le cœur de la *Néra* a cessé de battre. Les pulsations de l'hélice se sont arrêtées. Le navire est immobile. Un autre bateau des Messageries a fait des signaux pour demander du secours et réparer une avarie.

Le lendemain, autre incident. Cette fois, c'est un petit bateau arabe qui ne peut avancer faute de vent, et dont les provisions sont épuisées. Une barque s'en détache et vient vers nous. Les marins d'Afrique sont bien reçus, et un quart d'heure plus

tard retournent à leur boutre avec quelques paniers de vivres que le commandant leur a fournis.

Le cinquième jour, à une heure du matin, un grand vacarme dans les couloirs et sur le pont; bruits de caisses remuées, de grues qui dévident leurs chaînes, de gens qui s'interpellent. Nous sommes à Port-Saïd.

A l'aurore, retentissent des cris scandés, les *yalla-yallé* des chargeurs de charbon. Puis la horde des mercantis envahit le bateau : marchands de cigarettes égyptiennes, de cartes postales, de colliers de corail, d'étoffes brodées; des prestidigitateurs escamotent un poulet sous un gobelet; des chiromanciens nous révèlent gravement le passé, le présent et l'avenir en inspectant les lignes tourmentées de nos mains.

Dans des barques et jusque sur le deck, des musiciens italiens et grecs violonisent, guitarisent, chantent des *Marseillaise*, des *Santa-Lucia* et des *funicula-funicula*. Sur l'eau clapotante le soleil se réfléchit en éclairs éblouissants. Entre les grands navires, vont et viennent sur des felouques des hommes noirs coiffés de fez et de turbans. Là-bas, sur le palais de la Compagnie de Suez, les dômes de faïence bleue reluisent comme les coupoles d'une mosquée asiatique. Et voilà que, leur ouvrage fini, les fellahs en longue robe s'éloignent, serrés debout les uns contre les autres sur des chalands à charbon. Les vastes radeaux flottent au ras de l'eau, invisibles presque sous la foule compacte qu'ils portent; et à distance cela semble une étrange

armée qui marche miraculeusement sur l'élément liquide.

Il fait maintenant très chaud. Les costumes blancs ont remplacé les vêtements sombres; les casques coloniaux ont supplanté les casquettes. On entre dans le canal. La *Néra* réduit obligatoirement sa vitesse de moitié afin d'éviter de trop violents ressacs qui endommageraient les berges.

Tandis que nous déjeunons, passe aux vitres de la salle à manger un paysage qui n'a plus rien de maritime, des poteaux télégraphiques, des bouquets de tamaris, et de temps en temps une gare du chemin de fer latéral. On pourrait se croire en wagon et non sur un paquebot.

Mais, du haut du pont supérieur, les yeux découvrent d'autres horizons. A l'est, pas de fils télégraphiques, pas d'arbres ni de gares qui interceptent les regards. Le désert étend ses solitudes jaunes où ondulent les dunes de sable. Au loin, des morceaux de terre apparaissent comme suspendus au firmament. Bizarre illusion d'optique produite par des îlots entourés de flaques dormantes où se reflète l'azur du ciel.

Des Arabes courent le long du canal à hauteur du navire et demandent qu'on leur jette des fruits ou des pièces de monnaie. De place en place, des équipes d'ouvriers travaillent sur les bords qu'ils consolident par des quais de pierre. Ailleurs on élargit la rivière artificielle.

Le soleil décline; une rougeur s'élève de l'occident au-dessus de l'or terni des sables; des silhouettes



de chameaux s'estompent dans le voile rose des premières brumes. Bientôt s'allument en même temps que les étoiles, à l'avant et à l'arrière du steamer, les grands projecteurs électriques qui répandent sur les eaux la traînée d'argent d'un clair de lune.

Nous voguons maintenant sur la mer Rouge, en vue des cimes du Sinaï, découpées en dents de scie. Le thermomètre marque vingt-quatre degrés à l'ombre. Les joueurs ont abandonné les palets et les cartes, et somnolent sur les chaises longues. A six heures du soir, chacun secoue sa torpeur pour aller à tribord contempler le coucher du soleil, ou pour constater que Phœbus disparaît bourgeoisement sans manifestations pyrotechniques.

Dans le ciel sans nuages, scintillent des millions d'étoiles. Un astre privilégié, Vénus ou Mars, trace sur la mer une raie d'or presque aussi belle que celle de la lune elle-même.

... Toujours la chaleur s'accroît, amplifiée par la réverbération des rayons solaires sur les sables d'Arabie et de Nubie.

Le mercure accuse vingt-huit degrés quand nous arrivons à Aden. Et il neige peut-être en ce moment en France!

Dix ou douze navires, la plupart anglais, sont mouillés dans la rade de Steamer-Point. Ici, pas de musiciens, pas de mercantis se ruant à l'assaut de la *Néra*; seul, un changeur de monnaie a été autorisé à venir sur le pont nous offrir des roupies indiennes en échange de nos pièces d'or.

Jadis, les petits nègres nageaient autour des bateaux et plongeaient pour saisir entre deux eaux les monnaies qu'on leur jetait. Les Anglais ont supprimé ce sport dangereux. Les requins pululent à l'entrée de l'océan Indien et souvent les négrillons laissèrent un bras ou une jambe dans les mâchoires des squales.

Aucun désordre pour aller à terre. Les bateliers arabes ou somalis sont devenus de raisonnables fonctionnaires portant sur la poitrine un énorme numéro. Plus de tarifs fantaisistes, plus d'extorsions de pourboires scandaleux. Pour cinquante centimes, prix fixe et indiscuté, on débarque et on rembarque.

Des maisons blanches couvertes de terrasses se pressent au pied de hautes montagnes dénudées. — Mes compagnons ont pris une voiture. Ils veulent voir dans ces montagnes, à quelques kilomètres d'Aden, les réservoirs gigantesques qui alimentent — parfois — la ville d'un liquide plus que rare. Des barrages établis dans les anfractuosités des rochers retiennent l'eau de pluie quand par hasard elle tombe sur ce pays desséché. En général les *tanks* sont vides.

J'ai préféré flâner seul à ma guise. Un coup d'œil à la grande place, entourée de boutiques et d'hôtels, au milieu de laquelle une Queen Victoria assise rappelle au passant qu'il est à Aden sur une terre britannique. Puis, je m'engage dans les rues indigènes dont les noms, *first street*, *second street*, *third street*, surprennent un peu lorsqu'on con-

sidère la population hétéroclite qui les habite.

Quel mélange de races ! Les Arabes sont les plus nombreux, mais parmi eux vivent des nègres de la côte d'Afrique, les Somalis, noirs comme le charbon, au visage souvent très fin, à part les lèvres un peu épaisses. Quelques commerçants sont des Hindous bronzés, coiffés de la toque ronde brodée d'or ; leurs femmes et leurs filles ont les narines ornées d'un anneau de métal ou d'un bijou. Il y a encore des juifs, aux cheveux tire-bouchonnants. — L'un d'eux m'a vu promettre quelques sous aux petits yaouleds tout nus que je fais ranger devant mon appareil photographique. Immédiatement il s'interpose pour distribuer aux enfants la modeste récompense qu'ils attendent. Il a tout de suite flairé une « bedide affaire ».

C'est la vie arabe que je retrouve ici, à peu près pareille depuis le Maroc jusqu'aux déserts du Yémen : des maisons basses enduites d'un badi-geon blanc ou bleu, des chèvres qui s'ébattent dans la poussière avec les gamins aux grands yeux noirs, des odeurs poivrées d'épices associées à des relents de charognes, des fumeurs placides accroupis devant la porte d'un café, des bourriquots et des chameaux chargés de bois ou de roseaux amenés de bien loin à travers les solitudes sans végétation, et les mouches, les abominables mouches qui se posent tantôt sur une carcasse en pourriture, tantôt sur les paupières suppurantes des marmots. Des mâcheurs de bétel crachent de vilains jets de salive rouge. Quelques-uns, pour conserver la blan-

cheur éclatante de leurs dents, les frottent vigoureusement avec une branche de *souak* écrasée, qui forme brosse.

Un marché a attiré du monde à un carrefour. A quelques pas des chameaux et des ânes au repos un tombeau en terre glaise blanchie de chaux est percé d'une niche. Ceux qui viennent prier le saint musulman enterré là, y mettent des cailloux en guise de cartes de visite. Un policier indigène m'empêche de braquer sur la koubbah vénérée un irrespectueux kodak.

Sur la place, les passagers de la *Néra* ont envahi les magasins. On achète du café de Moka emballé dans des sacs en feuilles de palmier. Les cartes postales s'enlèvent en grand nombre, une surtout qui représente la nourrice de l'empereur Ménélik. Cette vieille femme soutient de ses mains des seins monstrueux que l'âge transforma en outres démesurées.

... Encore six jours de navigation avant d'atteindre Colombo. — A l'ouest surgit le cap Guardafui, rendu célèbre par maints naufrages. Un Méridional prétend voir très bien les mâts du dernier bateau échoué sur cette côte redoutée. Nous autres, nous ne distinguons absolument rien. Nous parlons du paquebot des Messageries qui, tout récemment, a été coulé aux environs de Singapore à la suite d'une collision dans le brouillard. « Oh! dit le Marseillais, rassurant, celui-là, c'était un rafiot usé; il ne tenait plus que par la *peinnure*! »

Aux distractions ordinaires s'ajoute à présent le

spectacle intermittent que nous donnent les poissons volants. Ils jaillissent de la mer comme des parcelles d'écume et rasant les flots en bandes nombreuses, semblables à de petits moineaux blancs qu'une peur subite aurait affolés.

Le soir, on s'appelle à l'arrière pour surveiller l'apparition du « rayon vert ». Mais le soleil ne lance cette fulgurante lueur d'émeraude que lorsque le ciel est bien pur au moment même où son disque rouge s'affaisse sous la ligne de l'horizon. Je ne verrai le « rayon vert » qu'à mon voyage de retour sur l'océan Indien.

Lorsque la nuit a tendu ses voiles noirs sur les immensités du ciel et de l'eau, nous levons les yeux vers la prodigieuse coupole où brillent les innombrables clartés des mondes inconnus. — Puis, les phosphorescences de la mer nous amusent. Penchés sur le bastingage, nous contemplons longuement ces lumières troubles qui tournoient dans les remous de l'hélice, roulent à la crête des lames, glissent dans le creux des vagues, comme des astres tombés qui achèvent de s'éteindre dans les profondeurs glauques.

Nous approchons de l'Inde. Un après-midi, nous passons tout près de Mini-Koï, une des îles Laquedives, où un phare blanc domine la verdure des cocotiers. Au loin se balancent les ailes blanches des barques de pêche. — Après le dîner, concert suivi d'un bal très animé jusqu'à minuit, malgré vingt-neuf degrés de chaleur.

Enfin, après une dernière journée, au sud, se



succèdent à intervalles réguliers les éclairs d'un *light-house*; et bientôt sortent des eaux les longues files de réverbères de Colombo.

Des coolies noirs escaladent les flancs de la *Néra*. Une barque m'emmène à terre avec mon modeste bagage. Là, point de voitures à la mode d'Europe. Un nègre, ayant pour tout vêtement un peu de mousseline autour des reins, me montre une *rickshaw*, où il m'invite à m'asseoir. Dans ce petit véhicule, fauteuil léger monté sur deux roues caoutchoutées, une seule personne peut prendre place. Tout le poids de l'unique occupant pèse sur les essieux. L'homme-cheval s'introduit entre les brancards qu'il a soulevés sans peine, et m'entraîne derrière lui en courant.

Très impressionnante, cette arrivée, la nuit, dans un pays qui brusquement se révèle à moi par la *rickshaw* à traction humaine, par l'homme noir qui, devant moi, foule sans bruit de ses pieds nus la poussière rougeâtre, par les silhouettes sombres de palais dressés parmi les végétations touffues, où je distingue mal dans la demi-obscurité des arbres ignorés, la métallique rigidité des palmiers, des fleurs insoupçonnées dont les taches claires trouent parfois les ténèbres.

Une large avenue jalonnée de lampes électriques, au bord de la mer, qu'on entend déferler à quelques pas. Là, des points lumineux se poursuivent, lanternes d'autres *rickshaws* qui croisent la mienne. Un peu de bruit se mêle à la voix de la mer, la sonnerie répétée du timbre que les *rickshawmen* font



retentir pour s'avertir les uns les autres. Au bout de l'avenue, la façade rouge du Galle Face Hotel.

Mes amis m'y ont bientôt rejoint. Sous une véranda, nous dégustons pendant une heure de savants et coûteux cocktails. Nous avons vécu de la même vie pendant trois semaines, trois semaines qui nous semblaient avoir duré toujours, tant on s'adapte vite aux habitudes forcées, tant les situations les plus extraordinaires deviennent facilement l'existence normale. Et maintenant c'est fini. Des camarades qui se croyaient liés depuis des années vont se séparer. Ils ne se reverront peut-être jamais. — Une ultime poignée de main à mes meilleurs compagnons. Mlle S... embrasse sur les deux joues son oncle occasionnel. Et les *rickshaws* s'enfuient vers le port. Me voilà seul, un peu triste, dans l'Inde formidable.

## CHAPITRE II

### CEYLAN

Promenades dans Colombo. — A l'hôtel. — Mount-Lavinia. — Kandy. — Les jardins de Peradenya. — Les temples bouddhistes. — Christmas. — Les éléphants. — La dent de Bouddha. — Newara-Elya.

Je suis arrivé hier à Colombo comme dans un rêve, sans avoir pu deviner autre chose que des formes vagues de maisons et d'arbres entre lesquelles couraient les lanternes des *rickshaws*. Ce matin, tout est nouveau pour moi. — J'ai dormi assez mal, étouffant sous la moustiquaire, malgré l'air qui circule entre la porte à claire-voie et une fenêtre ouverte. On a oublié d'adapter au plafond au bout de son fil électrique le *fan*, l'hélice ventilatrice, que j'entends ronfler dans les chambres voisines. Des croassements m'ont réveillé. Les corbeaux pullulent ici comme partout dans l'Inde.

Il est à peine sept heures, et déjà le moindre effort me met en sueur. Avant le premier déjeuner, je me livre à une brève inspection du Galle Face Hotel. Son nom n'a rien de commun avec celui de l'héritier de la couronne d'Angleterre. Le mot *galla*, dans la langue de Ceylan, signifie : rocher, tout simplement. — Le vaste caravansérail a été récem-

ment bâti au bord de l'Océan, à l'extrémité de l'avenue, la *Galle Face Drive*, qui le relie à la ville, éloignée de deux kilomètres.

Les hôtes du Galle Face bénéficient de la brise marine, du moins lorsque leurs fenêtres donnent sur le rivage. — Le confortable est grand, et les prix proportionnés au confortable. Aménagement ordinaire des palaces internationaux : salles de bains, salons, dining-room spacieux où tournent sans cesse les hélices créatrices de courants d'air. L'antique *panka*, cette planche horizontale garnie d'étoffe qu'un nègre balançait en tirant sur une corde, a été, comme tant d'autres choses, détrônée par l'électricité. Domestiques cinghalais, habillés de blanc : un veston au-dessus du *langouti*, longue pièce de cotonnade qui enveloppe les jambes comme une jupe; pieds nus, faces bronzées, cheveux noirs relevés en chignon comme ceux des femmes, et surmontés d'un peigne d'écaille à deux cornes.

Dans les couloirs de l'hôtel tout un bazar de commerçants divers : orfèvres, marchands de pierres précieuses, d'étoffes brodées; un tailleur qui s'offre à livrer sur mesure en cinq heures un costume complet en drap léger à ceux qui n'ont pas prévu l'épouvantable chaleur de Colombo.

Le costume léger, je l'ai déjà, mais le casque antisolaire, aussi indispensable, me manque. Je vais sortir en ville pour l'acheter.

Près de l'escalier du Galle Face, stationnent les traîneurs de rickshaws, à l'ombre d'une douzaine de cocotiers dont la tige s'incline sous le

poids de leur tête. On dirait le jet oblique d'une fusée qui éclate là-haut en un épanouissement de feuilles, feuilles bizarres un peu raidies, pareilles à des plumes sous lesquelles les noix de coco semblent des œufs que couve un grand oiseau.

« Rickshaw? captain? » interroge l'un des nègres. Et je monte dans son fauteuil roulant. — Le soleil brûle. Il faut déployer l'ombrelle, ou plutôt le parapluie, car en décembre, à Ceylan, la pluie et le soleil alternent plusieurs fois dans la même journée.

Devant l'hôtel une esplanade toute verte, bordée à gauche par la belle avenue rouge qui longe la plage, et à droite, bien loin, par un rideau d'arbres. La voiture court de ce côté. C'est là-bas comme le jardin d'un monde gigantesque où les fleurs, au lieu de garnir les buissons, font éclater leurs notes rouges, blanches et jaunes sur de hautes ramures qu'on croirait celles de pins parasols. Des bananiers aux immenses feuilles dentelées surgissent de la terre humide; et des cocotiers lancent en l'air leur gerbe de palmes.

Ce décor cache la nappe bleue d'un lac. Des hommes, des enfants couleur de bronze, s'agitent, plongent, s'éclaboussent. Un peu plus loin, des chevaux, des bœufs attelés à des chariots couverts de feuilles tressées, sont entrés dans l'eau jusqu'aux épaules. Bêtes et gens éprouvent avec l'impérieux besoin d'être propres la nécessité de combattre la déprimante température.

Mais, où est la ville? On ne la voit pas; elle est

cachée ici, là, dans l'épaisseur des cocotiers qui poussent partout, presque jusque dans la mer, en ce singulier pays.

L'homme-cheval galope enfin dans des rues. Il se retourne pour me dire que nous sommes dans Slave-Island. Les maisons basses ont des toits de tuiles rouges. Une véranda, la *varangue*, les défend contre le soleil. Mais on se garde même contre la réverbération : des nattes pendent entre les colonnettes qui soutiennent la galerie protectrice. Et toujours au-dessus des habitations s'épanouit la verdure du cocotier, l'arbre roi de Ceylan.

Puis, c'est encore un autre lac, plus grand que le premier, avec les mêmes rives peuplées d'arbres émaillés de fleurs, et les mêmes êtres noirs qui barbotent joyeusement comme des phoques.

Sur le dos du rickshawman, la sueur ruisselle. Je lui conseille de ralentir, de ne pas se fatiguer; mais, privé de la brise que produisait sa course, c'est moi qui, à présent, me liquéfie, tandis que, hors de l'ombre de mon parasol, je sens mes genoux qui grillent.

Pour gagner la ville anglaise, nous traversons les rails d'un chemin de fer près de la station du Fort. De l'ancien fort des Hollandais il n'existe plus que des vestiges insignifiants, le nom toutefois est resté au quartier de Colombo où il s'élevait. C'est là que se trouvent les banques, les magasins, les hôtels, les agences des Compagnies de navigation, dans Prince's street, Chatham street, dans York street surtout ombragée de superbes pla-



tanés où jacasse la bande bruyante des corbeaux. Au bout de York street, c'est le port, un des grands carrefours du monde, où chaque jour des paquebots partis d'Europe, de Chine, d'Australie, amènent des centaines de passagers qui, pendant quelques heures, font la joie des boutiques et des bars.

Mais les cent soixante-quinze mille habitants de Colombo ne vivent pas ici. Ils sont dans Slave Island où je viens de passer, à l'est dans les faubourgs de Maradana, de Borella, enfouis dans les arbres, et plus près aussi dans Pettah.

... J'ai maintenant la tête abritée sous un casque de feutre blanc. Je me promène dans le quartier de Pettah. Après un regard interrogatif du conducteur, ma rickshaw m'a déposé devant la halle d'un marché où je circule quelque temps parmi les fragrances poivrées et les senteurs fades qui s'échappent des éventaires. Ah! les bizarres choses auxquelles parfois je goûte, sous l'œil narquois des marchands : oranges vertes de saveur médiocre, *mangues* qu'il faudra laisser mûrir trois ou quatre jours chez moi avant de les manger et qui, ma foi, seront alors délicieuses ; *papayes*, sortes de melons trop doux, moins sucrés que les nôtres ; *jackfruits*, fruits du jacquier, monstrueux cornichons hérissés de protubérances pointues ; bananes jaunes, curries rouges, ananas dorés. Comme ils sont succulents, ces ananas de Ceylan, qu'on me servira souvent dans les hôtels de l'Inde sous le nom de *pine-apples* (pommes de pin)!

Et il y a encore des *pomkins*, des *bill-fruits*, des

grenades, des figues, et cent autres fruits dont les noms ne se retiennent pas!

Un marchand vend des chiques de bétel toutes préparées. Quelques fragments de noix d'arek sont étalés avec un peu de chaux sur une feuille de poivrier bétel; les amateurs replient soigneusement la feuille sur son contenu, la mâchent, et bientôt des jets de salive rouge font des macules sanglantes sur le pavé. J'ai essayé de triturer cette terrible mixture, mais je n'ai pas tardé à y renoncer. Par la suite, beaucoup d'Hindous m'ont affirmé que le bétel était excellent pour la santé; un de mes guides musulmans du Nord en prenait, disait-il, pour guérir son rhume. La chique de noix d'arek est assez corrosive pour tuer quelques microbes. Je la crois volontiers un antiseptique de premier ordre.

\* \* \*

Malgré le bétel, la vue des fruits cinghalais m'a donné de l'appétit. C'est l'heure du breakfast. Retournons à l'hôtel. Je fais connaissance ici avec un régime alimentaire qui sera le même dans toutes les régions de l'Inde anglaise. Le matin, vers sept heures, premier repas, très modeste, qu'on appelle, d'un mot hindoustani : *chota-hazri* (repas rapide), composé de thé, de toasts, avec du beurre, des confitures et des bananes. De neuf heures à dix heures, breakfast, qui commence invariablement



par le *porridge*, bouillie de farine de sarrasin, qu'on arrose de lait et qu'on saupoudre de sucre. Suivent des côtelettes, des œufs, du jambon et des marmelades (*jams*) importées d'Angleterre. A une heure, *tiffin* (encore un mot hindoustani adopté par les Anglais). Le *tiffin* débute régulièrement par un hachis de poisson frit, dont l'apparition quotidienne finit par agacer par sa monotonie. Viennent ensuite des plats quelconques que terminent les *curries*, effroyable mélange de viandes coupées en petits morceaux qui nagent dans une sauce au poivre rouge avec des fruits confits imprégnés de gingembre. Les curries sont aussi antiseptiques que le bétel. Peut-être est-il nécessaire de stimuler par de pareils excitants les estomacs délabrés par le climat et l'abus des boissons glacées?

Le soir, au dîner, répétition à peu près exacte du *tiffin*.

Je n'ai pas adopté l'habitude anglaise du *whisky and soda*; et, après avoir expérimenté des bières de Pilsen fabriquées à Brême, que j'ai jugées trop congestionnantes, j'ai fini par m'accoutumer aux ginger-ales et aux ginger-beers, innocentes limonades, et au thé froid.

Un orchestre joue pendant le dîner. Les musiciens hindous exécutent des partitions européennes avec toute l'imperfection d'une *band* britannique. Ah! les *bands* anglaises, à quelles épreuves elles ont soumis mes oreilles trop sensibles!

\* \* \*

Continuant mon inspection inquisitoriale jusqu'aux endroits les plus intimes de l'hôtel, j'ai découvert de surprenants W.-C. Pas de cascade purificatrice. Un grand seau contient une poussière rougeâtre, raclure de la fibre des cocotiers, additionnée d'un phénol plus ou moins parfumé. Une truelle est plantée dans la poudre odorante. *Please use disinfecting fibre*, dit un avis placardé au-dessus du seau. Chacun est invité à imiter le chat qui répare d'un geste méticuleux ses coupables oublis dans les cendres du foyer.

\* \* \*

Vers quatre heures, quand le soleil est moins brutal, je sors pour regarder les gens qui passent sur la Galle Face Drive. Chaque soir le high life de Colombo vient là respirer la brise de mer en rickshaw ou en voiture jusqu'au moment où s'allument les réverbères. Des bancs, tournés les uns du côté de l'eau, les autres du côté de l'avenue, sont réservés aux femmes et aux enfants, mais sont occupés par des indigènes de tout sexe et de tout âge.

Il y a parmi eux d'admirables types cinghalais de race pure. Les hommes au visage fin ressemblent

à des femmes avec leur chignon, leur peigne d'écaille, et leur langouti en forme de robe. En voici qui viennent de se baigner et laissent leurs longs cheveux se répandre sur leurs épaules. Ceux-là, plus encore que les autres, ont l'allure féminine, et l'on est tout étonné de voir une forte moustache ombrager leurs lèvres charnues.

En revanche, les femmes sont peu jolies. Souvent maigres, elles ont les traits plus durs que ceux des mâles; portent peu de bijoux. Comme les hommes, elles s'enveloppent les jambes d'un langouti et s'affublent, hélas! d'un absurde *caraco* blanc importé évidemment d'Europe à une époque indéterminée. Ce vêtement ridicule ne leur couvre guère que la poitrine et laisse à nu une large bande de chair entre les seins et la ceinture.

Les vrais Cinghalais ne sont pas les seuls qui se promènent sur la Galle Face Drive. On y rencontre des *tamouls*, une race plus noire originaire du sud de l'Hindoustan. Ils ont les traits plus grossiers que les autochtones de Ceylan; tandis qu'au contraire leurs femmes sont beaucoup plus belles que les Cinghalaises. Les anneaux d'or, les bijoux de toutes sortes qui ornent leurs bras, leurs oreilles, leurs narines et leurs jambes, accentuent encore la différence qui les sépare du sexe aimable, peu favorisé, de l'île.

Des gens portent sur leur front et leurs bras nus des barres peintes en blanc. Ce sont des *chettys*, une caste de banquiers usuriers qui font fortune à Colombo.

Des Musulmans circulent aussi, presque blancs, arborant le fez rouge des Turcs, ou bien une coiffure cylindrique arrondie au sommet et rayée de lignes horizontales jaunes et rouges.

Enfin, des hommes moins bronzés encore s'avancent, appuyés sur un long bâton, et soulèvent la poussière du bout de leurs sandales aux pointes recourbées. Haute stature, nobles profils émergeant de barbes noires; riche costume : turban aigu, veste bleue, verte ou rouge chargée de broderies d'or d'où sortent les manches blanches d'une chemise; pantalon blanc bouffant à la zouave. Ils viennent du nord de l'Inde, de l'Afghanistan. Comme les *chettys*, ils font l'usure à Ceylan. Je les retrouverai dans toutes les villes hindoues où ils sont indifféremment marchands de chevaux ou de roupies.

Tous ces promeneurs ont conservé leur pittoresque vêtement oriental. Mais en voici d'autres, des jeunes surtout, pour la plupart employés de commerce dans les maisons anglaises. S'estimant supérieurs à leurs compatriotes, ils ont cru devoir adopter partiellement ou complètement les modes d'Europe. Celui-ci a le veston, le faux-col, le chapeau de paille canotier; mais le langouti flotte encore autour de ses jambes. Le camarade avec qui il cause, en anglais, est, à part sa figure couleur de cigare, un véritable gentleman. Il a définitivement rompu avec les coutumes locales; il a délaissé le pagne pour le pantalon à pli.

Amusante constatation : ces gaillards se coiffent

sous le soleil de Ceylan de petits chapeaux de paille très insuffisants, alors que les Européens qu'ils imitent ont tous le casque à ample visière et vaste couvre-nuque. Ces Cinghalais civilisés veulent être plus européens que les Européens eux-mêmes; ils s'habillent à Colombo comme on s'habille à Londres!

Pendant que je m'attarde au chapitre des chapeaux, j'en note quelques-uns assez extraordinaires, des feutres mous pourvus de deux bords, dont l'un dépasse l'autre de cinq centimètres. On dirait deux chapeaux superposés.

Parmi les noirs les plus humbles, les uns se protègent la tête d'un turban de mousseline; d'autres, tout aussi nombreux, n'ont que leurs cheveux à opposer à l'ardeur du soleil. Les femmes se contentent d'une fleur qu'elles piquent dans les bandeaux de leur chevelure.

Tandis que je regarde les rickshaws, les victorias, les tamouls et les Cinghalais, les Musulmans, les Afghans et les moricauds à faux cols, de gros nuages montent du sud; des éclairs zigzaguent; sur le ciel d'un bleu sombre se détachent violemment les verdure de l'esplanade et les fleurs multicolores qui décorent les arbres inconnus. De larges gouttes tombent sur la Galle Face Drive; bientôt une pluie torrentielle s'écroule et un vent de cyclone courbe la tête des cocotiers.

Il en est ainsi en cette saison à peu près tous les soirs. A la fin de la journée une averse diluvienne arrose la terre brûlante. Et voilà pourquoi il y a ici tant de verdure et de fleurs. Le soleil et la pluie



s'unissent pour faire surgir du sol rouge de Ceylan les végétations puissantes que j'ai entrevues aujourd'hui et que je contemplerai demain.

\* \* \*

Dans le salon de l'hôtel, j'écris quelques lettres auprès d'une fenêtre par laquelle entre parfois une bouffée de vent de mer. Des moustiques, des milliers de moustiques, viennent me voir, attirés par l'éclat de la lampe et la blancheur de mon papier. Ils se plaquent sur ma figure, sur la feuille que je couvre de noirs hiéroglyphes. Je finis par renoncer à ma correspondance, et pour échapper un peu aux terribles bestioles, je m'installe sous un ventilateur et me livre à la lecture des journaux.

Pas de gazettes françaises, à l'exception d'un supplément illustré du *Figaro*, qui traîne sur une table. Je déploie le *Times of Ceylan*. C'est le type des journaux anglais; très peu de texte, beaucoup d'annonces. L'approche de Christmas a déterminé une recrudescence de réclames commerciales : « *Avez-vous fait vos provisions pour X'mas?* » « *Les plus jolis cadeaux pour X'mas sont chez Z...* »

Plusieurs articles vantent fort le caoutchouc de Ceylan. Jusqu'ici, disent-ils, on a négligé dans l'île la culture du *rubber-tree*; il est temps de réparer cette lacune. Des expériences sérieuses ont démontré qu'on peut obtenir à Ceylan le caoutchouc à un prix moitié moins élevé que celui de Para.



Mais on a eu le tort de mettre les *rubber-trees* dans des cultures de thé. Le thé a été tué par le caoutchouc en moins de quatre ans. Il faut cultiver séparément les deux plantes.

Le thé tient naturellement une place considérable dans les journaux de Colombo qui donnent quotidiennement les cours du marché et des nouvelles des *tea-estates*. Le *Times of Ceylan* m'apprend qu'Hagenbeck, le fameux marchand d'animaux féroces, va créer un pavillon de thé dans son jardin zoologique de Hambourg. Il est propriétaire de plantations à Ceylan et possède d'ailleurs à Colombo, dans Chatham street, son agence de pourvoyeur de ménageries.

Dernière nouvelle : une femme indigène a été condamnée hier à un mois de prison pour avoir tenté de se suicider. Une autre fois, elle tâchera de ne plus se rater.



Le gong résonne dans les couloirs. On va dîner; les uns en smoking noir, les autres en smoking blanc et pantalon noir, comme des garçons de bar; les dames en grande toilette. L'orchestre hindo-anglais écorche les oreilles délicates. Malgré les *fâns* qui tournent, on étouffe. Comme on serait mieux dehors, au bord de la mer, en large veston de toile et en pantoufles!

Vite, fuyons le dining-room et faisons comme les

gentlemen qui, tête nue dans les rickshaws, hument sur la Galle Face Drive l'air frais que leur procure la course rapide des hommes-chevaux.

\* \* \*

Une deuxième journée à Colombo. Ma rickshaw court vers Fort-Station, à travers des rues indigènes. Passent des hommes au torse nu, les cheveux luisants des ablutions matinales, des files interminables de chariots à bœufs, très longs, très étroits, que couvre un toit incurvé de palmes tressées. Devant les étalages des marchands de fruits les enfants de bronze mordent dans des tranches de papayes. Sur quelques maisons des enseignes en anglais dénoncent des charlatans diseurs d'avenir : *fortune teller; clairvoyance*. Des mastroquets hindous offrent à leur clientèle des alcools redoutables. L'un d'eux a accroché naïvement au-dessus de sa porte un écriteau inquiétant où il se proclame : *licensed for intoxicated drinks!*

Sur le mur de la gare les affiches blanches disparaissent sous des légions de moustiques qui sont venus s'y coller pendant la nuit, comme ils s'abattaient hier sur mon papier à lettres.

Gare peu banale en vérité. Des bancs alignés sous une véranda, au bord d'un lac où, à deux mètres des rails, les beaux bananiers balancent leurs larges feuilles.

Un train m'emporte à Mount-Lavinia. C'est

en chemin de fer qu'on est le mieux à Ceylan pour goûter un peu de fraîcheur. Placé près d'une fenêtre, dans le sens de la marche, on savoure l'agréable brise. La ligne suit le rivage de l'Océan, laissant sur la gauche, dans des éclaircies entourées d'arbres, les villas à toits rouges des bourgeois de Colombo. Puis apparaissent dans la forêt de cocotiers les huttes primitives des indigènes. Les grands arbres poussent jusque dans l'eau salée. Parfois l'un d'eux est tombé dans la mer. Son panache trop lourd a fini par entraîner les courtes racines, et le colosse git là sur le sable, comme s'il avait voulu tremper dans la vague sa tête brûlée par le soleil.

*Mount-Lavinia.* — C'est l'excursion classique des voyageurs pressés descendus à terre pendant les heures d'escale d'un paquebot, pour voir quelque chose des merveilles de l'île Taprobane. On les conduit aux *cinnamons-gardens*, aux jardins des canneliers de Mount-Lavinia.

Je suis à peine descendu du wagon qu'un indigène me propose ses services de guide et me présente pour étancher ma soif l'eau d'une noix de coco.

Nous pénétrons ensemble dans le fouillis végétal. Il n'y a pas seulement dans le parc de Mount-Lavinia ces canneliers dont jadis les Hollandais et les Portugais s'étaient réservé le monopole. Toutes les plantes tropicales y croissent dans une confusion prodigieuse, fécondées par les orages fréquents et la chaleur équatoriale.

Dans mon enfance, je me représentais ainsi le paradis de la Genèse, Adam et Ève tout nus dans une semblable exubérance de feuilles et de fleurs. Les cocotiers géants rapprochent leurs têtes pour former des voûtes d'ombre, percées çà et là par des rayons de lumière. Sous ces voûtes tout un monde d'arbres et d'arbustes grandit et se mêle, depuis l'herbe minuscule des sensitives qui, au moindre heurt du doigt, se replient sur elles-mêmes, jusqu'aux fougères énormes, jusqu'au peuple des aréquiers, des figuiers, des canneliers, des lata-niers, des bananiers, des talipots. Des lianes ondu-leuses font des guirlandes de branche en branche, des arbres serpents se tordent ensemble comme dans un spasme. C'est la splendeur verte sortie de la terre, de cette terre rouge dont on ne voit plus la couleur que sur les étroits sentiers pratiqués dans la sylve touffue. Et dans cette splendeur verte éclate le feu d'artifice des fleurs sans nombre, fleurs blanches, fleurs jaunes, vibrant en notes claires parmi les tons variés à l'infini du rouge et du bleu; tandis que des oiseaux aux brillantes parures, pareils à d'autres fleurs animées, voltigent de feuille en feuille, de ramure en ramure, et chan-tent gaiement, heureux d'être beaux et de vivre dans cet éden magnifique. Oui, c'est bien ainsi que devait être la terre aux époques reculées, quelques siècles après qu'elle eut émergé des eaux du déluge.

Des hommes demi-nus sortent des cases, et, tels des singes, grimpent à la cime des palmiers.

Des femmes vont et viennent entre les arbres, portant sur la hanche une cruche pleine d'eau. J'ai bien l'impression d'être brusquement ramené aux premiers âges du monde. Mais un peu plus loin cette impression s'évanouit. Sur le seuil d'une maison moins rudimentaire, des jeunes filles se penchent sur des coussins d'où pendent des crochets au bout de fils blancs; elles brodent, elles font de la dentelle comme des béguines de Bruges.

Un temple bouddhique, badigeonné de chaux, dresse à l'entrée de la forêt son clocheton pyramidal. Deux bonzes en robe jaune, le crâne rasé, tenant à la main un éventail en feuilles de lata-nier m'invitent à visiter le sanctuaire. Un Bouddha peint en jaune sourit, les jambes croisées, les oreilles allongées, pendantes, comme celles des femmes dont je verrai plus tard le lobe transformé en ficelle par le poids de bijoux trop lourds. Des fleurs sont étalées au pied de la statue, offrandes des fidèles : jasmins blancs, samans rouges. Un des bonzes me donne un jasmin, puis immédiatement me montre le *chatty-box*, la tirelire où je dépose le pourboire qu'on attendait de moi.

Sur le rivage, près des huttes de pêcheurs, simples toits de feuilles posés sur le sol, des filets sèchent.

Des barques étranges, les *fadas*, sont échouées dans le sable, si étroites qu'à peine on peut s'y asseoir. Des perches arquées relient à chaque barque une grosse pièce de bois, contrepoids précieux qui rend ces esquifs primitifs plus insubmersibles



que les paquebots modernes. On dirait de grandes araignées endormies au soleil.

A la gare, à la porte de mon wagon, une jolie fille me tend une aumônière. Elle est coiffée du chapeau bien connu de la Salvation Army. Décidément il n'est point de contrée sur le globe où je ne rencontrerai les disciples du maréchal Booth.



Il fait vraiment trop chaud à Colombo, je vais chercher à cinq cents mètres d'altitude, à Kandy, une température plus modérée.

Beaucoup de monde à la station de Maradana. Les fêtes de Christmas ont vidé les maisons de commerce; employés et patrons profitent de quelques jours de vacances pour se payer une cure d'air dans la montagne. Le Ceylon Government Railway participe à l'allégresse générale; ses tickets d'aller et retour coûtent moitié moins qu'en temps normal.

Dès qu'on est sorti de Colombo commence la forêt de cocotiers. Elle s'entr'ouvre parfois pour encadrer une grande flaque d'eau où nagent des nénuphars. A Polgahawella des centaines d'indigènes encombre les quais. C'est ici que se détache de la ligne principale l'embranchement qui se dirige au nord vers Anarudhapura et l'extrémité de l'île. Anarudhapura, je me promets de voir plus tard ses ruines de palais et de temples, mais



je finirai par quitter Ceylan sans les connaître.

Nous montons. Après Rambukhana, à 291 pieds *above sea level*, la végétation change d'aspect. Les cocotiers deviennent plus rares; d'autres essences les dominent. Le train file dans des halliers d'une épaisseur impénétrable. Les fougères, les lianes s'avancent jusque sur les rails; des frondaisons s'inclinent au-dessus de la voie et forment une sorte de tunnel aux parois vertes. De temps en temps une trouée se fait; un pan de ciel apparaît, un cirque de montagnes se dresse à l'horizon; des rizières, où l'eau s'écoule en cascates, de gradin en gradin, escaladent les premières pentes.

Maintenant des rochers noirs arrondis sous la caresse des pluies émergent de la verdure, comme des bêtes antédiluviennes au repos. A Dekanda, une vallée admirable se creuse entre deux longues chaînes hérissées de pics. Et partout, même au sommet des plus hautes montagnes, toujours ondoie au vent l'éternelle verdure de la forêt infinie. Depuis le fond de la vallée jusqu'au niveau de la voie se superposent les végétaux les plus divers. C'est d'abord, tout en bas, un vague tohu-bohu d'arbres dont on distingue seulement les dômes feuillus qui se bombent. Sur ces dômes on croirait que des arbres géants ont pris racine; et au-dessus de ceux-là, d'autres encore s'élancent en masses serrées à l'assaut des collines. Par-ci, par-là, comme des sentinelles isolées, un cocotier agite son panache, un arbre du voyageur déploie son éventail de feuilles rigides, un talipot élève sa tige

toute droite ornée de franges et de fleurs, pareille à la hampe d'une hallebarde. Il me semble percevoir dans ces profondeurs vertes la confuse rumeur d'une vie animale énorme, bourdonnement des insectes, glissement des serpents dans les herbes, course destructrice des fauves dans les fourrés inextricables.

A Peradenyia — 1 563 pieds au-dessus de la mer, dit l'écriteau de la gare — c'est fini de monter. Quelques minutes encore et l'on arrive à Kandy.

\* \* \*

Je me suis fait conduire au modeste Florence Villa Hotel, afin d'éviter la cohue que Christmas a déversée évidemment au Queen's Hotel plus réputé. Dès que je me suis restauré et reposé, une voiture m'emmène aux jardins de Peradenyia. La route est fort attrayante. Partout des arbres autour des petites maisons basses couvertes de tuiles rouges.

Entre les colonnettes des vérandas pendent des vases à fleurs, taillés le plus souvent dans un cylindre de bambou ouvert horizontalement. Spectacle curieux que celui de ces milliers de mirlitons fleuris qui oscillent sous des fils tout le long du chemin rougeâtre. Les branches se rejoignent au-dessus; le tunnel de verdure recommence.

Ma victoria franchit la grille du jardin botanique. Cette grille de fer, puis les allées bien entre-

tenues, il y a là quelque chose de trop artificiel pour que j'aie de nouveau ici cette impression de paradis terrestre que j'éprouvais à Mount-Lavinia.

Pourtant, c'est dans ce parc qu'il faut venir pour apprécier la stupéfiante nature équatoriale. Les fleurs merveilleuses, les arbres inconnus, les fougères, les talipots, les bananiers, je les ai vus ailleurs; mais c'est à Peradenyia que règnent les colosses prodigieux, fils du soleil et de l'eau.

Voici les banians formidables dont les bras laissent tomber à terre des sortes de cordages qui prennent racine, donnent naissance à d'autres arbres, deviennent des colonnes torsées, supports de rameaux géants. Voici à un carrefour l'arbre à caoutchouc d'Assam, semblable à un chêne millénaire, dont les membres puissants, tourmentés, sont eux aussi chargés de multiples cordages. Sur le sol ses racines se boursouflent, ondulent, rampent à trente mètres à la ronde, tantôt comme une coulée de lave, tantôt comme de monstrueux serpents.

La Mahawella Ganga roule près de là ses eaux troubles. Au bord de la rivière, on se figure apercevoir une touffe de roseaux qu'aurait grossie le verre d'un microscope. On s'approche; ces roseaux sont des bambous (*dendro colamus giganteus*, renseigne une scientifique pancarte). Ils sont groupés, serrés les uns contre les autres en un bouquet gigantesque. Aussi gros que le corps d'un homme à leur base, ils projettent à trente-cinq mètres de hauteur les feuilles ténues de leur tête. Le vent les

remue et le frottement de ces tuyaux d'orgue produit une musique singulière.

\* \* \*

Il tonne; l'averse quotidienne tombe en cascades épouvantables. Mon cocher s'empresse de garer sa voiture sous la varangue du *dak-bungalow* de Peradenyia. J'estime pour la première fois l'utilité de ces refuges que le gouvernement anglais a édifiés dans les endroits où manquent les auberges. Le voyageur embarrassé a chance de trouver là une chambre, un lit, quelques-uns de ces fauteuils à bras immenses où les Anglais aiment à allonger leurs jambes, et une certaine quantité de provisions avec lesquelles le gardien hindou pourra lui fournir un sommaire repas.

Pendant que l'orage gronde et qu'une tasse de thé chauffe, je m'occupe à lire le règlement du bungalow. *Dak-bungalow* est le mot indoustani qui signifie : maison du voyageur. A Ceylan le nom de *rest-house* (maison de repos) est plus usité. Pour une station de dix minutes, il faut payer dix cents (environ vingt centimes). Si l'on s'attarde pendant douze heures, on doit vingt-cinq cents; et cinquante cents si l'on demande un lit. Au bout de vingt-quatre heures, on est obligé de céder la place si un autre voyageur se présente.

Ma première halte dans un *rest-house* me coûtera peu. Le vent a chassé bientôt les nuages noirs. Le soleil luit. En route pour Kandy!



Kandy, c'est je crois bien ici qu'il faudrait situer l'éden auquel je songeais à Mount-Lavinia, puisque, dans un décor aussi beau, la chaleur est plus supportable que dans la partie basse de l'île.

Qu'il est charmant le petit lac dans son cirque de collines verdoyantes ! Le long de la route qui en fait le tour, des bancs sont disposés pour le repos des promeneurs. Je m'y suis assis bien des fois sous les feuilles surplombantes des palmiers pour admirer à loisir le joli paysage. Dans les frondaisons qui garnissent les pentes se détachent les tuiles rouges des cottages, les colonnettes blanches de leurs varangues. Les fleurs, les innombrables fleurs suspendues, mettant devant les galeries ombreuses leur écran multicolore, à travers lequel filtre doucement l'éclatante lumière. Sur la rive une sorte de gros pavillon chinois, au toit un peu retroussé, se mire dans l'eau tremblotante avec son escorte de cocotiers. Au nord une massive balustrade de pierre rose ajourée forme la limite de l'étang. Derrière, s'élèvent les superbes arbres fleuris, les *eugénias*, portant très haut leur dôme vert émaillé de bouquets rouges et jaunes. Et tout près des *eugénias*, apparaissent une cloche blanche : la *dagoba* conique du temple d'Adam, et un pavillon grisâtre strié de lignes claires : le temple de Maligawa; les deux sanctuaires bouddhiques révé-



rés de Ceylan. Tout cela, cottages, arbres, fleurs, temples, d'un aspect inconnu; choses bizarres poussées dans un monde différent du nôtre!

Et les bonnes soirées aussi, après le dîner, dans le jardin du Florence Hotel! Les douces heures passées dans le fauteuil aux longs bras, sous les banians et les cocotiers, à écouter le bruissement du feuillage, le son des tam-tams qui résonnaient dans le lointain mystérieux des forêts; tandis que partout, de buisson en buisson, voltigeaient les petites mouches lumineuses, lampes minuscules dont le feu verdâtre s'allumait, dansait pendant quelques secondes, et s'éteignait subitement pour se rallumer encore!



Un matin, le jour de Noël, je me rends au Dalada-Maligawa. Dès neuf heures, la foule s'agite aux abords du temple. Nous sommes à une époque de pèlerinages. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, toujours douze ou quinze à la fois, arrivent sans cesse par la principale rue de Kandy, où des centaines de mendiants sont accroupis à la mode hindoue, le long d'un trottoir. On se presse autour d'un phonographe, surmonté d'un baldaquin d'étoffes rouges et blanches, qui nasille des chansons du pays.

Un guide s'offre à moi; je le suis dans le célèbre temple de Bouddha. On traverse sur un pont de



pierre un fossé plein d'eau où des poissons se disputent les morceaux de pain que leur jettent les pèlerins. Puis on s'engage dans un escalier étroit, en zigzag, fait comme pour empêcher une invasion trop brusque des lieux saints par des multitudes désordonnées.

Au bas des marches, des bonzes se drapent dans leur robe, une robe jaune qui doit être cousue et teinte dans la même journée, et laisse nus l'épaule et le bras droit. Leur tête est complètement rasée, en témoignage d'humilité; ils tiennent d'une main l'éventail en feuilles de latanier, de l'autre le parasol, insignes de leur dignité de prêtres.

Sur la muraille du temple, près des sculptures d'une porte antique arrachée aux ruines d'Anuradhapura, un artiste indigène a peint des scènes de l'enfer. Chose curieuse; à des milliers de lieues de distance des hommes d'Europe et d'Asie ont eu la même conception de cette terrible géhenne. On croirait voir une fresque du Campo Santo de Pise. Ce sont les mêmes démons verdâtres attisant les flammes vengeresses. Les fautes et les crimes sont punis suivant leur gravité. Les assassins sont crucifiés; il y a je ne sais plus quelles peines pour les ivrognes et les suicidés; les femmes adultères, les *bad madam*, me dit le guide dans son anglais cocasse, sont dévorées par des oiseaux sur un arbre hérissé de pointes de fer. Enfin, ceux qui ont eu la cruauté de tuer des animaux sont à leur tour mangés par les bêtes qu'ils massacrèrent pendant leur vie.

Ce dernier châtiment est bien bouddhiste. Il ne faut pas tuer les bêtes, puisque l'âme de l'homme se réincarnera dans un corps d'animal tant qu'elle ne sera pas parvenue à obtenir par ses bonnes actions la paix suprême, l'anéantissement définitif, le *nirvânah*.

Sous les peintures gisent des moellons sculptés, débris enlevés, comme la porte, à une pagode d'Anuradhapura, la ville disparue où Bouddha, avant d'entreprendre la réforme du proto-brahmanisme, médita pendant six ans à l'ombre du figuier Bô.

Plus de castes; les hommes naissent égaux, disait le Bouddha six cents ans avant le Christ. Pas de sacrifices, pas de mortifications, pas de dieux; chacun récolte ce qu'il a semé. Il faut aimer son prochain; ne faire du mal ni aux hommes ni aux bêtes. Il faut se libérer des passions, causes de toute souffrance. L'homme renaîtra sous des formes diverses tant qu'il n'aura pas réussi à éteindre le désir qui engendre la douleur.

Pourquoi dans toute l'Inde énorme cette doctrine de Cakya-Mouni n'est-elle restée que dans les montagnes de l'Himalaya et dans l'île de Ceylan, tandis qu'elle a séduit depuis vingt-cinq siècles les peuples d'Extrême-Asie, du Siam jusqu'au Japon?

A l'intérieur du temple, peu de décors. Des statues de Bouddha, assis les jambes croisées, toujours souriant, avec les yeux allongés et étroits des races mongoliques, ses adeptes. Des femmes

prosternées, d'autres debout, les mains jointes, semblent murmurer quelque prière. Elles jettent sur une table devant les statues des fleurs rouges, des fleurs jaunes, des jasmins blancs, dont le parfum violent emplit les salles. Un bonze m'en offre une guirlande pour m'extraire quelques sous.

Un tabernacle fermé d'une grille d'argent renferme la relique qui attire à Kandy tant de pèlerins, la dent de Bouddha. Le grand initiateur apparaît lui-même au fond de cette chapelle sombre. Il est en verre transparent; symbolique statue du philosophe arrivé par la puissance de la pensée à s'affranchir de la matière, à se dégager des formes périssables.

Peu de monde ce matin au Maligawa. La dent sacrée est cachée aux yeux des fidèles. C'est seulement cet après-midi vers quatre heures qu'on la leur montrera.

D'autres restes de Bouddha, des os quelconques, sont aussi là recelés dans des châsses, des *carandnas* dorées, sortes de cloches terminées en pointe.

Nous montons un escalier obscur. Au premier étage, nous pénétrons dans l'unique chambre d'un pavillon octogonal coiffé d'un toit à retroussis. Deux bonzes attendent les visiteurs. Dans des casiers fixés à la muraille s'empilent des paquets entourés de toiles. Ce sont des manuscrits en langue *pali* qui contiennent les pensées de Cakya-Mouni. On m'en présente d'autres, simples planchettes de bois ou feuilles de palmier, sur lesquelles sont écrites les mêmes doctrines bouddhiques; puis des

livres en anglais, concernant toujours la religion de Gautama.

Au-dessus des manuscrits et des livres pendent dans de modestes cadres les portraits lithographiés des souverains qui règnent sur le monde bouddhiste : le roi de Cambodge, Sisowath, l'empereur du Japon, Édouard VII, et l'ancien roi de Kandy, mort en 1885.

Le palais du dernier chef indigène de l'île est dans l'enceinte même du temple; les Anglais en ont fait une cour de justice.



Nous sommes de nouveau dans la rue, où, décédément, le phonographe attire plus de clients que Bouddha.

En face du Maligawa mon guide me conduit au temple d'Adam. Il est dans un jardin planté d'arbres, derrière une balustrade de grosses pierres trouées de losanges comme la bordure du lac voisin. Une sorte de cloche blanche à pointe, une *dagoba*, abrite quelque objet précieux provenant de Bouddha.

Dans un petit édifice de verdure, un Bouddha colossal, tout jaune, reçoit les offrandes habituelles. Celui-là est couché, pour indiquer sans doute qu'il a conquis enfin l'éternel repos, but suprême du sage. Sur une dalle, une excavation a été creusée; c'est une reproduction de l'em-

preinte du pied de Cakya-Mouni qui se trouve gravée au sommet du pic d'Adam, dans les grandes montagnes de Ceylan.

Un prêtre, à l'affût du pourboire, me fait cadeau d'une feuille qu'il détache d'un figuier. C'est, prétend-il, un rejeton du célèbre arbre Bô d'Anura-dhapura.

\* \* \*

Tandis que bourdonnent les gongs au Dalada-Maligawa et que dans la rue sévit le phonographe, les cloches d'Holy-Church carillonnent en l'honneur de Christmas. Changeons de religion; entrons à Holy-Church.

Je croyais voir ici des Anglais. Il n'y a que des noirs qui chantent des psaumes. La messe de dix heures est réservée aux indigènes convertis. Hommes et femmes sont habillés à peu près à la manière cinghalaise, mais les enfants sont voués déjà aux modes d'Europe. Ah! les invraisemblables chapeaux! Comme les petites filles seraient jolies, si leurs parents ne les affublaient pas de ces grotesques coiffures!

Mon imagination vagabonde. Des souvenirs de voyage me reviennent. Il y a quelques années, bien loin d'ici, à la Nouvelle-Orléans, un dimanche, dans l'église Saint-Louis, j'ai regardé les mêmes visages de bronze des *coloured-women*, aussi drôlement enlaidis par des casseroles de paille pareillement ridicules.



Un prêtre cinghalais harangue ses ouailles dans la langue du pays. Assurément, tout ce monde-là s'est fait anglican pour singer les blancs, pour avoir l'air plus civilisé que le *vulgum pecus* bouddhiste.



Je sors. Maintenant voilà que des sonorités de cuivres, des boum-boum de grosse caisse m'assourdissent. Un tonitruant orchestre s'engouffre dans une maison, entraînant à sa suite une cinquantaine de curieux auxquels je me mêle.

Une salle aux murs blancs, où des cartons portent, imprimés en gros caractères, des maximes bibliques. Deux ou trois Anglais à figure hâve, sanglés dans le veston rouge des l'Armée du Salut, ont cru devoir, pour flatter leur auditoire de *natives*, remplacer leur pantalon par le langouti cinghalais. Cela fait compensation avec les petites filles de Holy-Church que leurs mamans attifent comme des ladies blanches.

On entonne des cantiques. Les musiciens salu-tistes devenus choristes poussent d'épouvantables beuglements. Après les cantiques, l'orchestre recommence son tintamarre. Enfin, un des ascètes à veston rouge récite un discours en anglais que tous les badauds écoutent ahuris comme une autre musique à laquelle ils ne comprennent rien.



Je poursuis ma promenade dans un parc, à l'ombre de grands arbres. Un cercle s'est formé autour d'un vieillard à favoris blancs et à chignon orné du peigne d'écaille. Il est en costume cinghalais, comme les salutistes; mais son teint est si pâle que je le soupçonne, lui aussi, d'avoir été importé d'Angleterre.

Pourtant il prêche en langage de Ceylan. Sur quoi? Sans doute est-ce quelque apôtre wesleyen, baptiste ou méthodiste qui tient absolument à *sauver* les pauvres diables venus à Kandy pour voir la dent de Bouddha au Dalada-Maligawa. Je m'imagine être à Londres, un dimanche, dans Hyde Park!

Un peu plus loin un autre groupe environne un jongleur qui escamote je ne sais quoi sous un gobelet d'étain. A dix pas de l'escamoteur, un *palmist* examine les lignes longues ou courtes, droites ou brisées, sur les mains des pèlerins inquiets de l'avenir.

Ces deux-là, au moins, ne troublent point par des divagations inintelligibles les frustes cerveaux des *natives*.

Je me repose dans la boutique d'un marchand de pierres précieuses, m'amusant aux reflets des opales, des rubis, et surtout des *moon-stones*, ces pierres de lune aux transparences bleuâtres qu'on recueille par milliers dans le sud de Ceylan. Tout à coup, un orage musical interrompt ma contem-

plation. Encore un orchestre! Des cornemuses, des tam-tams! Cette fois, c'est une procession boudhiste qui s'avance avec des bannières parmi lesquelles je crois distinguer l'Union-Jack anglais. Les bonzes ont-ils voulu manifester aussi dans la rue pour rallier leur clientèle et l'arracher aux momeries des méthodistes gêneurs?

\* \* \*

L'après-midi, les cloches d'Holy-Church continuent à carillonner. Mais les gongs, les tam-tams résonnent aussi de tous côtés dans les abîmes de verdure où se cachent les maisons de Kandy. Au bord du lac, c'est pour moi un grand charme d'écouter tous ces bruits si divers, dont les uns me rappellent l'Europe, tandis que les autres me disent que je suis bien loin de la France, comme me le disent aussi les groupes silencieux d'hommes bronzés qui me frôlent de leur pagne blanc, et cette nature luxuriante, ces eugénias, ces candeli-flowers, ces palmiers qui se reflètent dans l'eau embrasée de soleil.

Un boy de l'hôtel me propose une petite excursion. Nous irons voir les éléphants sacrés, et ensuite la dent de Bouddha que les bonzes dévoileront vers la fin de la journée.

Le boy qui m'accompagne n'est pas de race cinghalaise; il n'a pas le visage fin, régulier des gens de Ceylan. Il est né, me dit-il, dans les pays

malais; il a la frimousse de chat, les yeux bridés des Cambodgiens et des Javanais. Sa toque ronde est celle des Hindous; ses pieds nus sortent du langouti blanc, et au col de son veston brillent deux boutons de diamant.

Il veut me montrer la promenade classique de Kandy. Nous voilà partis au trot de deux chevaux par les lacets des *drives* réputées de lady Hornton, de lady Mac Carthy, de lady Dryden. Ces routes sont percées à travers la forêt vierge. Partout c'est l'enchevêtrement des lianes et des branches, accablant à la fin, tellement opaque qu'on a la sensation d'étouffer. De temps en temps un craquement me fait tourner la tête. C'est un singe qui fuit dans l'épaisseur du hallier. Je me fatigue de cette monotonie dans l'exubérance, et souhaite un peu de lumière et d'espace. Justement, au sommet d'une colline on a ménagé une ouverture dans la muraille végétale. De là, la vue plonge dans la magnifique Dumbara-Valley, au fond de laquelle la Katugastota-Ganga coule entre de hautes montagnes boisées. Les yeux s'extasient sur ce panorama; les poumons s'emplissent d'air, au sortir de la prison verte.

C'est là-bas, dans cette rivière, que se baignent les éléphants du temple de Maligawa, les nobles bêtes qui portent dans les grandes processions les reliques vénérées.

Nous descendons sur une route bordée de cottages et de rizières en gradins, toujours dans la forêt qui ne finit point, et nous ne revoyons la

rivière qu'au moment où nous sommes arrivés sur ses berges. Quelques Anglais de Colombo, quelques touristes d'Amérique et d'Australie m'y ont précédé. Les éléphants sont là cinq ou six, couchés dans l'eau, immobiles, semblables à d'énormes pierres grises dont on aurait barré le courant. Leurs cornacs, les *mahouts*, ont vu les hommes blancs, détenteurs de roupies. Vite, ils crient pour faire lever les animaux. En voici un qui se hisse sur ses pattes de devant, s'assoit et se met gravement à se doucher lui-même, aspirant avec sa trompe de l'eau qu'il rejette sur ses épaules. D'autres se sont dressés, colosses effrayants, la trompe en l'air, comme pour frapper. Mais il ne s'agit pas de combattre; il faut seulement prendre une bonne attitude pour que nous puissions braquer utilement nos kodaks.

Sur les deux rives les cocotiers se pressent, forment un rempart compact derrière lequel le soleil déclinant a déjà laissé tomber les ténèbres de la nuit. Et dans les lueurs du crépuscule, ces êtres monstrueux, vautrés dans le fleuve au milieu de la forêt assombrie, évoquent les premiers temps du monde, où les mastodontes erraient dans le limon diluvien parmi les végétations fougueuses.



Au moment où nous rentrons à Kandy, les fidèles assiègent le Dalada Maligawa. Deux flots



humains se heurtent sur l'étroit escalier qui mène au sanctuaire. Les uns montent, les autres descendent. Pas de cris, pas de bousculades; pas de mauvaises odeurs non plus; ce peuple, brûlé par le soleil, se baigne constamment, et la sueur rapidement s'évapore sur les corps demi-nus. Ces foules sont propres; il s'en dégage comme un arôme de santal.

Je me faufile dans la cohue qui gravit les marches. Le prestige que possède l'homme blanc fait écarter devant moi les torses bruns, les bras cerclés d'argent. Je suis bientôt dans cette salle où déjà, le matin, j'ai vu les femmes prier près des bouddhas souriants.

On a enfin retiré de son tabernacle la dent de Cakya-Mouni. Elle est exposée sous un dais que surveillent deux bonzes en peplum jaune. Derrière les bonzes, deux notables cinghalais, administrateurs du temple, assistent au défilé des adorateurs. Ils sont coiffés d'un bizarre tricorne doré; leur langouti blanc roulé sur le ventre y gonfle une bosse disgracieuse.

La dent est fixée sur une tige de fer, au-dessus d'une fleur de lotus en métal précieux. Elle a l'air d'un gros cigare, cette dent. C'est un morceau d'ivoire qui vraiment ne ressemble pas assez à une molaire. La dent authentique de Bouddha a été brûlée au seizième siècle par les Portugais, catholiques intransigeants, convertisseurs à poigne. Mais les chefs kandyens et les bonzes n'étaient point, quoique bouddhistes, suffisamment étrangers aux contingences de la vie terrestre pour consentir

à la disparition d'une relique aussi attractive. Il y avait un grand intérêt religieux et aussi un sérieux intérêt pécuniaire à conserver à Kandy la dent sacrée. On remplaça par une autre celle que les Portugais avaient détruite, et c'est celle-là que révèrent depuis plus de trois siècles les milliers de bouddhistes accourus de tous les coins de Ceylan et des pays d'Extrême-Asie.

On passe devant la cheville d'ivoire; les femmes joignent les mains sur leur front, jettent des fleurs, s'inclinent et déposent sur un plateau d'argent des cents, des demi-roupies, sous l'œil attentif des prêtres et des chefs au tricorne doré. *One rupie, sir!* me dit d'un ton goguenard un des nobles quand vient mon tour d'admirer. — Non! pas une roupie; c'est trop cher pour une dent si mal imitée. Cinquante cents seront une aumône convenable.



Au bas de l'escalier les prêtres jaunes agitent leur éventail de feuilles rigides. Ils n'ont pas le sourire tranquille du Bouddha, leur modèle. Dans le monastère tout proche, le *vihara*, annexé au petit temple d'Adam, ont-ils trop étudié les livres saints, les doctrines confuses du Sutra, du Vinaya, de l'Abidharma? Leur front est soucieux, leurs lèvres closes ne s'entr'ouvrent jamais que pour prononcer quelque grave parole. Les commentaires compliqués, les métaphysiques abstruses, les théories

nébuleuses du renoncement que des générations de raisonneurs déments ont greffés sur les enseignements de Bouddha, assurément les multitudes qui viennent fleurir dans les temples les statues de Gautama n'y entendent rien et ne s'en préoccupent guère.

Pour ces grands enfants, Bouddha c'est comme pour leurs frères de l'Inde le Vichnou et le Siva du brahmanisme, une sorte de divinité à qui on donne des jasmins en lui demandant en échange un peu de protection. Ces fleurs, de courtes prières, ce sont là à peu près toutes les pratiques religieuses des bouddhistes. Ils savent peut-être que Bouddha a supprimé les castes, inconciliables avec la fraternité naturelle; et qu'il a recommandé de s'aimer les uns les autres. Ils n'ignorent pas, en tout cas, qu'il leur a donné une belle notion de ce qui est bien et de ce qui est mal. Et cela suffit.

Dehors, les cloches de l'église anglicane sonnent toujours, et sans doute là-bas retentissent encore, dans les rues et dans le parc, les prêches des méthodistes et les trombones de la Salvation Army.

Les pèlerins sortis du temple bouddhique se rassemblent comme ce matin autour du phonographe qui module si bien les airs mélancoliques de l'Inde.

Pauvres gens, restez auprès de l'étrange machine qui vous chante les mélodies où s'exhale l'âme de votre race. N'allez pas écouter les ahurissantes fariboles que racontent les wesleyens, les anglicans, les salutistes arrivés d'Europe et d'Amérique.

Laissez-les divaguer sur leurs bibles comme vous laissez vos bonzes radoter ensemble au fond des viharas, sur les textes des vieux livres aussi touffus que la forêt équatoriale. Continuez à fréquenter comme vos ancêtres le Dalada-Maligawa. Avant d'en franchir la porte, prenez la leçon de morale que vous offre la fresque peinte sur la muraille par le naïf artiste. Apprenez qu'il faut être bon, ne point mentir, ne point voler, ne point tuer. Déposez devant le Bouddha ces fleurs de jasmin dont le parfum est si doux, charmant hommage au sage des temps anciens que vous sentez supérieur à l'imparfaite humanité dont vous êtes. Ne cherchez pas dans des mondes imaginaires un inaccessible Éden. L'Éden, il est à Ceylan, dans la tiède chaleur, au bord des eaux courantes, à l'ombre des végétaux splendides!

\*  
\* \*

Les astres scintillent. La lune éclaire d'une lumière bleuâtre le lac de Kandy. Il y a grande fête au Queen's Hotel. On danse sous les lanternes vénitiennes, les oriflammes et les banderoles qui crient : *happy new year; happy Christmas!*

Je m'écarte assez du bal pour n'en plus percevoir qu'une vague musique. Au loin les indigènes frappent leurs tam-tams dans les fourrés profonds; les mouches lumineuses s'allument et s'éteignent au-dessus des herbes comme des étoiles filantes

tombées du ciel. Des gentlemen en smoking font entre deux valses un tour de promenade en rickshaw sur les berges de l'étang. Des Cinghalais en pagne blanc croisent des bonzes en robe jaune qui déambulent lentement *sous leur parapluie déployé*. La lune a-t-elle des rayons dangereux pour leur crâne rasé? Protègent-ils leur tête nue contre la rosée qui déjà met ses gouttes de diamant sur les feuilles des arbres? Ou bien, veulent-ils seulement, en ouvrant l'inutile riflard, signaler à distance leur qualité de prêtre?



Les journaux parlent tant de Newara-Elya, vantent tellement ce *summer resort*, que je me décide à y aller.

A la station de Peradenya, d'où part l'embranchement qui se dirige vers les hautes régions de l'île, une centaine de *natives* attendent le train. Il y a là un mélange curieux des diverses races de Ceylan. Des Cinghalaises sveltes, avec des fleurs en bouquets dans les cheveux, en collier sur la poitrine; des femmes tamoules, aux formes moins grêles, chargées de bijoux : bracelets multiples, cylindres d'or distendant le lobe des oreilles; anneaux ou diamants insérés dans les narines. Quelques filles au profil admirable, au corps souple, bien dessiné, attirent les regards. Ce sont des *Rodyas*, du district de Kadugannawa. L'une d'elles



est parée de pierreries et de métaux des pieds à la tête comme une idole barbare.

Dans un wagon de troisième classe, on chante. Il n'y a pas de chanteur. C'est encore le gramophone, peut-être celui qui avait naguère tant d'auditeurs près du temple de Maligawa.

Avec moi une dame de Sidney et sa fille. Les Australiens abondent ici. Hier soir à l'hôtel j'ai causé avec un néo-Zélandais. Plus tard j'en rencontrerai d'autres en grand nombre. L'Inde est pour eux le plus proche pays d'excursions; et ils en profitent.

Aussitôt après Peradenya commencent les plantations de thé, les *tea-estates*. On a défriché les pentes des montagnes pour y aligner les petits buissons pareils à des touffes de buis. Encore quelques cocotiers, des bananiers, de plus en plus rares à mesure que la voie monte.

Les chefs de gare sont tous indigènes. Leur nom est inscrit au-dessus de la porte de leur bureau de *station-master*. Plusieurs ont eu des ancêtres baptisés par les Portugais. Celui de Gampalla s'appelle *Perera* Mohandiram. Déjà, à Colombo, j'ai observé l'énorme quantité de *Silva*, de *Gomez*, de *Fernandez*, de *Pedro*. Après des siècles, la conquête lusitanienne marque toujours à Ceylan son empreinte ineffaçable.

Maintenant apparaissent des eucalyptus, des sortes d'acacias, de pins parasols. A Kotagalla (4 066 pieds), les aloès bordent la ligne comme en Andalousie. A Nanu-Oya, nous sommes à deux

mille mètres d'altitude; il pleut; il fait presque froid. Nous dominons de trois ou quatre cents mètres les *tea-estates*. Au-dessous du chemin de fer brillent les toits en tôle ondulée des usines où se prépare la feuille parfumée. La plupart des arbres, les *keena-trees*, ressemblent tout à fait à des sapins. Quel changement depuis ce matin! Il a suffi de s'élever de quinze cents mètres pour retrouver le triste climat d'Europe dans un paysage du Jura ou des Vosges!

Il faut changer de train pour achever le trajet sur des rails à crémaillère qui gravissent des rampes vertigineuses, surplombent d'affreux précipices à travers les rochers. L'ascension est lente, et il est très tard lorsque la locomotive s'arrête au bout de sa course, à Newara-Elya.

Une large vallée encadrée de bois de sapins, avec un lac, des ruisseaux qui murmurent sur les cailloux. A l'entrée de la petite ville, des espaces verts, affectés au jeu de tennis. Ah! ce tennis! les Anglais ne peuvent vivre sans cela. Tennis, cricket, polo, ils en ont mis partout où ils se sont rencontrés sur le globe, ne fussent-ils qu'une demi-douzaine!

La pluie est froide, une pluie de brouillard, fine et pénétrante. Je conçois qu'on se réfugie ici en plein été; mais vraiment, en décembre, il n'est pas raisonnable de séjourner en un pareil endroit quand on est si bien à Kandy! Il est vrai que le gouverneur de Ceylan, sir Henry Mac Collin, possède une villa à Newara-Elya; il y passe les vacances de Christmas et donne des fêtes qui amènent dans

cette station d'altitude un certain nombre de fonctionnaires et de snobs. Et puis, la boue, le brouillard et le froid ont peut-être leur charme pour ceux qui passent leur vie dans la fournaise de Colombo.

A l'hôtel un feu de bois flambe dans la cheminée du salon. Une souche brûle, attisée par un soufflet qui semble avoir été fait pour une forge. Dans la salle à manger sans plafond, tout en bois, murs et toit, comme en Norvège, les guirlandes de Christmas, les banderoles qui souhaitent : *a happy new year*, sont encore suspendues entre des branches de pin et des faisceaux de drapeaux. Comme hôtes, rien que des Anglais de Colombo en villégiature pour quelques jours. Le soir, pendant que les femmes torturent brutalement le piano, les hommes entourent un immense billard, si long et si large qu'il faut un support pour les queues lorsque les billes s'éloignent par trop des bandes.



Un matin, j'explore à pied la ville et ses environs immédiats. Une rue toute droite avec des boutiques dont les marchands se nomment souvent Pedro ou Perera; des cottages à demi cachés dans les bosquets; une église blanche où une vieille demoiselle joue de l'harmonium; quelques jardins où je m'étonne de voir encore des bananiers.

Par des sentiers frayés dans des fougères géantes

et des genêts de trois mètres de hauteur, je m'en vais au hasard, tantôt à droite, tantôt à gauche, jusqu'à ce qu'un torrent arrête ma promenade. Je m'amuse à regarder les grosses truites qui font miroiter leur ventre argenté dans l'eau cristalline. Une autre fois j'aboutis à un champ de thé qui dévale sur une pente raide jusqu'au fond d'un ravin; et je reviens vers Newara-Elya en longeant un deuxième tennis-ground que je n'avais pas vu encore. Les gentlemen arrivent pour leur partie quotidienne, suivis de petits boys cinghalais qui portent les *clubs*. Des nuages chargés de pluie s'accrochent aux sapins des collines. Pas de soleil; tout est gris et sombre. Quelle différence avec Colombo ou Kandy!



C'est près de Newara-Elya que l'on trouve les pierres de lune que j'admirais dernièrement chez le lapidaire de Kandy. Irai-je chercher, inutilement sans doute, dans les *Moon-Plains*, ces gemmes translucides? Je crois sage d'y renoncer, et préfère me rendre en voiture à Hakagalla. Il y a là, à dix kilomètres de Newara-Elya, un intéressant jardin botanique. Je l'ai visité avec mes amies les Australiennes. Il est bien moins important que celui de Peradenya; pourtant les plantes les plus diverses y sont rassemblées, bocomas de la Jamaïque, dicksonias (sapins bizarres en forme de palmiers), fou-

gères monstrueuses, arbres à caoutchouc, bambous, eugénias, arbres à camphre, fleurs de toutes sortes.

En somme, c'est plutôt la route entre Newara-Elya et Hakagalla qui justifie le déplacement. Elle descend pendant dix kilomètres sur le flanc des montagnes. Dans la forêt on entend au fond des précipices gronder les torrents invisibles. A chaque zigzag le paysage varie; tantôt l'horizon est borné par les hauteurs les plus rapprochées sur lesquelles les verdure oscillent et s'incurvent comme les vagues de la mer; tantôt une vallée s'ouvre et s'allonge jusqu'aux chaînes lointaines dont les pics bleuissent dans la brume.

Au retour surtout, tandis que les chevaux remontent doucement vers Newara-Elya, nous pouvons à loisir admirer ces sites sauvages. Le cocher a quitté son siège; le voilà qui collectionne dans les buissons les fleurs singulières et les offre à la demoiselle blanche. Elle en a bientôt une lourde gerbe. Nous sourions de la galanterie du cocher, lorsque les branches s'agitent; une tribu de singes se livre dans les arbres à une gymnastique folle. Ils n'ont pas peur de nous, les excellents anthropoïdes; on dirait plutôt qu'ils veulent nous effrayer. Nous nous apercevons bientôt qu'ils nous bombardent; ils nous lancent des fruits qui décrivent des paraboles et viennent tomber sur la lisière du bois, à quelques mètres du chemin. Et ces gros singes pugnatifs, à l'aspect si humain avec leur barbe blanche en collier et leurs lèvres sans poils, me font songer, un peu irrespectueusement, à de



vieux magistrats de la Cour de cassation, que le dégoût des vanités de ce monde aurait amenés à reprendre dans les solitudes la bonne vie naturelle des ancêtres.



J'ai assez apprécié Newara-Elya où je n'ai nulle velléité de jouer au tennis ou au billard. Me voilà redescendu à Colombo. Avant de m'embarquer pour l'Inde, je n'y passerai qu'une journée, au Bristol Hotel, plus central, aussi confortable et moins snobique que le Galle Face.

Une longue ligne de tramway part de York street et conduit par des faubourgs interminables tout au bout de la ville. Le car roule d'abord dans les rues populeuses de Pettah, aux maisons bleues et blanches serrées les unes contre les autres; puis, des cottages isolés s'éparpillent dans les bois de cocotiers. Les rails finissent près d'un marché pittoresque, au bord de la rivière Kelany. Sur l'eau, des barques couvertes d'un toit de feuilles, habitations flottantes des indigènes qui pêchent dans la Ganga; les mêmes barques sur un canal étroit ombragé de bananiers; des sentiers le long du fleuve par lesquels les gens des villages voisins arrivent en files, portant sur leur tête des légumes et des fruits. Des petits enfants tout nus ramassent derrière eux dans la poussière une banane, une mangue échappée d'un panier trop bien rempli.

Le soleil illumine tout cela, met de l'or en fusion dans la rivière où il se reflète, fait reluire les torses en sueur, filtre entre les panaches des cocotiers, à travers les feuilles des bananiers.

Le tramway est peu aristocratique. Les noirs encombre les banquettes. Dans le petit compartiment de *first-class* à peine ai-je vu s'aventurer deux ou trois blancs. Il serait plus digne, à coup sûr, d'aller en rickshaw ou en voiture; mais la Kelany-Ganga est bien loin de York street; je n'ai pas d'ailleurs à sauvegarder ici le prestige de l'Angleterre. Et puis le tramway électrique, en même temps qu'il est rapide comme le chemin de fer, n'est pas coûteux; et tandis qu'il court très vite dans les faubourgs de Colombo, c'est si agréable de se sentir le visage caressé par un courant d'air frais!

\* \* \*

Il m'a fallu, avant de quitter Colombo, me débarrasser de mes cents et de mes banknotes de Ceylan. L'Angleterre a adopté dans l'Inde un système monétaire qu'il est permis de critiquer. Il a peut-être ses mérites mystérieux; il est en tout cas fort gênant. Les cent *cents* qui forment la roupie cinghalaise n'ont pas cours dans l'Hindoustan, où la roupie se divise en seize *annas*; pas plus que les billets de banque créés par le *Ceylon government*. C'est pourtant Sa Majesté Britannique qui règne

à Kandy comme à Madras. Il y a mieux encore. Dans l'Inde même les banknotes émises dans une province ne sont acceptées dans l'autre qu'avec une perte au change plus ou moins sensible. Les Anglais ont, inconsciemment ou volontairement, réservé à messieurs les banquiers et changeurs une source abondante de petits profits aux dépens de la bourse du voyageur.

## CHAPITRE III

### DANS L'INDE DU SUD

En express. — *Madura*. — Au retiring-room. — Dans les rues. — Le temple. — Le palais de Tirumal Nayak. — Une nuit en chemin de fer. — *Tanjore*. — Un guide. — Le temple. — Siva Taureau. — Siva Lingam. — Le palais de la princesse. — Les rues. — Le rest-house. — *Trichinopoly*. — Le temple de Sriringam. — Au refreshment-room. — Enfants hindous.

Dans le port, entre les nombreux paquebots, les barques des nègres évoluent, poussées par les avirons à spatule arrondie comme une cible. L'une d'elles me dépose à la coupée du *Lallpoura*, de la Compagnie *British India*.

Quelques passagers seulement, quatre Australiens, un Allemand et moi. Le bateau n'est pas à la hauteur des progrès modernes : les ventilateurs à hélice n'y sont pas encore connus; c'est le modeste *panka* qui se balance sous le plafond de la salle à manger, actionné par un boy accroupi sur le pont au bout de sa ficelle.

Le voyage est court. On dîne à bord; on se couche; et le lendemain matin on est en vue de la côte, en face de Tuticorin.

Il est étonnant que les Anglais n'aient pas encore créé un port pour faciliter les relations journalières

qui existent depuis longtemps entre Ceylan et l'extrême sud de l'Inde. Les steamers de la British India sont obligés de jeter l'ancre à plus de huit kilomètres de la terre. La chaloupe à vapeur qui vient prendre bagages et passagers met une bonne demi-heure à gagner l'estacade de bois où l'on débarque. Lorsque la mer est houleuse, ce mode d'accès doit être extrêmement dangereux, sinon impossible.



Un express du South Indian Railway attend à cinquante mètres du pier. J'y suis bientôt installé après une insignifiante formalité de douane.

Le compartiment est une grande chambre carrée pourvue de deux longues banquettes de moleskine qui peuvent servir de lit. Au-dessus, deux autres bancs sont repliés contre la paroi du wagon. On les abaissera le soir pour former, s'il y a lieu, deux couchettes supplémentaires. A une extrémité la porte d'un cabinet de toilette; à l'autre, une seconde porte donnant sur un box de troisième classe réservé aux domestiques (*servants*) des voyageurs de première classe; car, bien que cette habitude disparaisse un peu, on ne se déplace guère dans l'Inde sans un personnel plus ou moins varié de *boys*.

On est bien garanti contre le climat dans les trains hindous. A l'extérieur, des auvents s'avan-



cent obliquement au-dessus des fenêtres qu'ils recouvrent partiellement. Les fenêtres elles-mêmes sont munies de volets qu'on relève pour conserver l'aération en supprimant la brûlure du soleil. Enfin, les vitres sont faites d'un verre bleuâtre presque noir, à travers lequel les rayons solaires perdent leur chaleur. Dans une encoignure, un ventilateur à hélice tourne au commandement d'un bouton électrique. On ne peut pas exiger confortable mieux approprié aux régions torrides.

Le paysage prend, derrière le carreau noir, un singulier aspect. On croirait que le soleil est couché, que déjà le soir est tombé sur la terre; et pourtant les objets les plus lointains se détachent nettement sur l'horizon, et ne sont pas enveloppés de la brume plus ou moins trouble qui estompe le contour des choses après le crépuscule.

La végétation est plus clairsemée qu'à Ceylan. Des palmiers isolés se dressent çà et là dans de grands espaces presque vides; des cactus en lames de sabre poussent le long de la voie. Puis, voici une rivière, de la verdure, des champs de riz à demi inondés, des champs de maïs. Presque plus de cocotiers; seulement des palmiers à tête ébouriffée, les *palmyras*, qu'on dirait métalliques.

Le déjeuner est servi dans un wagon-restaurant. Le service alimentaire du South Indian Railway est assuré dans les dining-cars et dans les *refreshment-rooms* des gares par la firme *Spencer and Co*, qui délivre à l'avance des carnets de coupons pour déjeuners et dîners valables sur tout le réseau.

*Spencer and Co* sont d'ailleurs en même temps marchands de cigares, de vins, d'alcools; et je verrai plus tard à Madras leur grand magasin, sorte de Louvre où l'on vend de tout.

\* \* \*

J'aurais voulu m'arrêter deux jours à Madura pour visiter le grand temple de Vichnou, le plus curieux de l'Inde du Sud. Mais les circonstances en ont décidé autrement et j'ai du, faute de gîte, ne séjourner dans cette ville qu'entre deux trains.

Il y a bien cent mille habitants à Madura, toutefois, la population est entièrement hindoue; et les Européens qui y passent sont trop rares pour qu'une auberge à clientèle blanche puisse y faire ses frais. Afin de remplacer les hôtels le gouvernement anglais a aménagé au premier étage de la gare trois ou quatre chambres de repos (*retiring-rooms*), où l'on peut trouver asile aux mêmes conditions que dans les *bungalows*, pourvu que d'autres voyageurs en détresse ne s'y soient pas déjà réfugiés.

Je me hâte d'aller me présenter à la vieille Anglaise préposée au service des *retiring-rooms*. La *matrone* — c'est ainsi qu'on l'appelle — m'apprend qu'il faut d'abord me procurer un ticket au bureau du chef de station, et au lieu de m'y laisser courir tout de suite, elle m'interroge : « *You are a German? — No Frenchman!* » La bonne dame reste

incrédule. Si je dis que je suis Français, riposte-t-elle, c'est que je crains de m'avouer Allemand.

Pendant cette discussion, d'autres amateurs de lits ont obtenu leur ticket. « Ah! maintenant, dit la *matrone*, visiblement satisfaite, il n'y a plus de place; vous serez obligé de prendre le train du soir pour chercher un lit à Trichinopoly ou à Tanjore! »

L'Allemand, le vrai Allemand qui était avec moi sur le *Lallpoura*, partage mon sort. Plus tard, maintes conversations m'ont révélé l'extraordinaire antipathie des Anglais contre les Allemands; et je me suis demandé si la *matrone* de Madura ne m'avait pas refusé un abri par haine du *German* qu'elle me croyait.



Un jeune musulman à fez rouge me sert de guide. Ils sont rares ici les enfants du Prophète; mal considérés, semble-t-il, à en juger par les regards torves qui se dirigent de notre côté. J'aurais mieux fait probablement de me confier à un cicerone hindou. — Hindou; ce mot ne désigne pas seulement l'habitant de l'Inde, mais surtout la religion qu'il professe. Être hindou, cela veut dire qu'on n'est ni musulman, ni bouddhiste, mais qu'on appartient à la religion brahmanique, qui est celle de la plupart des indigènes de l'Hindoustan et qu'on appelle en général tout simplement l'*hindouisme*.

Brahma est l'Être Suprême, l'Essence des Choses. Il se manifeste dans *Vichnou*, le dieu conservateur, et dans *Siva*, le dieu à la fois créateur et destructeur. Qu'ils soient sectateurs de Vichnou ou de Siva, les gens que je croise dans les rues de Madura sont *hindous*.

Je suis à présent dans l'Inde brahmanique, plus étrange, plus barbare que l'île bouddhique de Ceylan. Ah! les singuliers bonshommes qui me frôlent, tandis que le petit musulman me conduit au temple!

A peu près nus, la moitié antérieure de la tête rasée, une touffe de cheveux tordue sur l'occiput, ils portent au front et sur la poitrine les signes distinctifs de leur croyance. En voici sur le nez desquels commence un énorme trident qui s'élargit au-dessus des yeux, envahit le crâne dénudé; la dent médiane de la fourche est rouge, les deux autres blanches, très larges. La même marque, le *nahman*, est peinte sur les torses noirs velus. On dirait des diabolins cornus qui se pressent vers quelque sabbat infernal. Ceux-là sont les adorateurs de Vichnou. D'autres, moins démoniaques, ceux qui préfèrent Siva, se contentent d'un disque rouge entre deux lignes horizontales. On brûle la bouse des vaches, animaux sacrés, et la cendre sert à tracer sur les chairs sombres ces barbouillages bicolores.

Des femmes entourent une fontaine surmontée d'une statue grossière de divinité. Heureusement elles ne sont point défigurées par le sceau de Vich-

nou ou celui de Siva. Elles sont plus belles que les femmes de Ceylan, d'une race plus fine. C'est plaisir de les voir mettre sur leur tête la *lota* de cuivre qu'elles viennent de remplir, et s'en aller, le buste droit, les reins souples, drapées dans le *sari* rayé de vert ou de bleu. Les yeux de velours enchâssés dans les visages de bronze brillent comme les bijoux qui pendent aux oreilles, s'accrochent aux narines. Aux jambes délicates reluisent les anneaux d'argent; et d'un geste gracieux, un bras levé, cerclé de métal précieux, maintient sur les chevelures le vase lourd de liquide où le soleil allume un éclair d'or.

Beaucoup de jeunes filles. Presque toutes seraient fort séduisantes, si elles n'avaient la figure teinte en jaune.

Pourquoi cette fâcheuse couche de safran? « Parce qu'elles se croient plus belles ainsi », me répond le musulman. Elles ont tort. J'aime mieux les fleurs, jaunes aussi, dont elles ornent leurs cheveux. Ces fleurs de *pongol*, combien de fois vais-je les voir maintenant jeter sur les chignons noirs leur éclat pareil à celui des bijoux fauves?

Dans la poussière, des centaines d'enfants s'amuse, quelques-uns n'ont pour tout vêtement qu'une ficelle autour des reins, à laquelle est attachée au bon endroit une feuille d'étain ou un minuscule carré d'étoffe. Ils sont charmants, ces bamb'ns, plus jolis, me semble-t-il, que nos enfants d'Europe; peut-être à cause de leurs yeux si vifs et de leur chair foncée, d'un aspect si ferme. Les



plus petits se sauvent, les grands me regardent curieusement. Quelques-uns passent à cheval sur la hache de leur mère. Ils se retournent pour voir l'homme blanc, tendent leurs mains vers moi en balbutiant des choses inintelligibles.

Sur une place, un soldat de la police m'honore du salut militaire. Quelle que soit sa nationalité ou sa position sociale, l'Européen a droit dans l'Inde à cette marque de déférence. L'Angleterre prétend affirmer sans cesse la supériorité des races d'Occident. Mais dans l'Inde comme ailleurs, le respect s'en va. A plusieurs reprises, dans les provinces du Nord, les cipayes négligeront de me saluer.

Des maisons de briques enduites de chaux ont leur façade protégée du soleil par des nattes en feuilles de cocotier. Un certain nombre, plus riches, sont pourvues d'une varangue à colonnettes. Mon guide ne peut m'indiquer la destination d'un édifice singulier : deux éléphants de pierre en défendent l'entrée; et au-dessus du fronton, une sculpture peinte représente deux pieds dressés la plante en avant. D'autres habitations encore présentent une particularité avec laquelle je me familiariserai désormais. Deux soldats en armes, les gardes, sont dessinés en couleur de chaque côté de la porte. Les rajahs seuls ont le moyen de se payer des gardes en chair et en os; l'Hindou de rang plus modeste se satisfait d'un simulacre illusoire, ces bonshommes bariolés de rouge et de bleu, proches parents de ceux que les loustics de régiment crayonnent sur les murs de nos casernes.



D'énormes pyramides surgissent au-dessus des humbles demeures. Ce sont les *gopurams* du temple. D'ici, je n'en vois que deux, mais il y en a neuf, un sur chacune des neuf portes percées dans l'enceinte qui forme un immense carré de deux cents mètres de côté. Ces *gopurams* pyramidaux, ils me font d'abord penser aux pylônes de l'ancienne Égypte; puis, lorsque je les considère de plus près, je reste confondu devant l'invraisemblable fouillis des sculptures qui les recouvrent. Nous sommes loin de la simplicité grandiose des murailles pharaoniques.

L'œil a peine à s'y reconnaître; je m'applique à distinguer les personnages les moins élevés au-dessus de la Minaskhi-Gate, et peu à peu je me perds dans l'imbroglio touffu où vers le milieu de la pyramide tout se mêle pour devenir bientôt complètement indébrouillable. Des personnages aux gesticulations variées s'y heurtent, s'y superposent; Siva surtout, cent fois répété, une jambe levée dans une attitude de danse, la tête coiffée d'une roue, auréole singulière, symbolique peut-être, indiquant que Siva est le dieu du mouvement qui détruit et qui crée; divinités secondaires, aux têtes et aux bras multipliés, dieux à figure de singe, dieux à face d'éléphant; serpents gonflant leur cou et formant par le groupement de

leurs têtes élargies le couronnement de l'édifice. Tout cela, peint de couleurs vives dans un enchevêtrement inextricable; œuvres gauches en somme, d'un art encore dans l'enfance, floraison de pierre exubérante et folle comme la végétation qui jaillit de la terre rouge chauffée par le soleil des tropiques.

Des marchands sont accroupis devant l'entrée, à côté de plateaux où s'amoncellent des grains de riz, des bananes, des fruits de toutes sortes.

Dans le temple, d'autres marchands sollicitent la clientèle sous une superbe galerie à colonnade, le *Puthu Mandapam*, bâtie au dix-septième siècle par le roi Tirumal-Nayak. C'est comme une halle de marché dans une cathédrale désaffectée.

Aux fûts des piliers de granit s'adossent des statues de rois pandyas; des cavaliers bondissent, foulent aux pieds des ennemis vaincus. Au-dessus, un plafond plat s'appuie sur des entablements horizontaux.

Ici se vendent des objets de luxe — d'un luxe relatif — anneaux de verre de toutes couleurs que les femmes passent par douzaines autour de leurs bras nus, guirlandes de fleurs jaunes, de fleurs blanches, de fleurs rouges, destinées à la parure des fidèles et aux offrandes qu'attendent les divinités brahmaniques; des bijoux en argent montrant la plante de deux pieds comme la sculpture qui m'a tout à l'heure étonné sur une maison de Madura. D'après mon guide, ce sont des amulettes; elles guérissent le membre malade qu'elles copient.

Au bout de la halle des marchands, d'autres gale-

ries s'ouvrent à droite et à gauche. Un individu qui se dit prêtre s'empare de moi et m'entraîne vers l'étang du lotus d'or, le *Swarnapushpa Karini*. Tous les temples hindous possèdent leur étang sacré pour les ablutions purificatrices. Celui-là, le prêtre m'explique qu'il est alimenté par l'eau du Gange. Le fleuve saint de l'Inde, qui sort de la tête de Siva, envoie sous terre à plus de trois mille kilomètres cette dérivation mystérieuse!

Il a son charme, ce petit lac; le lotus y manque, l'eau du Gange aussi sans doute; mais il est joliment encadré par une colonnade blanche par-dessus laquelle s'élance à cinquante mètres de hauteur le grand *gopuram* de la Minakshi Gate avec son monde agité de personnages incohérents.

Je voudrais bien rester là un moment à regarder encore Siva et son cortège innumérable de dieux et de déesses. Mais le brahme est pressé. Il faut le suivre dans les corridors couverts, les *mandapams*. Nous passons près d'une chapelle obscure où de petites lampes jettent une très vague clarté sur une idole presque invisible. C'est Minakshi, la déesse aux yeux de poisson, la femme de Siva. Je n'ai pas le droit d'entrer dans le sanctuaire, le *vimana*, que les étrangers, les infidèles dont je suis, ne doivent point souiller.

Une partie du temple est consacrée à Siva-Sundareshwar; cependant, dans la galerie qui aboutit à la chapelle de Minakshi, les cariatides qui soutiennent les entablements sculptés sont des statues de *Lakshmi*, l'épouse de Vichnou.

Aussi rencontre-t-on sur quelques fronts le trident blanc et rouge du dieu conservateur.

Les statues sortent toujours des murs et des colonnes. Maintenant, c'est Siva, dieu de la guerre, qu'on adore sous le nom de *Subramanijeh*. Il a douze bras, probablement pour mieux frapper. C'est aussi *Ganesh*, le dieu à tête d'éléphant, le fils de Siva, que la piété hindoue se plaît à mettre partout dans les temples et dans les rues. Il est drôle, ce *Ganesh*, avec son nez terminé en trompe et son adipeuse bedaine. C'est le dieu bon enfant, sympathique, qu'on invoque pour obtenir succès et fortune. Pourquoi a-t-il une tête d'éléphant? Les Hindous ont-ils voulu déifier le géant de la création, le noble animal qui est l'ornement de la cour des rajahs et porte dans les processions les reliques sacrées? La légende raconte que lors de la naissance du fils de Siva et de Dourga, le génie de la planète Saturne, *Shani*, consuma la tête de l'enfant. Brahma ordonna alors à *Shani* de couper celle du premier être qu'il trouverait couché du côté du nord et de la mettre sur les épaules de *Ganesh*. *Shani* trouva un éléphant; et voilà pourquoi le fils de Siva est affublé d'une trompe.

Les galeries mènent à des cours, à des portes qu'écrasent les grands gopurams chargés de leurs grouillantes sculptures. On ne peut tout voir. Il y a ainsi plus de cinq hectares de bâtiments, de corridors, de sanctuaires enfermés dans quatre enceintes concentriques!

Je finis par la plus belle des salles, celle, je crois,



qu'on appelle la halle des Mille Colonnes. Des monstres étranges surgissent des piliers de toutes formes, carrés, octogones, arrondis, laborieusement ciselés. Ils luttent entre eux, s'accroupissent pour soutenir des chapiteaux, des entablements prodigieusement fouillés. Des chevaux cabrés avalent leur membre générateur démesurément allongé; des tigres à tête d'éléphant sont piétinés par des guerriers montés sur des bêtes d'apocalypse. Une vision de cauchemar réalisée par des artistes en délire!

Des perroquets jacassent dans des cages. Une cloche pend au plafond. Un prêtre en agite tout à coup le battant sans qu'on sache pourquoi, d'un geste impulsif de singe. On se sent devenir fou dans cet antre encombré par des élucubrations de fanatiques fiévreux.

Tiens, voici Ganesh lui-même qui s'avance du fond de la galerie, masse énorme d'ombre aggravant l'ombre dans laquelle apparaissent encore plus fantastiques les extravagantes statues!

Le cornac de l'éléphant a vu le blanc que conduit le brahmane. On ne porte pas tous les jours les idoles précieuses dans les processions autour du temple de Madura. Entre temps il faut vivre. Comme les prêtres tendent la main, Ganesh tend sa trompe pour le bakchiche, ainsi qu'une aumônière. Il semble sourire de ses petits yeux malicieux et de ses larges lèvres, content de faire une bonne farce au visiteur de la maison de Siva.

Après que l'éléphant a reçu quelques annas, c'est le prêtre qui demande son bakchiche. Si je veux

bien l'écouter, je me livrerai ensuite à un de ses confrères qui me montrera un autre mandapam, afin de pouvoir, lui aussi, toucher un pourboire.

Dehors, vingt pauvres gémissent : *Sâb, sâb, bakchiche, bakchiche!* en esquissant des *salams*, la main au front, la tête baissée. — Bakchiche ! bakchiche ! que de fois mes oreilles entendront ce mot, cette imploration incessante d'un peuple de mendiants sans dignité!

\* \* \*

Allons-nous-en. Une voiture nous portera au delà de la ville jusqu'à l'ancienne demeure de ce roi Tirumal Nayak qui bâtit une partie du temple de Madura.

D'ordinaire, les touristes admirent beaucoup ce palais. J'avoue que je suis resté assez indifférent à ses beautés. Non! je n'ai pas apprécié la cour avec sa rangée de grosses colonnes rondes peintes d'une couleur pisseuse, ni les fioritures en stuc blanc des arcades qui festonnent entre les piliers d'un jaune sale. Et pourtant, c'est bien ce que possède de mieux l'édifice. Les salles sont quelconques, sans style bien déterminé. Dans l'une d'elles, les Anglais rendent la justice.

Ce qui m'a le plus séduit, c'est la vue superbe qu'on a sur Madura du haut des terrasses de pierre grise. La ville disperse au loin ses maisons blanches entre les massifs verts des palmiers, et l'on découvre

dans toute sa grandeur le temple, avec ses enceintes immenses et ses neuf gopurams dressés comme les tours menaçantes de quelque forteresse barbare.

\* \*

Nous arrivons enfin au *Teppakulam*, un grand étang entouré comme celui de Kandy d'une balustrade de porphyre rose, percée de losanges. Aux quatre points cardinaux des escaliers descendent jusqu'à l'eau dormante. Il y a ici un calme absolu, à la fin de la journée chaude. Tout autour du rempart de couleur tendre, un encadrement de beaux arbres; et au milieu du lac, dans un îlot couvert de cocotiers, une pyramide pareille à celles du grand temple, mais d'un blanc éclatant, s'élève entre les palmes. A distance, ses sculptures, exubérantes sans doute, sont à peine visibles; et il ne reste à contempler que les lignes harmonieuses de ce monument, sa splendeur marmoréenne s'irradiant parmi les verdure géantes et réfléchi en sens inverse par le miroir de l'eau.

\* \*

Le soir vient. Des troupeaux de petites vaches rentrent dans Madura, soulevant la poussière, faisant sonner leurs clochettes. Des teinturiers replient

devant leurs boutiques les longues bandes d'étoffes bleues ou jaunes que le soleil a séchées. Je m'amuse à ce mouvement de la rue, et en passant près d'un gopuram du temple mes yeux considèrent une dernière fois la cohue des dieux brahmaniques qui rougeoient aux feux du crépuscule.

En face du temple, une affiche commence à se décoller de la chaux d'une muraille. Les vichnouistes et les sivaïstes qui regagnent leur demeure derrière leurs vaches tintinnabulantes peuvent-ils lire cette affiche? Bien peu, je pense, sont capables de la comprendre. Et pourtant ce papier est un boniment électoral. Il ne s'adresse, il est vrai, qu'à une élite assez restreinte (1). Il s'agit d'une élection au conseil législatif de la province de Madras. « *Vote for Tulasivami, pioneer of dying industry.* Votez pour Tulasivami, champion de l'industrie de la teinture; l'avocat du progrès industriel. — Cinquante mille lakhs de roupies par an! »

C'est bref et plein de bon sens. Ce candidat ne doit pas avoir la cervelle déformée par de transcendantes théories sociales. Il sait qu'on vit de réalités, d'industrie et de commerce, toutes choses généralement ignorées des sociologues qui accouchent de gros livres pour démontrer que deux et deux font cinq. La teinture nourrit les habitants de Madura. Elle produit cinquante mille lakhs de roupies par an. Votez pour le champion de la teinture! J'espère bien que Tulasivami a été élu!

(1) Probablement les membres des conseils de district et les municipalités, d'après l'*Indian Councils Act* de 1909.

\* \* \*

Il serait imprudent de m'arrêter au milieu de la nuit à Trichinopoly, pour trouver peut-être les *retiring-rooms* de la gare déjà occupés; il vaut mieux essayer de dormir en chemin de fer et débarquer le matin à Tanjore.

Après avoir dîné au *refreshment-room* de la station, je respire l'air frais sous un gros tamarin, en attendant l'heure du train. Sur le quai arrivent par bandes les familles hindoues; les hommes sont marqués du signe de Vichnou ou de Siva, les femmes traînent des enfants par la main, en portant d'autres sur la hanche, dont les petites jambes balancent drôlement. Sur leur tête, les voyageurs maintiennent la malle plate de tôle peinte en rouge et en vert sans laquelle l'indigène ne se déplace jamais.

Plusieurs wagons de troisième classe sont réservés aux femmes. *Females only* (femelles seulement), dit un écriteau impoli. Les « femelles » se casent dans les voitures à elles destinées avec leurs petits enfants; les mâles emplissent les autres. Mais, et les castes de l'Inde? Celle des *brahmanes*, celle des *chatryas*, celle des *soudras*, et la multitude des autres castes aussi nombreuses que les innombrables métiers dont on vit dans l'Hindoustan, comment donc peuvent-elles consentir à s'empiler pêle-mêle dans une promiscuité si contraire



à des traditions millénaires? Les chemins de fer auraient-ils un résultat inattendu, celui de supprimer momentanément la répulsion absolue que les groupes sociaux, réciproquement jaloux de leur pureté, ont toujours eue les uns pour les autres? La locomotive destructrice des castes! Les Anglais ont-ils songé à cela?

Ils ont songé seulement à séparer les *natives* des Européens. Il y a toujours des wagons spécialement affectés aux uns et aux autres. On distingue donc encore tout au moins deux castes derrière la locomotive, la blanche et la noire.

Malgré tout, je me verrai bien obligé de frayer aujourd'hui avec la caste inférieure. Le seul wagon européen de l'express est déjà complet. Quant au wagon de première classe hindou, il est accaparé par un vieillard, son fils, et leur domestique, relégué dans le compartiment adjacent des *servants*.

Très sale, ce wagon. La poussière qui s'introduit par les larges fentes des fenêtres et des portes s'accumule sur la couchette supérieure, seule libre. Mes compagnons ont répandu de l'eau sur le parquet; leurs jambes et leurs bras nus, noirs et secs comme des membres carbonisés, s'étalent sur les banquettes. J'ai un peu l'impression de coucher avec des singes.

Des singes bien assommants! Impossible de fermer l'œil! De quart d'heure en quart d'heure le vieux bonhomme appelle son boy : *Mahoueddi! Mahoueddi!* Et *Mahoueddi*, un gamin de seize

ans, tout nu sauf une loque à la ceinture, sort de la cage des *servants*. Tantôt il va chercher dans le cabinet de toilette de l'eau qu'il présente à son maître dans le vase de cuivre, la *lota*, dont l'Hindou ne se sépare jamais; tantôt il est requis pour ramasser une couverture qui a glissé, remettre en place une valise que le roulis du train a fait bouger. Une autre fois on a recours à lui pour allumer une cigarette. C'est tout à fait réjouissant! Après cette nuit absurde, je mets le pied sur le quai de Tanjore, très partisan de la division en deux castes dans les wagons des railways hindous.

\* \* \*

Tanjore, ville de vingt mille habitants, ne possède pas plus d'hôtels que Trichinopoly, ville de soixante mille âmes. Mais, à Tanjore, j'eus la chance d'avoir à ma disposition une chambre au *rest-house* du gouvernement, avec moustiquaire, baignoire, eau à volonté, et ventilateur électrique. Comme je m'y trouvais bien et que je pouvais prendre mes repas au *refreshment-room* de la gare, j'y restai plusieurs jours, aucun nouveau voyageur ne s'étant avisé de m'en chasser après les vingt-quatre heures de droit accordées au passant par le règlement des bungalows. J'en profitai non seulement pour me promener dans Tanjore, mais pour aller de là à Trichinopoly en conservant, pour y revenir le soir, mon agréable gîte.



Pour ma première excursion j'acceptai les services d'un guide qui m'aborda muni d'une respectable liasse de certificats délivrés par des touristes de toutes nationalités. Ses parents, séduits sans doute par les arguments trébuchants d'une mission anglaise, avaient renié la religion et le nom de leurs ancêtres. Il était, disait-il, catholique, et s'appelait Émile John. Très correct d'ailleurs, et d'aspect très hindou; toque ronde sur ses cheveux roulés en chignon, veston blanc, et, en guise de pantalon, la pièce de mousseline chiffonnée au haut des cuisses, le *dhouti*, laissant à nu la plus grande partie des jambes. Il tenait à la main, d'un geste étudié, le pan le plus long de sa mousseline comme font les dames d'Europe qui relèvent leur robe. Émile John avait une qualité que j'appréciai beaucoup; il parlait l'anglais en articulant très clairement les mots que beaucoup de ses compatriotes dénaturent souvent au point de les rendre méconnaissables.

Le temple de Siva est la grande curiosité de Tanjore. Cette pagode est enfermée dans l'ancienne citadelle des princes mahrattes. Des murailles d'une épaisseur formidable dominant des fossés profonds. Ces remparts, les Français les bombardèrent en 1758; puis ils les jugèrent trop résistants, renoncèrent à prendre d'assaut la forteresse et

traitèrent avec les Mahrattes qui leur donnèrent en compensation Karikal et quelques villages voisins de ce port. Plus tard ce furent les Anglais qui assiégèrent ces murs. Plus heureux ou plus tenaces que les Français, ils s'emparèrent de Tanjore; et, depuis lors, ils ont, peu à peu, gouverné à la place des rajahs mahrattes.

A Madura, j'avais déjà vu un temple de Siva; mais n'ayant pu pénétrer dans les sanctuaires où l'on adore cette émanation de Brahma sous le nom de Sundareshwar, je n'avais qu'une idée imprécise du culte rendu au dieu créateur et destructeur. Je n'avais guère observé que ses statues dansantes prodiguées sur les pyramides des gopurams. J'allais connaître à Tanjore le véritable Siva sous les formes symboliques qu'il revêt pour s'offrir à l'adoration des foules brahmaniques.

Quand on a franchi le fossé et la muraille du fort, une première porte s'ouvre. De chaque côté, comme à l'entrée de certaines maisons hindoues, un soldat très moustachu, au lieu de veiller dans une guérite, est peint simplement sur le mur. Des guérites, en voici une à droite, l'autre à gauche de la porte, sortes de niches en pierre habitées par Ganesh et par Subramanijeh (le fils de Siva, dieu de la guerre). Des offrandes de graisse ont sali l'intérieur de ces cages où s'accroupissent, un peu informes, ces deux idoles qui semblent faire effort pour un acte naturel dans des water-closets mal-propres.

Derrière l'arcade de la porte une grande cour

se déploie. Mon étonnement commence. Sous un pavillon dont le toit plat repose sur une colonnade, un énorme taureau de syénite, verdâtre comme l'airain, est couché, les pattes repliées sous le corps. Il a trois mètres de hauteur sur cinq mètres de longueur. Il paraît que cet animal va paître tous les soirs dans les prairies voisines. C'est pour cela, probablement, qu'il a tant grossi. Jadis, quand il fut placé ici, il avait la taille d'un œuf, et, petit à petit, il s'est amplifié jusqu'aux proportions colossales dont s'ébahissent aujourd'hui ses admirateurs.

Émile John me raconte ces choses en souriant. Il n'y croit plus, lui, qui a cessé d'être Hindou, au point de vue religieux.

Ce taureau, c'est la force génératrice, c'est Siva créateur.

Auprès du mandapam, une perche terminée par des potences soutient au bout de cordes une douzaine de sonnettes qui s'entre-choquent selon la fantaisie du vent.

A quelques pas, un petit édifice couvert de feuilles de palmier abrite une déesse, Parvati, la femme de Siva. Jamais Siva n'est loin de Parvati. Ces époux divins constituent un ménage très uni, donné en exemple aux populations de l'Inde. Encore des soldats peints à droite et à gauche de l'entrée, et, dans la pénombre de cet asile sans fenêtres, apparaissent des guirlandes de fleurs, des lueurs de papier doré, décorations naïves honorant la statue de la *goddess*, invisible, tout au fond, pour



les profanes qu'on arrête au seuil de cette modeste hutte.

Interdit aussi, l'accès du grand gopuram qui occupe le milieu de la cour. Là, demeure Subramanijeh, le dieu de la guerre. Jusqu'au sommet de la pyramide, c'est comme à Madura le terrible embrouillement des têtes, des bras, des jambes des divinités qui se démènent. Siva, bien entendu, surtout, toujours un pied en l'air, dansant une bourrée. Les sculptures sont plus délicates que celles de Madura, elles ressortent moins, toutefois, n'étant pas colorées.

La base est très ancienne. Elle est revêtue d'inscriptions en langue tamoule d'après lesquelles les premières assises du monument remonteraient au quatrième siècle de notre ère.

Après Siva taureau, Siva Lingam. Autour de la cour règnent des galeries où des chapelles s'ouvrent entre les colonnes. Sur les murs blancs des dessins montrent des rajahs, des femmes jouant de la viole hindoue, la *vina*, dansant, frappant des tambours; des gargantuas à la faim insatiable s'empiffrant de victuailles. Dans chaque chapelle surgit le symbole le plus populaire de Siva créateur, celui que, par la suite, je verrai à tout instant se dresser par toute l'Inde brahmanique : un piédestal supporte le *yonî*, l'organe femelle, dans lequel est plantée une borne cylindrique, le *lingam*, l'organe mâle.

Les lingams se succèdent dans les cases du cloître. Il y en a cent huit, plus ou moins volu-

mineux, toujours noircis par les oblations de beurre fondu que des générations de femmes hindoues versèrent depuis des centaines d'années sur ces pierres sacrées. Sur le pavé pourrissent les fleurs aux senteurs fades que les épouses stériles offrent à Siva procréateur afin qu'il les rende mères.

Nulle pensée obscène ne se mêle à la prière des Indiennes penchées sur les étranges emblèmes. C'est chose si grave pour elles de n'être point fécondes! Déjà méprisées en raison de leur sexe, elles sont honnies de leurs maris si elles ne leur donnent pas le fils dans lequel ils veulent revivre.



Vichnou a aussi à Tanjore un sanctuaire, moins important que celui de Siva. J'ai renoncé à le visiter, et, pour changer de spectacle, j'ai préféré me faire conduire au palais des anciens rajahs de Tanjore.

Le dernier souverain, Sivahy, est mort en 1855, sans laisser de descendant mâle. Ses deux filles, les princesses de Tanjore, ont continué à habiter le palais; l'une d'elles vit encore. Les Anglais, négligeant de donner un successeur au rajah défunt, gouvernent à sa place.

Je me rappelle de grandes cours où des éléphants se baignaient dans des bassins bordés de pierre, des voûtes sous lesquelles somnolaient des soldats enturbannés, des couloirs labyrinthiques courant

en zigzag entre des murs blancs. Une cacophonie de cuivres et de grosses caisses grondait quelque part; sous un pavillon ombreux, une demi-douzaine de moricauds s'exerçaient à souffler dans des trombones et des clarinettes. C'était la *band* de la princesse. Les rajahs ont leur musique; la princesse, pour tenir son rang, doit entretenir un petit orchestre.

Ah! les magnificences des palais des rajahs! quelle bonne plaisanterie! Celui-ci est le premier dont je parcours les salles. J'en verrai d'autres, qui lui ressembleront toujours et seront naïvement grotesques.

Rien d'oriental là dedans! ou si peu de chose! Des canapés à pieds dorés, cachés sous des housses; des lustres quelconques suspendus au plafond; des portraits de chiens; un buste de Nelson; des cages où se raidissent des perroquets empaillés; des gravures anglaises désuètes. C'est une boutique de bric-à-brac, ce salon qu'on me montre dès mon arrivée! Il y a tout de même là un objet hindou : un palanquin en ivoire garni de somptueuses draperies.

Mais ce n'est pas tout encore. Je ne remarquais pas le principal ornement, une grande armoire dressée au milieu de ce capharnaüm comme si on l'avait avancée là pour l'emporter. Le domestique qui me pilote a réservé cette caisse pour la fin, comme le morceau capital de l'exhibition. Les deux portes de l'armoire s'ouvrent et une statue de marbre apparaît, l'image de l'avant-dernier

rajah, Sharfoji, sculptée par Flaxmann. Quand le boy estime que je l'ai assez admirée, il la renferme dans son cercueil de bois.

Nous entrons dans d'autres chambres. Nous voici dans celle qu'on pourrait appeler la « salle du trône ». Des colonnes peintes d'un jaune criard, comme celles du palais de Tirumal-Nayak à Madura. Des guirlandes de fleurs roses, blanches, festonnent le long des piliers, se continuent sur des arcades incurvées en fer à cheval, parmi des moulures de stuc. On dirait une pièce montée de confiseur, une crème au café qu'adornent des dessins en sucre blanc.

Un fauteuil sous un baldaquin; c'est le trône des rajahs. Ils sont là les rajahs qui pendant plusieurs siècles régnèrent sur Tanjore. Leurs portraits assombris sous un mauvais vernis regardent le siège où ils se sont assis pour les audiences solennelles. Sur chaque toile une étiquette de papier blanc donne le nom du souverain. Encore des animaux empaillés, autour d'un globe terrestre.

Nous quittons ce royal jeu de massacre. Un domestique m'a réclamé son bakchiche après l'ouverture de la baraque-armoire de Sharfoji; un deuxième chasseur de bakchiche m'a salué obséquieusement au seuil de la salle du trône; un troisième m'entraîne dans une bibliothèque. Cette bibliothèque me surprend comme tout à l'heure m'avait un peu étonné le globe terrestre. Le rajah à la statue de marbre, Sharfoji, était un amateur éclairé de science et de littérature. Il avait réuni à

Tanjore une collection de livres que personne n'a touchés depuis sa mort. Il y a là quantité de choses imprimées en langue tamoule sur des feuilles de palmier, des manuscrits en sanscrit sur des parchemins; tout cela imprégné d'une forte odeur de vétiver. Dans une petite pièce, des rayons sont remplis de bouquins à reliure de cuir, livres anglais et français, littérature, médecine, les poésies de Boileau-Despréaux à côté des œuvres de Vicq d'Azir! Dans un coin un squelette oscille sous une potence. Mon cicerone m'explique que ce squelette artificiel est en ivoire. Sharfoji, quoique très cultivé, jugeait comme ses compatriotes hindous que le contact d'un cadavre est impur; et il avait fait fabriquer à Paris cette fausse carcasse humaine pour étudier l'anatomie sans crainte de souillure.

— « C'est fini; sâb; ... bakchiche! » dit l'Hindou de la bibliothèque, courbé à angle droit, les deux mains unies en vasque sur son front incliné, un sourire suppliant sur les lèvres. — Oui, bakchiche. — Mais sauvons-nous. Tout à l'heure les musiciens de la princesse me joueront une aubade intéressée, et les éléphants eux-mêmes sortiront de leur bain pour extraire aussi de mes poches les annas et les roupies!

\* \* \*

J'ai renvoyé mon guide. Il a d'ailleurs été réclamé par un Américain que promène une agence



de voyages. Je m'en vais seul flâner sous mon ombrelle dans les rues de Tanjore.

Elles sont à peu près pareilles à celles de Madura. Mêmes maisons, mêmes passants marqués du signe de Vichnou et de Siva, mêmes femmes chargées de bijoux, d'anneaux de cuivre et d'argent. Beaucoup mâchonnent un long bout de canne à sucre; des marchands découpent la tige succulente en menus morceaux que les enfants se disputent dans la poussière. Des bœufs blancs traînent des charrettes étroites; leurs cornes sont protégées d'une gaine de métal, et souvent leur maître a tracé aux ciseaux sur leur poil de bizarres dessins en lignes géométriques ou onduleuses.

Dans la plus large voie plusieurs énormes chariots aux roues pleines semblent à première vue des habitations roulantes avec leur haute masse cubique couverte d'un toit en pyramide. Ils attendent les uns derrière les autres l'époque des processions religieuses. Leur bois est tout fouillé de sculptures, aussi abondantes que celles des gopurams du temple de Siva, dont quelques-unes présentent des détails d'une puissante obscénité.

De temps en temps dort près d'une pagode un étang où nagent des nénuphars. Des gens s'y baignent et aussi des buffles, très débonnaires, aux cornes tourmentées sur leur tête grise de rennes géants.

Aux abords d'un marché un charmeur de serpents est accroupi derrière un panier rond d'où viennent de s'élancer deux cobras. L'homme tire

d'une flûte de bois, à l'embouchure renflée, des sons très doux que les reptiles écoutent dressés sur la moitié de leur corps roulé. La musique se fait plus violente, les bêtes, agacées, dilatent leur cou, leur langue noire fourchue frétille; et brusquement tête et dard s'abattent dans le vide en coup de massue vers le *snakeman* qui se dérobe. Tout autour regardent des hommes, des femmes, des gamins tout nus ceinturés de leur inutile ficelle, des petites filles charmantes avec des fleurs jaunes dans les cheveux, leur buste de bronze émergeant d'une jupe légère qui descend des reins jusqu'aux chevilles cerclées de cuivre.

Peu à peu je m'éloigne du centre de la ville. Les maisons ne sont plus serrées les unes contre les autres. Elles s'écartent, se disséminent entre des bouquets d'arbres. Des avenues s'enfoncent dans les bois de cocotiers. Devant les cases de terre couvertes de palmes, les femmes fourbissent les grands vases d'airain; des hommes sommeillent sur des nattes; des enfants batifolent avec des petits cochons noirs qui courent très vite, la queue en vrille.

La verdure des tamarins, des cocotiers, des bananiers, forme de tous côtés un rempart qui me cache depuis longtemps les édifices de Tanjore sur lesquels j'orientais ma marche. Les avenues se succèdent, se croisent dans tous les sens. Décidément je suis perdu dans la forêt. J'interpelle un nègre qui souffle près de sa hutte sur un feu de branches. Il me considère, ahuri, ne comprend rien. D'autres indigènes à qui je demande mon chemin en anglais

ne me répondent pas davantage. Et j'erre ainsi au hasard jusqu'à ce que le sifflet d'un train m'indique enfin la direction de la gare.



La bonne sieste l'après-midi, allongé sur le fauteuil canné du rest-house, sous le ventilateur bien-faisant! Je ne suis pas seul à me rafraîchir au courant d'air factice du fan électrique; des cancrelats, de gentils lézards grimpent tout doucement le long des murs où ils semblent vouloir lire le règlement comminatoire qui m'expose à être expulsé d'ici si un autre voyageur a l'idée d'y venir reposer à son tour.

Je suis vraiment bien dans ce rest-house de Tanjore. Pour une roupie (1 fr. 70) par jour, je jouis de cet asile où je n'étouffe pas malgré l'ardente chaleur; pour trois ou quatre sous j'ai quand je veux un bain d'eau à peu près froide. Pour un prix modique je prends mes repas sur le quai au refreshment-room de Spencer and Co. La nuit la moustiquaire me défend contre les entreprises des moustiques. Je resterais volontiers longtemps ainsi.

... Un déchainement de cuivres, de tambours, de cymbales fait tressaillir les lézards sur la muraille. Je me lève pour aller voir du haut de la terrasse quels sont les auteurs de ces bruits harmonieux. Une voiture de style européen, attelée de deux chevaux, sort au pas de la cour de la station.

Trois personnages bronzés, drapés de blanc, s'y prélassent. Je reconnais les musiciens que j'ai entendus la veille au palais des rajahs. La princesse a envoyé sa *band* chercher en grande pompe des invités qu'a amenés un express de Madras. Les six artistes s'époumonnent de leur mieux et la calèche s'avance gravement derrière eux comme le char tapageur d'un dentiste forain.

\* \* \*

Le soir, des lumières s'allument dans la rue qui relie le chemin de fer à la ville. Des marchands de sucreries, de fruits, de boissons de toutes sortes, ont installé là leurs boutiques qu'éclairent de fumeuses lampes à pétrole.

Je déambule tranquillement devant les étalages dans la foule des badauds et des acheteurs. Tout à coup un grand diable se précipite vers moi, très agité, très verbeux, l'air fou, bredouillant des phrases en un anglais mélangé de tamoul. J'ai peine à reconnaître mon guide, Émile John. Ah! elle est loin l'attitude correcte qu'il gardait avant-hier! Émile a quitté sa toque et son veston. Il est nu jusqu'à la ceinture; ses cheveux flottent sur ses épaules. Très sentimental, il rit et il pleure à la fois, tant est vive sa satisfaction de me rencontrer. Le malheureux est abominablement ivre; il vient me serrer la main, m'embrasser presque, et il conserve tout juste assez de lucidité pour me dire que

le généreux bakchiche de l'Américain est passé entièrement dans la poche du marchand de whisky.

Mon pauvre John, si tes parents tenaient absolument à changer de religion, ils auraient bien dû se faire musulmans; tu aurais peut-être hérité d'eux la sobriété qui est la meilleure qualité des disciples du Prophète!



*Trichinopoly.* — Ce nom de cinq syllabes est bien long. Aussi les Anglais l'ont-ils abrégé. Au guichet du chemin de fer l'employé dit : Trichy, et le ticket lui-même porte simplement ce mot peu encombrant.

Je m'attendais à trouver en arrivant ici quelques voitures d'allure tant soit peu européenne. Mais non! rien que des charrettes à bœufs, des *bullock-carts*, dont il faut bien me contenter pour aller à Sriringam. Originales, mais d'un confortable médiocre, les charrettes hindoues. Très étroites, sans banc, pourvues d'un toit très bas en feuilles de palmier, c'est tout juste si je puis m'y introduire, m'y asseoir sur un peu de paille, les jambes allongées, mes souliers dépassant de dix centimètres l'arrière du véhicule. Pas de ressorts, bien entendu. Aussi, quelle trépidation, quels soubresauts aux moindres cahots du chemin! Une pancarte en anglais est accrochée en avant des roues : *to carry 4*; pour charrier quatre personnes! J'y suis



déjà mal à mon aise tout seul; et pourtant, c'est bien vrai, les Hindous s'entassent là dedans à quatre et même plus, accroupis, couchés, recroquevillés sur eux-mêmes.

Le petit bœuf blanc trotte assez rapidement. Il est un peu plus gros qu'un veau d'Europe. Sur son cou s'enfle la bosse des zébus.

Le conducteur, les jambes pendantes à l'avant de la boîte roulante, saisit la queue de l'animal et s'en sert de temps en temps comme d'un fouet, et le bullock court, ma foi, presque aussi vite qu'un cheval.

Nous filons tout droit vers le rocher colossal qui s'élève isolé au milieu de la plaine au bout de la principale rue de la ville. A mi-hauteur de cette montagne de granit s'étagent les uns au-dessus des autres les édifices blancs d'un temple de Siva, que je visiterai plus tard, si à la fin de mon voyage je reviens à Trichinopoly. Une ornementation barbare, visible de très loin, de larges bandes rouges et blanches, bariole la pierre grise. On croirait voir les coulées parallèles formées par la fiente de gros oiseaux, des dépôts de guano! Un petit mandapam est juché au sommet comme un observatoire.

Nous tournons à gauche du rocher, près d'un temple à l'ombre duquel verdoie l'eau morte de l'indispensable étang sacré. Une procession passe, bannières au vent, dans un vacarme de tam-tams et de cymbales. La foule grossit sur la route de Sriringam; familles à pied, femmes portant sur la hanche des moutards qui piaillent, petites voi-

tures à bœufs comme la mienne, qui pour la plupart contiennent cinq ou six noirs repliés, les genoux au menton, bien qu'elles soient construites *to carry* 4. Tout ce monde va aux grands temples, là-bas, à six kilomètres derrière la rivière Cavery.

Elle est immense cette Cavery, à moitié sèche d'ailleurs. Nous la traversons sur un pont et aussitôt après nous entrons dans la poussière, mais aussi, heureusement, sous une voûte verte de tamarins qui nous ombragera pendant tout le trajet.

De temps en temps une balustrade faite de vieux rails empêche les voitures de tomber de la chaussée en remblai dans le marécage environnant; de distance en distance, des gens s'arrêtent pour prier près de portiques semblables aux *toris* japonais : deux pierres verticales soutenant une troisième pierre horizontale.

Ensuite c'est sur une dérivation de la Cavery un second pont. Des centaines d'Hindous se sont réunis là pour leurs ablutions. Les hommes, sans vêtements, se baignent avec les femmes dont le sari humide moule les formes sculpturales. Chacun est muni de son amphore de cuivre. Ce vase, on peut le laver, le purifier s'il est souillé, tandis que le vase de terre doit être brisé si un être d'une caste inférieure l'a pollué de ses attouchements. Le bronze des lotas reluit au soleil comme le bronze des corps. Hommes et femmes, entrés dans le fleuve jusqu'aux reins, font des gestes de prière, hument dans leurs mains jointes en conque l'eau

qu'ils rejettent vivement de leur bouche. Les uns plongent plusieurs fois et vont tordre leurs cheveux sur la berge; les autres emplissent les vases qu'ils répandent sur leur dos et leur poitrine.

Sous un pavillon on s'essuie, on repeint à neuf sur les fronts le trident de Vichnou; puis on se remet en route vers Sriringam. Les cheveux épars sèchent au soleil et au vent et aussi les grands pagnes que tout en marchant les hommes deux par deux tendent comme des voiles gonflées par la brise.

Bientôt apparaît à l'extrémité de l'avenue une pyramide surchargée de sculptures. C'est l'entrée du temple de Vichnou. Mon *bullock-cart* ne va pas plus loin; le cocher le range à l'ombre d'un tamarin. Une troupe de mendiants et d'estropiés se rue derrière moi, me devance, me barre le chemin, ne me laisse en paix que lorsque tous ont reçu leur anna. Un seul est en retard sur les autres; il a pour cela ses raisons : le malheureux est atteint d'éléphantiasis. Il soulève péniblement une jambe dont le bas a le volume et la forme d'un baril de cinquante litres.

Des guides qui se disent prêtres, brahmanes, m'assiègent. J'en choisis un qui, dès lors, chasse les autres d'un ton autoritaire; et me voilà dans la première enceinte de la pagode. Elle en a sept, concentriques, hérissées de gopurams semblables à ceux de Madura et dont la hauteur diminue à mesure qu'ils s'écartent du centre.

C'est comme une ville, ce temple de Sriringam.

Vingt-cinq mille personnes y vivent, prêtres, marchands, estropiés, avec une horde de chameaux, d'éléphants sacrés; tous, bêtes et gens, ayant la même mentalité de mendiants insatiables.

Qu'ai-je vu durant la matinée que j'ai passée dans les cours et les salles de cette cité religieuse? A la longue, tout cela se brouille un peu dans ma tête, et pourtant, rassemblant mes souvenirs, je me rappelle quelques impressions.

Les marchands, bien plus nombreux qu'à Madura, vendent des bracelets de verre ou de laque colorée, des statuettes de divinités, des couleurs pour raviver les *nahmans* vichnouistes sur les fronts et les poitrines.

D'enceinte en enceinte les prêtres se transmettent les uns aux autres la source de bakchiches que je suis. Ici on me montre des colonnades merveilleusement ciselées, mais qu'une fantaisie sauvage a déshonorées d'un badigeon de chaux; ailleurs, des galeries où des chevaux cabrés se détachent des piliers et des murailles en compagnie d'animaux fantastiques, de *Ganeshs* à tête d'éléphant, d'Hanoumans à figure de singe, de dieux à tête d'oiseau comme l'Horus d'Égypte. Des cavaliers transpercent de leur lance un dragon, pareils au saint Georges de l'hagiographie catholique.

Dans une cour, un énorme éléphant, le crâne marqué du trident de Vichnou, excité par son cornac, essaye d'explorer mes poches avec sa trompe.

Nous montons sur les terrasses. A tous les coins de l'horizon, sur sept rangs parallèles s'alignent les étranges gopurams avec leur peuple de divi-

nités gesticulantes. Au milieu de cet amoncellement formidable d'édifices de pierres surgit, inattendu, un toit gigantesque en feuilles de palmier. Qu'y a-t-il sous ce primitif abri?

Nous redescendons. C'est une grande salle sans colonnes, sans autres ornements que des lampes qui pendent à la voûte de chaume. Cà et là sont exposées de monstrueuses poupées grossièrement peinturlurées de couleurs violentes, des idoles qu'on promène dans les processions; des bannières, des guirlandes de papier doré, un bric-à-brac absurde.

Il s'en faut qu'on m'ait tout dévoilé dans les sept enceintes. Plusieurs sanctuaires sont farouchement fermés aux profanes. J'ai voulu quelque part entrer dans une chambre sombre dont la porte était ouverte. Immédiatement l'homme qui me conduisait m'a prié de lire sur un écriteau en anglais et en tamoul : *Interdit aux chrétiens et aux mahométans.*

Je sors, poursuivi par la cohue des prêtres qui réclament un supplément de bakchiche, et par la tourbe des mendiants et des estropiés. Des mains avides, des moignons de manchots se tendent vers moi, des faces rongées par la lèpre se contractent en douloureuses grimaces.

\* \* \*

Nous retournons à Trichinopoly par la belle route bordée de tamarins et le pont de la Cavery



près duquel, à présent, les lavandières frappent à coups redoublés le linge sur les pierres.

Des arcs de triomphe tout neufs enjambent une longue rue. Le prince de Galles est venu aux Indes il y a deux ans, commis voyageur en loyalisme britannique. Les arcades blanches continuent à parler. *Glorious welcome to our future emperor*, disent-elles au nom des *natives* qui ne savent peut-être pas très bien ce que cela signifie.

\* \* \*

Au refreshment-room où je déjeune avec quelques Américaines, les boys de Spencer and Co ont orné la table d'un singulier décor. Ils ont, avec des poudres colorées, dessiné sur la nappe blanche des losanges, des rosaces, des rinceaux d'un assez curieux effet.

Pour la première fois on me soumet le registre des observations où les hôtes consignent leurs félicitations ou leurs critiques. Presque partout dans les auberges de l'Inde on me présentera ce livre distributeur d'éloges et de blâmes; et souvent le manager me demandera de lui traduire en anglais les réflexions inscrites par des Français qu'il soupçonne, à juste titre, d'avoir plaisanté irrespectueusement la nourriture et les lits.

\* \* \*

Le train est comme toujours bondé d'indigènes qui voyagent en familles prolifiques. Ce sont,

paraît-il, les pèlerinages qui provoquent les déplacements fréquents des Hindous vers les sanctuaires les plus réputés du brahmanisme.

Aucun groupe, presque, qui ne comprenne trois ou quatre enfants qu'on tire derrière soi ou qu'on porte sur la hanche. Qu'ils sont gentils ces petits enfants! Je suis de plus en plus charmé par leur jolie frimousse, leurs beaux yeux noirs si expressifs.

A une fenêtre des *females only* en voici un tout mignon qui gazouille sur les genoux de sa mère. Je m'amuse à lui conter des bêtises auxquelles il sourit sans les comprendre; et la maman, flattée de l'attention de l'Européen, prend la menotte du bambin, la porte à son front, et lui fait faire *salam salam*, au sâheb blanc.

## CHAPITRE IV

### PONDICHÉRY

Dans la campagne : les picotes; les chevaux de terre cuite. — Dans une gare. — Pondichéry. — A l'hôtel. — Les pousse-pousse. — La bibliothèque. — Chez M. Poulain. — Quelques réflexions sur notre colonie.

Ce n'est plus le fouillis végétal de Ceylan. Il y a par ici plus d'air, plus d'espace. Des palmyras tout droits, à tête hirsute, dominant des jardins de bananiers. Sur un marécage des gynériums balancent des milliers de panaches blanches. Ensuite viennent des champs de riz où les pagnes rouges des Indiens tranchent sur la verdure du sol.

Partout on arrose. Les procédés varient. Tantôt c'est, sur un plan incliné, deux bœufs attelés au bout d'une longue corde passée sur une poulie. Sous leur effort un vaste récipient remonte du fond d'un puits. Tantôt ce sont deux hommes qui emplissent dans un ruisseau une poche de cuir dont ils lancent le contenu sur une plantation plus élevée que le niveau du cours d'eau. Le plus souvent c'est la *picote* qui découpe sur l'horizon ses bizarres échafaudages. Au-dessus des puits creusés de tous côtés dans les rizières une grande poutre bascule sur un pivot de sept ou huit mètres de

hauteur. A une extrémité de la poutre pend le vase qu'il s'agit d'emplir. Deux hommes, s'appuyant sur des perches, s'avancent sur ce fléau pour abaisser le vase jusqu'à l'eau. Ils reculent ensuite pour relever la poutre. Un troisième indigène saisit l'eau à l'orifice du puits et la verse dans des canalisations qui aboutissent au pied des picotes.

Aux champs de riz succèdent les champs d'arachides, bordés d'un rideau de tamarins. Le chemin de fer traverse des routes ombragées de ces mêmes arbres. En certains endroits une récolte de riz est déjà faite. On bat la paille en la donnant à piétiner à des vaches. Komba-Konam, Mayavaram, Cuddalore fuient dans un paysage toujours pareil.

A Varakalpattu on aperçoit à proximité des cases indiennes de gros chevaux en terre cuite devant un petit temple. Lorsque plus tard je suis revenu dans cette contrée, j'ai observé maintes fois ces chevaux aux abords des villages du Carnatic. Ce sont des dons offerts par les castes inférieures aux démons, aux divinités malfaisantes. Ces castes se disent que des dieux bons il n'y a rien à craindre puisqu'ils ne sont pas méchants. Il faut au contraire amadouer et se rendre propices les dieux redoutables. Autrefois on leur sacrifiait de véritables chevaux. Mais un cheval vivant coûte cher; peu à peu on a substitué au coursier précieux son image en terre rouge; et les démons, aveuglés évidemment par les flammes de l'enfer, n'y voient que du feu.



Toujours les foules dans les gares. A Villapouram, où j'attends le train de Pondichéry, il y a plus de mille Indiens assis sur les quais sous les tamarins.

Les différentes castes forcément mélangées dans les wagons ont formé à terre des groupes distincts pour manger à l'écart les unes des autres. La nourriture serait souillée si un individu de basse caste avait seulement l'audace de la regarder. Je me promène sans trop dévisager les gens qui triquent leur riz dans les vases de cuivre. Deux femmes de caste élevée, à en juger par leurs nombreux bijoux et leurs voiles de fine mousseline, s'organisent pour que je ne puisse les voir déjeuner. Elles se placent en face l'une de l'autre, tendent sur leur tête les longs voiles blancs qui retombent et les abritent comme une tente. Mangez, braves femmes, votre riz sera impollué!

Des mendiants, naturellement, rôdent autour de ces festins en plein air. Un pauvre gamin tout nu m'apitoie avec son poignet brisé qui ne fut jamais remis. La main pend inerte sous l'avant-bras auquel elle ne tient plus que par la peau et les nerfs.

... Kandamankolam. C'est la frontière de notre possession de l'Inde. Pendant l'arrêt, des phrases en français frappent mon oreille. Une dame et son fils, des créoles de Pondichéry, au teint jaune



brun, causent ensemble. Le petit garçon, âgé de quatorze ou quinze ans, n'a sans doute point encore pénétré dans l'Inde anglaise; il s'étonne devant le *females only* du wagon des femmes dont il signale en riant à sa mère la choquante grossièreté.

\* \* \*

Il y a deux hôtels à Pondichéry, l'un est géré par l'Indien Soupou dont M. Maurice Maindron a célébré dans un de ses livres l'amusante originalité; l'autre appartient à un métis franco-hindou, M. Magry. A tort ou à raison, c'est ce dernier que j'ai choisi.

L'hôtel d'Europe est loin de posséder le luxe et le confort des grands caravansérails de Colombo. Il n'est pas neuf; les portes ne ferment pas. Mais enfin, après avoir campé depuis Ceylan dans les trains et dans les gares, je n'ai pas été fâché de trouver une véritable auberge d'où je ne risquais pas, comme dans un *rest-house*, d'être expulsé par quelque nouvel arrivant.

D'ailleurs cette auberge n'est pas sans mérite. Elle est propre. Selon l'habitude qui prévaut dans l'Inde tropicale où l'on se couche en pyjama sans couverture inutile, il n'y a sur le lit qu'un seul drap bien blanc; et toujours aussi, conformément à l'usage hindou, une salle d'ablutions, annexée à la chambre, renferme une chaise percée, une cuve de bois pleine d'eau et un pot de

zinc avec lequel on se douche. Le pavé cimenté est pourvu d'un trou d'évacuation.

Je dois ajouter que pendant mon séjour à Pondichéry la cuisine française de M. Magry fut excellente. Pendant mes repas, à défaut de fan électrique, un vieux nègre d'une laideur invraisemblable, sorte d'eunuque imberbe et grimaçant, s'accroupissait derrière moi et tirait consciencieusement la corde d'un archaïque panká.

\* \* \*

J'ai loué un pousse-pousse. C'est la voiture du pays. Elle est plus drôle que la rick-shaw de Ceylan. Monté sur trois roues, le pousse-pousse est fait pour porter deux personnes. Deux nègres poussent par derrière, et le voyageur assis dans la calèche assure lui-même la direction au moyen d'une tringle de fer qui commande la roue de devant. Ainsi installé, la main au gouvernail, on pourrait s'imaginer être en automobile. Mais le moteur humain n'a pas l'énergie du moteur à pétrole; le pousse-pousse de Pondichéry n'est qu'une *homomobile* très lente. Parfois, si le voyageur dédaigne de gouverner lui-même, un des nègres se place à l'avant, saisit la tringle directrice sur laquelle il tire, tandis que son collègue continue à pousser. Le pousse-pousse devient alors un tire-pousse. C'est dans ce véhicule étrange que je me suis promené à travers la ville.



Dans les rues de Pondichéry, du moins dans le quartier qui fut créé par les Français, je me croyais d'abord au Mexique. Comme là-bas, les maisons blanches sont basses, carrées; leur toit en terrasse est bordé d'une balustrade de style espagnol, et souvent les fenêtres sont défendues par des barreaux de fer bombés.

Toutefois l'atmosphère de Pondichéry n'est pas sèche comme sur le plateau mexicain. La chaleur est mêlée ici d'humidité, et cela se voit. Le plâtre des murailles verdit et noircit, de grandes plaques de revêtement tombent, laissant à nu les briques. Jusque sur la façade des principaux monuments, l'hôtel du gouvernement, la cour d'appel, la mairie, un même aspect de délabrement et de misère surprend péniblement. Il ne faut pas en accuser trop vite nos compatriotes et nos créoles. J'ai déploré un peu plus tard à Madras les mêmes murs datreux, les mêmes plâtres effrités sur les édifices anglais. C'est le climat qui est coupable et non les hommes.

Les voies sont droites, se coupent perpendiculairement comme il convient dans une cité construite sur mesure. Rue d'Orléans, rue Royale, rue du Pavillon, rue de Bussy; ces noms, le grand silence des chaussées désertes, l'herbe qui pointe en maints endroits, tout cela fait songer bien vite à quelque petite sous-préfecture de France, à l'air

vieillot, qui n'aurait point changé depuis deux ou trois siècles.

Au delà d'un canal s'étend la ville indigène toute différente, composée de huttes primitives cachées dans les bois de cocotiers, pareille à tous des villages de l'Inde méridionale.



J'ai gardé un bon souvenir d'un marché très animé près d'une fontaine monumentale. Je vois encore les femmes emplissant leur lotas brillantes pendant que les hommes se livraient à de consciencieuses ablutions. Je me rappelle aussi sous un arbre plusieurs Indiennes agenouillées en file les unes derrière les autres, chacune fouillant de ses doigts agiles la chevelure éparse de celle qui la précédait. J'entends encore les insectes crépiter sous les ongles meurtriers de ces chasseresses qui savaient pratiquer l'entr'aide sans laquelle il n'est point de vraie fraternité.

D'autres femmes, très pauvres, semblait-il, puisqu'elles n'avaient guère autour du corps qu'une vague loque très sale, s'asseyaient dans la poussière devant l'étalage du marchand de bijoux; elles présentaient leurs jambes à l'orfèvre qui rivait au second orteil un anneau d'argent et serrait autour de la cheville un cercle de métal simulant un serpent enroulé.

Dans les rues voisines, les ménagères hindoues déployaient le matin une activité remarquable,

faisaient assaut de propreté. Devant chaque maison la terre était minutieusement balayée. Très intéressé par leur manège qui dénotait un certain besoin de luxe et d'art, je les regardais semer à plusieurs mètres en avant de leur porte une poudre blanche, rouge ou bleue, provenant sans doute d'assiettes brisées, dont elles faisaient des losanges, des rosaces, des dessins variés qui ne manquaient pas d'une relative élégance.

Un jardin botanique a été créé il y a près d'un siècle dans le bois de cocotiers. Le fondateur, Perrotet, a son monument funèbre dans l'allée centrale.

De ce côté, les cases indiennes sont enfouies dans le feuillage des palmiers et des bananiers. Presque toutes possèdent leur moulin à huile, instrument tout à fait primitif. Dans un gros tronc d'arbre coupé à un mètre du sol on creuse une sorte de cuve. Dans cette cuve se meut un pilon vertical qu'actionne un bœuf attelé à une tige horizontale. Le frottement du pilon écrase contre les parois les arachides; l'huile coule au fond de la cuve, et le résidu solide sert à fabriquer des tourteaux très gras dont se nourrissent les bestiaux.

\* \* \*

Mon pousse-pousse m'a conduit un dimanche soir au concert donné sur la place Dupleix par la musique des cipayes (1).

(1) Du mot persan *sipahi*, qui signifie « soldat ». Ce sont des indi-



L'ancien gouverneur de l'Inde française est debout au milieu d'un square, sur un socle de pierres sculptées provenant d'un temple hindou des environs. Autour du square s'élèvent en cercle une douzaine de colonnes très sveltes, terminées par une plate-forme carrée. La même colonnade se répète à cinquante mètres plus loin en face de la statue de Dupleix, au bord de la mer. Ces colonnes légères qui se détachent nettement sur l'horizon ont vraiment une allure grandiose. Elles me rappelaient celle qui domine encore aujourd'hui le port de Brindisi et qui marquait au temps des Césars romains la fin de la Voie Appienne.

Sur des bancs, auprès de l'orchestre, quelques rares Indiens; des femmes surtout, fières de montrer leurs anneaux d'or, leurs pendeloques, leur *choli* brodé à manches courtes et leur *sari* sombre au pan gracieusement rejeté sur l'épaule. La plupart des auditeurs étaient des créoles. Le tout Pondichéry métis tenait là ses assises. Chaque famille avait comme moi rangé son pousse-pousse entre la mer et les cipayes. C'est du haut des voitures sans chevaux que l'on écoutait le *Trouvère* et *Aïda*; le vulgaire seul errait dans la poussière.

Pauvre musique! mais bien excusable puisqu'elle donnait un prétexte à cette petite réunion et une occasion d'exhiber des robes bleues, jaunes ou blanches, et des chapeaux copiés dans les journaux de modes de Paris. J'ai vu là quelques jolis

gènes commandés, comme nos turcos d'Afrique, par des officiers blancs.

visages de demi-négresses qui ressemblaient à des gitanes de Grenade; j'ai assisté à des ébauches de flirts, et j'ai eu le plaisir d'entendre autour de moi ces Français de l'Inde parler ma langue. Chose curieuse, ces eurasien issus d'anciennes unions entre Indiennes et Français ont un accent méridional très caractérisé. Sans doute leurs ancêtres, les premiers colons qui fondèrent Pondichéry en 1674, étaient venus de Marseille.

Des Français de France, je n'en rencontrai point ce soir-là, point d'autres du moins que le secrétaire général du gouvernement, M. D... A plusieurs reprises il passa en pousse-pousse avec sa femme sur la belle promenade qui longe la mer, répondit à quelques saluts des créoles, mais, conservant les distances, ne crut pas devoir se mêler à l'auditoire des cipayes.

Un pensionnat de jeunes filles créoles, accompagné par des religieuses, déroula sa longue file sur la place Duplex. Ces petites étaient simplement habillées d'une robe blanche et ne portaient sur leurs cheveux noirs aucune coiffure. A la bonne heure! les chapeaux à fanfreluches vont d'ordinaire si mal à ces figures bronzées. Cette école de demoiselles demi-noires se trouve dans la rue du Pavillon, en face de l'hôtel Magry. C'est, m'a-t-on dit, la grande fabrique de mariages de Pondichéry. Quand on veut prendre femme dans le monde des métis, on s'adresse aux bonnes sœurs, qui ont toujours parmi leurs grandes élèves quelques sujets de choix.



Des Français de France, j'en vis tout de même quelques-uns pendant mon court séjour à Pondichéry. D'abord ce fut M. Gallois-Montbrun, le bibliothécaire de la ville, qui se mit très aimablement à ma disposition pour me fournir tous les vieux ouvrages que je voudrais consulter.

J'ai, durant les heures chaudes, passé à la bibliothèque de bons moments à feuilleter surtout un gros livre en deux volumes dont le texte, par Burnouf et Jacquet, est agrémenté de très intéressantes lithographies en couleurs par J.-J. Chabrelie. Il y a là une précieuse mine de renseignements sur les traditions, les mœurs et les religions de l'Hindoustan.

Le sous-bibliothécaire, Saragavélou, un Hindou souriant, à la tête rasée, parlant fort bien le français, fut aussi pour moi très obligeant. Il aimait à évoquer le souvenir de M. Maurice Maindron, pour qui il traduisit quelques inscriptions tamoules; et il me signala, avec une certaine satisfaction, un article de la *Revue des Deux Mondes*, où l'auteur de *Saint-Cendre* paie son tribut d'hommages aux services que lui rendit « l'excellent Saragavélou ».

M. Gallois-Montbrun tint à me prouver que son métier de bibliothécaire n'était pas une sinécure. Les fiches qu'il me soumit constataient pour certains mois de l'année jusqu'à quinze cents demandes

de livres. Dès qu'il est un peu cultivé, l'Hindou aime beaucoup s'instruire. Malheureusement pour les Européens, un certain nombre de ces autodidactes deviennent rapidement des *babous* prétentieux qui croient tout savoir et s'estiment aptes à remplacer les blancs. Ils veulent être à leur tour les maîtres des pauvres bougres qui triment dans les rizières.

Il faisait chaud, extrêmement chaud, à la bibliothèque. Tandis que je colligeais dans le livre de Burnouf des notes que, vraisemblablement, je n'utiliserai jamais, M. Gallois-Montbrun, de temps en temps, criait : « Panka! Panka! » Un nègre, affalé sur le pavé, tirait la ficelle au bout de laquelle se balançait la planche-éventail. Assommé par la température et aussi par la monotonie de son travail machinal, l'homme s'endormait. Il fallait que, de quart d'heure en quart d'heure, le sonore « Panka! Panka! » de M. Gallois-Montbrun le réveillât. Le bibliothécaire, ne sentant plus sur sa tête la fraîcheur du vent artificiel, craignait de s'endormir lui-même et rappelait l'Hindou à ses devoirs.

\*  
\* \*

J'eus le plaisir de faire une visite à un autre Français. Lors de mon départ de France, un ami m'avait dit : « Puisque vous devez vous arrêter à Pondichéry, allez donc voir mon cousin, M. Poulain, un

commerçant depuis longtemps établi là-bas. Il sera certainement heureux de vous recevoir. »

... La veille du jour où je me proposais de quitter notre colonie de l'Inde, en sortant de la bibliothèque, j'interrogeai le boy qui m'attendait avec son pousse-pousse. « Connaissez-vous M. Poulain? — Je crois bien, m'assura-t-il, il demeure tout près d'ici. »

M. Poulain se montra très accueillant. Il ne fut pas trop surpris de m'entendre me recommander de mon ami M. Le B...; il avait, en effet, eu, jadis, quelques relations avec un magistrat du même nom; et sans qu'il fût davantage question de mon camarade, nous nous mîmes à causer de toutes sortes de choses, de la France, de l'Inde. Nous nous aperçûmes seulement au bout d'une demi-heure que le M. Poulain chez qui je me trouvais n'était pas du tout celui à qui je me proposais d'apporter des nouvelles de son parent. Il y a deux Poulain à Pondichéry, négociants tous deux!

Comme il était déjà bien tard pour courir présenter mes respects au cousin à qui j'étais adressé, j'y renonçai, et notre conversation continua.

Peu enthousiaste, M. Poulain. D'après lui, Pondichéry reste toujours une colonie bien insignifiante. Il y a ici à peine cinquante Français véritables; les autres, à peu près douze cents, sont des créoles.

Le commerce est presque nul, du moins celui qui est encore entre les mains de nos compatriotes. Le principal article d'exportation est l'arachide — connue sur le boulevard, à Paris, sous le nom



de *cacaouette*. M. Poulain avait, autrefois, entrepris ce trafic; mais à la suite d'un procès malheureux au sujet d'une cargaison qui s'était avariée dans un bateau mal tenu, il l'a abandonné, et se borne maintenant à faire la commission pour les vins et les alcools.

Les affaires sont difficiles avec les Hindous. Lorsqu'ils ne veulent pas payer, ils n'hésitent pas à mettre leurs biens au nom de leur femme ou au nom des divinités et deviennent, dès lors, tout à fait invulnérables.

L'industrie est entièrement monopolisée par les Anglais. Les quelques filatures de coton appartiennent à la firme Rodier, qui, malgré son apparence française, est anglaise; ou encore à la puissante maison Ralli, qui est grecque, mais dont la flotte, très importante, navigue sous le pavillon britannique. Les banques anglaises concurrencent d'ailleurs d'une façon redoutable notre succursale de la Banque de l'Indo-Chine.

Quant à l'arachide, malgré les risques que comporte son commerce, elle donne lieu cependant à d'assez actives opérations. On en tire surtout des huiles lourdes pour les machines. A l'époque où j'étais à Pondichéry, en janvier, il y avait trois navires à l'ancre près du grand pier qu'on a construit dans ces dernières années. Ils emplissaient leurs flancs de *cacaouettes* que leur amenaient des chalands. Les sacs s'empilaient par milliers sur le quai en face de la statue de Duplex.

Le district de Pondichéry comprend, outre la

ville capitale, un certain nombre de villages, peuplés d'environ cent cinquante mille habitants, auxquels le gouvernement de la métropole, vraiment trop épris d'égalité, a conféré le droit de vote. Aussi, si les affaires sont médiocres, la politique, en revanche, a acquis un développement des plus remarquables. Tout le monde a entendu parler du fameux Chanemougam, incomparable agent électoral qui garantissait infailliblement trente mille bulletins au même nom sur trente mille votants. Tous les Hindous se ressemblent, m'affirmait M. Poulain; on peut amener cent fois devant l'urne le même individu sans que personne parmi les Européens soit capable de l'identifier! Chanemougam est mort il y a deux ans, mais il a formé des élèves, et les élections continuent à donner à Pondichéry un spectacle tout à fait extraordinaire. Je ne me permettrai pas de répéter les détails que me confiait M. Poulain; je me contente de noter qu'au mois de mai 1910 une dépêche de l'Inde adressée aux journaux de Paris annonçait qu'à l'approche de la consultation populaire qui devait désigner un député, les familles françaises s'étaient réfugiées sur le territoire anglais. Un peu plus tard, les mêmes journaux justifiaient cet exode prudent en nous apprenant que dix maisons avaient été saccagées, deux villages incendiés, et que cinquante électeurs étaient grièvement blessés.

Le patron de l'hôtel, M. Magry, qui est conseiller municipal, avait naturellement pris part à des luttes ardentes. Il m'avait promis de me raconter

bien des choses. Mais, le soir, au moment où j'aurais été disposé à causer avec lui, le manager créole, qui se couchait en même temps que le soleil, ronflait déjà dans sa chambre. Je ne connaîtrai donc jamais qu'imparfaitement les folies politiques de Pondichéry.

Si Pondichéry est très petit, c'est pourtant le plus considérable de nos établissements de l'Inde. Sa superficie est de vingt-deux mille hectares. Achetée en 1672 au rajah de Bijapour, cette concession s'augmenta de la ville que créa, deux ans plus tard, le Français Martin. Depuis cette époque, le territoire de Pondichéry a subi des vicissitudes assez peu banales pour que je les rappelle brièvement.

Pris par les Hollandais en 1693, Pondichéry fut rendu par eux après la paix de Ryswick en 1697. Il fut assiégé en 1748 par l'Anglais Boscawen, que repoussa l'énergie de Dupleix. Pris encore par les Anglais en 1760 après une série de combats livrés dans les plaines de Trichinopoly, il fut restitué à la France en 1763. Les Anglais s'en emparèrent de nouveau en 1778 et nous le rendirent en 1783. En 1793, ils nous le reprenaient. Le traité d'Amiens l'attribuait aux Français en 1802; mais l'année suivante, l'Angleterre l'occupait une dernière fois. Enfin, depuis 1817, il semble que Pondichéry nous est définitivement acquis.

D'ailleurs, nous gênons bien peu ici les Anglais, maîtres de l'énorme Hindoustan. Que sont les cent cinquante mille habitants du territoire de

Pondichéry dans les trois cent millions d'Hindous soumis au gouvernement britannique? Et les autres tout petits comptoirs, beaucoup plus insignifiants encore, qui nous restent à Yanaon, à Karikal, à Chandernagor, à Mahé; que sont-ils, éparpillés sur les côtes d'un pays sept ou huit fois grand comme la France?

C'est simplement un souvenir qui nous est laissé, une satisfaction morale toute platonique, un hommage accordé aux efforts héroïques de la France du passé dans ces contrées lointaines.

Une consolation tout de même, c'est que Pondichéry ne coûte rien à la métropole. Les usines anglaises établies en territoire français, joignant leurs impôts à ceux des indigènes cultivateurs d'arachides et de cocotiers, produisent un revenu plus que suffisant pour solder les frais d'administration de notre minuscule colonie.

Le gouverneur Dupleix qui résista aux Anglais au dix-huitième siècle et aurait sans doute, s'il avait été soutenu, réussi à nous conserver un immense domaine asiatique, « Dupleix a tout de même, disait un personnage colonial, sa statue dans l'Inde en terre française! Ne serait-ce que pour cela, il faudra toujours garder Pondichéry! »

Je me répétais cela un soir au moment où le soleil, avant de disparaître, mettait des lueurs roses sur les colonnes qui entourent la statue et signalent au loin aux navires ce petit coin de France. Ces colonnes qui ne soutiennent rien, me rappelaient, ainsi dressées toutes seules dans le cré-

puscule, d'autres colonnes presque pareilles, que je voyais il y a quelques années s'élever mélancoliques sur la terre d'Afrique au milieu des ruines de la Timgad romaine. Les colonnes de Pondichéry, n'est-ce pas aussi sur des ruines qu'elles s'érigent? Ne disent-elles pas, comme les grands piliers qui restent debout après que les vieux temples se sont effondrés, qu'ici l'homme de bronze qu'elles entourent avait commencé à fonder un empire et que cet empire s'est écroulé?

Les habitants de Pondichéry aiment sans doute à évoquer devant cette statue l'époque où les ancêtres luttaient sous les ordres de Dupleix. Mais le Français est volontiers irrespectueux, même à l'égard des grands hommes qu'il honore. Si vous allez un jour à Pondichéry, il se trouvera certainement un joyeux loustic qui vous fera prendre position à quelque distance sur la droite du monument. De là, il vous dira de regarder la main de Dupleix, demi-fermée, un doigt tendu vers le sol qu'il défendit contre les Anglais. Et vous rirez avec l'irrévérencieux farceur de la silhouette cocassement indécente qui vous apparaîtra, et à laquelle, assurément, le sculpteur ne songea guère.



## CHAPITRE V

### MADRAS

A l'hôtel. — Brunette ladies. — La ville anglaise. — Les catamarans. — Le toddy. — Les quartiers hindous. — Une procession.

La douane anglaise est installée dans la gare même de Pondichéry. Avant de me laisser pénétrer en terre anglaise on visite mes valises, on prend le numéro de mon appareil photographique et on me délivre un reçu de mes déclarations.

Au moment où je me dispose à monter dans mon compartiment, un Français m'aborde, très obséquieux. C'est le déraciné dans la misère qu'on rencontre souvent lorsqu'on voyage à l'étranger. Il surveille l'entrée des hôtels, les guichets des gares pour solliciter une aumône d'un passant qu'il a reconnu pour un compatriote. La veille, devant l'hôtel d'Europe, un autre m'a déjà apitoyé sur son sort. Celui-là était ivre et il est probable que la pièce blanche que je lui ai donnée l'a surtout aidé à cultiver son vice.

Entre Pondichéry et Madras le train court à travers le paysage invariable de champs de riz et d'arachides avec les picotes qui basculent au-dessus des puits. A Villapouram l'express de Madras

a deux heures de retard. Je l'attends en somnolant dans un vaste fauteuil du waiting-room que j'ai placé dans le courant d'air qui souffle entre deux portes. Puis, un five o'clock tea dans le wagon, en compagnie d'un jeune ménage australien, m'aide à tuer le temps jusqu'à Madras.

... L'hôtel Connemara est certes plus décoratif que la modeste auberge de Pondichéry. Mais, hélas! quel lit! aussi dur que la planche d'un corps de garde, dont il n'a pas malheureusement l'inclinaison favorable au sommeil. La tête y est à la même hauteur que les pieds; selon la coutume hindoue, le traversin manque, et l'oreiller semble fait pour une poupée.

Ayant peine à m'endormir sur cette couche rugueuse, je me plonge dans la lecture du *Statesman*. J'apprends sans surprise que la peste règne dans la présidence de Madras; l'épidémie est d'ailleurs assez bénigne; on ne signale aujourd'hui que quatorze décès.

Les femmes hindoues seraient-elles jalouses du teint clair des ladies anglaises, et éprouveraient-elles le désir de changer de couleur? Il est permis de le croire d'après la savoureuse annonce suivante, rédigée dans un anglais impur, qui évidemment s'adresse à des besoins connus : *Beauty. — Brunette ladies can obtain european fairness by using my lait orientale (sic) combined with poudre ravisante (sic).* — *Mme Réjane; complexion Speciality-Calcutta.*

Ainsi les dames *brunettes* (il est vraiment très

gentil ce mot qui désigne les femmes à la peau bronzée) peuvent acquérir la beauté européenne en employant le lait oriental combiné avec la poudre ravissante de Mme Réjane!

Elles aussi, sans doute, elles enviaient la carnation des femmes d'Europe, les jeunes filles qui erraient, barbouillées de safran, dans les rues de Madura.



De toutes les villes de l'Inde, Madras est celle qui m'a le moins intéressé. Ses cinq cent mille habitants sont dispersés sur des espaces immenses; les agglomérations de maisons sont séparées par des esplanades qui s'étendent à perte de vue, ou par des étangs grands comme des lacs. Il est tout à fait impossible de s'y promener tranquillement à pied, comme tout flâneur tant soit peu curieux aime à le faire.

Il y a bien un tramway à Madras, mais ce char démocratique ne dessert qu'une partie de la ville, et d'ailleurs il est tellement bondé d'Hindous que les Européens ne s'en servent pas. Il n'a même pas, comme à Colombo, un box de first-class réservé aux blancs. Il faut donc circuler constamment en brougham (coupé muni de volets sur les quatre faces), à moins qu'on ne se procure une bicyclette, à l'exemple de beaucoup d'employés de commerce et de *babous* demi-européanisés qui réduisent ainsi leurs frais de transport.

La principale rue, Mount Road, est elle-même si longue qu'on ne doit pas songer à la parcourir pédestrement pour aller d'une boutique à l'autre. C'est là que sont les plus grands magasins de Madras, Spencer and Co, les contractors des refreshment-rooms du South Indian Railway, l'orfèvrerie P. Orr and sons, le bazar Whitaway and Co qui a des succursales dans toutes les villes de l'Inde, et la librairie Higginbotham, où j'ai pu acheter un ouvrage élémentaire qui m'a un peu initié aux mystères de l'hindoustani.

Du côté de la mer, au nord, c'est Blacktown, la ville noire, habitée par les indigènes; derrière et au sud, c'est la ville anglaise avec la poste, les banques, la Haute Cour de justice, le Sénat, des collèges; monuments de style hybride où domine la brique rouge rayée de pierres blanches, reproduisant tantôt l'architecture du moyen âge anglais, tantôt présentant un mélange hétéroclite de gothiques arcades et de détails empruntés aux édifices indo-musulmans. Tout cela attaqué par l'humidité, rongé de lèpre et de dartres, de peu de charme pour le touriste qui n'est pas venu dans l'Inde pour y admirer des pastiches d'Hampton Court ou de Parliament House.

Le musée avec ses serpents empaillés ou vivants, ses débris de statues de Vichnou et des autres divinités du panthéon brahmanique, n'est pas non plus d'un attrait irrésistible.

Ce que je me rappelle avec le plus de plaisir, dans la ville anglaise, c'est le parc de Government

House, où gambadent des gazelles peu farouches; le palais tout blanc du gouverneur, la salle de bal à colonnades, isolée sur une pelouse où elle a l'air d'un temple antique.

Que de champs de courses! que de tennis-grounds! Les Hindous d'un certain rang ne cherchent pas comme les *brunette ladies* à se blanchir le visage pour ressembler aux Anglais, mais les conquérants leur ont transmis leur manie des sports; ils jouent éperdument au tennis et au cricket.

Comme à Colombo, comme à Pondichéry, une belle avenue, la Marina, s'allonge pendant des kilomètres sur la terre rouge au bord de la mer. Vers six heures, le soir, les gros marchands de Madras, coiffés de toques rondes brodées d'or, y arrivent en victorias à deux chevaux, conduites par des cochers dont le turban pointu laisse tomber jusqu'au milieu du dos une bande d'étoffe rayée. Les automobiles, appréciées aux Indes pour le courant d'air frais que produit leur vitesse, sévisent aussi sur la Marina. Hélas! dans ce pays de la poussière, le passage d'une 20 H. P. équivaut à une tempête de sable dans le désert.

Sur la plage, des essaims de jeunes noirs harcèlent l'Européen pour qu'il leur jette dans les flots quelques annas. Ils folâtrèrent parmi d'énormes pièces de bois semblables à des troncs d'arbres échoués sur le sable. Ces madriers légèrement recourbés se rassemblent par trois au moyen de cordes et constituent l'embarcation sans doute la plus primitive qui existe, le *catamaran*. Les pê-



cheurs de la côte de Coromandel se lancent à la mer sur ces sortes de radeaux. Ils sont fortement arrosés par les vagues, mais certains du moins de ne pas couler à pic avec cet engin insubmersible.

\* \*  
\* \*

Je délaissai bientôt les quartiers des banques et la Marina pour m'enfoncer dans les faubourgs du sud. Mon brougham roula sur des routes bordées de banians aux tiges multiples, de tamarins dont je m'amusais à décrocher les fruits pareils à de grosses gousses de haricots. Je visitai de ce côté un jardin botanique qui renferme une sélection de la flore tropicale. Puis, au bout d'un bois de palmiers, une clairière s'ouvrit. Un couvent, une église catholique, San Thomé, dressaient là leurs murailles blanches sous la flèche d'un clocher.

Dans le jardin, tout près de l'église, j'eus l'occasion de voir recueillir la sève du cocotier. L'Indien chargé de cette besogne va placer au sommet une calebasse sous une entaille pratiquée au centre du bouquet de feuilles. Pour monter jusque-là, il use d'un procédé assez singulier. Les deux pieds de l'homme sont réunis par une corde à la hauteur des chevilles. C'est avec cette corde tendue entre ses deux jambes qu'il prend son point d'appui sur l'arbre. Une deuxième corde passée autour du cou entoure également le cocotier. En tirant vigoureusement sur ce lien, il soulève ses pieds; s'assure

plus haut un second point d'appui, et continue ainsi jusqu'au panache.

Le liquide qui coule dans le vase est analogue à celui que donnent les palmiers des oasis sahariennes. Fermenté, il devient passablement alcoolique; c'est alors le *toddy*, qui se vend environ quinze à seize sous la cruche. J'ai goûté plus tard le *toddy* à Mahé. Un peu aigre, blanchâtre comme du lait étendu d'eau, cette boisson m'a rappelé le *pulque* que les Mexicains extraient de l'agave.



Les quartiers purement hindous ont été aussi plusieurs fois pour moi un but d'excursion. J'aimais à regarder les maisons curieuses de Poyalwar-Kowil street, maisons de pierres ou de briques revêtues de plâtre, d'une originale architecture. Un escalier de quelques marches conduit à un rez-de-chaussée surélevé. L'habitation est bâtie en retrait sur une étroite terrasse qu'ombrage un auvent soutenu par de frêles colonnettes. Sous l'auvent un siège bizarre, sculpté plus ou moins richement suivant la fortune du propriétaire, affecte le plus souvent la forme d'une chaise longue.

Les adorateurs de Vichnou sont nombreux aux environs de Poyalwar street. Au-dessus de la plupart des portes le trident blanc et rouge pointe ses cornes. Des soldats, moustachus et rigides, gardiens peu coûteux, sont peints de chaque côté de l'entrée.

Le temple n'est pas loin. C'est, de même qu'à Madura, une montagne toute grouillante de statues aux contorsions invraisemblables. A chaque étage du gopuram une lanterne est attachée au milieu d'une fenêtre percée dans le fouillis des sculptures. Deux lanternes encore, suspendues drôlement au sommet à droite et à gauche de la pyramide. En face, à quelque distance, un mandapam sous lequel il n'y a rien; et, tout près, un toit de feuilles, conique comme le chapeau d'une ruche d'abeilles. Ce toit abrite un char colossal dont les roues seules se voient sous la carapace de chaume.

J'assistai deux jours de suite à une procession qui se mettait en marche à la même heure dans le voisinage du sanctuaire de Vichnou. Le cortège sortait du temple, se bornait à faire le tour d'un étang sacré émaillé de lotus. En tête deux hommes portaient des massues énormes en fer forgé; ils criaient : « Pooh! Pooh! » pour écarter les enfants qui encombraient la rue. Derrière les massiers s'avancait un buffle, le dos chargé d'un bât d'où pendaient deux tambourins. Après le buffle venait un petit éléphant caparaçonné d'étoffes dorées que suivait une musique composée de derboukas, de tam-tams et de trompettes. Enfin, une idole terminait la procession. Elle était hissée sur les épaules de quatre Indiens, à demi cachée sous les offrandes de fleurs jaunes. De larges parasols l'ombrageaient; des flambeaux brûlaient à droite et à gauche, évoquant le dais et les cierges des Fêtes-Dieu catholiques.

Je n'oublierai jamais la note extraordinaire des trompettes, longues tubas toutes droites, que j'entendis de nouveau quelques semaines plus tard, aussi impressionnantes, à Bénarès. Une seule note aiguë, déchirante, brusquement arrêtée. Quand cessaient le bourdonnement des tambours et le nasillement des derboukas, cet appel désespéré éclatait comme un cri de détresse dans le silence.

## CHAPITRE VI

### HYDERABAD

Le désert pierreux. — *Hyderabad*. — L'hôtel. — La douane. —  
Le Nizam. — Les rues. — Le char Minar. — Secunderabad. —  
Golkonde.

Dans le Bombay-Mail je me trouve en compagnie d'un banquier italien, M. Massimo L..., très heureux de rencontrer un Français avec qui il peut causer. Obligé, par une maladie d'yeux, d'abandonner ses affaires, il fait le tour du monde avec sa femme et sa nièce, qui dorment dans le wagon *for ladies*.

Nous allons ensemble à Hyderabad et nous quittons l'express Madras-Bombay à Wadi pour pénétrer par une ligne secondaire dans les États du Nizam.

Un spectacle désagréable nous surprend au réveil. Aux verdure du sud, aux palmiers, aux cocotiers, aux rizières, ont succédé des espaces infinis entièrement dénudés. Tout est gris et jaune. Bientôt commence un désert étrange, un pays qui dut jadis être bouleversé par d'affreux cataclysmes.

Partout des pierres, énormes, corrodées par les eaux à des époques inconnues, prennent les formes



les plus diverses. Les unes sont des tours fendues, à demi effondrées; d'autres se bombent comme des fragments de coupoles. Ailleurs, c'est un chaos gigantesque de rochers, l'écroulement d'une montagne. Des collines paraissent supporter des vestiges de murailles; on dirait des villes qu'un tremblement de terre aurait secouées et qui ne seraient plus qu'un amoncellement confus de moellons, d'arcades, de colonnes brisées, comme la Sélinonte de Sicile.

Parfois de maigres buissons poussent dans ce paysage désolé. Des oiseaux s'envolent, des tribus de singes se sauvent dans les broussailles au passage du train. Quelle sécheresse! quelle chaleur! J'apprendrai à Hyderabad qu'il n'a pas plu depuis huit mois sur ces solitudes qui repoussent les nuages ainsi que les sables de l'Arabie.

A Chitapour, les toits des maisons sont en plaques de schiste; la pierre ne manque pas. A Dharour, à Vikarabad, des fez rouges, des stamboulines de toutes couleurs s'agitent sur le quai de la gare. Nous sommes dans un État musulman. Une affiche du Matchless Pears Soap nous empêche d'oublier que l'Angleterre aussi a quelque droit sur le royaume du Nizam.

\* \* \*

Nous voici dans la capitale, à Hyderabad. L'hôtel Montgomery est un des rarissimes hôtels

de l'Inde qui soient situés à proximité d'une station de chemin de fer. Généralement ils sont établis à plusieurs kilomètres de la ville que l'on veut visiter et du railway qui la dessert. Il en résulte que toute promenade à pied devient impossible, pour le plus grand profit des loueurs de voitures qui sont d'ailleurs presque toujours les hôteliers eux-mêmes.

Planté debout dans la rue, entre la gare et l'hôtel, un homme coiffé d'un bonnet persan, sanglé dans une redingote noire, arrête les coolies porteurs de bagages. C'est le fonctionnaire de la douane du Nizam. Il a heureusement le bon esprit de ne pas exiger l'ouverture des valises dans la poussière que les voitures soulèvent en nuages épais; il se contente d'une simple déclaration.



La population d'Hyderabad est presque exclusivement musulmane. Sur 450 000 habitants, 30 000 à peine sont Hindous. Les mahométans étaient, il y a peu d'années encore, très fanatiques. Il était naguère très dangereux de séjourner dans la ville. Les voyageurs de passage se logeaient à six kilomètres au nord dans la ville militaire anglaise de Secunderabad; il leur fallait une permission spéciale du Nizam pour aller dans sa capitale, sans garantie aucune de n'être pas molestés par ses sujets, tous armés de sabres et de fusils, comme

s'ils vivaient perpétuellement sur le pied de guerre.

Aujourd'hui cette xénophobie s'est beaucoup atténuée; et quoique toujours hostiles aux Européens, les gens d'Hyderabad se sont habitués à les laisser circuler à peu près paisiblement.

Le rajah d'Hyderabad s'appelle ordinairement, comme son royaume, le Nizam. Son nom véritable est *Asaf Yah Nizam ul Mulk Nawab Mur Sir Mahbuh Ali Khan*. Il a besoin d'être considérablement abrégé pour entrer dans la conversation courante! Le Nizam est, bien entendu, musulman comme son peuple.

Je n'ai pas eu l'honneur d'approcher ce souverain asiatique, mais son image se voit partout dans les villes hindoues. Un marchand de cigarettes ou de savon — je ne sais plus au juste — fait poser par milliers des affiches coloriées où figurent tous les rajahs de l'Hindoustan groupés selon leur importance. Au premier plan apparaît le Nizam. C'est le plus puissant des nababs. Ses États renferment onze millions d'habitants. Sa physionomie est bien spéciale; aucun des autres potentats ne lui ressemble. Il est vêtu d'une redingote sombre; son visage est orné de longs favoris et de moustaches, comme s'il avait voulu copier la tête de feu Offenbach. Sa coiffure est une sorte de bonnet d'évêque blanc qui rappelle un peu les casques de la garde prussienne. Un certain nombre de ses sujets portent les mêmes favoris et le même chapeau triangulaire.

Le royaume du Nizam est depuis longtemps le

plus tranquille de l'Inde. La dynastie actuelle remonte à 1740. A cette époque, le *subhadar* (vice-roi) qui avait été délégué au gouvernement du Dekkan par Aureng-Zeb se rendit indépendant de l'empereur mogol de Delhi.

Dupleix avait su acquérir à la cour d'Hyderabad une influence considérable. Mais après la chute du gouverneur français, les divers nizams qui se sont succédé ont toujours marché d'accord avec les Anglais. Après avoir favorisé de tout leur pouvoir la Compagnie des Indes, ils aidèrent les troupes britanniques à vaincre les soldats du Tippoo, sultan de Mysore; et, en 1857, lors de la célèbre révolte des cipayes, le Nizam ne broncha pas; fort heureusement pour les Anglais, car les forces dont il disposait auraient pu changer la suite des événements.

Ce loyalisme des rajahs d'Hyderabad et aussi sans doute la vaste étendue de leurs États et le tempérament guerrier de leurs sujets ont engagé l'Angleterre à ne pas trop heurter de front une puissance capable de devenir dangereuse. Sans insister autrement sur la situation politique du Nizam, on peut dire qu'il est sous le protectorat anglais, à peu près comme le bey de Tunis est sous celui de la France.

Il est d'ailleurs extrêmement bien *protégé*. A quelques kilomètres de son palais les Anglais ont créé à Secunderabad un camp formidable où quinze mille soldats se tiennent toujours prêts à intervenir contre les ennemis du rajah et au besoin contre lui-même.

Ils lui laissent son administration, son armée, sa poste, ses finances, sa monnaie. Toutefois, on m'a dit que le ministre des finances est un Anglais; et tout ce gouvernement fonctionne sous la haute supervision d'un commissaire de Sa Majesté Britannique. Ce commissaire se borne à donner des conseils; mais ces conseils, je crois que le Nizam aurait grand tort de ne pas les suivre.



J'étais à Hyderabad à l'époque du ramadan des mahométans. Chaque soir, des processions bruyantes agitaient des torches, piaillaient très tard dans les rues. Le matin, avant l'aube, un bizarre chanteur venait s'installer dans le voisinage de l'hôtel et vociférait pendant des heures avec une ardeur inlassable la même monotone litanie.

Avec M. et Mme Massimo L... et leur nièce Mlle Fede San V..., je louai un *gharry* (c'est le mot hindoustani qui désigne la voiture dans toutes les régions de l'Inde), et nous nous livrâmes à des promenades variées.

Le cocher nous mena d'abord à l'inévitable Jardin botanique et zoologique où nous vîmes un superbe tigre royal, des hyènes, des lions et tout le peuple habituel des ménageries.

Nous avons fait à l'hôtel la connaissance d'un Anglais, le colonel Utlett, ancien chef de la remonte



du Nizam. Il nous avait donné une lettre de recommandation pour le commissaire détaché auprès du Nizam afin que nous puissions visiter le palais. Mais notre démarche fut inutile; le monarque était en voyage pour quinze jours et, en son absence, il était formellement défendu d'entrer chez lui.

Il nous fut du moins loisible d'errer à notre aise dans la capitale. C'est une des villes les plus curieuses de l'Hindoustan, non pas tant à cause de ses monuments qu'en raison de son aspect tout spécial de grande cité musulmane.

On pourrait s'imaginer être à Damas ou au Caire, en voyant les maisons cubiques à terrasses, les moucharabiehs surplombants, et de temps en temps les murailles délabrées dont on ne trouble point l'effondrement et qu'on ne répare jamais.

Mais, dans les rues, la foule est plus pittoresque encore que dans les villes d'Égypte ou d'Asie Mineure. Il y a ici une étonnante diversité de costumes. Les turbans blancs ou verts sont aussi nombreux que les fez rouges. Les redingotes à unique rangée de boutons, les stamboulines, ont toutes les nuances de l'arc-en-ciel; les unes sont en soie rose parsemée de dessins blancs ou moirés; d'autres en étoffes plus modestes, mais bariolées de fleurs peintes comme les khalats sartes de Samarkand et de Boukhara. Et toutes ces couleurs, taches rouges, blanches, vertes ou bleues chatoient gaiement dans la belle lumière.

Parfois nous descendions de notre gharry pour nous mêler davantage aux passants, examiner

les boutiques, où s'étale le plus extraordinaire bric-à-brac de vieilles armes. Les badauds nous entouraient, pas très sympathiques, certes, mais plutôt mendiants qu'hostiles. Avec leur fusil en bandoulière ou sur l'épaule, leur ceinture barrée de poignards, tous ces gaillards me faisaient l'effet de Tartarins orientaux. Ces farouches guerriers étaient surtout de simples chasseurs de bakchiche! Ils serraient notre voiture de si près, nous suivaient avec tant d'insistance pour réclamer une aumône d'un ton autoritaire, que je finis par simuler une grande colère. Ne pouvant les invectiver dans leur langue, que j'ignorais, je me mis à proférer des exclamations, des menaces, en langage mamamouchi. Mlle Fede San V..., d'abord stupéfaite, comprit bien vite quel singulier dialecte je parlais. Elle en rit de bon cœur pendant toute la journée. Quant aux chasseurs de bakchiche, ils furent tellement sidérés par ma loquacité et mon attitude, qu'ils abandonnèrent leur poursuite.

Dans cette foule, très peu de femmes. A peine quelques Hindoues. Les musulmanes ne sortent guère; celles qu'on rencontre, par hasard, sont, comme en Asie Centrale, enveloppées d'une espèce de sac en toile blanche. Leur tête se cache dans une cagoule percée à la hauteur des yeux de deux trous garnis d'un grillage de crins qui leur permet de voir sans être vues. Beaucoup de cavaliers; le musulman d'un certain rang ne doit pas aller à pied.

Nous fûmes reçus sans difficulté dans le palais du premier ministre du Nizam. Ce fonctionnaire

avait marié sa fille le jour précédent; des oriflammes de toutes couleurs claquaient encore au vent entre les fenêtres, et sous les cordes tendues au-dessus des cours. La maison est d'ailleurs assez peu luxueuse; les quelques salons qu'on nous fit voir contenaient, ainsi qu'il arrive souvent en Orient, des meubles en partie européens, des lustres, toujours des lustres, et aussi des morceaux de miroirs plaqués sur des colonnes; plus de clinquant que de richesse véritable.

Du palais du Nizam, nous ne pûmes admirer que l'extérieur, la façade qui borde la grande rue du *Chauk*. Elle est très longue, toute blanche, ornée d'arcades en fer à cheval de style arabe; le premier étage est surmonté d'une balustrade à colonnettes; au-dessus de l'entrée principale déborde un beau balcon qu'ombrage une sorte de dais incurvé en forme de barque renversée, motif d'architecture hindoue qui se retrouve fréquemment sur les monuments du nord, surtout dans le Rajpoutana.

L'édifice le plus voisin est la Mekka-Musjid, la mosquée, ainsi nommée parce qu'elle ressemble tant soit peu à celle de la Mecque. Nous y étions attendus par toute une bande de quémandeurs qui refusèrent de nous laisser pénétrer dans le sanctuaire et voulaient seulement nous montrer, moyennant un bakchiche sérieux, une pierre tombale posée dans la cour sur les ossements d'un saint musulman.

Une construction originale attirait mes regards. Au milieu de l'animation du Chauk, à l'intersection des deux plus grandes voies de la ville, s'élève le *Char-Minar*, une tour carrée percée sur ses quatre

faces de hautes arcades de style persan sous lesquelles passent piétons et cavaliers. Au premier étage de la tour surgissent quatre minarets cylindriques blancs que plusieurs balcons superposés, eux-mêmes percés d'arches minuscules, entourent comme des bagues. Un peu plus loin, dans chacune des quatre rues qui aboutissent à la tour, s'ouvrent encore de grands portails en carène de navire, pareils aux *pichtahs* de Samarkand.

Une cohue colorée s'agite au soleil sous le ciel bleu dans ce décor grandiose, s'attarde aux étalages des armuriers et des marchands d'étoffes; et, de temps à autre, un éléphant s'avance, balançant sur son dos un palanquin brodé d'or.



Après les heures trop chaudes de l'après-midi, nous partîmes pour Secunderabad.

On longe d'abord un étang d'où émergent de grosses pierres étranges comme celles qui couvrent le sol aux environs d'Hyderabad. A quelques kilomètres au delà, on est tout à coup transporté en Angleterre. Des *stores* quelconques où se débitent des produits anglais, le *sunlight soap*, le *cadbury's cocoa*; des chapelles protestantes; des bazars à l'usage des soldats; et à quelque distance, sur le penchant d'une colline, le camp des troupes anglo-hindoues. Les baraquements forment une seconde ville à côté de l'autre.

Les casernes sont très proprement installées. On y voit, vers la fin de la journée, des soldats blonds d'Angleterre se reposer, les jambes nues jusqu'à mi-cuisses sortant d'une toute petite culotte pas plus gênante que le dhouti des Hindous. Ah! les jolies maisons habitées par les sergents, entièrement garnies de verdure et de fleurs!

Un champ de courses, bien entendu, s'étend à proximité du camp; et il y a aussi, cela va sans dire, de spacieux tennis-grounds.

MM. les officiers ont leur club, très bien situé, dans un beau jardin. Nous ne fîmes que le traverser pendant qu'une musique militaire jouait sur une pelouse. Les femmes des officiers y sont admises aussi bien que leurs maris. Plusieurs ladies bavardaient en travaillant à des broderies, tandis que les hommes s'adonnaient au billard.

Nous étions à Secunderabad un dimanche. Les boutiques étaient closes. Seul un libraire avait laissé sa porte ouverte et nous vendit quelques rares cartes postales du pays. Ce libraire, un métis hindo-portugais, s'appelait Don Carlos. Les Portugais, j'ai déjà eu l'occasion de le constater, ont beaucoup semé dans l'Inde.

\* \* \*

Le lendemain, la chaleur était si forte que nous sortîmes très peu. Nous dûmes d'abord nous ravitailler dans une banque.



Il semble que les Anglais deviennent en Orient aussi lents que les autochtones. L'opération la plus simple, quelques banknotes à payer sur une lettre de crédit, est une affaire interminable. Nous patientâmes d'abord très longtemps pour apprendre que le caissier n'était pas encore à son bureau; et lorsque plus tard nous revînmes, nous subîmes de nouveau l'épreuve d'une attente abusive.

Laborieux aussi furent les calculs auxquels se livrèrent les employés hindous de la poste. Nous voulions nous procurer des timbres-poste d'Hyderabad afin de satisfaire les collectionneurs insatiables que tout voyageur possède dans ses relations. Quand il fallut nous rendre la monnaie de nos roupies en sous de cuivre du Nizam, la question du change se posa. Tout le personnel intervint, et durant une demi-heure la difficulté menaça de demeurer insoluble. Finalement on nous versa dans les mains toute une collection de morceaux de bronze circulaires ou carrés, chargés d'hiéroglyphes, que nous acceptâmes de confiance.

A l'ombre, sous la véranda de l'hôtel, M. Utlett nous amusa, après la sieste, de plaisanteries pleines d'humour qu'il alternait avec des tours de cartes, tandis qu'autour de nous voltigeaient et gazouillaient les petits oiseaux. Ils avaient l'air de prendre part à nos conversations avec la liberté d'allure que les bêtes conservent dans l'Inde vis-à-vis des gens qui ne leur font point de mal.

Enfin, lorsque les rayons du soleil eurent quelque

peu calmé leur ardeur, nous nous mîmes en route pour Golkonde.

Nous étions sous le charme de ce mot, évocateur de diamants, de pierreries, de richesses fabuleuses. Nous traversâmes la rivière Mousi. Dans le lit très large, à moitié sec, des indigènes se baignaient, lavaient bruyamment leur linge à la mode hindoue en le frappant sur des pierres de toute la force de leurs bras. De gros éléphants se roulaient dans le courant.

Dans le voisinage de la ville, les tombeaux, toujours très nombreux dans les pays musulmans, toujours délabrés, s'éparpillent dans la campagne. Ils sont tous construits dans le même style; leurs dimensions seules diffèrent. Une assise carrée en pierres grises dont la partie supérieure s'orne de boules à pointes est surmontée d'une coupole qui porte aussi à son sommet une sphère pointue.

Des rochers chaotiques parsèment la terre; des étangs paisibles reflètent l'azur du ciel. A l'horizon se dessinent des tours, des murailles crénelées. C'est le fort de Golkonde. Bien qu'il n'ait aucune importance stratégique, nous avons dû obtenir, pour le visiter, la permission du résident anglais d'Hyderabad.

Le fort s'élève au milieu des vestiges de l'ancienne Golkonda. Par des sentiers sinueux, des escaliers à demi démolis, on monte jusqu'au haut des remparts. Les murs de granit paraissent ne faire qu'un avec les rochers sur lesquels ils se dressent. Des débris de mosquées, de koubbas

musulmanes, d'arcades gigantesques, surgissent dans les broussailles.

Lorsqu'on a atteint le point culminant de la colline et que par-dessus les créneaux on regarde dans la plaine, on a sous les yeux un imposant spectacle. A deux kilomètres de la citadelle, une enceinte flanquée de tours enferme plusieurs villages qui furent bâtis sans doute de matériaux arrachés à la cité disparue. Au nord, vers Hyderabad, dorment des lacs d'eau bleue. De tous côtés les tombeaux arrondissent leurs boules et leurs dômes, et partout le tragique bouleversement des rocs géants semble prolonger à l'infini le champ de ruines de la ville légendaire.

Peu à peu le soleil baissa, et les tombes délaissées, les murailles écroulées, les sauvages éboulis de pierres, les arches béantes des palais déserts, tout cela se dora, puis s'assombrit dans la lumière agonisante du crépuscule et prit dans le silence du soir la grande mélancolie des choses mortes.

Nous terminâmes sans tristesse pourtant cette promenade, et chemin faisant nous fredonnions des chansons d'Italie, comme si nous étions dans la Campagne romaine.

Les rues d'Hyderabad étaient déjà plongées dans les ténèbres que trouaient à peine les clartés fumeuses de quelques réverbères à pétrole. Dans les boutiques, à la lueur des lampes, les marchands penchés sur des grimoires comptaient leur bénéfice de la journée. Debout derrière notre voiture, le boy du cocher, laquais modestement décoratif,

essayait de justifier son inutile présence en criant à tue-tête : *Pooh! Pooh!* aux multitudes à travers lesquelles nous n'avancions qu'avec une prudente lenteur. Trois éléphants, prodigieuses masses noires, débouchèrent d'un carrefour, exhaussés par les palanquins qui oscillaient au rythme de leur marche.

La vision de Golkonde au soleil couchant, ce retour à Hyderabad par des avenues obscures où passaient des ombres fantastiques avaient produit sur nous une impression profonde. Et Mlle Fede San V... me dit : « Le premier cheval que j'achèterai, je l'appellerai Golkonda. »



Mes amis italiens sont partis pour Bombay. J'irai en sens contraire vers Calcutta. Peut-être les reverrai-je dans quelque temps à Bénarès.

C'est le jour du départ, le jour des bakchiches. A neuf heures se présente un Hindou habillé à l'européenne; il sollicite une offrande pour l'œuvre des Jouets de Christmas. J'inscris mon nom sur une liste de souscription. Une heure plus tard, une petite Sœur des Pauvres de Secunderabad demande à me parler. Elle est Anglaise, mais elle a vécu longtemps en France. C'est pour cela qu'on me l'a envoyée. Elle aussi quête pour donner des poupées aux enfants hindous.

Après le breakfast le chef des boys de l'hôtel, superbe, un bouton de diamant à son veston blanc,

des bagues d'argent à tous les doigts de pied, courbe l'échine, porte les mains au front en un obséquieux salam. Il s'agit d'écrire mes observations sur le registre de Montgomery's House. Allons! soit! délivrons un satisfecit : « *Good accommodation! Very satisfied!* » Puis distribution de pourboires. Le manager est content et me fait conduire en victoria à la gare... pour m'éviter cinquante mètres de footing dans la poussière!



## CHAPITRE VII

### CALCUTTA

La ville anglaise. — Chitpore road. — Harrison road. — Les bains de l'Hougly. — Le temple de Kali. — Les Jaïns. — Le temple de Maniktollah. — *Chandernagor*. — Quelques désagréments de voyage.

Une première nuit en chemin de fer. Réveil à cinq heures du matin à Bezwada, où je dois rejoindre l'express de Madras à Calcutta.

Hier, j'ai eu une désagréable surprise. J'avais un *time-table* des railways de l'Inde contenant le tarif des tickets. On m'a fait payer au guichet un prix notablement plus élevé que celui porté sur l'indicateur. L'employé avait rayé le chiffre imprimé sur le carton et l'avait remplacé à la plume par un autre. Depuis trois jours le tarif était changé sur la plupart des réseaux.

Ici, autre surprise. L'homme aux tickets prétend me taxer pour le trajet de Bezwada à Calcutta à un taux qui, même avec l'augmentation récente, est manifestement excessif. Je proteste et mets mon *time-table* sous les yeux du distributeur encore mal éveillé. Il finit par avouer son ... erreur. Il ne se trompait que d'environ cinquante francs!

... Le long de la côte d'Orissa recommence la

luxuriante végétation du sud; des rizières, des tamarins, des cocotiers, des champs de maïs et d'arachides. Les cases des Indiens sont toutes rondes, surmontées d'un éteignoir en chaume.

Un fleuve magnifique, le Godavery, coule très large entre des berges verdoyantes. Son lit immense est rempli jusqu'aux bords d'une eau limpide sur laquelle de grandes barques glissent, tendant au vent leurs voiles rigides comme celles des jonques chinoises.

Déjeuné au refreshment-room de Tuni avec une douzaine de jésuites français. Longues barbes, robes blanches ceinturées de rouge, casques coloniaux. Un évêque en pèlerine violette préside le repas. Mon voisin de table me dit qu'ils viennent de Trichinopoly. Ils se rendent à Vizigapatam, où ils doivent passer vingt-quatre heures chez des collègues de leur ordre. De là, ils gagneront Calcutta et les montagnes tibétaines, où ils se disperseront dans les missions établies dans la région des plantations de thé.

La journée s'achève à regarder aux stations le monde coloré des *natives*. Les belles attitudes des femmes! Un gros vase de cuivre pèse sur leur tête; les reins se creusent, la poitrine se bombe, et, sur la paume de la main gracieusement renversée contre l'épaule, un second vase plus petit brille au soleil. Les hommes sont moins pittoresques; quelques-uns arborent par-dessus un veston blanc un gilet européen.

Les employés du chemin de fer sont presque

exclusivement Hindous. Seul, je crois, le conducteur de l'express, le *guard*, est Anglais. Il vaudrait peut-être mieux qu'il fût Hindou. Ce *guard* aime le *whisky and soda*, le whisky beaucoup plus que le soda. Le matin, il était très correct. A midi, il parlait très haut, interpellant blancs et *natives* avec une familiarité que quelques-uns estimaient déplacée. Vers quatre heures, il est tout à fait ivre. Pendant un arrêt, il a voulu s'occuper d'un paon qui criait un peu dans le fourgon aux bagages. Il s'y est si bien pris qu'il a laissé échapper l'oiseau. Celui-ci s'envole, va se percher sur le toit de la gare. On veut l'en déloger; il se réfugie sur le hangar des marchandises. Et le train repart, salué par le chant de délivrance du *pea-cock*.

Après s'être intéressé au paon, le *guard* s'intéresse à moi. Il me prévient de l'heure du dîner et m'indiquera au moment précis un refreshment-room excellent.—*You are German?* — *No, Frenchman!* Convulsive poignée de main. Les *Frenchmen* sont *a very nice people*. Et comme conclusion à ce débordement d'effusion : *Don't forget your guard!* (N'oubliez pas votre *guard*.) En disant ces mots, l'ivrogne esquisse de son poing amené à ses lèvres le geste du buveur.

Ce *guard* extraordinaire s'abreuvera à mes frais au refreshment-room prochain.

Le mécanicien, par bonheur, ne lui ressemble pas; il est fort probablement plus sobre. Il est, en tout cas, étonnamment propre sur sa locomotive. Cette propreté est une qualité très remarquable

des chauffeurs hindous. Ils conservent sur leur machine noire des vêtements blancs absolument immaculés.

Une deuxième nuit sur les rails. A l'aube, je sens le froid qui s'infiltré dans le wagon, le froid que je ne connaissais plus depuis Port-Saïd! Des flaques d'eau, des canaux dormants, des marais où poussent dans la boue bananiers et cocotiers, annoncent le delta du Gange. Bientôt, par-dessus les exubérances de la flore tropicale, fument des cheminées d'usine. Le train franchit des ponts dans un bruit de ferraille. Je suis à Calcutta, à la gare d'Howrah.



L'Européen qui arrive à Calcutta a presque toujours l'impression que j'ai moi-même éprouvée. Il se croit brusquement transporté en plein Londres. Devant la station d'Howrah, aux briques assombries par la fumée, un pont est jeté sur l'Hougly. Ce bras du Gange est aussi large que la Tamise, et la circulation est aussi intense sur l'Hougly-Bridge que sur le pont de Londres. Sur le fleuve, des mâts innombrables pointent leurs aiguilles noires. Au bout du pont, dans les rues qui bordent les quais, c'est le même encombrement de charrettes et de voitures qu'au voisinage des docks de Londres. La principale voie de ce quartier s'appelle d'ailleurs le Strand, comme dans la capitale anglaise.

L'impression persiste lorsqu'on débouche sur le Dalhousie square, une grande place avec un jardin au centre, et tout autour les édifices des banques, de la poste, du télégraphe et du Dalhousie Institute. Un peu plus loin, c'est toujours Londres qu'on retrouve devant le palais gothique de la High Court, et sur l'immense esplanade qui étend à l'infini ses pelouses où, comme à Regent's Park, se promènent des troupeaux de vaches et de moutons. Dans Chowringhee road encore, la rue élégante qui longe au nord les espaces verts de l'Esplanade, les hôtels, les magasins qui ombragent les trottoirs de leur marquise de fer sont bien anglais. Et, pour compléter l'illusion, on rencontre ici beaucoup plus que partout ailleurs dans l'Inde des hommes blancs venus d'Angleterre.

Calcutta a bien changé depuis qu'en 1700 la Compagnie anglaise des Indes acquit du fils d'Aureng-Zeb, sultan du Bengale, le droit d'établir un modeste comptoir sur les rives de l'Hougly.

Calcutta n'était alors qu'un insignifiant village hindou; c'est aujourd'hui une ville de douze cent mille habitants, la capitale de l'empire des Indes. Le vice-roi qui y demeure gouverne trois cent millions de sujets. Son palais moderne est là au fond de l'Esplanade, laissant entrevoir derrière un rideau de palmiers l'éclat de sa colonnade blanche, tandis qu'à l'autre extrémité du parc le vieux fort William dresse ses murailles grises contemporaines des humbles débuts de la colonie britannique.





Mais dès qu'on s'écarte de ces quartiers aristocratiques, la vraie Calcutta, la Calcutta hindoue se dévoile avec ses maisons orientales et ses foules exclusivement indigènes.

Au coin de Daramtollah et de Bentinck street une mosquée hérissée de minarets bulbeux annonce un monde différent. Aussitôt commence l'interminable Chitpore road. Là, il est bien rare qu'on aperçoive un Européen dans la rue ou sur les banquettes d'un tramway. Rien que des *natives* aux faces bronzées, aux jambes nues. Beaucoup se ressemblent par le costume et l'allure. Très propres, les cheveux coupés courts et soigneusement lissés, sans coiffure ; chaussés de sandales ou de bottines, les cuisses enveloppées dans des flots de mousseline blanche, ils ont le buste noblement drapé dans une sorte de peplum bleu ou rouge, un pan rejeté sur l'épaule gauche. Très dignes, généralement très gras, ils me faisaient songer à des sénateurs de l'ancienne Rome.

Ce sont les *babous*. Ils forment à Calcutta une véritable caste. Partout ailleurs dans l'Inde le *babou* est simplement l'homme instruit qui écrit dans un bureau, dans une banque, dans un post-office. Dans les gares, les voyageurs s'adressant au vendeur de tickets l'appellent : *babou! babou!* C'est un titre qui correspond un peu à l'*effendi* des Turcs.

Le babou s'affuble volontiers de lunettes, indice de science, et l'indigène illettré le respecte. Ce sont les babous à lunettes qui dirigent le mouvement antianglais dont le foyer est principalement au Bengale. Les babous de mentalité inférieure aspirent surtout, comme je le disais à propos de Pondichéry, à remplacer les Européens dans les bonnes places, et à devenir pour les classes ignorantes des tyrans beaucoup plus détestables que les Anglais. Quand ils parlent de rendre *l'Inde aux Hindous*, il faut traduire *l'Inde aux babous*. Ceux-là, leur propagande criminelle se manifeste d'ordinaire par des attentats anarchistes, des assassinats et des bombes.

Mais au-dessus de ces *intellectuels* de basse catégorie on ne doit pas méconnaître qu'il y a une élite. Les plus cultivés des Hindous, sans prétendre chasser les Anglais dont ils savent apprécier l'influence bienfaisante pour le progrès de leur pays, formulent des revendications pondérées, consciencieuses, d'un véritable intérêt général, qu'ils soumettent aux pouvoirs publics. Les chefs les plus estimables de cette élite sont pour la plupart affiliés au parti de la réforme sociale, le *Brahmo Samaj*, qu'honorent des hommes comme Gokhale, aujourd'hui membre du conseil législatif du vice-roi, et Chandavarkar, juge à la Haute Cour de Bombay.

Je suis revenu bien des fois dans Chitpore road où m'attirait une vie très intense, passage continu des tramways électriques, roulement des voitures, foules bariolées se pressant devant les boutiques aux éventaires variés.

Les voitures, ce sont les *gharrys*, coupés munis de volets qui se divisent en trois classes, selon leur luxe et la rapidité de leur attelage. La première classe est surtout utilisée par les Européens; dans la troisième les indigènes des basses castes s'entassent comme des harengs dans une caque. Leur prix n'est pas très élevé; pour une journée entière un *gharry* de seconde classe coûte à peu près six francs.

De temps en temps sort d'une petite rue un *palki*, chaise à porteurs orientale qui se balance sous une grosse tige de bambou maintenue sur les épaules de quatre hommes. Cette boîte bien close dissimule derrière ses rideaux une dame de haute caste qui les entr'ouvre discrètement d'une main fine chargée de bagues.

La bicyclette règne aussi dans Chitpore road, et les jambes noires qui s'agitent sur les pédales semblent celles de singes qui se livrent à des acrobaties dans un cirque. L'automobile est rare. Il y a déjà assez de poussière sans elle.

Pas une enseigne anglaise. Seulement des inscriptions en hindoustani et surtout en bengali dont les caractères rigides ont quelque analogie avec l'écriture chinoise.

D'ailleurs les Chinois sont là aussi. Pendant un demi-kilomètre on ne voit que des boutiques habitées par eux. You Sin, Ti Sen, Yung Tchi et cent autres sont tous cordonniers. La vache étant pour les Hindous un animal sacré, ceux qui travaillent le cuir sont rares. La caste inférieure des

*chaman* est seule à assumer cette besogne déshonorante. De là sans doute cette invasion de cordonniers célestes. Les cordonniers indigènes manquent ; autrement il est probable que le bas prix de la main-d'œuvre ne permettrait pas aux Chinois de gagner leur vie à Calcutta.

Après le quartier des cordonniers chinois, Chitpore road prend son aspect uniquement hindou. Toutes les boutiques sont, comme dans tous les pays d'Orient, largement ouvertes sur la rue, simples niches creusées dans une muraille et garanties du soleil par un auvent.

La première chose qui me frappa fut une quantité considérable de grosses bobines qui pendaient à la devanture des marchands. Elles servent à enrouler la ficelle des cerfs-volants. Ce jouet est aussi populaire aux Indes qu'en Asie Mineure et en Asie Centrale.

Un autre article occupe une place importante au bazar de Chitpore. Les fabricants de pipes abondent. La pipe la plus simple est le *houka*. C'est une vulgaire noix de coco qui imite le nargileh arabe. On introduit dans la noix un peu d'eau dans laquelle plonge le tube qui soutient le fourneau à tabac. Sur le côté de la noix une ouverture est percée au-dessus de l'eau. Le fumeur applique sa bouche contre ce trou pour aspirer la fumée qui se rafraîchit dans l'eau en glougloutant. Avec leur fourneau dressé en l'air comme le pavillon d'un instrument de musique et leur bouche collée sur le trou de la noix, les Hindous ont l'air de jouer de l'ophicléide.

L'autre pipe, le *chibouk*, est plus distinguée. La partie essentielle est le piédestal, qui ressemble à une cloche d'où émerge le tube de métal au sommet duquel le fourneau s'évase comme le calice d'une fleur. Le *chibouk* se pose à terre, tel un chandelier monumental. Son tuyau d'aspiration est flexible et ondule aux pieds du fumeur qui paraît mordre la queue d'un serpent.

Après les *houkas* et les *chibouks*, les vases de cuivre sont les objets les plus prodigués le long des trottoirs. Il y en a de toutes dimensions dont on ne se lasse pas de contempler les ventres polis qui luisent au soleil; depuis le tout petit pot destiné à contenir une fleur jusqu'aux amphores gigantesques que les femmes chargent sur leur tête pour aller à la fontaine. Les plus ordinaires, les plus nombreux sont les *lotas* de cuivre jaune que tout Hindou, si pauvre qu'il soit, a presque toujours à la main pour ses ablutions ou pour ses repas. Les mendiants eux-mêmes ont leur *lota*, celle-là d'une forme spéciale : elle possède deux panses séparées par un rétrécissement et s'orne en outre d'une anse, appendice généralement inusité dans l'Inde.

A une encoignure de Chitpore road, une sorte de cage encastrée dans la muraille défend de ses barreaux de fer deux hommes accroupis près d'une petite balance. Des boîtes fermées à clef sont tenues à distance prudente des mains qui pourraient s'introduire entre les tringles. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire d'abord, de bijoutiers qui veulent soustraire leurs pierres précieuses à la



cupidité des passants. Une enseigne au-dessus de la cage dénonce la *manila manna*. C'est de l'opium que débitent ces commerçants en menues portions minutieusement pesées.

Les marchands de fleurs succèdent aux chaudronniers et aux marchands d'opium. J'étais à Calcutta au commencement de janvier, quelques jours avant le *Pongol*, la fête du jour de l'an hindou. A cette occasion, des fleurs, des guirlandes, des bouquets sont offerts aux divinités. Les *mari-gols* surtout, dont la couleur jaune imite l'or, sont recherchés non seulement pour honorer les idoles, mais aussi pour parer la chevelure des femmes. Aux étalages, les marchands les avaient curieusement disposés sur de petits bateaux en bambou du plus bizarre effet.

Dans une rue latérale, sur une place en cul-de-sac, choisie sans doute à cause de l'ombre que lui donnent les grandes maisons voisines, un marché aux légumes ameute les passants. Il ameute aussi les insectes; des essaims de mouches somptueusement vertes s'abattent sur les monceaux de dattes qu'elles recouvrent d'une carapace aux admirables reflets.

Sur les terrasses et aux balcons bien exposés, des femmes, présentant le dos à la rue, étalent au soleil leur chevelure noire luisante des ablutions matinales.

L'approche du *Pongol* est le prétexte de mascarades, de processions. J'en vis une un jour dans Beadon street. Deux enfants enduits de colle et

roulés dans les plumes bondissaient en cabrioles insensées. Derrière eux venaient des batteurs de tam-tams et de cymbales, des bannières, des chanteurs tenant devant eux leur partition imprimée. La foule, naturellement, suivait ce charivari absurde. Les belles dames elles-mêmes, à leur terrasse ou leur balcon, daignaient se retourner et me permettaient d'apprécier pendant quelques instants leur profil régulier, leur visage bronzé illuminé de grands yeux noirs.

\*  
\* \* \*

Plus animée encore que Chitpore road, Harrison road coupe cette longue voie à angle droit et mène au pont de l'Hougly. Je ne crois pas qu'il y ait à Paris ou à Londres un endroit où la circulation soit plus active.

Un fleuve humain coule tumultueusement entre la double rangée des grands immeubles aux balcons de bois garnis de nattes. Quel mouvement et quelle couleur! Devant les étoffes soyeuses qui chatoient sous les auvents des boutiques se heurtent les taches blanches des turbans et des pagnes, les draperies rouges et bleues des babous. Des Afghans, appuyés sur leur long bâton, beaux et solennels comme des rois mages, vont d'étalage en étalage, supputant la valeur des marchandises sur lesquelles ils ont sans doute prêté leur or. Des chariots à bœufs lourdement chargés de jute pas-

sent en longues files, allant vers les usines d'Howrah. Sur le trottoir encombré je me souviens qu'un jour une vache errait librement à sa guise parmi les Hindous respectueux, à peine repoussée doucement par les marchands de légumes dont elle tentait de mordiller les herbes; rudoyée parfois par un musulman moins tolérant.



Cette vache sacrée, si étrangement déplacée dans l'agitation commerciale d'Harrison road, c'est la religion, l'hindouisme qui se manifeste jusque dans la rue. D'ailleurs un temple est là tout près, à l'angle du Strand, une petite pagode ouverte sur trois faces, abritant un lingam sivaïque devant lequel des femmes se prosternent. J'ai voulu monter les quelques marches de cet oratoire pour voir un détail de sculpture, mais un brahme m'a fait signe de m'éloigner.

Pourquoi donc m'a-t-il défendu d'approcher le lingam? Le lingam, mais le voici à vingt pas de là offert en plein trottoir aux regards des passants. Près du pont de l'Hougly une sorte de margelle de puits très basse entoure une vasque circulaire. Au fond de la vasque trois pierres phalliques, l'une blanche, les autres noires, attendent sous la garde d'un vieillard les prières et les oblations. Des guirlandes de fleurs couronnent les cylindres symboliques autour desquels brûlent des papiers parfumés.

Cet autel sivaïque est placé là au carrefour le plus vivant de Calcutta, à l'entrée de ce pont sans cesse vibrant sous les pieds des foules et sous les roues des chariots.

Si le lieu n'est pas propice au recueillement, il est du moins excellemment choisi pour arrêter un instant de nombreux adorateurs. En effet, outre les Hindous affairés qui traversent rapidement le fleuve, il en est d'autres qui, chaque matin, se rendent au bord de l'Hougly, hantés uniquement de préoccupations religieuses. Tout contre le pont est construit, sur la berge, un grand bâtiment blanc. Pas de murailles, sinon de deux côtés; rien qu'une belle colonnade soutenant un toit plat, simplement pour produire de l'ombre. De ce pavillon un immense escalier descend jusque dans l'eau.

C'est ici que les Hindous viennent se livrer à leurs hydrothérapies quotidiennes. Pêle-mêle, hommes et femmes se baignent. Pour paraître moins indiscret, je les considère du haut du pont, évitant de les gêner sur l'escalier où peut-être je serais mal accueilli.

L'Hougly est un bras du Gange, le fleuve saint. J'ai à mes pieds un avant-goût de ce que je verrai plus tard à Bénarès sur le Gange lui-même.

D'abord c'est un fouillis de corps qui remuent, font des gestes singuliers; une cohue, où je ne distingue rien de précis. Afin de me rendre compte de ce qui s'accomplit, je me décide à remarquer un des arrivants, à ne pas le quitter des yeux tant qu'il n'aura pas terminé ses dévotions. Le voici sur les

marches; il confie à quelque préposé ou à un ami une partie de son vêtement et ne conserve qu'un pagne de mousseline autour de ses cuisses. Il entre dans la rivière, emplit d'eau les paumes de ses mains unies en coupe qu'il tend vers le ciel comme s'il offrait au soleil le liquide dans lequel il va se baigner.

Maintenant, à plusieurs reprises, il trempe ses lèvres dans cette eau; il s'en gonfle les joues et la rejette violemment. Sa bouche est purifiée.

Il faut purifier le corps. L'homme s'avance dans le fleuve, jusqu'aux reins, et s'abaissant, s'y plonge entièrement trois ou quatre fois. Puis il se lave les bras, les jambes et la poitrine. C'est un brahmane, un Hindou de la plus haute caste. Il porte le triple cordon sacré, le *jakyopavidam*, qui lui traverse le buste de l'épaule gauche à la hanche droite. Et le cordon lui aussi a sa part des ablutions rituelles. Le brahmane le nettoie consciencieusement en frottant les trois ficelles dans sa main mouillée. Le nettoyage est scrupuleux; il n'est parfait qu'au bout de longues minutes (1).

Enfin le cordon est propre comme le corps et la bouche. Il s'agit à présent de prier. Le brahmane croise ses mains, laissant dressés le pouce de l'une et le petit doigt de l'autre, et récite les paroles obligatoires. Ensuite, il se ferme les narines; et la prière continue longtemps, longtemps, à tel point que j'abandonne le dévot et que je vais voir sous

(1) Le brahmane doit faire passer cent huit fois le cordon dans sa main en l'honneur des cent huit visages de Brahma.



la colonnade ce que font ceux qui remontent après avoir pris leur bain.

Hommes, femmes et enfants, les cheveux tout luisants d'humidité, sont accroupis devant des brahmanes près de grandes tables de pierre. Des vases de cuivre sont là alignés, pleins de couleurs d'où émergent des pinceaux. Les prêtres gravement, peignent sur les fronts purifiés les *nahmans* de Vichnou et de Siva. Aux enfants, au lieu des marques ordinaires, on applique sur les joues un cachet bizarre où s'enchevêtrent des caractères indéchiffrables pour moi. On vend aussi des fleurs, les marigols jaunes dont s'ornent les chevelures noires des femmes et des petites filles et dont se couvrent de plus en plus les lingams turgescents sur le trottoir voisin.

Un peu plus loin un second pavillon plus modeste, soutenu par des colonnettes de fer, donne asile à d'autres baigneurs. C'est ici le Nemy Churran Mullick's Ghât; il est affecté aux voyageurs de passage. Sous ce kiosque j'ai vu un jour un masseur tripoter sur la pierre les corps fatigués sans doute par de longues étapes.

Sur le Nemy Churran Ghât d'autres bains encore, dépourvus d'abris ombreux, sont destinés aux castes inférieures. De même ceux qui se trouvent en face sur la rive droite, près de la gare d'Howrah. Là, les femmes se mettent dans l'eau toutes nues sans garder la moindre pudique mousseline.

A deux kilomètres en amont, des fumées noires s'élèvent sur les rives de l'Hougly. Ce sont les

fumées des bûchers funéraires. Je me réserve de voir de plus près à Bénarès la crémation des cadavres au bord du Gange.

\* \* \*

Une flânerie sans but un matin sur l'Esplanade. Des sentiers, des lignes de tramways, traversent les immenses pelouses peuplées de statues de rois et de gouverneurs anglais que domine une haute colonne, le monument élevé en 1823 à Ochterlony qui termina la guerre contre le Népal.

Le long des avenues que fréquentent les élégantes victorias des fonctionnaires britanniques et des gros marchands hindous s'installent de véritables campements de bohémiens, des tentes, de sordides baraques. Des saltimbanques, des jongleurs allument des feux sur l'herbe pour faire cuire le riz de leur déjeuner.

Un charmeur de serpents soulève le couvercle du panier rond où dorment les reptiles. Aux sons de la flûte, ils sortent, s'étirent, se dressent, enflent leur cou, écartent leurs lèvres d'où jaillit la flèche noire de leur dard. L'homme a été imprudent; il a trop approché une main des bêtes excitées. Un des serpents abat sa tête sur la main; le *snakeman* pâlit, essuie un filet de sang qui coule et vite tire de sa ceinture une pâte brune dont il applique une petite boule sur la blessure.

Il extrait maintenant d'un autre panier une

mangouste, espèce de fouine, qu'il va lâcher sur le serpent. La mangouste est attachée à une ficelle assez longue pour ne pas entraver ses mouvements. C'est l'adversaire ordinaire du cobra. Le charmeur demande plusieurs roupies pour faire combattre les deux animaux; l'un d'eux mourra sûrement. Les annas peu à peu tombent par terre; j'y ajoute de quoi parfaire ce que le barnum a exigé, et la lutte commence. Le serpent essaie de piquer la mangouste. Le cou distendu frappe comme un marteau à droite et à gauche de l'ennemi qui l'évite d'un tour de reins. Brusquement la mangouste a bondi derrière le cobra, lui a saisi les vertèbres entre ses dents aiguës. La queue se tord, se convulse, le serpent est mort.

A cinquante mètres du snakeman un autre groupe entoure un prestidigitateur tout nu. Les tam-tams résonnent tandis que les spectateurs s'encouragent les uns les autres à verser à l'artiste la petite somme qu'il sollicite. Ici encore j'arrive à point pour compléter la roupie demandée. Le singulier exercice! Le saltimbanque montre une tige de fer pointue, courbée presque en cercle et non flexible. Il se l'introduit dans le nez; de là la pointe passe dans l'arrière-gorge; il va la chercher au fond de sa bouche et la fait sortir entre ses lèvres. Cela dure un quart d'heure; le sang coule des muqueuses écorchées. La tringle de fer reprend le chemin qu'elle a suivi, retourne dans le pharynx et ressort par les narines.



Le soir est venu. Je suis de nouveau sur l'Esplanade. Cette fois j'ai franchi la grande pelouse verte et j'ai pénétré tout au bout dans le massif d'arbres de l'Eden Garden. Une pagode birmane superpose là ses toits retroussés; édifice bâti dans ce parc à titre purement décoratif, car il n'y a point de bouddhistes à Calcutta.

Des ruisseaux serpentent entre les arbustes; des mouches lumineuses voltigent de buisson en buisson. Derrière une rivière une clairière s'ouvre; des lampes éblouissantes éclairent un kiosque à musique. Aucun Hindou; rien que des costumes d'Europe. Une *band* militaire joue sur le kiosque. Après le dernier morceau, l'orchestre attaque le *God save the king*. Tout le monde se lève; et debout, le chapeau à la main, on écoute religieusement l'hymne national. On pourrait se croire à Hyde Park.

L'illusion continue dans les rues de Calcutta où se dispersent piétons et voitures après le concert. Les buées montent en voile épais de l'Hougly et des marais du delta du Gange, tandis que descendent les fumées vomies pendant la journée par les cent mille cheminées de la ville. On suffoque dans l'atmosphère humide empestée de *smoke* infect. On a peine à se guider à la lueur affaiblie des réverbères. C'est le brouillard de Londres. Les Anglais semblent avoir transporté ici avec leurs habitudes un peu de leur climat.

Mais voici autre chose. Dans Daramtollah des bruits épouvantables, tam-tams, cris, derboukas. D'une cohue étrange émergent des bannières ornées de croissants. Des torches brûlent au bout de longues perches, maniées par des énergumènes qui exécutent des moulinets menaçants en poussant des hurlements rauques. Au milieu de ces fous une troupe d'hommes disposée en cercle marche lentement. Ceux-là n'ont point de torches, mais des gourdins inquiétants qu'ils choquent en mesure les uns contre les autres, scandant le rythme d'une chanson barbare. Les musulmans fêtent à leur manière le Ramadan et la mort d'Hassan (1).



Bien loin à l'est, dans la Calcutta hindoue, après avoir longtemps parcouru des rues populeuses, j'ai demandé la direction du Kalighât où se trouve le temple de Kali, épouse de Siva, déesse de l'extermination. On m'indique une ruelle qui mène vers le Tolly Nullah, un des multiples bras du Gange.

Des plantations de bananiers, de cocotiers, mettent leurs panaches de verdure entre des maisons blanches. La ruelle est étroite, le soleil n'y a guère accès, et la terre, une boue de marécage, ne sèche point.

A chaque pas je croise des gens dont les cheveux

(1) Hassan, un des descendants de Mahomet, et son fils, Hossein, massacrés en l'an 61 de l'hégire, à Médine et à la Mecque.



luisent, encore humides; quelques-uns cheminent deux par deux tendant au soleil la bande de mous-seline qui leur sert de principal vêtement, mouillée du bain qu'ils viennent de prendre. Beaucoup sont drapés dans le peplum bleu des babous de Calcutta. Tous sont munis de leur lota de cuivre.

Je débouche sur une petite place derrière un ruisseau que franchit un pont de bois. Des boutiques étalent des objets bizarres : dieux brahmaniques, poupées sauvages bariolées de couleurs criardes, idoles au masque tout visqueux d'ocre rouge où tout à l'heure un prêtre humectera son doigt pour marquer du signe de Siva le front de ses clients.

Après les marchands de dieux, les marchands de lingams; il y en a de toutes tailles, parfois accompagnés sur le même socle du taureau sivaïque. Un vieillard barbu garde une échoppe où les plus gros phallus sont onctueux de beurre, enguirlandés de fleurs de jasmin et de marigol. Une sébile pleine de monnaie reçoit les offrandes; les offrandes seulement, et non le prix des emblèmes du dieu générateur, car je veux en acheter un et le vieillard refuse. Sa boutique est en somme un autel. Cet homme se croit prêtre plutôt que commerçant. Ou bien est-ce parce que je suis un Européen profane qu'il ne consent pas à me vendre ses pierres obscènes?

Les marchands de fleurs sont là aussi avec leurs jasmins blancs et leurs marigols jaunes; et surtout, pour mon amusement, les marchands d'images religieuses.

Voici Siva, sa femme Parvati et leur fils Ganesh. Siva est assis près de Parvati sur un trône; autour de sa tête s'enroule un serpent. La femme, souriante, est pareille à toutes les Hindoues. Des bijoux pendent à ses oreilles et à ses narines. Sur ses genoux est Ganesh, le petit dieu à tête d'éléphant. Dans une main il tient une fleur jaune, au bout de sa trompe une fleur blanche; et, sur sa main gauche, qu'il présente la paume en l'air, repose une lota de cuivre. Une vache sacrée est couchée devant le trône de Siva.

Voici Ganesh encore avec sa bedaine de pous-sah, et quatre bras dont l'un brandit le crochet des cornacs d'éléphants, l'*ankus*.

Vichnou et sa femme Lackshmi. Vichnou est couché sur le serpent Naga dont les sept têtes font comme un dais au-dessus de lui. De sa hanche s'élance un lotus dans lequel est accroupi un Brahma au corps multiple.

Rama, la septième incarnation de Vichnou, sous un parasol rouge, la tête coiffée d'une tiare semée de plumes de paon. A ses pieds prie le singe Hanouman, le chef des singes de Ceylan qui aida le dieu à guerroyer contre Ravana, roi de Lanka.

Mais les plus nombreuses chromolithographies sont consacrées aux exploits de Krishna, la huitième incarnation de Vichnou, la plus populaire des divinités hindoues. Tantôt on voit Krishna faisant des farces, renversant les amphores pleines de lait que des femmes portent sur leur tête; tantôt il traverse une rivière sur les cinq têtes d'un

serpent qui lui sert de barque. Ailleurs il joue de la flûte; des jeunes gens dansent autour de lui.

Parfois Krishna est représenté sous un aspect plus sérieux. Il rencontre son ancien maître d'école sous le costume d'un mendiant. Il le reçoit dans sa maison et, aidé par ses femmes, il lui lave les pieds.

Chose curieuse : Krishna est généralement peint en bleu tandis que les autres divinités ont la chair rose des hommes d'Europe. Aucune n'a la couleur bronzée des habitants de l'Inde. Y a-t-il là un souvenir inconscient de l'époque très éloignée où une partie des Hindous étaient de race blanche avant leur mélange avec les nègres du Sud? Aujourd'hui encore on peut remarquer que la caste des brahmanes, la plus élevée dans la hiérarchie hindoue, est de teint beaucoup moins foncé que les castes inférieures. Faut-il supposer aussi que les Hindous modernes estimant que les Européens sont d'une essence supérieure, donnent à leurs dieux la même chair pâle qu'aux puissants sahebs d'Occident?

Les images les plus appréciées sont celles de l'horrible Kali, la déesse particulièrement vénérée dans le temple voisin. La déesse du meurtre est, comme Krishna, peinte en bleu sombre. Elle a quatre bras; l'un tient un sabre à large lame tachée de sang, l'autre une tête tranchée dont le sang gicle dans un bassin que porte un troisième bras. La dernière main abaissée vers la terre montre un cadavre décapité gisant sur le sol. Les pieds de la terrible déesse foulent un second cadavre, un ca-

davre de blanc autour duquel s'enlace un serpent.

Au cou de Kali sont suspendus plusieurs colliers, de bijoux, de fleurs rouges, de crânes sanglants; sur son ventre est attachée une grappe de bras coupés. La déesse tire une longue langue toute rouge, roule des yeux terrifiants. Sur l'image que j'ai achetée, les bijoux sont imités par de petits disques de clinquant qui miroitent aux oreilles, aux jambes et aux poignets.

Jadis l'ignoble Kali exigeait des sacrifices humains. Il n'y a pas bien longtemps qu'existait encore dans l'Inde la secte des Thugs, ses adorateurs féroces. Les Thugs se donnaient l'originale mission de faire mourir des hommes sans verser le sang. Ils laissaient périr de faim leurs victimes ou bien les étranglaient quand ils n'avaient pas de temps à perdre.

Deux babous bleus m'ont aperçu baguenaudant aux boutiques des marchands d'images. Ils se disent prêtres du temple et se disputent l'honneur de m'y guider. Je suis celui des deux qui me paraît le moins importun.

Au fond d'une première cour un petit kiosque, surélevé de deux mètres au-dessus du pavé, recèle un lingam que je ne puis distinguer, car il occupe le centre d'une cuvette sur le bord de laquelle le taureau de Siva est accroupi. Autour, des femmes s'inclinent; un brahme dit des prières et de temps à autre sonne une cloche qui se balance à la voûte du pavillon.

D'autres femmes causent dans la cour, les plus

belles peut-être que j'aie vues dans l'Inde, habillées d'un sari de soie mauve, les traits fins, tellement jolies que les diamants cloués dans leurs narines ne font que leur ajouter un charme de plus. Elles ont terminé leurs dévotions à Siva lingam, et s'en vont, une lota dans une main, des fleurs dans l'autre.

Impossible d'entrer dans le temple. On me laisse toutefois regarder par une porte entre-bâillée la statue épouvantable de Kali, presque informe, sorte de monstrueux crapaud pourvu d'une face bouffie, rouge de sang, avec des yeux dorés.

Dans une autre cour, un spectacle répugnant. Du sang coule sur les dalles, s'y coagule. Quelques billots de bois sont là, des piquets croisés en X entre lesquels on place le cou des chevreaux voués à la hache du bourreau. Ce sont ces pauvres bêtes qui remplacent aujourd'hui les victimes humaines. Des lambeaux de chair restent collés aux instruments de supplice. Contre un mur sont rangées les têtes moires des animaux sacrifiés que les fidèles ont abandonnées aux prêtres.

Ensuite une ruelle gluante de boue et de sang conduit jusqu'à la rive du Tully Nulam. Là, l'œil se repose des écœurantes choses de la cour du temple. Au bas d'un escalier des Hindous des deux sexes se plongent dans l'eau comme aux grands bains de l'Hougly-Bridge. Les femmes tordent leurs cheveux ruisselants; les saris de mousseline se plaquent sur les formes délicates, dessinent les rondeurs des seins, le galbe gracieux des hanches.



Sur la berge, à l'ombre sous un toit en feuilles de cocotier, un fakir, le premier que je rencontre, est installé; les jambes croisées sur une peau de panthère. Ses cheveux sont épars sur ses épaules; il est complètement nu et son corps est couvert de cendres. Près de lui brille au soleil le vase de cuivre à anse des mendiants. L'homme est silencieux; les bras levés, il joint les mains, un pouce et un doigt faisant comme des cornes. Il s'est condamné, me dit le babou, au silence et à l'immobilité.

Quand je sors du temple de Kali, au moment où j'arrive sur la petite place qu'encombrent les marchands d'images, une armée de mendiants et d'estropiés, avertis sans doute de la présence d'un visiteur blanc, se précipite sur mes pas. Ils sont bien une vingtaine, culs-de-jatte, manchots, uni-jambistes, lépreux. L'un d'eux pour mieux m'émouvoir se roule dans la boue et simule des convulsions en poussant des rugissements de bête blessée. Les autres me poursuivent du cri ordinaire des mendigots de l'Inde : *Aâh! Aâh!* indéfiniment répété avec des intonations de désespoir. Cette Cour des miracles est vraiment effroyable!

Je jette quelques sous pour calmer la tourbe hurlante. J'en suis à peine débarrassé que sur le pont de bois me salue un homme superbe, au torse nu barré du cordon des brahmanes. Très poli, celui-là, très calme, il me demande un bakchiche parce qu'il est prêtre du temple où je viens de me promener en compagnie du faux prêtre le babou bleu. Soit! il aura son bakchiche, mais il est si

beau qu'en échange il me permettra de braquer sur lui un irrévérencieux kodak.

\* \* \*

A l'est de Calcutta, j'ai voulu voir un temple tout différent de celui du Kalighât, un temple *jain*, bâti il y a quarante ans dans le faubourg de Manik-tollah.

La secte des jains est extrêmement ancienne. Elle est au moins contemporaine du bouddhisme, si l'on admet la légende d'après laquelle le dernier prophète des jains aurait été le précepteur de Cakya-Mouni.

Le jainisme est un brahmanisme purifié (le mot *jaina* signifie : pur). Dans la religion des jains il n'y a plus comme dans le brahmanisme de dieux innombrables, aux multiples attributions. Il n'y a pas de divinités. Les jains croient simplement à la nature éternelle.

L'âme est éternelle, mais elle subit des trans-migrations plus ou moins nombreuses tant qu'elle n'a pas atteint la perfection et mérité par suite le *mockcha*, l'extrême félicité.

Les jains se jugent supérieurs aux bouddhistes qui visent à l'anéantissement de l'âme dans le nirvâna. Contrairement aux doctrines de Bouddah, ils disent que l'homme doit soumettre son corps à des mortifications pour gagner le bonheur suprême.

Il est probable que les fakirs ne font que continuer la tradition jaïne. Un détail particulier me le donne à penser. Autrefois, les jaïns étaient tout nus; c'étaient eux que les Grecs Porphyrios et Clément d'Alexandrie appelaient les *gymnosophistes* de l'Inde (les philosophes nus). Aujourd'hui aussi, les fakirs s'imposent des mortifications pénibles et, à l'imitation des *gymnosophistes* antiques, ils ne portent pas de vêtements.

Si les jaïns n'ont pas de Dieu, ils révèrent des saints, les *tirtankars*, des prophètes qui, à diverses époques, ont prêché leur doctrine et se sont signalés par leur profonde sagesse. Les deux derniers *tirtankars* sont Parasnath, le vingt-troisième, et Mahavira, le vingt-quatrième, qui fut le professeur de Bouddha, six cents ans avant l'ère chrétienne.

Il faut croire que l'humanité, même dans l'Inde, ne s'améliore pas en vieillissant, puisque, depuis deux mille cinq cents ans, les jaïns n'ont pas trouvé parmi eux un vingt-cinquième sage qui fût digne d'être *tirtankarisé*!

Si, comme Bouddha et les hindous, les jaïns enseignent la transmigration des âmes, ils poussent beaucoup plus loin cette théorie. L'âme non seulement peut émigrer dans le corps d'un animal, mais même dans les végétaux et les minéraux.

Je suppose que cette croyance à l'existence d'âmes jusque dans les pierres n'est pas étrangère au goût très remarquable des jaïns pour la sculpture du granit et du marbre. On ne saurait trop délicatement ciseler, trop somptueusement honorer les

belles pierres dans lesquelles palpite peut-être l'âme de quelque sage vénérable.

Le temple des jaïns de Calcutta, bien qu'il soit d'un autre genre que leurs célèbres édifices du mont Abou et d'Ahmedabad, et, par certains côtés, un peu extravagant, n'en est pas moins un monument fort curieux.

Ma voiture s'est arrêtée devant une grande porte cochère gardée par deux soldats en plâtre grossièrement peints, d'un grotesque supérieur : des mannequins en faction à la devanture d'un magasin de confection.

Sitôt la porte franchie, c'est un éblouissement. Dans un jardin, deux pavillons blancs en face l'un de l'autre, entre lesquels perpendiculairement s'élève le temple. Dans ma première surprise, je ne vois d'abord qu'une splendeur inouïe, du marbre, des pierres précieuses qui reluisent sur des sculptures éclatantes de blancheur. Peu à peu, les choses se précisent. Ce jardin est très étrange. Il y a bien à terre un peu d'herbe, mais si peu qu'elle disparaît presque sous de grandes fleurs artificielles qui dessinent sur le sol des losanges et des rosaces en stuc blanc parsemé de mosaïques brillantes.

Un bassin, où l'eau dort emprisonnée dans du marbre. Des bancs immenses finement ciselés, en marbre aussi. Monté sur un de ces bancs, j'embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des constructions. Vraiment, c'est merveilleux ! A droite et à gauche, les deux pavillons resplendissent avec leurs colonnes blanches, leurs arcades blanches gra-

cieusement ondulées. Le kiosque de droite me rappelle par son fronton et l'exubérance de ses moulures le palais de Dolma Bagtché à Constantinople.

Au centre, c'est le sanctuaire. Un escalier blanc incrusté de pierres miroitantes, puis des colonnades blanches encore avec la même profusion de gemmes colorées. Au-dessus, jaillissent des clochetons polygonaux qui se rapprochent, se groupent, se superposent au milieu du toit en une pyramide unique, où toujours les mosaïques lancent leurs lueurs rouges, vertes et bleues.

La pyramide de clochetons accolés se termine très haut en une pointe de boules dorées. Parallèlement à cette pointe surgit une perche à l'extrémité de laquelle oscillent, sous une potence, une douzaine de clochettes. J'admire sans arrière-pensée.

Au bas de l'escalier, on me prie d'ôter mes bottines. J'enfile des savates qui seront tout à l'heure un prétexte à bakchie, et je gravis les marches, sur lesquelles les pierreries forment des fleurs.

Je ne dois point pénétrer dans le temple, même avec mes sandales. D'ailleurs, c'est inutile; il est largement ouvert et bien éclairé. Une salle, assez grande, n'est séparée des couloirs latéraux que par des piliers. Dans les corridors, qui correspondent aux bas-côtés de nos églises, on me laisse me promener librement, et de là, je vois dans la chambre centrale aussi bien que si j'y étais. Un pavé de carreaux blancs et noirs; au plafond, un



lustre en verre de Venise. Sous le lustre, un prêtre accroupi devant un livre, marmonne des prières. Partout, au plafond, sur les murailles, sur les colonnes, un ruissellement d'or et de pierreries.

Mais ici, décidément, je suis trop près des merveilles. Voilà que la fantasmagorie s'apaise, que les réalités commencent à s'accuser!

Toute cette blancheur qui m'a ébloui et que je croyais du marbre, n'est que du stuc, et, en maints endroits, ce *chounam* indien s'effrite lamentablement. Les mosaïques splendides sont de vulgaires morceaux de verre coloré, les diamants sont des fragments de miroirs!

Le gardien me montre dans des niches les statues des tirtankars. Les Parasnaths, les Nemnaths, les Shilajnajis sont d'absurdes avortons : un tronc amorphe que surmonte une tête de grenouille enflée, badigeonnée d'or, les yeux rouges, une fleur sur l'occiput! Comme la Kali de Kalighât, ce sont des idoles affreuses qui semblent avoir été modelées par des sauvages à peine sortis de l'animalité primitive.

Du clinquant, des images en couleur. Aux fenêtres, des vitraux où des personnages hindous, quelques-uns auréolés, alternent avec des Européens qu'on jurerait découpés dans un journal de modes parisien du second Empire. Bref, de toutes parts, une décoration gueularde de manège de chevaux de bois!

Je redescends dans le jardin, parmi d'effarantes horreurs! Sous un dais de stuc, constellé de miroirs

cassés, des rois de plâtre sont juchés sur des éléphants sculptés dans la même matière par un artiste enfantin. Sur les pelouses, des guerriers, de plâtre toujours, prennent sur des socles des poses rigides, et regardent avec des yeux de faïence. Les uns sont coiffés du casque romain, d'autres ont l'accoutrement des officiers anglais. Entre les guerriers, des lions, des cerfs, des tigres, paraissent échappés d'une boîte de jouets de Nuremberg pour bébés colosses.

L'illusion est partie. Le gardien ne s'explique pas mes sourires ironiques. Il les trouve très belles, lui, ces statues, et ces facettes qui scintillent sur la blancheur du stuc.

Il me fait visiter, pour finir, le pavillon dont le fronton imite les pâtisseries excessives de Dolma-Baghtché. Là, je ne souris plus; je ris tout à fait de bon cœur! Un salon, où le jour arrive à travers des vitres vertes! Sur les murs, des gravures anglaises, quelques peintures effroyables. Sur un chevalet, un tableau me révèle le mystère du temple jaïn de Calcutta. Ce tableau encadre non une toile peinte mais une inscription : *Rai Buddree Dass Bahadoor and sons, mokims and jewellers to H. E. the Vice-Roy. Precious stones, pearls, diamonds, jewellery of indian and european fashion always in stock, Show rooms 152 Harrison Road. Calcutta.*

Le temple a été bâti par un riche bijoutier de Calcutta. C'est une réclame de marchand millionnaire. La réclame est, en tout cas, originale; et ce qu'elle a de joli, l'éblouissante vue d'ensemble

qu'elle présente, doit faire excuser ce qu'elle a de ridicule.

\* \* \*

Lors de mon passage à Calcutta, il y avait au musée de Chowringhee Road une exposition spéciale : le *Victoria Memorial*. Toute une salle était remplie de portraits de la feuë reine d'Angleterre. Dans les autres salles, d'immenses toiles font revivre les cérémonies magnifiques des *Durbars* qui eurent lieu dans l'Inde à l'occasion du séjour de grands personnages. Le Durbar de Jeypore, qui se tint en 1876, lors du voyage d'Édouard VII, alors prince de Galles, a été peint par Veretschaguine. Il offre un défilé imposant d'énormes éléphants portant des palanquins dorés, de rajahs fulgurants d'or et de pierreries, des foules rutilantes; toute la légendaire splendeur orientale.

Naturellement, les sculptures hindoues ne manquent pas au musée de Calcutta. Des centaines de divinités, des Bouddhas, des Vichnous, des Sivas, garnissent les galeries du rez-de-chaussée. Dans ce panthéon du brahmanisme, j'ai trouvé un dieu que je n'ai plus ensuite revu ailleurs, Jambha, le dieu des riches. Jambha est extrêmement gras, plus adipeux encore que Ganesh. L'obésité est généralement un signe de prospérité.

Parmi les objets d'art, ustensiles et meubles des diverses régions de l'Inde, les poteries bleues de

Jeypore m'ont paru avoir une étrange analogie avec des poteries allemandes. Il est probable que les Allemands ont copié quelques-uns de ces vases élégants et bizarres. Est-ce pure coïncidence? On fabrique dans l'Inde des sortes de cruches annulaires absolument pareilles à la *wurstkrug* allemande du dix-septième siècle.

J'ai été particulièrement séduit par une collection de dessins colorés du dix-septième siècle exécutés par des artistes hindous. Un certain nombre sont des portraits de rajahs et d'empereurs. Akbar, Shah Jehan, Aureng-Zeb, les potentats musulmans du Nord, sont là, fidèlement reproduits par leurs contemporains. Ce sont des dessins d'une exquise finesse. Peut-être manquent-ils un peu de perspective, mais étant donnée l'habileté scrupuleuse des Hindous à copier ce qu'ils voient, ces portraits doivent être d'une absolue ressemblance.

Pendant que je parcourais les salles du musée, des familles indigènes au complet, hommes, femmes, enfants et vieillards s'y promenaient comme moi. Quel tapage! Comme ces braves gens se montraient avec plaisir les objets exposés! Quelles exclamations admiratives!

Je les aurais préférés un peu plus silencieux. L'administration du musée, elle aussi, les aimerait mieux moins bruyants. A l'entrée de chaque galerie, une pancarte invite les visiteurs à un recueillement relatif : *Visitors are requested not to make noise in the galleries.*

Mais comme la plupart des Hindous ignorent

l'anglais, et que, d'ailleurs, il leur est difficile de refréner leur enthousiasme communicatif, les familles noires continuent à envahir les salles en troupes aussi verbeux qu'innombrables.

\* \*

Étant à Calcutta, je ne pouvais décemment négliger d'aller jusqu'à Chandernagor, à trente kilomètres en amont sur l'Hougly.

Notre minuscule possession du Bengale a subi des vicissitudes comparables à celles que je résumais en parlant de Pondichéry.

Chandernagor, petite ville fondée en 1673 par les Français, s'était si considérablement agrandie au temps de Dupleix, qu'elle tenta les Anglais. En 1757, l'amiral Watson la bombarde et la prend. En 1763, on la rend aux Français après avoir démoli les fortifications. En 1794, Chandernagor est enlevée de nouveau aux Français pour leur être restituée après les traités de 1815. Depuis lors, on nous y laisse en paix.

La gare est en territoire anglais, à deux kilomètres de la ville. Un gharri me conduisit, par des chemins bordés de cocotiers et de bananiers, jusqu'au centre de la colonie, à l'hôtel de France.

Un après-midi m'a amplement suffi pour faire une petite excursion plutôt mélancolique. Qu'ai-je vu? Beaucoup de vieilles maisons en ruines, envahies par les broussailles; d'autres lésardées, aux



plâtras effrités ou noircis par l'humidité. A part les églises catholiques neuves et deux ou trois hôtels bien propres, comme l'hôtel de France, tout ici donne une impression de ville morte, abandonnée. Le cimetière, dont la grille ouverte semblait m'inviter à entrer, m'a attristé aussi profondément que jadis m'attristèrent les vieux cimetières français de la Nouvelle-Orléans. Mêmes tombes de briques dont le revêtement de chaux s'en va peu à peu, mêmes pierres grises rongées par la mousse, mêmes noms français à demi effacés sur des monuments en pyramide dans le goût du siècle passé.

Enfin ici, c'est encore tout de même la France; les morts dorment encore en terre française dans ce pays que leur initiative, leur labeur a essayé de féconder. Un jour sans doute, à Chandernagor comme sur les bords du Mississipi, le drapeau national sera remplacé par un autre; et sur ce petit coin du delta du Gange perdu au milieu de l'Inde anglaise, il ne restera peut-être plus de nous que ce cimetière où se liront à peine quelques noms gravés sur des pierres assombries par les siècles. Ces tombeaux désuets persisteront comme des témoins de l'époque héroïque et diront pendant de longues années la vitalité, l'esprit aventureux d'une race que la fortune contraire a pu éloigner de l'Inde, mais qui n'est pas, tant s'en faut, dégénérée puisqu'elle a su récemment encore, en moins de cinquante ans, conquérir sur tous les points du globe un vaste empire colonial.

Les propriétaires de l'hôtel de France, M. et

Mme Frantz, sont, avec leur neveu et trois ou quatre fonctionnaires, à peu près les seuls Français de Chandernagor. Vingt-cinq mille Hindous vivent sur notre territoire, qui comprend environ mille hectares. Autrefois l'Angleterre nous payait un tribut de trois cents caisses d'opium, à condition que nous empêchions à Chandernagor la culture du pavot et la fabrication du sel. Aujourd'hui tout cela a disparu. Toutefois, si j'ai été bien renseigné, la colonie, de même que Pondichéry, ne coûterait rien au budget de la France. Une Compagnie anglaise y possède en effet une distillerie d'arak (alcool de cocotier), qui paie à elle seule sept mille roupies d'impôts. Avec cette usine et le reste des contribuables, le percepteur encaisse près de cinq cent mille francs, somme plus que suffisante pour couvrir les frais d'administration. Ne disons donc pas de mal de Chandernagor, puisque Chandernagor ne nous coûte rien et subsiste comme un souvenir du temps où nous faillîmes devenir les maîtres de l'Inde.

La ville française, enfouie sous les cocotiers sur la rive droite de l'Hougly, est surtout une sorte de Bougival très gai, où les Anglais de Calcutta se donnent rendez-vous le dimanche et même pendant la semaine, en joyeuse compagnie. M. Frantz, ancien élève du Conservatoire de Paris, attire chez lui la clientèle par des concerts. « Les Anglais viennent ici cacher leurs fautes », me disait en souriant Mme Frantz. Effectivement, en même temps que moi se balançaient dans des rocking-chairs,

sous la véranda de l'hôtel, deux couples qui, certainement, avaient jugé inutiles les formalités d'un mariage légal.

Selon l'usage, on me pria d'inscrire mes observations sur le registre de l'hôtel. Mes prédécesseurs étaient des touristes que l'Agence Lubin avait amenés à Chandernagor, et surtout des inspecteurs des colonies en tournée. J'exprimai très sincèrement la véritable satisfaction que j'avais eue de me trouver parmi des Français aimables et de parler avec eux ma langue.

Au moment où je me disposais à faire mes adieux à mes compatriotes pour reprendre le train de Calcutta, une grande Anglaise, très rousse, montrant de larges dents proéminentes en touches de piano, me demanda à profiter de ma voiture pour aller, elle aussi, à la gare. Nous fîmes ensemble le voyage de Chandernagor à la capitale. Étant donnés les charmes déplorablement négatifs de ma compagne, notre conversation fut des plus banales, et je demeurai cruellement respectueux.



Je vais quitter le Grand Hôtel de Chowringhee Road, où j'ai vécu plusieurs jours. Confortable de premier ordre, ascenseurs, salle de bains avec eau chaude et eau froide annexée à chaque chambre; deux draps au lit (chose exceptionnelle dans l'Inde). Les menus du dîner sont rédigés en fran-

çais; le cuisinier est probablement un compatriote. Ces menus indisposent visiblement les Anglais et les boys qui servent à table. Ceux-ci, très gênés, incapables de lire ou de retenir les mots français, préfèrent qu'on leur indique seulement le numéro des plats. Un orchestre hindou qui se qualifie vénitien, parce que la maestro est Italien, fait entendre pendant le repas du soir des mélodies contestables.

Ces divers avantages sont compensés par quelques inconvénients. Un proverbe hindou assure qu'un voyage aux Indes enseigne la patience à celui qui en manque et la fait perdre à celui qui en était pourvu. Ce proverbe n'est pas faux. On ferait un assez gros pamphlet si on voulait relever les mille menus inconvénients d'une excursion entre Ceylan et l'Himalaya. Malgré tout, cette excursion est si intéressante, qu'après avoir passablement maugréé dans les hôtels, sur les chemins de fer et ailleurs, on oublie, une fois rentré chez soi, les mauvais moments pour conserver seulement un bon souvenir des curiosités et des merveilles semées sur la route.

Au surplus, on peut rire d'inconvénients qui n'ont rien de tragique, et constituent par contraste un assaisonnement aux joies du voyage.

Pas de sonnettes. Sous prétexte que beaucoup de voyageurs ont avec eux leur propre domestique qui vient s'enquérir de leurs ordres, les managers d'hôtels estiment superflu d'installer des sonneries pour appeler les boys.

• Ceux-ci, les pieds nus, habillés de blanc, avec un large baudrier en travers du corps, sont innombrables, et divisent entre eux le travail à l'infini. On les voit principalement à l'heure du pourboire; on les découvre difficilement à d'autres moments.

Cette multiplicité des boys est évidemment un résultat de la division en castes. Chaque profession, presque, forme une caste dont celui qui l'exerce ne doit pas sortir. Certains travaux sont la spécialité de castes inférieures bien déterminées; les gens d'autres castes ne consentiraient jamais à les exécuter. Il en est ainsi, par exemple, des *sweepers* (balayeurs) et des *scavengers* (vidangeurs). C'est, je crois, Jacquemont, un voyageur français du siècle dernier, qui disait : « Je n'ai que deux assiettes et il me faut un domestique spécial pour les laver! »

Il y a pourtant une caste, la caste des voleurs (*callers*), sur le monopole de laquelle les autres castes empiètent parfois, en dépit de toutes les règles traditionnelles.

Un boy me rapporte le linge que j'ai confié au blanchisseur (*dhoby*). « Combien? — Quatre roupies. »

La quantité de *pièces* que le *dhoby* a purifiées est si minime, que le prix me paraît horriblement surfait. Évidemment le boy veut que je lui paie le double de ce que le blanchisseur a réclamé. J'exige la note. Protestations du boy, qui, très ennuyé, finit par courir chez le *dhoby*. Il revient dix minutes plus tard avec le papier où l'honnête commerçant a écrit : *deux roupies seulement*.

Je simule une vive irritation contre le filou, qui



a essayé de me subtiliser deux roupies. Je menace. Je saisis ma canne comme si j'allais m'en servir. L'homme tremble, se jette à mes pieds. Les autres boys s'ameutent autour de moi. Ceux que je n'avais jamais vus se précipitent les uns sur mes chaussures, les autres sur mes vêtements qu'ils brossent, sur ma toilette qu'ils essuient. Tout ce monde est brusquement épouvanté par la colère du blanc, et, devenu craintif, suppliant, déploie une activité fébrile. L'Hindou a besoin de temps en temps d'être rudement secoué.

En réglant mes dépenses d'hôtel, je remarque que le manager, lui aussi, a fait suivre le nombre de roupies que je lui dois du mot *only* (seulement). Ce naïf *seulement* revient assez fréquemment sur les additions dans les auberges de l'Inde. Il flatte le client, qui peut avec quelque bonne volonté se croire privilégié auprès du caissier.

Je paie avec une banknote de cent roupies. A ma grande surprise, on me prie d'apposer ma signature au dos du billet. Il en sera de même chaque fois que je m'acquitterai avec des banknotes de cinquante ou de cent roupies.

A quoi peut bien servir là-dessus ma signature? Je suis un vagabond inconnu qui, demain, sera loin. Je ne donne même pas mon adresse en Europe ni dans l'Inde. C'est bien mon nom que j'ai écrit sur la banknote; mais un mauvais plaisant écrirait sans la moindre difficulté un nom de fantaisie. Alors pourquoi cette inutile formalité? Mystère!... que je n'essaierai point d'élucider.



Dans cet hôtel modèle, en janvier, matin et soir, toute la journée, portes et fenêtres sont ouvertes. On déjeune, on dîne dans des courants d'air effroyables. Ah! les courants d'air! A Ceylan, on les cherche dans la chaleur suffocante. Mais ici, à Calcutta, la température en hiver est loin de ressembler à celle de Colombo ou même de Madras. En plein soleil, de dix heures à quatre heures, sans doute il fait très chaud; mais à l'ombre, et quand arrive le crépuscule, le vent est froid, dangereux pour l'Européen non acclimaté. Ce vent n'est pas seulement redoutable parce qu'il est froid; il véhicule les miasmes qui s'élèvent dans la buée des marécages du delta. Partout, autour de Calcutta des flaques d'eau croupissent où pourrissent les végétaux, où s'élaborent les germes des infections paludéennes. La fièvre guette le blanc qui passe. Les absurdes courants d'air de l'hôtel, les brouillards empoisonnés du soir me l'ont apportée. Je fuis Calcutta avec des courbatures, des poussées de chaleur aux joues, des frissons dans les reins. Peut-être trouverai-je une atmosphère plus saine dans les montagnes de l'Himalaya, à Darjeeling.

## CHAPITRE VIII

### DARJEELING

Sur le Gange. — Vers le Tibet. — *Darjeeling* ; l'Himalaya; le Kintchinjanga. — Danses tibétaines. — Une conférence. — Les rues de Darjeeling. — Bhotia-Basti. — Temples bouddhiques. — Moulins à prières.

Il est cinq heures du soir. A la Sealdah-Station, sous le grand hall où fument les locomotives, les ventilateurs tournent mais ne parviennent pas à rafraîchir l'air surchauffé. On part. Toujours des flaques d'eau, des cocotiers, des bananiers, des rizières, et de temps en temps des cases indigènes, des cheminées d'usines. Et il en est ainsi jusqu'à ce que l'obscurité tombe.

Vers sept heures, à Damukdiah, on fait évacuer les wagons. Il faut aller sur le Gange prendre un gros ferry-boat, qui mène d'ici à Saraghât sur la rive gauche, à quinze kilomètres en amont. On dîne sur le pont du bateau, qui bientôt se met en marche. Un projecteur électrique placé à l'avant éclaire alternativement les deux rives. Dans le cône lumineux volent au loin des oiseaux blancs que les rayons puissants du phare font paraître phosphorescents. Les mouches lucioles, elles aussi, viennent vrombir autour de la lampe électrique,

qu'elles croient peut-être leur sœur géante brillante comme elles.

Le ferry-boot avance lentement; nous n'atteindrons Saraghât qu'au bout d'une heure.

A bâbord et à tribord, deux matelots hindous jettent sans interruption des sondes pour mesurer la profondeur du fleuve qui varie constamment par suite du déplacement des bancs de sable. A chaque relève de la sonde, les matelots crient, ou plutôt chantent quelques syllabes, toujours les mêmes, et nous progressons dans la nuit, bercés par cette mélodie monotone et triste.

A Saraghât, au haut d'une berge escarpée, le train du North Bengal-Railway attend les voyageurs. Chacun s'installe sur les couchettes, réservées à l'avance par dépêches, de Calcutta. Les compartiments sont pleins, occupés par une bande d'Américains. J'ai lu dernièrement dans les journaux qu'un paquebot a débarqué dans l'Inde sept cents touristes yankees. Ils se sont divisés en *parties* de vingt ou trente, retiennent tout, envahissent tout.

Au réveil nous avons beaucoup roulé vers le nord; nous sommes au pied des premiers contreforts de l'Himalaya, à Siliguri. Il fait froid, ce qui n'empêche pas le manager du refreshment-room de faire déjeuner ses clients toutes portes ouvertes. Tout le monde a arboré le pardessus d'hiver.

A présent, on nous empile dans les voitures sans portes ni vitres d'un petit chemin de fer à voie étroite, et nous voilà de nouveau en route, frileuse-

ment enveloppés dans les manteaux et les couvertures, pour l'Himalaya dont les cimes neigeuses blanchissent là-bas au-dessus des montagnes bleues.

Pendant quelques kilomètres, tant que nous restons en pays plat, jusqu'à Sokna, l'aspect de la campagne est toujours à peu près identique : des rizières, des tamarins, et dans les champs, des gens qui ressemblent aux Bengalis de Calcutta.

Mais à Sokna, avec la montagne commence un monde tout différent. Si, politiquement, c'est encore l'Inde anglaise, ethnographiquement, c'est le Tibet. La Mongolie vient heurter ici les races du Sud. Les habitants des villages sont absolument pareils à des Chinois ou des Japonais. Mêmes faces jaunes aux yeux retroussés, aux pommettes saillantes, au nez camus. Le conducteur du train, avec sa casquette d'uniforme, a l'air d'un officier nippon. Les noms des gares eux-mêmes ont souvent une tournure chinoise. Le long de la ligne, nous passerons à Rook-Tung, Mahoo-Gung, Too-ung, Kurseong.

Nous montons dans une immense forêt d'où nous ne sortirons plus, parmi les bambous géants et de gros arbres inconnus empêtrés dans les lianes. Parfois une éclaircie nous permet d'apercevoir, à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, la plaine de l'Inde, qui, peu à peu, s'estompe dans une buée grise. A mesure que nous gravissons les montagnes, les plantations de thé apparaissent. Des mamelons défrichés en sont couverts de la base au sommet. Au bas des *tea-estates* reluisent



les toits de tôle ondulée des usines. Parfois, nous nous rangeons sur une voie de garage pour laisser descendre un convoi de thé que gardent une demi-douzaine de soldats anglais, la carabine au poing.

Ce chemin de fer de Darjeeling a dû coûter très cher. Partout des travaux d'art considérables ont été exécutés pour enjamber un torrent, retenir des éboulements, éviter des ravins infranchissables. Dans cette forêt interminable où le train zigzague pendant plus de cinq heures, des arbres tombent sur la voie. De grandes précautions s'imposent. Souvent le mécanicien se penche en dehors de sa machine pour s'assurer de l'état de la voie ; mais cette prudence n'est pas suffisante sans doute, car un deuxième employé est assis à l'avant de la locomotive entre les deux tampons, afin de prévenir à temps des dangers qui peuvent surgir.

A certains endroits, le train, au lieu d'avancer, recule sur un plan incliné pour aller rejoindre plus haut une autre ligne parallèle à la première, et reprend ensuite sa marche normale.

A Kurseong, le principal centre des *tea-estates*, des femmes tibétaines ont envahi la gare. Elles offrent des bijoux de cuivre ornés de turquoises, médaillons carrés, colliers, pendants d'oreilles, bracelets. Les figures sont de plus en plus mongoliques et sur les lèvres s'accentue l'éternel sourire des peuples jaunes.

Cinq mille pieds au-dessus de la mer. Le froid est vif. Un rapide breakfast arrosé de thé brûlant nous ranime un peu. Une église catholique érige son

clocher près de la station. Des religieux en robe noire montent dans le train. Les jésuites ont, dans cette région, plusieurs missions, des églises, des écoles.

Mais voici autre chose. Sur des pics dénudés, des constructions bizarres, une enceinte de pierres au milieu de laquelle est posée une sorte de cloche blanche pointue. Autour de cette bâtisse primitive sont accrochées à sept ou huit perches des loques où se lisent des caractères tibétains. C'est un temple bouddhique. Le domaine de Brahma, de Siva et de Vichnou ne dépasse pas les montagnes. C'est Bouddha qui règne depuis l'Himalaya jusqu'au Japon.

Encore près de trois heures dans la forêt avant d'arriver à Darjeeling. Enfin, à un tournant de la ligne, un panorama grandiose se déroule sur des centaines de kilomètres. Cette fois nous sommes en face de la grande chaîne. A nos pieds les coquettes villas de Darjeeling étalent au soleil leurs toits rouges et leurs murailles blanches dans la verdure des arbres ; et plus loin s'élève le terrible rempart, le prodigieux entassement sombre portant dans l'azur comme des nuages les inaccessibles champs de neiges. Quelques tours de roues, et nous stoppons devant la gare qui marque la dernière étape de la civilisation au seuil du Tibet ignoré et farouche.

Une équipe de rickshaws semblables à celles de Colombo est là à notre disposition. Les hommes qui les traînent sont affreux ; visages de chats

furibonds, toque en tricorne, très sale, bottes feutrées à la chinoise, cheveux noirs en une tresse unique rayant le dos.

Nous nous dirigeons tous vers l'hôtel Rockville (les autres sont fermés pendant l'hiver). Il est situé beaucoup plus haut que le chemin de fer, dans la montagne. Pour nous hisser là-bas, les Tibétains s'attellent trois à chaque rickshaw ; l'un d'eux tire, les autres poussent. Ils émettent des *han! han!* lamentables pour bien faire comprendre à leur client que l'ascension est rude et que le pourboire devra nécessairement prendre des proportions anormales.

Ces rickshawmen qui ahanent si piteusement m'ont tout l'air d'hypocrites « tireurs au flanc ».

Pendant qu'ils geignent, je considère leurs femmes. Celles-là ne disent rien, et pourtant elles ont infiniment plus de mal. Chacune a chargé sur son dos une ou deux de nos lourdes valises qu'elle maintient avec une corde passée sur le front. Elles grimpent derrière nous sans se plaindre. Et notre caravane monte, en file, la tête zigzaguant sur les pentes au-dessus de la queue.

A l'hôtel je ne puis retenir une protestation indignée. Les paresseux qui se sont associés à trois pour faire avancer sans grande douleur les rickshaws exigent, d'après le tarif officiel (?), un prix plus que triple de celui que demandent dans l'accablante chaleur les noirs de Ceylan. Révoltant contraste, les pauvres femmes qui ont péniblement gravi les sentiers raides, écrasées comme des bêtes de somme

sous les bagages, n'ont droit, toujours d'après le tarif officiel, qu'à quelques sous, un salaire absolument dérisoire, que je double, à leur grand étonnement. On n'est pas encore féministe au Tibet.

\*  
\* \*

Je suis gelé ; mes compagnons aussi. Nous sommes à plus de deux mille mètres d'altitude, à proximité du plus gigantesque amas de neiges qu'il y ait sur le globe. On fait du feu dans les chambres.

Dès que je me sens un peu réchauffé, je me hâte d'aller admirer les montagnes. Il faut profiter du beau temps, du ciel pur, car souvent les brouillards, les nuages cachent l'Himalaya.

Des avenues bien entretenues courent le long des déclivités. De tous côtés, d'élégants cottages sèment leurs taches gaies dans la verdure. Darjeeling est, de même que Newara-Elya à Ceylan, un *summer-resort* renommé. La haute société de Calcutta n'émigre pas tout entière à Simla avec le vice-roi pendant les mois les plus chauds ; beaucoup de riches Anglais viennent ici se reposer, loin des miasmes fébrifères du delta du Gange.

Le plus haut pic de la terre, le Gaurisankar (mont Everest), ne se voit guère de Darjeeling ; sa pointe seule émerge dans le lointain au-dessus des neiges. Mais ce qu'on a sous les yeux est vraiment une merveille. Je ne pense pas qu'on puisse trouver ailleurs un pareil panorama. De la promenade de

Darjeeling le regard plonge dans une dépression profonde de douze cents mètres. Du fond de cette vallée surgit, en une succession de gradins, une masse tellement formidable, qu'on la croit à quelques kilomètres seulement alors qu'on en est séparé par des lieues. Pour s'imaginer cela, il faudrait supposer le mont Blanc jeté sur les cimes les plus altières des Pyrénées, et apparaissant tout à coup sans qu'aucune autre montagne dissimule la base de cet énorme chaos de rocs et de neiges. Une muraille de plus de sept mille mètres est là pour ainsi dire toute droite devant Darjeeling. Au milieu, trône le Kintchinjanga, la seconde montagne du monde, haute de près de neuf mille mètres.

Lors de mon séjour à Darjeeling, j'eus la chance, très rare, de bénéficier, pendant deux jours sur trois, d'un temps extrêmement clair. J'ai contemplé bien des fois le Kintchinjanga, mais la première vision que j'ai eue m'est surtout restée dans la mémoire. C'était vers le soir, au moment où le soleil déclinant rougissait les neiges des sommets. Plus bas, les ombres commençaient à descendre, étendant sur les rochers, sur le velours vert des forêts un léger voile bleuâtre qui s'épaississait peu à peu dans les profondeurs de la vallée. Au-dessous de moi, des cheminées des villas les fumées s'élevaient verticalement dans le calme. D'un édifice que mon observatoire dominait de deux ou trois cents mètres montèrent dans le grand silence des chœurs de voix mâles. Longtemps les chanteurs invisibles continuèrent à moduler des cantiques



dont les paroles ne parvenaient point jusqu'à mes oreilles. On eût dit un orgue puissant qui tantôt déchainait les solennelles sonorités d'un hymne d'enthousiasme, tantôt donnait à ses notes adoucies la suavité d'une prière. Et il me semblait que cette musique étrange exprimait l'émotion que j'éprouvais moi-même devant le spectacle sublime, mon admiration en face de la souveraine beauté de la nature, mon humilité en face de la force incompréhensible qu'on appelle Dieu.

\*  
\* \*

Le premier soir, le gérant du Rockville Hôtel, un Italien très déluré, voulut faire une surprise à ses nombreux hôtes américains. Il nous convia à une séance de danses tibétaines. Ce fut d'une belle sauvagerie. La représentation eut lieu dans la cour de l'hôtel, à la lueur de torches fuligineuses, secondées par un clair de lune superbe sous lequel scintillaient les neiges des montagnes.

Un tambour, des cymbales, deux instruments de bois tenant de la flûte et de la clarinette, constituaient l'orchestre. Les artistes engagés pour nous récréer furent d'abord deux hommes, le visage couvert d'un masque effroyable, qui poursuivaient un gamin, masqué comme eux. Celui-ci se livrait, pour leur échapper, à des cabrioles extraordinaires. Puis deux énormes tarasques, ouvrant de terribles mâchoires, continuèrent avec l'enfant des exer-

cices analogues. Après les tarasques, vint un homme déguisé en paon. Il s'acharna après l'enfant, abrité, cette fois, sous une carapace de coléoptère monstrueux. Le paon avait des gestes véritablement très gracieux, et la flûte qui accompagnait sa mimique susurrail des sons d'une infinie douceur. Il y avait dans cette pantomime, dans cette musique un incontestable raffinement qui s'alliait mal avec la barbarie des autres *numéros*.

Des danseurs, masqués toujours, tournoyèrent ensuite en chantant une mélopée très vague où les syllabes *aah! hii! ô-ô-ô-ô-ô!* se répétaient sans cesse comme un ululement de bête. La fête se termina par un cocasse quadrille de faux cavaliers chevauchant des bucéphales de carton. Il était temps que le spectacle finît, nous battions la semelle pour résister à une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro !

Au dîner, les boys, qui glissaient nu-pieds sur le pavé de la salle à manger, ne paraissaient pas souffrir du froid. Il est vrai qu'ils étaient Tibétains, acclimatés, par conséquent, aux rigueurs de l'hiver himalayen. Près de moi, un Japonais souriait, satisfait de voir autour de lui ces gens à faces mongoles qui lui ressemblaient comme des frères.

\*  
\* \*

Le lendemain, le manager, décidément très débrouillard, nous offrit une autre soirée. Ce fut,

après le dîner, une conférence avec projections. Il nous raconta très longuement, avec photographies à l'appui, la tentative d'ascension du Kintchinjanga qu'il avait faite l'année précédente. L'entreprise n'avait d'ailleurs que très partiellement réussi ; les escaladeurs de montagnes n'avaient pu monter qu'à environ six mille mètres et avaient ramené mort un des leurs.

J'aurais préféré moins de danses tibétaines, moins de conférences, et un lit plus à mon goût que celui sur lequel j'essayai en vain de dormir. Le matelas, aussi dur qu'une planche, n'en avait pas la surface plane. Il conservait, précieusement moulée, la forme de différents prédécesseurs qui, hélas ! n'étaient pas taillés exactement à ma mesure !

\*  
\* \*

Après le grand spectacle des montagnes, ce qui m'intéressa le plus à Darjeeling, ce fut le va-et-vient des Tibétains. Ma fièvre ne me permettait pas de sauter à bas de mon lit à quatre heures du matin pour aller à Tiger-Hill assister au lever du soleil sur le Kintchinjanga et l'Everest. Je me contentai de regarder dans la journée, au soleil, l'effrayant Himalaya.

Le reste de mon temps, je le passai sans ennui dans les rues de Darjeeling et aux environs. Un dimanche, je me rendis au marché, dans la partie basse de la ville. Je renonçai à la rickshaw, et pris

une chaise à porteurs en forme de barque. Les voitures doivent être bien rares car je ne me souviens pas d'en avoir vu une seule pendant les trois jours que je vécus parmi les Tibétains. Comme les routes n'existent pour ainsi dire pas, en dehors des avenues qui desservent les cottages, les transports se font surtout à dos de femmes.

Le long des allées, des fossés en pente très forte charrient les eaux sales des villas par un procédé assez original que je n'ai vu nulle part ailleurs. De distance en distance l'eau des nombreuses sources est amenée au-dessus du ruisseau par un tuyau. Au lieu de la laisser simplement couler en un mince filet qui ne nettoierait qu'insuffisamment, on fait arriver l'eau dans des cuves de zinc qui basculent sous un axe. Dès que la cuve est remplie, le poids de l'eau la renverse brusquement. Il se produit ainsi une violente chasse qui entraîne les ordures sur les pentes jusqu'au bas de la montagne.

Au marché, j'ai pu pendant quelques heures me croire en Chine. Rien que des types mongoliques; joues aiguës, yeux bridés; tresse unique de cheveux tombant sur le dos des hommes; tresse double ramenée sur la poitrine des femmes à la façon des Indiennes d'Amérique.

Pas de voitures sur ce marché tibétain; ni chevaux, ni chameaux. Ce sont les femmes qui remplacent bêtes et véhicules. Elles arrivent courbées sous des hottes de jonc dont elles font peser tout le poids sur leur tête au moyen d'une corde qui leur barre le front.

Elles se parent de bijoux barbares : du cuivre grossièrement ciselé orné de turquoises presque brutes. A leur cou pendent des médaillons carrés contenant des prières en langue tibétaine, des colliers énormes de boules dorées et de filigrane d'or. A leurs oreilles se balancent des pendeloques de cuivre et de turquoise toujours si lourdes qu'elles ne sont pas accrochées au lobe qui se déchirerait sous leur pesanteur; un cordon passé autour du pavillon les soutient.

Beaucoup portent des bracelets qui sont de gros coquillages blancs percés en leur milieu d'un trou où s'introduit le poignet.

Quelques-unes de ces femmes sont assez jolies. Elles ont le bon esprit de laisser à leurs pieds leur forme naturelle, au lieu de les torturer comme les Chinoises; ils sont nus ou bien chaussés de bottes à épaisses semelles de feutre.

Mais combien ont le visage aplati des Kal-mouks! Et, laides ou jolies, quelle singulière manie ont-elles de se peindre la figure de petits points rouges qui semblent des éclaboussures de sang, et de se coller sur les tempes de larges disques noirs qui ne rappellent que de bien loin les *mouches* de nos élégantes du dix-huitième siècle?

Pas de ces beaux vases de cuivre qui luisent au soleil dans les villes hindoues; mais seulement de ternes calebasses découpées dans un cylindre de bambou.





J'ai retrouvé l'après-midi une partie des gens du marché au village de Bhotia-Basti, dans la montagne, à quelques centaines de mètres au-dessous de Darjeeling. Ils vivent là dans des masures de terre glaise couvertes tantôt à la mode ancienne, de feuilles sèches, tantôt, à la mode nouvelle, de cette tôle ondulée qui sévit furieusement dans toute l'Inde anglaise depuis Ceylan jusqu'à l'Himalaya.

Pas de route entre Darjeeling et Bhotia-Basti. Seulement des sentiers tortueux où l'on dégringole sur les cailloux qui roulent.

A mi-chemin un petit oratoire bouddhique où je n'ai point pénétré. C'est, comme ceux que j'avais aperçus le long du chemin de fer sur les sommets, une sorte de cloche de pierre barbouillée de chaux, au milieu d'une enceinte circulaire bariolée de quelques dessins, figures de Bouddha, écritures tibétaines. A quatre perches sont fixés des lambeaux d'étoffes; d'autres loques flottent sous des cordes tendues entre les perches. Ce sont des prières, que la brise agite sans cesse, des prières perpétuelles par conséquent, bien commodes pour les fidèles qui font travailler le vent à leur place.

Le bouddhisme est au Tibet assez différent de ce qu'il est à Ceylan et dans les autres régions de l'Asie où continue à prospérer la religion de Gautama. Au Tibet le bouddhisme a un pape, le Grand

Lama de Lhassa, tout-puissant dans les contrées restées presque impénétrables du haut Himalaya. Les prêtres se nomment comme lui les *lamas*. Le culte est déshonoré par d'absurdes superstitions appropriées à la mentalité inférieure des populations primitives des hauts plateaux.

Les prières automatiques sont une des spécialités du bouddhisme tibétain. Un peu plus bas que l'oratoire modeste dont l'accès m'avait été refusé, j'ai pu entrer dans un vrai temple bouddhiste. Ce temple n'a aucune apparence particulière. C'est une maison quelconque au premier étage de laquelle réside le lama. Le sanctuaire est au rez-de-chaussée ; le caractère sacré de l'édifice ne se révèle que par des perches le long desquelles claquent au vent des loques-prières.

Le lama de Bhotia-Basti ne dédaigne pas le bakchiche des profanes. Il a fait imprimer en anglais et en tibétain un prétendu règlement. Ce règlement m'a appris que les offrandes des visiteurs sont destinées exclusivement à l'entretien du temple. Le lama a eu une trouvaille ingénieuse ; il spéculé sur la vanité des curieux. Chacun doit écrire lui-même sur un registre, avec sa signature, le chiffre de l'obole qu'il a laissée pour les besoins du culte.

Ce prêtre avait toutefois trop de dignité pour me guider lui-même dans sa pagode. Il se contenta d'ouvrir la porte et s'en remit à un petit garçon qui m'accompagnait du soin de me montrer les richesses contestables de la maison de Bouddha.

C'est un antre très sombre, à peine éclairé par d'étroites ouvertures. Des statues de Cakya-Mouni d'un art très rudimentaire, des images colorées, quelques sièges pour les prêtres, des trompettes, des tam-tams, des clarinettes, constituent à peu près tout le mobilier. Une demi-douzaine de vases de cuivre pleins d'eau sont placés auprès des statues ; — l'eau bénite des bouddhistes probablement. — Dans des casiers, des paquets enveloppés de toile font penser à quelque succursale d'un mont-de-piété. Ces paquets renferment des textes sacrés. C'est la bibliothèque des lamas.

Les meubles les plus remarquables — tous ustensiles à prières — sont à l'extérieur et à l'entrée du temple. D'abord les perches qui tendent au souffle du vent leurs loques blanches chargées de supplications. Puis, derrière le sanctuaire, sept ou huit rouleaux ornés d'inscriptions, virant sur un axe vertical. Ceux qui ne peuvent réciter par cœur leurs prières, ceux qui ne savent pas lire, n'ont qu'à mettre en mouvement ces appareils qui implorent pour eux les Bouddhas impassibles.

Près de la porte, un cylindre du même genre, dix fois plus volumineux, réalise le triomphe du machinisme appliqué à la religion. Celui-là est muni d'un compteur. Chaque fois qu'un tour est accompli, une prière est terminée ; un déclanchement agit sur un marteau qui frappe une cloche sonore.

Dans les rues de Darjeeling des femmes vendent un moulin à prières plus simple susceptible d'être

utilisé chez soi et même en voyage. On dirait un jouet d'enfant ; une petite roue creuse contenant une oraison imprimée sur un morceau de papier tourne au bout d'un manche comme une crécelle.

\*  
\* \*

Je ne suis pas resté assez longtemps à Darjeeling pour guérir ma fièvre. Le jour de mon départ j'ai rencontré à l'hôtel un autre fiévreux, M. G..., consul général à Calcutta. Il se portait autrefois admirablement, me disait-il ; mais depuis qu'il habite Calcutta, les variations de température et les pestilences du delta l'ont rendu constamment maladif.

Nous nous consolons réciproquement en songeant que ni l'un ni l'autre nous ne sommes condamnés à passer le reste de notre existence dans la capitale de l'Inde britannique.

Puis je subis l'assaut effronté des innombrables boys de l'hôtel. Ces lascars ont ciré chaque matin mes bottines à la manière indigène, en caressant légèrement la poussière avec un torchon sale.

Enfin, c'est de nouveau la descente vers les plaines de l'Inde. La chaleur revient à mesure qu'on se rapproche du Gange. Le lendemain à cinq heures du matin je suis à Saraghât. A cette heure, qui n'est pourtant point celle des repas plantureux, je fais honneur sur le pont du ferry-boat à un solide breakfast, qu'il faut bien accepter à ce moment

puisque je ne pourrai le trouver ailleurs en temps convenable.

La traversée du Gange a lieu cette fois en pleine lumière. Le fleuve est immense. Au delà de son lit s'étendent à l'infini au nord les boues détrempées par ses débordements.

Quelques heures plus tard je suis de retour à Calcutta d'où je partirai le soir même pour Bénarès.



## CHAPITRE IX

### BÉNARÈS

En chemin de fer. — *Bénarès*. — Le *cantonment* anglais. — Le palais de Vyzianagram. — Le temple des singes. — Le temple d'or. — Les ruelles. — Une bayadère. — Les ghâts du Gange. — Dans les faubourgs.

Neuf heures du soir. A la gare d'Howrah. J'ai retenu une couchette inférieure ; sage précaution, car toutes les places portent sur une petite pancarte le nom des futurs occupants.

Arrive un Hindou habillé à l'européenne. Comme les Anglais qu'il imite, il amène avec lui sur les têtes d'une armée de coolies quatorze caisses ou valises de calibres variés. (Je les ai comptées.) Son boy déploie le lit, tâche de caser les encombrants paquets. Je le laisse opérer. J'ai remarqué que la place qu'il vient de s'octroyer est retenue par le major K... Dans sa précipitation l'Hindou ne s'en est pas aperçu. Le voilà installé. Il pousse un soupir de satisfaction. Tout à coup ses regards tombent sur le bout de carton. Profonde stupeur ! Je lui montre les autres papiers ; tous les sièges sont réservés, et pour des officiers, encore ! Vite il rappelle les coolies, et, en proie à une peur intense, replie bagages pour s'en aller loger ailleurs.

Je regrette que le major K... ne l'ait pas trouvé dans son box. Le voici qui se présente, le major K... Il est en smoking, il a la face congestionnée, le verbe haut d'un gaillard qui a bien dîné et qui a fortement arrosé son dîner. Il invective ses coolies en hindoustani, fait un tapage de tous les diables parce que son domestique ne parvient pas à arrimer dans le compartiment ses douze colis. (Je les ai comptés aussi.) Il interpelle violemment son vieux boy : « *Bouddha! Bouddha!* » Bouddha est habitué sans doute à ces vociférations ; il reste calme comme le grand philosophe dont son maître lui donne le nom (1).

Un troisième voyageur monte ; c'est le captain L... Plus placide celui-là. Moins empêtré de colis que son camarade. Grâce à lui et au vieux Bouddha, tout finit par s'arranger.

Mais le major me regarde d'un air hostile, et considérant la carte qui marque ma couchette : « *T'is your name?* » dit-il, pour engager la conversation. — *Yes, it is my name.* » Et après une pause : « *You are a German?* » L'éternelle question qui me sera tant de fois posée. Les Français sont rares dans l'Inde et l'Européen non Anglais est pris tout de suite pour un Allemand.

Je rassurai le major K... Plus perpicace que la matrone de Tanjore il voulut bien admettre que j'étais Français. Son attitude changea. Il me parla d'*ennteinte cordiaule*, et, pour excuser sa question

(1) *Bouddah* signifie aussi, en hindoustani, *vieillard*.

agressive du début me dit : « Nous n'aimons pas les Allemands. Nous croyons qu'ils se préparent à nous faire la guerre. Qu'en pensez-vous en France? » Et la conversation continua jusqu'à l'heure tardive où nous estimâmes qu'il était temps de se coucher.

Les deux officiers regagnaient leur garnison dans le nord de l'Inde après avoir dépensé à Calcutta un mois de permission. Le major avait presque fini ses années de service ; il devait dans quelques semaines rentrer définitivement en Angleterre, — avec grand plaisir, affirmait-il. — Depuis vingt-cinq ans, il était dans l'Inde ; plusieurs fois il était passé à Bénarès et n'avait jamais jugé à propos de s'y arrêter une journée. Il n'avait presque rien vu des autres merveilles du pays ; tous ses congés il les avait consacrés à d'interminables parties de tennis et de polo à Calcutta ou à Bombay avec des amis ayant les mêmes goûts que lui.

Le major K... avait très chaud sans doute, car il s'allongea sur sa couchette après avoir ouvert toute grande derrière sa tête la vitre du wagon. Par cette fenêtre souffla toute la nuit un vent très dur qui avait dû caresser les neiges de l'Himalaya.

Le matin, pendant que son ami ronflait dans le courant d'air qui touchait son crâne apoplectique, le capitaine L... entra à son tour en conversation avec moi. Il se plaisait mieux aux Indes que le major et se proposait même d'y demeurer lorsqu'il aurait sa retraite.

Et pourtant, dans le Punjab où il était en garnison, le climat est loin d'être sain. Comme je lui par-

lais de la fièvre qui ne me quittait guère depuis plusieurs jours, il ne s'en montra nullement étonné. Dans le Punjab, région très humide comme le Bengale, où abondent les rizières et les marécages, la fièvre règne constamment. Il y a deux ans, plus de la moitié de la population fut gravement malade ; les usines, les chemins de fer durent chômer. Le capitaine me donna très obligeamment divers renseignements qui me furent utiles plus tard à Peschawer, à la frontière indo-afghane.

Je quittai mes compagnons à Moghal-Saraï. Bouddha vint réveiller son maître qui acheta à un marchand établi dans la gare plusieurs grands vases de cuivre repoussé et doré fabriqués à Bénarès.

Depuis notre rencontre le major K... a dû retourner en Angleterre. Il a emporté dans ses malles les vases qu'il s'est procurés à la gare de Moghal-Saraï ; mais il aura vécu vingt-cinq ans dans l'Inde sans avoir mis les pieds dans la ville sainte du brahmanisme que moi, simple passant, je me ferais un crime de ne pas avoir vue.

\*  
\* \*

La station de Bénarès est bien loin de la ville hindoue, aux environs du *cantonment* anglais. Ce *cantonment*, c'est, comme toujours, l'Angleterre transplantée en Orient. Des clochers d'églises protestantes se dressent au-dessus des arbres ; des cottages, quelques hôtels se blottissent dans la ver-

dure. Au fond d'une pelouse, des monuments pseudo-gothiques, des tours massives crénelées, des fenêtres ogivales, un collège ou une high court, sur le modèle des palais officiels de toutes les villes anglaises.

Dans la cour d'un de ces édifices tout britanniques des jeunes gens à face bronzée jouent bruyamment. C'est le collège hindou fondé par Mme Annie Bezan. Mme Annie Bezan a eu l'idée bizarre d'adopter — dans une certaine mesure seulement, je suppose — la religion des Hindous. C'est une originalité peu louable assurément. Mais ce qui vaut mieux, c'est sa généreuse philanthropie qui permet de donner à des centaines d'indigènes l'instruction et la culture anglaises. Tout le monde à Bénarès la respecte et l'admire, me dit le guide musulman Ahmed qui m'accompagnait dans mes promenades.



Avant d'entrer dans la cité sainte, Ahmed tint à me montrer le palais du rajah de Visyanagram. Je me laissai faire sans grand enthousiasme, sachant bien ce que sont généralement ces demeures des nababs asiatiques. Le rajah, il est vrai, réside le plus souvent à Delhi et le palais qu'il possède près de Bénarès n'est en somme qu'une belle maison de campagne.

Dans un grand jardin assez bien entretenu, non



loin du Gange, s'élèvent quelques bâtisses et, isolée sur un espace gazonné, une construction carrée sans style bien défini.

Près du palais, un petit kiosque ouvert sur tous ses côtés — un plafond soutenu par des colonnettes — a une destination assez inattendue. Quand il pleut, le rajah vient s'accroupir sous cette espèce de dais afin de bien voir tomber l'eau et de respirer l'air rafraîchi sans risquer d'être mouillé.

Presque toutes les chambres renferment un mobilier absolument occidental, des fauteuils rouges et dorés, des gravures anglaises de sport, toutes sortes d'objets disparates sans aucune valeur artistique qui pourraient garnir quelque hôtel meublé de Paris resté intact depuis le règne de Louis-Philippe.

La plus belle pièce est la salle à manger où, bien entendu, pend l'inévitable lustre de cristal si apprécié des Orientaux. Cette chambre est très élevée. A la partie supérieure des murs une niche est dissimulée par un joli moucharabieh de bois sculpté. C'est derrière cette grille que la femme du marajah, la *rani*, regarde sans être vue lorsque son mari donne une réception.

Les dames hindoues n'assistent pas en effet aux repas ni aux fêtes. Dans les castes riches où les femmes n'ont point à exécuter des travaux qui les obligent à paraître en public, elles ne sont visibles que pour les membres de leur famille. Pour les autres elles sont *purdah* (1).

(1) Du mot *purdah*, qui signifie *rideau*.

Elles se cachent chez elles, ne voient ce qui se passe entre leur mari et des étrangers qu'à l'abri d'un moucharabieh discret ou par la fente d'un rideau. Dans la rue, elles ne sortent que voilées, dans une voiture ou une chaise à porteurs hermétiquement fermée.

L'influence musulmane a sans doute amené les Hindous des hautes castes à soumettre leurs épouses à cette claustration. Ces malheureuses devraient, penserait-on, envier la vie libre des femmes de condition humble ; mais, telle est la puissance de la vanité, que, loin de souffrir d'être *purdah*, elles s'en glorifient, parce que c'est l'indice d'une situation sociale supérieure !

Et puis, il n'est pas dans le tempérament des Orientaux d'attribuer à la femme la prépondérance peut-être excessive dont elle jouit chez les peuples d'Europe. C'est, je crois, M. de Guerville qui raconte dans un ouvrage sur le Japon la petite anecdote suivante. Un diplomate français reprochait à un personnage de la cour nippone la place très infime occupée par les femmes dans la haute société japonaise et la comparait avec le rôle social si important que joue la femme dans nos pays d'Occident. Le Japonais lui répondit en souriant : « Ah ! oui, je comprends ! *When we marry we take a head servant; when you marry, you become one!* » (Quand nous nous marions, nous prenons une première servante ; vous, quand vous vous mariez, vous devenez premier domestique !)



A l'ouest de la ville, nous nous arrêtons quelques instants au temple de Durga (autre nom de la déesse Kali). Un étang où flottent des nénuphars ; des escaliers, une plate-forme sur laquelle le temple dresse la pyramide de son gopuram ; une enceinte de grès rouge, et sous le gopuram un pavillon porté par des colonnes sculptées, avec une cloche qui pend sous la voûte. C'est à peu près tout ce que comporte ce sanctuaire de la déesse exterminatrice.

On sacrifie ici des chevreaux comme au kalighât de Calcutta ; mais ces hécatombes sont rares ; on ne marche pas dans le sang ; on ne voit nulle trace de meurtre sur les dalles.

Il semble que ce temple ait changé de destination. Kali est oubliée ; les singes l'ont remplacée. C'est leur temple vraiment, le Monkey Temple, comme disent les Anglais. Sans doute ils sont venus peu à peu pour boire l'eau de l'étang sacré, pour grimper aux branches des tamarins ; puis ils ont été plus hardis, ont envahi l'édifice. Ils sont là par centaines, qui se poursuivent sur les fûts des colonnes, s'agrippent aux sculptures dont ils paraissent faire partie, s'assoient sur les marches, y grignotent les grains de mil que les prêtres et les dévots leur distribuent.

Les Hindous les laissent tranquilles et les nourrissent. Ils songent à Hanouman, le chef des singes

de Ceylan qui aida Rama à vaincre Ravana, le géant de Lanka, dans les siècles légendaires. Ils ne gênent personne, après tout, ces braves monkeys. Décoration vivante, ils ne sont pas plus laids que les personnages ciselés sur les piliers et la pyramide du temple. Et puis ils sont un excellent prétexte aux brahmes pour demander au voyageur un bakchiche supplémentaire, dont bêtes et gens profiteront.

\*  
\* \* \*

Nous voici dans Bénarès. Les rues pourraient être aussi bien celles de Damas ou du Caire, avec leurs maisons blanches à premier étage surplombant, et leurs fenêtres garnies de moucharabiehs. Mais les voitures qui roulent doucement dans la poussière, les gracieuses *ekkas*, sont bien spéciales à cette région de l'Inde. Quelques planches étroites posées sans ressorts sur deux roues ; sur les planches, quatre montants de bois qui s'infléchissent au sommet et soutiennent des voiles rouges et blancs, sorte de baldaquin plus ou moins riche, plus ou moins doré. Sur ce véhicule s'accroupissent cinq ou six individus qui se serrent les uns contre les autres dans un espace où deux Européens auraient peine à se maintenir. Elles défilent, les *ekkas*, dans les rues, sur les places, comme une étrange procession de dais au dôme arrondi, sous lesquels on cherche des statues de saints.

Le cocher a mis à l'ombre sa voiture. Ahmed me dit qu'il faut descendre. Les ruelles où nous allons nous engager à présent sont trop petites pour qu'une *ekka* même essaie d'y circuler.

D'abord, nous entrons dans une cour, entourée de murailles blanches très hautes. A une grande perche s'accroche un juchoir où des pigeons se reposent. On les respecte ici comme on respecte les singes au temple de Kali. Des escaliers dévalent vers une autre cour plus rétrécie, ombragée par des tamarins. Là, une margelle de pierres ciselées s'incurve autour du puits de la Science, le *Gyankup*. Sur l'origine de ce puits, les légendes varient. Les brahmes racontent que le pied de Vichnou en a jadis heurté le bord ; d'autres traditions plus vraisemblables, parce qu'elles sont plus récentes, veulent que le symbole sivaïque, le lingam, y ait été précipité, lors de la destruction du premier temple qui fut bâti en cet endroit.

Un dais de pierre rouge recouvre l'orifice. Des hommes, des femmes viennent y jeter des fleurs ; les jasmins, depuis des siècles, pourrissent au fond du trou. Des pèlerins puisent de l'eau sainte dans cet admirable bouillon de culture microbienne.

A deux pas du puits, Siva-Taureau, peint en rouge, les considère du haut d'une estrade de granit. Au-dessus du taureau un panka se balance pour rafraîchir l'animal.

Nous sommes dans la cour du Temple d'or. Dans le sanctuaire nul profane ne doit pénétrer ; mais mon guide m'a fait signe de regarder rapide-



ment par une fente de la muraille. Il y a là un rassemblement de femmes qui prient au-dessus probablement d'un lingam que je ne puis voir. Comme au Monkey Temple, une cloche est suspendue à la voûte d'un pavillon à colonnes ; un brahme de temps en temps l'agite. Et les fleurs tombent en même temps que les prières sur l'emblème phallique. Il y en a partout, des fleurs ! Au cou des femmes ; sur leurs cheveux ; le pavé en est jonché.

Nous sortons dans une ruelle obscure qui n'a même pas un mètre de largeur. Un autre petit temple s'y dissimule, dédié, celui-là, à Sanishar, la planète Saturne, une statue sans corps, simple disque de métal formant une tête d'où pendent sur des voiles noirs des guirlandes de fleurs.

En face du Temple d'or, nous montons au premier étage d'une maison. C'est de là seulement que s'aperçoivent les toits du temple. On les toucherait presque par-dessus la rue. Un dôme qui ressemble à un mamelon est flanqué de deux tours coniques, les *sikras*, faites d'une multitude de clochetons rassemblés en pyramide. Le dôme et l'une des *sikras* sont dorés. C'est le rajah de Lahore, Ranjit Singh, qui au siècle dernier paya cette dorure.

Ce dôme, ces deux clochers représentent sans doute la Trinité brahmanique, la *Trimourti* hindoue : Brahma, Vichnou, Siva.

De mon observatoire je vois de nouveau dans l'intérieur du sanctuaire le grouillement confus des fidèles, entrant, sortant, semant des fleurs. La

rue en est pleine, de ces fleurs jaunes tombées des guirlandes des femmes, des éventaires des marchands. On les piétine, on glisse dessus.

A peine avons-nous avancé de quelques pas dans la ruelle sombre, que déjà Ahmed m'a poussé encore dans un temple. On en trouve partout, dans ces boyaux tortueux. C'est le temple d'*Anapurna*, la déesse qui nourrit (1). Ici non plus, je ne suis admis que dans la cour. Des vaches, très calmes, s'y promènent ; ces bonnes pourvoyeuses de lait et de beurre symbolisent la divinité distributrice des aliments. Elles déposent au hasard sur les dalles leur bouse sacrée que maints croyants recueillent pieusement.

Après le sanctuaire d'*Anapurna*, un autre nous sollicite, le plus opulent de tous. Ah ! les belles colonnes de pierre sculptée, les arcades élégantes, les fleurs, les personnages minutieusement ciselés dans le granit grisâtre ! Il a coûté bien des roupies, ce temple-là ! C'est le *Beggar Temple*, me dit le guide, le temple du mendiant. Oui, c'est un mendiant qui a consacré ses économies à la construction de ce monument somptueux. Je n'en suis point surpris. L'inlassable mendicité des Hindous doit finir par atteindre des résultats très remarquables. Le mot *bakchiche* n'est pas hindou, il vient des Arabes d'Égypte et des Turcs d'Asie Mineure, mais il a trouvé dans l'Inde sa terre d'élection. Il n'y a certainement pas sur le globe de peuple plus mendiant que celui de l'Hindoustan.

(1) De *anna*, nourriture, et *purna*, rempli.

\*  
\* \*

J'ai vu assez de temples, qui tous, plus ou moins, se ressemblent. Si je voulais faire une visite à tous ceux que renferme la ville sainte du brahmanisme, il me faudrait des semaines et des mois. Bénarès en possède plus de deux mille !

Errons donc par les rues, par les ruelles plutôt, qui serpentent en tout sens dans ce quartier du Temple d'or.

Partout des niches creusées dans les murs, ou bien débordant tellement sur la rue, déjà trop étroite, qu'involontairement on frôle les parois du labyrinthe sinueux dans lequel on s'est aventuré. Dans ces niches, d'absurdes bonshommes informes surgissent parmi les débris de fleurs, gluants et noirs de la graisse des oblations, Vichnous et Sivas rougis d'ocre, et l'éternel Ganesh bedonnant, foetus monstrueux dont l'appendice nasal est une trompe d'éléphant ; lingams de toutes tailles, noirs ou blancs, accompagnés du taureau sivaïque, Kalis effroyables brandissant une tête coupée dont un groupe d'adorateurs boit le sang qui ruisselle ; dieux inconnus et innombrables, tapis comme des crapauds visqueux dans des chapelles noirâtres.

Elles sont fixées sur les murs, ces statues ; elles s'offrent aussi aux pèlerins sur les tables des marchands, qui barrent à moitié le chemin où l'on ne

peut plus marcher qu'à la file indienne. L'ombre de ces rues, où jamais le soleil ne verse ni sa chaleur ni sa lumière, est aggravée encore par les balcons de bois qui se rejoignent presque d'une maison à l'autre.

Seules, des lueurs fauves trouvent ces demi-ténèbres devant les boutiques où se vendent les vases de bronze et d'or, lotas vulgaires destinées aux oblations rituelles et aux besoins du ménage, mais d'un galbe toujours charmant, vases de Bénarès de pur luxe, de toutes dimensions, énormes parfois, dont le cuivre repoussé, grossièrement ciselé, s'efforce de reproduire des arbres, des cerfs, des chiens, des fleurs, en un enchevêtrement indébrouillable qui rappelle le fouillis des sculptures religieuses sur les pyramides des temples, et dont l'éclat « gueulard » séduit souvent les amateurs peu cultivés.

Que de lingams, de bracelets de clinquant, de dieux-poupées découpés dans le bois ou la pierre par des artistes enfantins !

Le guide, naturellement, me conduit chez les marchands d'étoffes. Il escompte les bonnes commissions qu'il touchera, s'il réussit à faire acheter très cher par le voyageur carpettes précieuses et voiles de soie lamés d'or et d'argent.

Ces commerçants ne siègent pas devant leurs maisons, comme de modestes mercantis. On gravit des escaliers en échelle, où l'on se retient à des rampes de cordes, pour aller les trouver dans les chambres du premier étage, pièces basses, mal

éclairées, où les tissus coûteux sont recelés dans de solides armoires.

Je laisse étaler devant moi, sur le parquet, sur des tables, sur des chaises, les broderies, les soies, les tapis de la plus étrange fantaisie. On me demande des prix évidemment exagérés que je suis d'ailleurs invité à discuter. Mais je ne me sens pas disposé à marchander pendant des heures pour obtenir des rabais sensationnels. Et puis, vraiment, on n'y voit pas assez dans l'obscurité de ces chambres. Les défauts qui ne m'apparaissent pas dans ces magasins ténébreux me choqueraient peut-être quand je voudrais faire chatoyer au soleil les brocarts et les soies.

J'abandonne les silk-merchants et me revoilà dans la ruelle. Les marchands de vases de bronze me tirent par la manche pour me montrer les splendeurs de leur boutique. Pourquoi donc n'ai-je que des regards ironiques et dédaigneux pour ces grandes amphores aux dorures si éblouissantes, aux ciselures si abondantes et si touffues? Tous les gentlemen les admirent, paraît-il. Et moi qui aime mieux acheter chez le chaudronnier voisin une simple lota de cuivre qui n'a ni repoussés ni ciselures, ni dorures, et dont toute la beauté est dans sa forme harmonieuse et pure! Les marchands ne me comprennent pas, mon guide non plus. Tant pis pour eux!





Un bruit sourd de tam-tam qu'accompagne le chant d'une viole hindoue, d'une *vina*; des sons un peu grêles, mais très doux, quelque chose comme la musique aigrette et vieillot d'un clavecin.

Une bayadère, la première que je rencontre, attend que je m'approche pour danser. Ses pieds nus sont chargés d'anneaux d'argent; sur sa poitrine brimballent des bijoux barbares, colliers, plaques de métal, monnaies en guirlandes. D'autres cercles pendent à ses narines, se balancent à ses oreilles. D'autres orfèvreries encore s'entre-choquent sur son front, des bracelets luisent sur ses bras de bronze.

Pendant quelques minutes, la fille danse, très lentement, tout son corps ondulant, serpentant, vibrant depuis les orteils jusqu'au bout des doigts couverts de bagues. Une *nauch-girl*, me dit Ahmed. J'en verrai d'autres plus tard dont les mouvements très sobres seront les mêmes. Ces bayadères de la rue ne sont pas inférieures aux autres, à celles que les Hindous riches paient des prix exorbitants quand ils s'amuse à ce qu'ils appellent un *nauch*. Les Européens qui ont été conviés à ces séances de chorégraphie sont tous d'avis qu'elles sont loin de valoir les sommes excessives exigées par les artistes ou leurs barnums.

Pourquoi donc ces prix absurdes pour un *nauch*? La première raison, c'est que les danseuses vrai-

ment estimées sont généralement des sortes de religieuses au service d'un temple brahmanique. Lorsque les Portugais sont passés dans l'Inde, ils leur ont donné le nom de bayadères (*balhaderas*), mais, pour les Hindous, ce sont les *devadasi* (esclaves des dieux). Elles appartiennent au personnel des pagodes. Dans une basse caste, celle des tisserands (les *kaikolen*), chaque père de famille a le devoir de consacrer aux temples une de ses filles.

Ce caractère sacerdotal des *devadasi* justifie déjà un peu le prix élevé de leurs danses.

Il y a encore, me semble-t-il, d'autres motifs. D'abord, les Hindous veulent que les danseuses soient vêtues de costumes très luxueux, qu'elles soient parées des soies les plus précieuses, des bijoux les plus beaux. De plus, ils font durer le *nauch* une nuit entière. Pendant six ou sept heures, les danses recommencent sans cesse, toujours identiques. Un Européen, après vingt minutes de ce jeu, est lassé de sa monotonie et s'en va. Mais l'Hindou, lui, s'en grise, s'en abrutit, comme s'il absorbait par les yeux et les oreilles je ne sais quel opium. On conçoit que les oripeaux des bayadères et aussi les fatigues extraordinaires qu'on leur impose méritent une rémunération exceptionnelle.

\*  
\* \*

Les ghâts du Gange à Bénarès ! Rien que cela vaut la peine d'entreprendre le voyage de l'Inde ! Mais comment rendre l'inoubliable vision ?

Il est huit heures du matin ; le soleil est chaud, le ciel est bleu ; bleue aussi l'eau du Gange qui reflète le ciel. A l'ouest de la ville, au Dasaswahmed Ghât, une barque bizarre, la *badegia*, oscille sur sa coque. Elle est pontée, très haute. Sur le pont, deux ou trois chaises d'osier. Sous cette plateforme, par des ouvertures en forme de fenêtres, passent les avirons des bateliers. Bientôt les rames s'agitent, et devant mes yeux lentement défile le spectacle le plus curieux et le plus grandiose peut-être qui puisse se voir dans l'Inde brahmanique.

Le Gange, disent les Hindous, prend sa source dans la tête de Siva. C'est le fleuve sacré dont l'eau purifie les corps et les âmes. Ceux qui ont le bonheur de rendre sur ses bords le dernier soupir seront reçus dans le lieu de délices paradisiaques, le *kaïlas*. Il y a plus de deux mille cinq cents ans que Boudha lui-même vint à Bénarès prêcher sa doctrine parmi les pèlerins qui déjà s'y rassemblaient pour honorer Brahma, Siva et Vichnou. Et depuis des siècles et des siècles, les foules hindoues continuent à se réunir ici pour se baigner, prier et mourir.

Le long du fleuve, sur plus de deux kilomètres, des palais d'architectures diverses s'élèvent, se superposent dans une étrange confusion. Les plus puissants mahrajahs ont tous voulu bâtir le leur à côté de l'eau sainte. Voici celui du rajah de Rewah, sur le Lala Misr Ghât, ceux du mahrajah d'Indore, du rajah du Népal ; entassements prodigieux d'édi-

fices hétéroclites, pavillons aux gracieuses arcades, étages en retrait sur des terrasses, forteresses flanquées de tours. Entre les palais, devant eux, au-dessus d'eux, des temples, partout des temples, dressent leurs pyramides de clochetons emmêlés. Et tout cela, arcades, colonnades, sculptures, est coloré de tous les tons, depuis l'ocre rouge jusqu'au rose et au blanc.

Au pied des palais, des escaliers monstrueux, les ghâts, descendent jusqu'au Gange. Dans le fleuve d'autres palais, d'autres temples se sont peu à peu enfoncés. Des colonnes énormes surnagent. Quelques-unes, dont on n'aperçoit plus que le chapiteau, semblent des îlots à demi recouverts par les flots.

Au Sindha Ghât, de grands pans de murailles sont enfouis dans la vase; les arches des portes, penchées ou couchées en tous sens, sont béantes vers le ciel. Plus loin, d'autres murs cyclopéens se préparent, eux aussi, à s'ensevelir dans le limon du Gange. Ils s'inclinent, se fendent; un jour, ils glisseront avec la terre humide qui les retient encore; morts, ils iront rejoindre, dans les ondes sacrées, les cendres des hommes qui, jadis, ont prié à l'ombre de leurs pierres. Quel étonnant tumulte! Quel effarant chaos de granit ciselé la religion a amoncelé ici! Les monuments ont poussé sur ce sol mouvant, au souffle de Brahma, avec la même exubérance que là-bas au sud les végétations fougueuses fécondées par Suryah et Indrâ (1).

(1) *Suriyah*, le soleil; *Indrâ*, l'eau, la pluie.

Et tel est le prestige du fleuve issu de la tête de Śiva, qu'à la suite des édifices hindous, le conquérant musulman Aureng-Zeb, à la place d'un temple de Vichnou qu'il avait détruit, bâtit une mosquée, une mosquée superbe, dont les deux hauts minarets roses s'élancent dans l'azur. Ah ! comme elles terminent bien la longue perspective des palais et des temples, ces tours si sveltes de l'empereur mogol ! Elles sont là, au bout de la rangée imposante des ghâts, ainsi que deux bras gigantesques levés triomphalement en un geste dominateur au-dessus des clochetons, des terrasses, des escaliers et des ruines, proclamant la victoire des guerriers de l'Islam sur les tourbes désordonnées des sectateurs de Brahma !

Maintenant qu'à distance j'ai contemplé le magnifique panorama, je fais approcher la barque.

Sur les escaliers, c'est comme un grouillement de fourmis. Les pèlerins affluent de toutes parts. Ils sont bien vingt mille, les uns tout nus, les autres drapés de légères étoffes, venus pour accomplir dans les eaux de la vieille Ganga les rites immuables. Cela dure depuis plus de trois mille ans. Il y a vingt siècles que le Bouddha a offert un sacrifice de dix chevaux au Dasaswahned Ghât et qu'il a tenté ici sa réforme religieuse. Vains efforts ! Aujourd'hui comme avant Bouddha, Bénarès est toujours la ville sainte et le Gange le fleuve sacré ! Aujourd'hui comme aux époques les plus reculées de l'histoire, les Hindous font sur les ghâts ce qu'y firent avant eux leurs pères dans les temps fabuleux.



Je revois, multipliées à l'infini, les scènes qui, dernièrement, m'intéressèrent à Calcutta, près du pont de l'Hougly. Des vieillards ascétiques entrés dans l'eau jusqu'au nombril, lavant cent fois sur leur poitrine maigre le cordon des brahmanes; des hommes extasiés tendant au soleil, dans les paumes de leurs mains, l'eau dans laquelle ils vont se purifier des souillures de la vie.

En voici qui rejettent de leur bouche dans la rivière le liquide sacré; qui se frottent les dents, boivent quelques gorgées; se plongent dans les flots, puis, dans l'eau jusqu'aux reins, se mettent à prier. Les lèvres remuent, prononcent des formules singulières, comme l'*aoum*, *aoum*, qui attire la compassion des divinités.

Selon les phases de la prière, les gestes varient. Celui-ci s'obstrue les narines pour réciter quelque *mentram* efficace; cet autre joint les mains et fait avec ses doigts des mouvements compliqués. C'est que les doigts sont habités par les diverses manifestations de Vichnou, et à chacune de ces manifestations du dieu, on doit rendre hommage non seulement par des mots magiques, mais aussi par des exercices d'assouplissement bien déterminés. Il faut que tout cela se succède dans l'ordre fixé, sinon resterait sans effet l'ahurissante suite des oraisons et des gesticulations prolongées pendant des heures.

Aucun de ces hommes ne paraît se préoccuper de ceux qui l'entourent. Les femmes, aussi nombreuses, sont parfois nues, parfois à peine voilées

d'un sari d'impondérable mousseline que l'humidité plaque sur les corps fermes des jeunes, sur les chairs affaissées des vieilles. Personne ne les regarde ; tout ce monde est entièrement absorbé par l'acte religieux.

Les quais ne suffisent pas aux multitudes avides de se baigner dans le Gange. De longues planches sont jetées sur l'eau, maintenues par des cordes à des bambous effilés. Sur ces planches s'installent, chaque matin, les privilégiés, les abonnés, qui ont réservé leur place. Partout, c'est un continuel ruissellement d'eau sur les torses bronzés, sur les chevelures d'ébène. Peu à peu, ceux qui ont fini leurs ablutions remontent les vastes escaliers, emportant chez eux leur lota de cuivre remplie d'eau lustrale.

Et plus haut, sur les marches, que se passe-t-il ? Pour m'en rendre compte, j'ai quitté la *badegia*. Pêle-mêle, les pèlerins se sèchent au soleil et reprennent leurs sommaires vêtements. Le rôle des prêtres commence. Ils sont là par centaines, assis sur une pierre, sur un débris de muraille, abrités sous leur parasol blanc de feuilles de palmier ; et tous ces disques inclinés semblent une poussée compacte d'énormes champignons.

Les brahmes redessinent sur les fronts les signes de Vichnou et de Siva. On n'a pas assez prié dans l'eau, on prie encore à l'ombre des parasols. Les dévots murmurent devant le prêtre des oraisons dans le dialecte de leur pays et le prêtre les répète, traduites en sanscrit, afin que les dieux les comprennent mieux.

Aux abords du palais du Népal, prêtres et pèlerins sont plus clairsemés. L'édifice est trop près de l'eau. L'espace manque pour que la foule s'éparpille à son aise sur les escaliers. Dans les cours du palais, quelques groupes considèrent les sculptures, d'une obscénité formidable, indescritibles, même en latin.

Ensuite, le spectacle change. J'arrive au Jal Sain-Ghât, le lieu des crémations.

Les morts aussi viennent à Bénarès pour bénéficier, au bord du Gange, du dernier rite qui leur vaudra le salut. Portés sur les épaules de deux hommes, ils traversent la cohue des vivants pour aller se livrer aux brûleurs de cadavres. Un brahme est là, tel un moine stylite, sur le tronc d'une colonne brisée. Un marché au bois est à quelques pas. Les familles y achètent le combustible ; les riches s'y fournissent de quoi allumer une belle flambée ; les pauvres se contentent de quelques bûches, le strict nécessaire.

Le premier corps que je vois déposer sur le Jal Sain-Ghât est sans doute celui d'un humble ; on le place sur un médiocre tas de bois ; on le plie en deux pour que ses membres ne dépassent point les sarments. Le feu brûle, les chairs grésillent, une fumée blanche mêlée de vapeurs brunes s'abat aux alentours sur ceux qui se baignent et qui prient. Tout à l'heure, ce que le bûcher insuffisant n'aura pu réduire, — les os où adhéreront encore des lambeaux de viande, — sera balayé dans le fleuve avec les cendres et servira de pâture aux crocodiles et aux poissons.

Un bruit de cymbales, de tam-tams, de clochettes. C'est un riche qu'on apporte sur une civière. Celui-là a de la musique pour l'accompagner dans son ultime voyage. Les parents, habillés à la mode des babous de Calcutta, le suivent. C'est sans doute quelque marchand bengali. Peut-être avait-il voulu, comme tant d'autres, vivre à Bénarès ses dernières années pour y mourir et y être brûlé sur les ghâts sacrés? Au haut des escaliers, une trompette lance dans les airs cette courte note stridente, brusquement enflée, cette déchirante lamentation qui, déjà, me fit frissonner, à la pagode de Madras. Le cadavre est enveloppé d'un suaïre blanc. Sa figure est barbouillée de rouge, ainsi que l'exige l'usage pour les défunts qui étaient mariés. On l'étend sur la berge, les pieds trempant dans l'eau, pendant que les préposés aux bûchers s'empressent à leur lugubre besogne. Il a assez de bois, ce mort-là, pour qu'on le couche de tout son long sur le funèbre lit.

Un brahme dit quelques *mentrams*, et vite la flamme fait son œuvre. Les branches crépitent, se déplacent, les jambes se tordent, les pieds se crispent hors du suaïre qui flambe ; la tête éclate.

Tout près de moi, c'est, à présent, le cadavre d'une jeune femme que les porteurs ont mis à terre. Le visage est découvert, peint de rouge comme celui de l'homme, convulsé en une horrible grimace.

Décidément, j'ai assez vu. Je remonte sur ma barque qui, de nouveau, longe les quais.

Encore des cymbales et des trompettes aux notes sinistres. Mais le cortège qui s'avance sur les marches du Manikarni-Ghât n'est pas précédé d'un cadavre rigide. Qu'est-ce donc ? Le guide me répond : « C'est un mariage. » Alors arrêtons-nous pour regarder la vie après avoir contemplé la mort.

L'orchestre barbare est resté tout au haut du ghât ; les parents se sont assis sur l'escalier auprès du parasol d'un brahme ; seuls, les deux époux descendent vers le fleuve. Le marié est vêtu de rouge ; à son turban de soie rose sont attachées des pendeloques de clinquant, de fleurs de jasmin sous lesquelles se cache à demi la figure, qu'on distingue pourtant très jeune. Quant à la femme, elle dissimule son visage comme si elle était musulmane. Un voile de soie verte parsemé de fleurs jaunes recouvre sa tête et pend sur sa poitrine. Sous sa robe bleue constellée de pois blancs apparaissent ses pieds nus dont la plante est peinte en rouge. On dirait qu'elle a marché dans le sang. « Ils se sont mariés hier », me dit Ahmed. Alors, cette couleur rouge est sans doute symbolique.

Des bagues d'argent ornent ses orteils, des anneaux de cuivre ou d'or luisent à ses bras et à ses jambes. Elle mouille ses pieds dans l'eau du Gange. Le mari, à son tour, ôte ses sandales, et gardant ses chaussettes roses, piétine aussi la boue qui salit la première pierre du quai.

L'épouse est remontée quelques degrés plus haut sur le ghât. Voici que le mari déroule plusieurs



mètres de son turban, qu'il noue autour du cou de sa compagne ; et sa femme, ainsi reliée à lui, il dit à voix basse une prière. Un parent lui présente sur un plateau des fleurs et des grains d'avoine dont il répand une poignée dans le fleuve. L'homme essuie ses chaussettes souillées de vase, remet ses sandales ; et le couple s'en va rejoindre la famille sous l'ombrelle du prêtre. La cérémonie est terminée ; les trompettes retentissent, associées aux tam-tams et aux cymbales ; le cortège se reforme et s'engouffre dans une ruelle au sommet de l'escalier géant.

Le soleil maintenant brûle ; les baigneurs se font rares ; je regagne le *cantonment* anglais.



Hier sont arrivés à l'hôtel Clark mes amis italiens d'Hyderabad. Je retourne avec eux sur le Gange.

Le spectacle continue, toujours le même, comme s'il n'avait jamais cessé. Je néglige un peu les gens qui se trempent dans l'eau pour m'attacher davantage aux détails qui, la veille, ont pu m'échapper.

Au haut du Man Mandir-Ghât, sous une natte de feuilles que soutiennent des bambous, un fakir tout nu, poudré de cendre grise, est accroupi. Comme celui du Kalighât de Calcutta, il s'est voué au silence. Il y a dix ans, paraît-il, qu'il ne parle plus. Il nous dévisage. Ses yeux ne sont pas ceux

d'un extatique, d'un illuminé. Il me fait l'effet d'un farceur qui exploite sans grande fatigue un procédé commode de mendicité. Presque tous les fakirs sont de la même école. Il n'y en a pour ainsi dire plus qui soient des fanatiques convaincus.

Non loin du fakir un gros taureau sacré se promène gravement, sans s'inquiéter des pèlerins qui montent ou qui descendent.

Nous voici sur la barque, braquant nos chambres noires sur les scènes étranges qui se déroulent devant nous.

Un deuxième fakir loge dans une niche creusée dans une muraille au-dessus de l'eau. Celui-là s'astreint à l'immobilité. Tout blanc de cendres, il prie silencieusement en attendant l'aumône des dévots.

Ils sont dans l'eau comme hier les dévots, aussi occupés à leurs gestes méticuleux et à leurs ablutions ; mais parmi les corps de bronze, je remarque de bizarres taches blanchâtres. Dans une promiscuité répugnante des lépreux se baignent avec les gens sains.

« Il n'y a pas que des lépreux, observe Ahmed, le musulman que j'ai fait revenir avec nous ; tenez, ici, au Sillah-Ghât, fréquentent de préférence les malades atteints de la petite vérole. »

Là-bas, ces hommes au peplum couleur saumon sont des *Sannyasi*. Un ghât spécial leur est assigné. Eux, on ne les brûle pas comme les autres pour secouer ensuite leurs cendres dans le Gange. On les immerge dans le fleuve saint. Une pierre attachée au cou du mort l'entraîne dans la vase. Quelque

temps après la corde pourrie se rompt, le cadavre gonflé remonte à la surface de l'eau et vient passer solennellement devant les milliers d'Hindous qui se lavent, prient et boivent le longs des ghâts.

Ahmed, qui se pique d'être un sceptique, nous montre les eaux polluées de la ville qui se ruent en un torrent jaune dans le Gange, en amont des quais.

Mais, Ahmed ! peu important les immondices ; peu important les cadavres, les membres rongés de lèpre, les chairs trouées par la *small-pox* ; le Gange est tellement sacré qu'il purifie tout, que rien ne peut le souiller !

Justement voici qu'on amène le cadavre d'un riche Sannyasi. Nous allons assister à une immersion plus intéressante que la vulgaire noyade avec une pierre au cou.

L'homme est tout nu ; son visage est peint en rouge. Selon la coutume on le place sur la rive, les pieds touchant l'eau. Au lieu de le coucher par terre on l'assoit sur la dernière marche. Les parents, les amis, lui mettent sur les épaules des guirlandes de fleurs jaunes, lui jettent sur le corps tant de jasmins et de marigols que bientôt toute sa nudité est cachée. Seule la tête émerge. Ah ! l'ignoble chose ! Cette tête rouge vacille, s'incline comme celle d'un Silène ivre barbouillé de vin qui se serait endormi après une orgie. Mlle Fede San V... a des haut-le-cœur, elle tourne sa chaise pour ne plus voir.

Notre présence gêne la cérémonie. On attend

que notre bateau s'en aille. Mais, curieux, nous restons, et on se décide à finir sous nos yeux sacrilèges. On chante ; des mélodies lentes, graves, analogues à celles du culte catholique. Une barque s'approche. Les bateliers y maintiennent un objet bizarre, de larges pierres plates assemblées par des cordes formant une boîte sans couvercle. Les chants s'apaisent. On retire le Sannyasi de son suaire de fleurs ; on le porte jusqu'à la barque ; on le plie en trois, les genoux au menton, et après quelques efforts on l'introduit accroupi dans la caisse. Le canot s'éloigne de la rive et bientôt le singulier cercueil est coulé au fond du Gange. Nous ne mangerons pas de poisson aujourd'hui au breakfast de l'hôtel Clark !

Et la boue du Gange où pourrissent tant de dépouilles humaines, des femmes en prennent dans leurs mains, en imprègnent leurs cheveux comme d'une pommade pour les laver, en emplissent leurs vases de cuivre pour les nettoyer !

Nous avons renvoyé notre *badegia*. A l'endroit où nous sommes il n'y a plus d'escaliers. Ils sont sans doute depuis longtemps enlisés dans le fleuve. Sur le sol gisent de monstrueuses idoles qu'un éboulement semble avoir renversées de leur piédestal. Elles sont là étendues comme les grands Rhamsès des bords du Nil ; mais elles n'ont point la perennité ni la beauté barbare des Pharaons de granit. Ce sont des statues modelées dans le limon du Gange. Leur corps est badigeonné de rouge et de jaune, leurs yeux sont blancs. Colossales pou-

pées, elles représentent le dieu *Bhima*, invoqué par les travailleurs qui veulent devenir forts.

Nous suivons les berges du quai voisin, nous traversons en nous bouchant le nez les fumées des bûchers où rôtit la chair humaine, et au milieu du Rhâm-Ghât nous allons voir les prêtres sous leurs parasols ronds.

L'un d'eux est en conciliabule avec un Hindou et une vache blanche. Le brahme a pris vis-à-vis de son client l'air important de celui qui sait toutes choses, par l'intermédiaire de qui s'obtiennent les faveurs divines. Le pèlerin, lui, a l'attitude humble, craintive d'un suppliant. Timidement, craignant de se tromper, il bégaye une prière que le sacerdote répète en sanscrit. Mais voici maintenant le côté commercial de l'affaire. La petite vache qui est là entre les deux hommes, le pèlerin vient de l'acheter au brahme afin de l'offrir au Gange. Rassurons-nous ; on ne la noiera pas comme un Sannyasi. L'Hindou saisit la queue de l'animal tandis que le prêtre continue à prononcer en sanscrit les *mentrams* appropriés à la circonstance. L'oblation est dûment attribuée au fleuve. Que va-t-elle devenir ? C'est bien simple. Le pèlerin revend au brahme la vache pour un prix inférieur à celui convenu pour l'achat quelques instants auparavant. La différence constitue le bénéfice légitime du marchand d'illusions. Et tout le monde est content, même la petite vache qui s'en va paisiblement en mâchonnant des fleurs sur les escaliers du Rhâm-Ghât !



Des distractions profanes sollicitent aussi l'obole de la foule. Un charmeur de serpents fait lutter ses cobras contre une mangouste. Et, horreur ! sur les murailles des palais, autre profanation, un vandale négociant en spiritueux a collé de place en place des affiches qui clament en gros caractères les vertus hygiéniques de quelque whisky corrosif !

Quand nous revenons à notre point de départ, le fakir du Dasaswahmed-Ghât est toujours accroupi silencieux sur sa natte. Il nous considère d'un air malicieux et ses yeux semblent dire : « Je ne suis pas si sot que vous autres blancs le croyez peut-être. » Le farceur sacré a récolté ce matin de quoi remplir sa marmite ; il épluche les légumes dont tout à l'heure il déjeunera. L'homme couvert de cendres n'est pas encore entièrement libéré des contingences. Il lui faudra plusieurs existences consécutives pour qu'il parvienne à l'absolue béatitude du nirvâna !

\*  
\* \* \*

Mes compagnons italiens ont fui vers Calcutta, pressés de faire leur tour du monde.

Je ne reviendrai plus au Gange. J'en ai assez des gestes fous, des prières interminables, des cadavres hideux qu'on grille ou qu'on noie, des baignades dans l'eau contaminée par les malades et les morts. Je n'irai même plus dans les ruelles sombres de la cité sainte rôder autour des temples dans l'odeur

écoeurante des fleurs qui se putréfient au pied des idoles grotesques.

Seul maintenant, sans voiture ni guide, je me promène le long des larges avenues bordées de tamarins, entre le *cantonment* anglais et Bénarès. Les maisons hindoues des faubourgs s'alignent bien loin sur les routes. Les portes sont ouvertes sur des chambres vides de tout mobilier. L'unique meuble est dehors, un cadre de bois posé sur quatre pieds sur lequel des cordes tressées forment un filet. C'est le lit, semblable au lit des Sartes d'Asie centrale. Les hommes s'y étendent pour faire la sieste et ronflent la bouche béante à l'ombre des gros arbres pendant que les femmes astiquent les vases de cuivre et que les enfants gambadent dans la poussière.

De temps en temps, des chameaux passent en se dandinant. Ce sont les premiers que je rencontre dans l'Hindoustan. Le lit sarte et les dromadaires m'avertissent que je suis arrivé dans le Nord, et que bientôt, après les étrangetés de l'Inde brahmanique, je connaîtrai les merveilles de l'Inde musulmane.

Tous les hommes ne dorment pas devant leur maison. En voici un qui décortique du riz. D'une repssion du pied il soulève une sorte de marteau-pilon en bois qui retombe sur les grains précieux.

Ces grains, son voisin les cuit. Sur un fourneau chauffent des boules de sable qu'il plonge brûlantes dans un chaudron plein de riz. Puis il tamise le tout plusieurs fois, et au bout de quelque temps,

le *paddy* est à point pour être mélangé au safran dans les lotas de bronze.

Un peu plus loin je suis initié à une manière imprévue de battre le lait pour en extraire le beurre. Cinq Hindous se livrent ensemble à ce travail. Une tige de bois verticale, pourvue sans doute d'ailettes, se meut dans un grand pot de grès. Chacun tient par ses deux extrémités une corde qui s'enroule autour de l'axe. Les dix bras tirent alternativement à droite et à gauche et impriment à l'appareil une violente rotation dans les deux sens.

A l'hôtel, je dîne en face d'un professeur hollandais. Il a passé son après-midi sur la rive droite du Gange, à Ramnagar, où il a visité le palais du Maharajah. Il n'est pas très curieux ce palais, pas plus oriental que celui de Vizyanagram. Mais le rajah, moyennant deux roupies, envoie son éléphant au-devant des touristes. Et le Hollandais est allé à Ramnagar, me dit-il, ... pour l'éléphant !

Dans la soirée, tintamarre assourdissant. Les musulmans célèbrent la mort d'Hassan à grand renfort de tam-tams, de derboukas et de vociférations variées. Une odeur de viande brûlée flotte dans l'air. Le vent qui souffle du Gange amènerait-il jusqu'ici les fumées pestilentielles du *burning-ghât* ?

## CHAPITRE X

### LUCKNOW ET CAWNPORE

*Lucknow* : le quartier anglais. — Christ-Church. — La Martinière. Les rois d'Oudh. — La *mutiny* de 1857. — L'Imambarah et l'Husseinabad. — *Cawnpore* : Nana-Sahib. — Le Memorial-Well. — La ville.

Hier, à Bénarès, au moment de mon départ, un gamin hindou et sa sœur m'attendaient sous la véranda de l'hôtel. Ils se mirent à chanter et à danser pour justifier au moins par quelque effort le backchiche qu'ils espéraient. Ma stupeur fut égale à mon indignation. Ces petits misérables chantaient une chanson anglaise qu'ils aggravaient d'une gigue maladroite ! La voilà bien la couleur locale !

A la gare le compartiment où j'essayai de trouver place était encombré d'innombrables colis. Un fonctionnaire et sa femme en descendaient. Ils me demandèrent si j'allais jusqu'à Lucknow, et, sur ma réponse affirmative, me prièrent de surveiller leur stock de bagages que leur domestique prévenu par télégraphe viendrait prendre à cette station. Plus curieux que le major K..., ils s'arrêtaient à Bénarès entre deux trains.

Je suis arrivé à Lucknow (prononcez *Lacknao*)

un dimanche. Les rues du *cantonment* étaient mornes, presque désertes. Il serait bien joli ce quartier anglais s'il n'y avait tant de poussière ! D'immenses avenues comme Abbott road, Park road sont ombragées de tamarins ; les cottages sont enfouis dans la verdure de beaux jardins émaillés de fleurs.

Sur une esplanade une vingtaine de jeunes musulmans jouaient au tennis, à l'instar des Anglais.

Une cloche tintait ; des sons d'orgue me guidèrent à Christ-Churh, la principale église de Lucknow. De même que la plupart des villes hindo-britanniques, Lucknow s'étend sur de vastes espaces ; les distances sont telles qu'on n'y peut guère circuler à pied. Contre le mur de Christ-Church cinquante bicyclettes étaient rangées. J'entrai quelques instants pour écouter les cantiques que soutenait la voix grave de l'orgue. La nef est nue et glaciale. Les seuls ornements sont des plaques de marbre qui rappellent les noms des officiers tués lors de la révolte de 1857 (*the mutiny*).

Après les chants un ministre prononça un sermon, puis, se retournant vers les tablettes commémoratives, invita l'assistance à prier avec lui.

Je sentis en sortant le froid me saisir. Dans cette région septentrionale de l'Inde, dès qu'en hiver le soleil disparaît, la température subitement s'abaisse d'une dizaine de degrés. On gèle. A l'hôtel, on avait allumé quelques morceaux de charbon dans la cheminée du salon ; mais l'Hindou ne conçoit pas qu'une porte soit faite pour être fermée, au



moins de temps en temps. Donc, le feu brûlait ; toutefois portes et fenêtres étaient ouvertes, et le tirage du foyer servait surtout à provoquer de dangereux courants d'air ; de quoi donner une nouvelle ardeur à ma fièvre qui n'était pas encore dissipée depuis Calcutta.



Partout de grandes pelouses, des arbres, et aussi des ruines et des tombeaux, vestiges éloquents de la célèbre rébellion des cipayes.

Au nord de la ville, la porte du Sikandra Bagh est conservée à peu près intacte à côté de murailles démolies par le canon. Elle est peinte en jaune, ornée de reliefs en stuc blanc qui font songer aux torsades de sucre dont les pâtisseries aiment à décorer leurs chefs-d'œuvre de crème. Parmi ces ornements figurent deux poissons qu'on retrouve sur beaucoup de monuments de Lucknow. Ils n'ont d'ailleurs rien de commun avec le fameux *ikthus* grec des premiers chrétiens. Ce sont les emblèmes donnés par les empereurs mogols de Delhi à leurs vassaux les nababs d'Oudh, qui résidaient à Lucknow.

Au fond d'un parc s'élève le palais de la Martinière. On est surpris d'entendre résonner ici un nom français. Un aventurier, Claude Martin, né à Lyon en 1735, a créé ce parc et bâti cet édifice. Martin était venu dans l'Inde simple soldat au

régiment de Lorraine, sous le commandement de Lally. Il s'engagea bientôt dans l'armée anglaise, où il conquist le grade de major général. Puis, avec la permission des Anglais, il accepta un poste de confiance auprès des nababs d'Oudh. Il entreprit divers commerces, s'occupa de la culture de l'indigo, et gagna surtout une fortune considérable en prêtant de l'argent aux souverains de Lucknow. Quand il mourut, en 1810, il avait employé une partie de ses richesses à construire un étrange palais d'un style indéfinissable, hérissé de clochetons, de statues à têtes branlantes, dont il fit une école destinée aux enfants d'Européens fixés dans l'Inde et à ceux des Eurasiens (métis d'Hindous et d'Européens). Les sommes énormes qu'il laissa sont encore utilisées à entretenir ce collège de la Martinière.

En face de la Martinière une colonne de pierre, aussi haute que celle de la place Vendôme, se dresse au milieu d'un étang. Il paraît qu'elle indique la sépulture des chevaux de Claude Martin. Cet honneur rendu à des chevaux est bien mogol. Martin avait contracté des goûts très asiatiques. Dans le parc, près d'un massif d'arbustes, un petit pavillon hindou, aujourd'hui vide, était habité par les femmes de son sérail.

\*  
\* \*

Les nababs d'Oudh, que servit et dont se servit si bien Martin, étaient parvenus à la puissance

royale à l'époque où vivait notre compatriote. Le premier qui eut sa capitale à Lucknow fut Asad ud Daoulah, qui régna de 1775 à 1797. Celui à qui les Anglais conférèrent le titre de roi d'Oudh fut Ghazi uddin Haïdar (1814-1827). Il a son tombeau à Lucknow. C'est un monument infiniment plus simple que l'extravagante Martinière, une enceinte circulaire très basse surmontée d'une coupole.

Lors de mon passage à Lucknow l'allée qui y conduit était bordée de tringles de fer et de bois où pendaient des lampes. Comme dans toutes les villes musulmanes, on fêtait le Moharrem. Dans l'intérieur du tombeau un iman lisait à un auditoire recueilli les péripéties du massacre de la famille d'Hassan. Ses intonations étaient terribles et ses gestes violemment expressifs.

Au jardin du Kaiserbagh d'autres mausolées plus somptueux érigent leurs balustrades et leurs dômes de pierre grise en l'honneur de Begham-Koli et de Sandat-Ali ; et par-ci par-là une modeste stèle marque l'endroit où succombèrent des officiers pendant la *mutiny*.

Plus loin, les ruines de la Résidence, envahies par les arbustes et le lierre, sont demeurées telles qu'elles étaient après le bombardement de 1857.

Tout le monde connaît cette insurrection de 1857 dont le prétexte fut la graisse qui enduisait les cartouches des cipayes. C'était de la graisse de vache, prétendaient-ils, et ils ne pouvaient tolérer pareille profanation de l'animal sacré.

L'année précédente lord Dalhousie avait annexé

le royaume d'Oudh à l'Inde britannique et avait envoyé vivre en exil à Calcutta le dernier roi, Wajig Ali Khan. Surpris par la révolte des soldats hindous, le nouveau gouverneur de Lucknow, sir Henry Lawrence, s'était retiré avec neuf cents hommes des troupes restées fidèles et toute la population européenne dans le palais de la Résidence, qu'il transforma en une forteresse. Dès le début des hostilités il fut tué ; après lui le major Banks tomba. Le brigadier Inglès qui leur succéda réussit à repousser l'assaut des cipayes, mais les réfugiés de la Résidence ne furent délivrés que trois mois plus tard par l'armée anglaise.

Plusieurs autres palais, des fragments de remparts sont encore, comme la Résidence, dans l'état où les mirent les combats de 1857. Les Anglais veulent que les indigènes se souviennent que la révolte de leurs pères fut sévèrement réprimée et qu'ils sachent qu'au besoin une nouvelle rébellion serait châtiée aussi vigoureusement.

Quelques monuments pourtant ont été réparés. Le Chatar-Manzil, ancien palais des rois d'Oudh, sur lequel s'ouvre une ombrelle (*chatar*), et le Farhât-Baksh sont occupés l'un par un club, l'autre par des bureaux de l'administration anglaise.



Avant de connaître Lucknow, je m'étais fait, d'après des photographies, une idée fort avanta-

geuse des palais des nababs musulmans, le Grand Imanbarah et l'Husseinabad.

A distance ces édifices orientaux ont bien leur charme avec leurs arcades, leurs portes décorées d'arabesques blanches. On s'imagine des splendeurs extraordinaires. Il n'en est rien.

Les rois d'Oudh n'avaient point les ressources de leurs suzerains les empereurs mogols ; ils n'ont pu que les imiter et se sont contentés de médiocres copies en toc des somptuosités de Delhi et d'Agra.

Il y a, il est vrai, à côté de l'Husseinabad la Jama-Musjid, la grande mosquée noircie par la mousse qui ronge ses pierres ; elle n'est guère inférieure à la mosquée de Delhi, à laquelle elle ressemble. Mais les palais voisins manquent d'intérêt. Dans leur ensemble, ils produisent un effet assez séduisant, dû à leur architecture moitié mogole moitié hindoue. Dès qu'on s'approche pour regarder les détails, à la place du marbre qu'on s'attendait à voir, on regrette de trouver de vulgaires moulures de plâtre salies d'un affreux badigeon de chaux.

Des particularités d'un haut grotesque me remémorèrent le temple jaïn de Calcutta. Dans le jardin de l'Husseinabad des statues d'un goût atroce, en stuc effrité, rivalisent de laideur avec des bonshommes en bronze qui tirent sur des chaînes aboutissant à une cloche. Sur un bassin une barque pourvue d'un baldaquin porte un cheval en plâtre que tient par la bride un écuyer de papier mâché,



le tout sculpté par un artiste ridiculement inexpert.

Et dans la grande salle de l'Imanbarah toute badigeonnée de chaux bleuâtre, des lampes quelconques se balancent au-dessus d'un ramassis hétéroclite d'objets revêtus de papier doré ou de clinquant. Le pavé est mesquin, sans tapis. Quelle désillusion !

Je suis revenu le long de la rivière Gumti, où de gros éléphants se vautraient dans l'eau. Puis mon cocher m'arrêta devant le musée récemment installé au premier étage d'une tour de briques dans un jardin public. — Pas riche le musée ! Il possède principalement une collection de portraits de rois de Lucknow, bêtement rigides, affublés d'oripeaux brillants. L'un d'eux, Wajid Ali Khan, est habillé d'une robe bizarre. Une ouverture ovale est taillée à la hauteur du sein droit qu'elle laisse voir à nu. J'ai rencontré plus tard dans le Rap-poutana un bourgeois hindou qui dévoilait ainsi quelques centimètres d'un sein que personne cependant ne demandait à téter.

Si les monuments de Lucknow m'ont peu enthousiasmé, les boutiques des marchands m'ont du moins donné quelques heures d'agrément. Les artisans de Lucknow ont la spécialité des incrustations d'argent. Ils fabriquent de très jolies choses : chandeliers faits d'un serpent en attitude de combat ; plateaux, vases, où des fleurs et les poissons emblématiques des nababs se dessinent en métal blanc sur les tons sombres du fer.



Cawnpore, autre ville illustrée par les événements de 1857, est proche de Lucknow. J'y ai passé un après-midi avant de gagner Agra. Les édifices commémoratifs abondent à Cawnpore. En 1857 sir Hughes Wheeler commandait ici trois cents soldats anglais. Les soldats de la garnison ayant appris la rébellion de ceux de Delhi et de Lucknow, se révoltèrent à leur tour. Wheeler crut pouvoir se fier à Nana-Sahib, chef mahratte qui jusque-là s'était comporté loyalement vis-à-vis de l'Angleterre. Il le chargea imprudemment de la défense de l'arsenal. Nana-Sahib en profita pour distribuer à ses troupes toutes les munitions, et, s'étant mis à leur tête, assiégea les Anglais qui durent capituler au bout de trois semaines.

Nana-Sahib exigea cinq cents prisonniers qu'il promettait d'envoyer à Allahabad par bateaux sur le Gange. Mais les prisonniers étaient à peine embarqués que les émissaires du traître incendièrent les felouques, tandis que de la rive l'artillerie tirait sur les malheureux sans défense.

Lorsque quinze jours plus tard l'armée anglaise arriva au secours de Wheeler, Nana-Sahib, avant de fuir, fit égorger tous les Européens qui étaient enfermés dans les prisons de Cawnpore. Plus de deux cents femmes et enfants blancs furent massacrés et jetés pêle-mêle dans un puits. Le colonel

Neil vengea durement ses compatriotes. Tous les révoltés dont on put s'emparer furent condamnés à être fusillés et, avant l'exécution, ils durent lécher le pavé des maisons souillées du sang des innocents.

L'emplacement du puits où furent précipitées les victimes anglaises est maintenant au milieu d'un beau jardin, le Victoria Park. Un monument y a été élevé par la défunte reine. Une balustrade de marbre entoure une margelle sur laquelle l'Ange de la Pitié pleure les victimes de Nana-Sahib. Une inscription est sculptée sur le piédestal : *Sacred to the memory of christian people, chiefly women and children who near this spot were cruelly massacred by the followers of the rebel Nana Dhoondopvat of Bihoor, and cast the dying with the dead into the well below on the XV day of July 1857* (1).

Je fus étonné lorsque à la grille du Victoria Park mon guide hindou refusa d'avancer plus loin et se borna à me montrer le Memorial Well, dont on apercevait la tache blanche à l'extrémité d'une avenue. Il me dit d'aller seul au monument et m'expliqua que les *natives* n'avaient pas le droit d'en approcher. A Cawnpore, plus encore qu'à Lucknow, l'Angleterre tient à rafraîchir la mémoire de ses sujets. Après un demi-siècle, par cette mesure d'une rigueur morale dont il n'y a peut-être pas d'autre exemple, elle leur fait comprendre l'hor-

(1) « Consacré à la mémoire des chrétiens, principalement des femmes et des enfants qui, près de cet endroit, furent cruellement massacrés par les partisans du rebelle Nana Dhoondopvat, de Bihoor, et furent jetés, les mourants avec les morts, dans ce puits, le 15 juillet 1857. »

reur des cruautés commises par leurs ancêtres.

Comme à Lucknow, dans une Memorial-Church, des tablettes de marbre honorent les noms des officiers anglais tués en juillet 1857. Partout aussi s'éparpillent des tombes. N'étant point Anglais, je terminai mon pèlerinage au Memorial Well et employai les heures qui me restaient à flâner dans les rues de la ville.

La population est musulmane presque autant qu'hindoue. Cela se devine aux nombreux fez rouges et aussi au pantalon des femmes rétréci au bas des jambes.

Le quartier du bazar est très animé, très pittoresque avec ses balcons de bois artistement découpés, ses étalages prodigieux de vases de cuivre et le tintamarre bruyant des chaudronniers qui martèlent les amphores de métal.

Il m'a fallu encore visiter à Cawnpore un temple jaïn, très pauvre contrefaçon de celui bâti par l'orfèvre de Calcutta. A côté de fleurs en mosaïque fort bien dessinées hurlent des statues informes et sur une muraille une fresque où la famille royale d'Angleterre a pris sous le pinceau d'un barbouilleur hindou un aspect désolant.

Dans le train qui m'emportait peu après vers la capitale des Mogols, je me consolais de ces laideurs en songeant qu'elles me permettraient, par leur contraste, d'apprécier davantage les beautés d'Agra. Justement une fin de jour magnifique me donnait l'admirable spectacle de la nature avant celui du labeur humain. Le soleil se couchait. Dans le ciel

adorablement bleu, le ciel si suave de Fra Angelico, de tout petits nuages blancs dispersaient leurs menus flocons que les derniers rayons doraient comme des astres. On eût dit un grand voile de vierge parsemé d'étoiles. Peu à peu l'or des petits nuages pâlit, devint de l'argent, et une à une sur la voûte assombrie du firmament s'allumèrent les véritables étoiles.



## CHAPITRE XI

### AGRA

Le tombeau d'Akbar à Sikandra. — Fatehpour-Sikri. — Le tombeau d'Itmad ud Daoulah. — Le Fort. — Le Taj-Mahal. — Le Jauhri-Bazar.

J'ai avec moi un mahométan, Kiram Ilahi. Il parle bien l'anglais et sera mon interprète. Les indigènes d'Agra ne comprennent que l'*ourdou*, un dialecte mélangé d'hindoustani et de persan, qui s'est graduellement constitué dans les bazars du nord de l'Inde, après la conquête musulmane.

Nous voici sur la route qui relie Agra à Lahore. Elle emprunte parfois le tracé de celle qu'avait construite, il y a trois siècles, Akbar, le grand empereur mogol. L'ancienne voie se révèle encore de distance en distance par des pyramides de pierre, des tombeaux effondrés, des kiosques rouges dont les colonnettes portent le dôme mongolique, qui semble le casque d'un antique guerrier chinois.

A droite, entre les tamarins, apparaissent des murailles roses, des coupoles blanches. Nous sommes à Sikandra, où Akbar est enterré, à sept kilomètres de la capitale où il régna.

Un grand jardin coupé d'avenues, planté de beaux arbres. Aux quatre points cardinaux,

quatre portes semblables, qui sont déjà des monuments superbes. Leur portail persan de granit rouge est encadré d'arabesques qui se détachent en noir sur un fond de marbre blanc ; elles sont flanquées de quatre minarets que réunissent des alignements de coupoles blanches.

Le mausolée d'Akbar s'élève au centre du parc, à l'entre-croisement des allées. C'est une agglomération gigantesque de kiosques posés en retrait sur des terrasses, où les rinceaux de marbre se dessinent sobrement sur les tons rouges du granit. L'ornement suprême est sur la terrasse autour du cénotaphe. Des balustrades de marbre sont perforées comme des dentelles, des fenêtres sont de larges panneaux de marbre ajouré. Et de tous côtés se groupent les kiosques rouges aux légères colonnettes soutenant un toit blanc arrondi.

Un enlacement gracieux de lettres persanes célèbre sur une muraille les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah ; et sur la tombe, des inscriptions disent : « *Allah Akbar* (Dieu est grand) » et « *Iallah Iallalaha* (que sa gloire resplendisse). » Le grand Mogol avait pris un des noms d'Allah, *Akbar*, pour qualifier sa puissance.

Le corps de l'empereur est dans une chambre voûtée, exactement au-dessous du cénotaphe de la terrasse. Des dorures, des vestiges de peinture se voient encore sur les moulures des parois.

Une fille d'Akbar repose près de lui dans le mausolée de Sikandra, et aussi une autre femme, Ziban Nichan, une poétesse qui se suicida parce

qu'elle n'avait pu épouser un poète qu'elle aimait.

Quelle étrange destinée a réuni ici le potentat mogol et cette artiste déçue?



J'ai voulu suivre pour ainsi dire « la voie hiérarchique » et m'initier d'abord aux architectures un peu frustes du temps d'Akbar avant de saluer les magnificences par lesquelles s'affirma le goût plus raffiné de Shah-Jehan.

C'est pour cela qu'après avoir jeté un coup d'œil sur le mausolée de Sikandra, je suis revenu sur la même route, qui mène à Fatehpour-Sikri, la capitale brusquement fondée, puis tout à coup abandonnée par le fantasque Mogol.

Cette fois, j'ai délaissé le gharry vulgaire ; j'ai fait l'excursion en automobile. Pestonyi est un Hindou entreprenant. Il s'habille à l'européenne et il exhibe en breloques à sa chaîne de montre l'équerre et le compas maçonnerie. Il a acheté d'occasion à un Anglais de Bombay une 16 HP. de Dion-Bouton, et depuis six ans, m'a-t-il dit, il transporte sans accident les touristes à Fatehpour.

L'automobile de Pestonyi serait un peu chère, si l'on était seul à l'utiliser ; mais comme elle contient cinq personnes, on a chance de partager les frais avec d'autres voyageurs. Je me suis rendu à Fatehpour en compagnie d'une famille écossaise. Ces Écossais étaient en train d'accomplir leur tour

du monde ; ils n'avaient pas de temps à perdre et préféraient avoir recours à Pestonyi pour parcourir en une heure les trente-cinq kilomètres qui séparent Agra de la ville ancienne, plutôt que d'employer une lente calèche.

Mais quelle poussière sur la route ! Les tamarins en étaient tout blancs, et derrière nous s'envolaient des nuages épais que le vent emportait sur les champs. Il y avait de quoi asphyxier une province ! Plus d'une fois nous faillîmes commettre des meurtres en fonçant à travers des troupeaux de moutons, aussi poussiéreux que nous-mêmes !

A proximité des ruines, l'administration anglaise a construit un dak-bungalow où l'on trouve, en même temps qu'un abri, des œufs, du pain et de l'eau. L'administration intervient beaucoup dans l'Inde. Ses bungalows suppléent, tant bien que mal, à l'absence d'hôtels ; elle fait des chemins de fer, des canaux, des routes, des ponts ; elle entretient les monuments les plus notoires, musulmans ou hindous. Les indigènes paraissent s'en rendre compte. Il faut entendre, me disait très justement un des Écossais, avec quel ton de respect admiratif les guides parlent du *government*, et insistent sur toutes les réparations qu'il paie, sur toutes les améliorations qu'il réalise !

\*  
\* \*

En 1571, Akbar avait subitement eu l'idée de bâtir ici une nouvelle capitale à huit lieues d'Agra.

Il y demeurerait à peine quelques années, et en 1584, soit à cause du manque d'eau qu'il aurait dû prévoir, soit pour tout autre motif, il rentrait à Agra, laissant vides les palais de Fatehpour, où il avait dépensé des sommes formidables. Il n'y a probablement que dans l'Inde que l'histoire ait eu à enregistrer de pareils caprices de despotes.

Brieux, qui a vu Fatehpour-Sikri peu de temps avant moi, n'a pas admiré cette vieille cité déserte. C'est, sans doute, parce qu'il s'était auparavant trop extasié devant le fort et le Taj d'Agra. Moi, j'ai trouvé très imposants les édifices qu'Akbar quitta avec tant de désinvolture.

Deux ou trois, tout au plus, sont en ruines ; les autres sont intacts sur la falaise rocheuse qui domine la plaine. On dirait que les habitants viennent de partir et que demain de nouveaux occupants s'y installeront.

La porte de la Victoire, la Buland Darwaza, ouvre son arc énorme au haut d'un escalier qui gravit les pentes de la colline. Comme au tombeau de Sikandra, le granit rouge donne à cette porte sa majesté sévère. Les kiosques en forme de cloches qui en garnissent le sommet lui confèrent l'originale élégance qui caractérise les monuments de l'époque mongole.

La religion et la guerre se rencontrent sous le portique de la Buland Darwaza. C'est là qu'Akbar passa en triomphateur, lorsqu'il revint dans sa capitale neuve, après avoir conquis les royaumes hindous du Sud. Une inscription le rappelle, et



des fers à cheval cloués sur la porte semblent dire que les victoires furent dues aux fougueux cavaliers des armées de l'Islam.

En face de l'inscription qui vante les succès d'Akbar, une autre paraît la contredire : *Issa* (Jésus) a dit : « *Le monde n'est qu'un pont; dépêche-toi de le franchir, mais ne construis pas ta demeure dessus. Le monde n'a qu'une heure de durée, consacre-la à la dévotion.* »

... Et Akbar a construit quand même sur ce pont qu'est le monde. Derrière la porte de la Victoire, voici ses œuvres.

Cette terrasse ornée de clochetons mogols, c'était le Naubat-Khan, où se tenaient les musiciens qui accueillaient le vainqueur aux sons des violes et des tam-tams.

Pas de mosquées, dans la capitale d'Akbar, malgré les paroles d'Issa, qui recommandent la dévotion. C'est que le Grand Mogol était un éclectique bien extraordinaire pour son époque. Parmi les femmes de son sérail figurait une Portugaise catholique, Maria (Begum Maryam). Et Akbar, dans ses États, édifiait indifféremment des églises catholiques, des temples hindous, des mosquées musulmanes. Mais, à Fatehpour, il aimait à causer avec les prêtres des différents cultes, et, notant les plus sages maximes de chacun d'eux, il avait tenté d'instituer une nouvelle religion. Akbar obéissait donc à sa manière à l'objurgation d'Issa écrite au seuil de Fatehpour.

Dans la grande cour entourée de galeries et

d'arcades, resplendit le seul monument religieux de la ville morte, le seul aussi qui soit de marbre blanc parmi les innombrables bâtisses de granit rouge. C'est le tombeau d'un saint, Cheik Selim Chesti.

Notre guide se nomme Riaz Ahmed Chesti ; il est de la famille du saint, et nous montre près du tombeau une petite pierre funéraire qui recouvre le corps d'un de ses aïeux contemporains de Cheik Selim.

Riaz Ahmed, très fier de ses origines, nous raconte l'histoire de la fondation de Fatehpour. Cheik Selim Chesti vivait en ermite sur la colline. L'empereur se désolait de ne pas avoir de fils, il demanda à l'anachorète d'intercéder pour lui auprès d'Allah. Cheik Selim pria, et Akbar finit par avoir un héritier. Pour prouver sa reconnaissance, il imagina de déplacer sa capitale, et de la mettre sous la protection immédiate du saint homme. C'est pourquoi bientôt les palais rouges surgirent autour de la hutte de Cheik Selim.

A la mort de celui-ci, l'empereur lui éleva ce tombeau de marbre dont les balustrades, les écrans ajourés sont aussi finement travaillés que ceux du mausolée d'Akbar lui-même à Sikandra. Le cénotaphe est entièrement plaqué de nacre.

Les pouvoirs prolifiques du saint n'ont pas cessé d'être invoqués depuis trois siècles ; et, lointaine conséquence peut-être de l'éclectisme du souverain mogol, aujourd'hui encore les femmes hindoues aussi bien que les femmes musulmanes

viennent en pèlerinage à la tombe de Cheik Selim afin qu'il les rende fécondes.

Akbar avait une si large tolérance pour toutes les croyances, qu'il admettait même les prédictions des astrologues. Près du tombeau du saint musulman, un petit pavillon décoré de guirlandes de pierre ciselée était le logis du tireur d'horoscope, appointé par le sceptique empereur.

Après la cour principale, nous en traversons d'autres, toujours entourées de galeries, où des palais infléchissent leurs arcades mauresques surmontées de kiosques campaniformes. Plus la moindre trace de marbre. Partout le granit rougeâtre, que préférait Akbar, parce qu'il lui semblait plus adéquat aux édifices robustes, grandioses, qu'il concevait, et peut-être aussi parce que sa couleur rappelait le sang qui coule dans les batailles créatrices d'empires. Mais, cette pierre dure, il voulut qu'elle obéît cependant à sa fantaisie toute-puissante ; et les sculpteurs prodiguèrent sur les murailles, les colonnes et les arceaux, une guipure aussi délicate que s'ils avaient fouillé le malléable ivoire.

Voici la chambre à coucher d'Akbar, le kwa-bagh (maison des rêves), où la perfection des ciselures est prodigieuse. Dans une autre chambre, celle de la reine, des traces de peinture adhèrent encore aux murs ; on distingue des tigres, des éléphants, sans doute des scènes de chasse.

Plus loin, c'est la maison de cette Portugaise que le hasard avait faite l'épouse du Mogol. On y

voit des anges ailés, un visage de vierge à peu près effacé. Malgré le Coran, qui interdit la représentation des figures humaines, Akbar avait laissé peindre l'*Annonciation* dans la chambre de sa femme catholique.

Le guide nous conduit maintenant vers une construction dont les quatre minarets portent l'inévitable kiosque chinois, le *tchatri*. Elle est probablement unique en son genre et atteste une curieuse originalité. C'est le Divan-i-Khas, c'est-à-dire la salle des audiences privées. Au milieu de la chambre du rez-de-chaussée surgit un pilier de granit rouge. Son chapiteau énorme, en pyramide renversée, évoque avec ses pendentifs une gerbe de stalactites descendues du plafond. Le plafond, on le cherche, et l'on s'étonne qu'il n'existe pas. Le pilier supporte seulement à trois mètres du sol quatre poutres de pierre qui partent du centre et aboutissent à chaque angle de la pièce. Akbar siégeait sur le pilier ; ses quatre ministres s'asseyaient aux quatre coins.

Ahmed Chesti, qui tient beaucoup à la légendaire religion inventée par Akbar, déclare que c'étaient les prêtres des quatre principaux cultes que l'empereur réunissait en cet endroit, pour discuter avec eux et emprunter à chacun ce que ses doctrines avaient de meilleur.

Avec un peu d'imagination, on croit revoir dans les cours, dans les palais, l'existence fastueuse qu'y menaient le roi et son entourage. Ces espaces, aujourd'hui déserts et silencieux, étaient, il y a

trois cents ans, remplis d'animation. Nous marchons sur le *patchisi*, une place pavée de carreaux blancs et noirs, sur lesquels Akbar jouait aux échecs en faisant évoluer des jeunes gens de case en case. Nous nous figurons plus loin la foule assemblée devant l'audience publique, le Divan-i-Am, où se rendait la justice. L'exécution suivait de près la sentence. Un gros anneau de pierre est fixé dans le sol. Un éléphant y était attaché et avait pour mission d'écraser sous ses pieds les coupables condamnés à mort.

Un palais encore aussi singulier que le Divan-i-Kkas et plus considérable, le Panch Mahal (palais quintuple). Il devait servir à des fêtes, à des jeux en plein air. C'est une superposition de cinq terrasses en retrait, soutenues par des colonnes légères, bordées de balustres finement découpés dans la pierre rouge. Sur la dernière plate-forme se dresse le *tchatri* mogol, toujours le même, dont je ne me lasse pas d'admirer l'élégante simplicité.

Nous escaladons les terrasses du Panch-Mahal, et autour de nous se déploie tout le panorama de Fatehpour. L'enceinte d'autrefois existe encore, encerclant les deux villages de Fatehpour et de Sikri dont les pauvres maisons se rassemblent au bas de la colline, pareilles probablement à celles qui étaient là avant le règne d'Akbar. A l'ouest, le rempart s'interrompt; on avait creusé de ce côté un étang, aujourd'hui desséché. Une tour, l'Hiram-Minar, hérissée de trompes d'éléphants qui, de loin, paraissent des pointes de fer, com-



mande la plaine. Du haut de cette tour, l'empereur tirait sur les animaux sauvages qu'on chassait à portée de ses flèches.

A nos pieds, les palais, les clochetons dessinent sur le ciel leurs silhouettes sombres ; squelettes de choses défuntes d'où la vie s'en alla un jour par la capricieuse volonté de celui qui les avait fait naître.

Le farouche Mogol est couché depuis longtemps dans le cercueil. Mais, si l'homme a disparu, ses œuvres restent debout et témoignent de ce que fut sa grandeur. Il eut le droit d'emprunter à Allah son nom d'Akbar, car au prestige de la force il sut joindre le noble ascendant de l'esprit, celui dont la belle tolérance associa le Christ, Mahomet, Boudha et Vichnou.

Dors en paix, Akbar, dans le jardin de Sikandra. Le moderne conquérant de l'Inde te respecte ; il se plaît à garder ton tombeau, comme là-bas, derrière les montagnes, le conquérant russe honore ton aïeul Timour-Lenk dans le mausolée bleu de Samarkand.

\* \* \*

Aux portes d'Agra, au bord de la rivière Jumna, commence ce que Loti appelle « la splendeur blanche ». Au granit rouge, évocateur des batailles, succède le marbre, éblouissant comme la mousseline immaculée d'un voile de femme.

C'est encore dans la verdure d'un jardin un

tombeau qu'annoncent des portiques de pierre rose. Gyas-Beg, qui repose ici, n'était que le ministre des finances, l'*Itmad ud Daoulah*, et le beau-père de l'empereur Jehangir. Son mausolée ne devait pas avoir les proportions colossales qui convenaient à celui du Grand Mogol.

Il est petit, ce tombeau, mais quel bijou ! Comme on pourrait lui appliquer ce que Charles-Quint disait du campanile de Florence : « Il faudrait le conserver dans un écrin de velours ! »

Une Persane, Nour-Jahan, la fille de Gyas-Beg, a été l'architecte de ce monument. Si l'on ne savait qu'il est l'ouvrage d'une femme, on le devinerait, tant il est charmant de délicatesse et de grâce.

Nour-Jahan a paré comme le boudoir d'une fée ce pavillon de marbre blanc. Des arcs persans, des minarets cylindriques, des clochetons tartares ; et aussi des écrans de marbre devenu dentelle, cela s'était fait déjà au temps d'Akbar. Nour-Jahan y ajouta ce qui ne s'était pas vu encore. Dédaignant les faïences, les émaux brillants employés par les artistes de son pays à Méched, à Téhéran, à Samarkand, elle incrusta les pierres colorées dans la blancheur du marbre. Les cornalines, la malachite, les turquoises formèrent de subtils enlacements de fleurs, des losanges, des rosaces, qui s'unirent aux arabesques en relief pour décorer les murailles, encadrer les arcades. Une prodigieuse broderie de pierres resplendit sous le soleil de l'Inde.

Il y a des monuments plus imposants, plus gran-

dioses ; mais rien probablement au monde n'est plus joli que le tombeau de Gyas-Beg.



En face de la tombe de l'Itmad ud Daoulah, au delà de la Jumna s'élèvent sur l'horizon les murs rouges du fort d'Agra. Au-dessus de ces remparts épais émergent des coupoles et des kiosques de marbre. La force rouge protège ici la beauté blanche.

On entre par une porte gigantesque flanquée de deux tours sur lesquelles les dômes des clochetons mogols semblent les casques des guerriers tartares en faction aux créneaux de la citadelle d'Akbar. Mais à la place du *toug* de crins des hordes du Nord, c'est le drapeau anglais qui flotte aujourd'hui au seuil de la forteresse.

Une large rampe mène au sommet de cette falaise de granit. A droite d'une grande cour, un premier palais rappelle ceux de Fatehpour-Sikri. Akbar lui-même ou, en tout cas, son successeur Jehangir, le bâtit. La pierre rouge est fouillée en guipure sur des colonnes carrées aux chapiteaux débordants en entablements, en pendentifs, en consoles, que réunissent des arcades dentelées de style hindou.

Puis, tout d'un coup, c'en est fini de l'œuvre des conquérants farouches. L'héritier de Jehangir et d'Akbar s'est passionné pour une nouvelle forme

de beauté. Il a imité, amplifié les magnificences dont l'Itmad ud Daoulah lui offrait le modèle.

Il a épousé précisément Arrhiman-Banou, la petite-fille de la délicieuse artiste que fut Nour-Jahan ; et pour la plus belle femme de son temps il a voulu les plus belles demeures qu'eût jamais créées la main des hommes. Il avait commencé à Delhi ; il a continué à Agra à assouplir le marbre aux plus ravissantes combinaisons. Et peut-être fut-il inspiré par le goût affiné qu'Arrhiman-Banou tenait de son aïeule.

L'épouse bien-aimée meurt à Delhi en lui donnant son huitième enfant. Shah-Jehan, brisé de douleur, ne peut plus vivre dans le palais où il fut heureux avec elle. Il vient à Agra, et là sur les assises du fort fondé par ses ancêtres, il se construit une autre résidence d'où il regardera monter peu à peu dans le ciel le tombeau qui le réunira dans la mort à celle qu'il pleure.

Sa vie de monarque asiatique s'écoule au fort d'Agra, selon les mœurs du temps. Dans les fossés, au pied du palais hindou d'Akbar, on organise des combats de tigres et d'éléphants. Sur les dalles blanches et noires d'un patchisi on joue aux échecs avec des hommes en guise de pions. Mais il faut à Shah-Jehan un cadre plus somptueux que celui qui suffisait à ses prédécesseurs. Place au marbre maintenant ! Et voici que des colonnades s'érigent, que des arcades blanches festonnent pour abriter ses audiences du Divan-i-Ans et du Divan-i-Khas. Voici la mosquée Perle (*Moti-Musjid*) dont le nom

est justifié par les tons opalins de son marbre.

Puis c'est la suite inouïe des appartements des femmes où l'art du ciseleur réalise ses plus étonnantes merveilles ; les parois de marbre s'incrument, comme celles de l'Itmad ud Daoulah, de milliers de fleurs que fournissent les minéraux précieux ; dans des niches patiemment enjolivées on range les vases d'argent et d'or ; le bloc de marbre se fore de trous où les bras menus des sultanes vont chercher les bijoux qu'elles y cachent. Dans les salles de bains les fleurs colorées s'emmêlent sur les pavés de marbre ; à la voûte de l'étuve scintillent, comme autant d'étoiles, les facettes des miroirs qui reflètent la nudité splendide des plus belles filles de l'Asie.

Et les cours du Fort s'entourent de palais aux balcons de marbre ajouré. L'une de ces cours est un bassin d'eau claire, le Machi-Bawan, où les femmes s'amusent à pêcher des poissons. Dans une autre les marchands étalent sous leurs yeux les riches tissus de soie, les broderies et les diamants.

Sur les tours rouges poussent, comme une végétation folle, les kiosques blancs. L'un d'eux, que les guides de maintenant appellent le boudoir de Lalla-Rouk, est bien le plus exquis salon qu'ait jamais pu souhaiter une princesse orientale. Est-il rien de plus léger que cette balustrade de marbre percée en rosaces, que cette colonnade blanche discrètement ornée de dessins inscrustés ? A-t-on quelque part ciselé chose plus gracieuse que ces arceaux auxquels les fleurs, toujours les fleurs, de



malachite et de cornaline, font un incomparable encadrement?

Comme je comprends l'enthousiasme du prince de Galles de 1876, le futur roi Édouard VII, qui désira dormir une nuit dans une de ces chambres merveilleuses où vécut le descendant d'Akbar!

Pourquoi faut-il qu'au milieu de tant de beauté la bête humaine n'ait cependant pas abdiqué les instincts de sauvagerie qui persistent à travers les siècles avec le type de la race? Lorsqu'on lit l'histoire des Mogols de Delhi et d'Agra, la pensée se reporte à l'époque des Atrides. Nour-Jahan, l'épouse de Jehangir, n'ayant pas d'enfant mâle pour succéder à son mari, fait crever les yeux à Kousroum, l'héritier présomptif du trône; et elle assassine elle-même la mère de celui-ci. Elle fait épouser à Shah-Jehan sa fille d'un précédent mariage, Arrhiman-Banou, espérant ainsi régner sous le nom de son gendre. Mais, à la mort de Jehangir, Shah-Jehan fait incarcérer sa belle-mère et massacre tous ses partisans. Plus tard c'est le tour de Shah-Jehan de subir un sort analogue. Son fils Aureng-Zeb se débarrasse d'un père qu'il trouvait peut-être dangereusement prodigue; il l'emprisonne dans son palais d'Agra et prend le pouvoir à sa place.

La légende est, heureusement, plus poétique que l'histoire. Elle nous dit que Shah-Jehan malade, sentant que sa fin était proche, demanda qu'on le portât dans un des pavillons qui couronnent les tours du Fort. Entre les colonnettes de ce tchatri de marbre on voit à un mille de là sur la rive de la

Jumna palpiter dans l'azur les minarets et les dômes du Taj-Mahal. Shah-Jehan mourut en jetant un dernier regard sur le tombeau qu'il avait édifié pour Arrhiman-Banou et où bientôt il allait retrouver pour l'éternité celle qu'il avait tant aimée.



Le Taj, c'est bien le tombeau que méritait l'épouse de Shah-Jehan. J'ai vu au musée de Calcutta deux miniatures exécutées au dix-septième siècle par des artistes hindous. L'empereur a les traits réguliers ; ses lèvres s'entr'ouvrent dans sa barbe noire en un sourire un peu amer ; toute sa physionomie exprime une profonde mélancolie, causée par les malheurs qui empoisonnèrent ses dernières années. Arrhiman-Banou a le visage allongé des Persanes, de grands yeux de velours infiniment doux. Elle était sûrement une des plus jolies femmes de son époque. On conçoit la passion que Shah-Jehan conserva pour elle jusqu'à l'instant où il mourut.

On l'appelait Mumtaz-i-Mahal (l'élue, l'orgueil du palais). L'empereur voulut que morte elle eût une demeure plus magnifique encore que celle qu'elle avait habitée pendant sa vie ; et cette demeure suprême fut le Taj-Mahal (le Palais Tombeau).

Chacun le juge à sa manière, selon ses goûts, son état d'esprit du moment, mais de toutes les poitrines s'échappe un cri d'admiration unanime :

c'est le plus beau monument que les hommes aient édifié sur la terre !

Est-ce l'habileté des architectes ? Est-ce seulement le hasard ? Peu importe. Il semble que tout a été calculé pour que le Taj soit l'indiscutable merveille. On dirait qu'on a ménagé les contrastes et organisé pour y accéder une sorte de gradation dans la beauté.

D'abord, il est isolé, à deux kilomètres d'Agra. Le seul point de la ville d'où l'on puisse le contempler est ce palais du Fort où Shah-Jehan expira, les yeux fixés sur ses dômes blancs.

On y parvient comme en un endroit mystérieux, par une route assez longue dont les méandres tortueux retardent le promeneur et avivent sa curiosité. Au loin, un rideau d'arbres le dissimule ; à peine, de temps en temps, surprend-on au-dessus des frondaisons les rondeurs d'une coupole qui bientôt disparaît à une courbe du chemin.

Même lorsqu'on est tout près du Taj-Mahal il se cache toujours. Il faut, avant de le découvrir, s'arrêter quelques minutes dans le cloître de granit rouge d'un caravansérail qui est déjà un séduisant spécimen de l'art mongolo-hindou. Après le caravansérail s'élève une arche superbe de pierre rose pareille à celles du parc de Sikandra. Ce n'est pas encore le Taj. C'est simplement la porte des jardins. Autour de la géante ogive, des arabesques courent en tons noirs sur des bandes de marbre blanc, et au sommet, entre des minarets rouges, s'effilent en pointe les globes blancs de multiples coupolettes.

Enfin, dans l'évidement du portique se révèle la vision sublime. A cinq cents mètres, sa blancheur se réfléchit dans l'eau dormante d'une série de bassins. Pour que resplendisse mieux le marbre impollué, au premier plan, le long des bassins des rangées de cyprès alignent leurs cônes sombres ; d'autres arbres d'un vert plus tendre étendent leur ombre sur les allées. Au-dessus de cette verdure variée s'épanouit la masse éblouissante. Une terrasse de marbre de cent mètres de côté lui sert de socle. Aux angles, des minarets blancs, casqués du *tchatri* mogol se dressent, tels quatre gardes immobiles aux coins d'un catafalque. Là encore une heureuse opposition a été prévue. A l'est et à l'ouest deux mosquées, rouges comme la porte des jardins, font valoir davantage l'éclat du marbre.

Ce qui charme tout de suite, c'est la perfection de l'ensemble, les harmonieuses proportions de la grande arcade centrale, un *pichtak* persan noblement incurvé, des quatre petites coupoles et du dôme principal sur lequel luit le croissant de l'Islam.

Puis l'œil s'intéresse aux détails les plus frappants de l'ornementation, aux inscriptions, aux fleurs dont les sinuosités colorées s'enroulent et se déroulent sur la blancheur de la façade.

Par un escalier latéral, qu'on ne soupçonnait pas, on monte sur la terrasse ; on s'approche, et voici que le portail se creuse, que dans ses parois d'autres arches s'infléchissent. De la voûte se détachent ces stalactites, ces nids d'abeilles, décora-

tion aimée des artistes musulmans, qu'ils prodiguèrent dans les mosquées et les palais depuis Grenade jusqu'au cœur de l'Asie. Et c'est dans le marbre pur que tout cela fut taillé !

On entre, et l'admiration s'accroît. La demi-obscurité commande un respect religieux. Ensuite les yeux s'habituent, se portent vers les fenêtres par lesquelles filtre une lumière atténuée. Ce sont des écrans de marbre aussi précieux que ceux de la tombe de Gyas-Beg. Sur les dalles, sur les murailles, partout c'est le marbre. Et la lumière, on croirait que c'est le marbre lui-même qui la donne, que ses irradiations éclairent le tombeau.

Les choses peu à peu se précisent. Un chef-d'œuvre prodigieux est là rayonnant dans l'ombre : une grille circulaire de marbre perforé en une dentelle de fleurs ; ce qui peut-être fut réalisé de plus exquis depuis que les hommes s'évertuent à tourmenter la pierre pour imiter la nature. Derrière cette grille les deux tombes de Shah-Jehan et d'Arrhiman-Banou, en marbre toujours, où des gemmes de toutes couleurs forment des entrelacs et des guirlandes de roses et de jasmins. Et ces enlacements de rameaux et de fleurs inscrustés, si grande que soit leur richesse, n'ont pourtant rien d'excessif ; leurs teintes sont adoucies, leur dessin est d'une sobre élégance. Comme on est loin des exubérances des temples jaïns de Calcutta et de Cawnpore !

Les gardiens du Taj sont graves, silencieux. Ils sentent la majesté souveraine de ce lieu. Leur robe,



leur turban, les font ressembler à des personnages de quelque conte des *Mille et une Nuits*. L'un d'eux allume une petite lanterne pour mieux me montrer les fleurs rouges, jaunes et bleues sur le marbre des tombes. Puis il m'invite à descendre avec lui dans une cave toute noire où les corps de l'empereur et de son épouse reposent l'un près de l'autre sous des stèles plus modestes, juste au-dessous du somptueux cénotaphe.

Nous remontons, et maintenant je m'aperçois que dans l'énorme vaisseau de marbre où tout est si beau, le moindre bruit lui-même se transforme et devient un son musical. On parle, et la voix humaine s'élance en ondes puissantes vers le dôme. Kiram-Ilahi prononce : « Allah Akbar ! » et l'écho répète en chantant le nom d'Allah. On dirait d'abord un grondement d'orgues ; puis ce grondement s'apaise et longtemps se prolonge en douces vibrations comme si là-haut, sous la coupole, répondait un chœur d'anges invisibles.

Oui, vraiment, tout ici est magnifié par la splendeur ambiante. Il n'est pas jusqu'à la quête du bakchiche qui ne se mue en un cérémonial discret. Le bakchiche n'est plus qu'un échange de cadeaux. Un gardien présente des sucreries sur un plateau d'argent ; le visiteur lui rend sa politesse en lui offrant une roupie.

Plusieurs fois je suis revenu, seul, admirer le Taj. Le dernier jour je m'attardai jusqu'au crépuscule dans la contemplation de ses formes radieuses. Les fleurs, les ciselures s'accusaient plus nettes à

mesure que l'éblouissement du marbre s'éteignait dans la lueur du soleil défaillant. Dans les allées du parc, dans l'avenue de cyprès, des femmes hindoues de haute caste se promenaient. Presque toutes étaient belles ; enveloppées de leurs longs voiles roses et blancs elles prenaient dans la lumière faiblissante des allures de fantômes. Et il me semblait voir les ombres d'Arrhiman-Banou et de ses amies errantes parmi les arbres funèbres autour du Palais Tombeau.

Le Murray's Handbook avoue timidement qu'un gouverneur des Indes a autrefois proposé *sérieusement* de démolir le Taj pour en vendre les marbres. Murray ne nomme pas ce sinistre vandale, sans doute pour ne pas froisser ses descendants. J'ai voulu le connaître. Il mérite de passer à la postérité comme Érostrate qui brûla le temple d'Éphèse. C'est lord Bentinck. Il était vice-roi des Indes en 1829, et une rue de Calcutta porte son nom. Il faut dire à la décharge de lord Bentinck que s'il fut affligé d'une totale incompréhension artistique, en revanche ses talents d'administrateur étaient fort appréciés. C'est lui qui parvint à abolir la coutume barbare du *satty*, le sacrifice des veuves hindoues sur le bûcher de leur mari.

Ainsi que beaucoup d'hommes de son temps il préférerait peut-être les rigidités classiques de l'art grec. Il ne comprenait pas la grâce des ogives et des arcades, le charme des méticuleuses ciselures, des fleurs polychromes s'enchevêtrant sur la blancheur des marbres.

Les Bentinck sont rares aujourd'hui. Le Taj pendant des siècles encore restera la plus haute manifestation de l'art des constructeurs et des tailleurs de pierres. Et, si, comme le dit l'histoire, un Français, Austin de Bordeaux, en fut le plus notoire architecte, la France peut être fière d'avoir eu sa part de collaboration à une œuvre qui honore le génie humain.



Trop captivé par le Taj-Mahal et le Fort je n'ai donné que peu d'attention à la ville d'Agra. Je ne me rappelle guère que le Jauhri-Bazar, la rue commerçante, toujours agitée, où retentissent les *arriah-hé!* des cochers et les coups de marteau des forgerons sur les vases de cuivre rouge.

Je vois encore dans cette rue si vivante une femme voilée de mousseline blanche pailletée d'or. Ses bras étaient chargés d'anneaux ; à ses chevilles tintaient des cercles d'argent. Des ornements de toutes sortes couvraient en telle profusion le bas de ses jambes et ses pieds nus qu'elle pouvait à peine marcher pour aller de son palanquin à la boutique d'un marchand d'étoffes.

J'ai souvenir aussi d'un moment passé dans le magasin d'un sculpteur. Depuis les artistes du Taj et du Fort, l'art de fouiller le marbre s'est perpétué à Agra. On imite patiemment sur des

tablettes les incrustations qui décorent les tombeaux d'Itmad ud Daoulah et de Mumtaz-i-Mahal. Comme à Florence et à Pise les artisans modernes vivent ici en copiant les chefs-d'œuvre des ancêtres.

## CHAPITRE XII

### DELHI

En chemin de fer : l'assistant-collector. — *Delhi* : le palais du Fort; la Grande Mosquée; Turkish baths; la ville anglaise. — Les champs de ruines : Firozabad; la tombe d'Humayoun; le Koutab-Minar. — Sur la route de Delhi.

Six heures seulement de chemin de fer entre Agra et Delhi. C'est le plus court trajet que j'aie eu à effectuer dans l'Inde.

Avant le départ, un coolie essuie avec ostentation les vitres de mon compartiment. Je lui donne quelques annas. Deux minutes plus tard un second épousseteur passe un torchon sur les banquettes. Un troisième lui succède qui veut de nouveau nettoyer les fenêtres. Je lui fais comprendre l'inutilité de son geste; mais l'homme ne se décourage pas et s'attaque aux volets du wagon. Quand il aura fini je serais curieux de savoir ce que pourrait bien inventer encore un quatrième chasseur de bakchiche; mais le train s'ébranle. En route pour Delhi.

A la seconde station un jeune Anglais monte avec moi. Comme il a l'air aimable, je lui demande un renseignement quelconque pour engager la conversation et je ne tarde pas à apprendre qu'il est



fonctionnaire du *Civil service*, *assistant-collector* (1), et que, de même que tous ses compatriotes, il a l'obsession du « danger allemand ». Il n'aurait sans doute pas daigné causer avec moi s'il m'avait cru *a German*.

Le train roule au milieu de champs tout verts, émaillés de fleurs jaunes. Ce sont des cultures de pois, dont on obtient deux récoltes par an. La plaine en est couverte. De temps en temps les pois sont remplacés par des plantations de coton, des cannes à sucre. Ce pays est riche, dit mon compagnon, et les habitants sont en général de fort braves gens, très serviables, faciles à gouverner. Il faut en effet que les Hindous ne soient pas très rétifs, car le personnel européen du *civil service* est bien peu nombreux. Ils ne sont guère qu'un millier d'Anglais pour administrer un empire grand sept ou huit fois comme la France, et peuplé de trois cents millions de sujets. Il est vrai qu'ils sont choisis soigneusement parmi les meilleurs élèves de Cambridge et d'Oxford, à la suite de concours très ardu. Leur recrutement est supérieur à celui des agents coloniaux français dont l'élite compétente est trop souvent gênée par les politiciens en souffrance, à qui l'on octroie pour s'en débarrasser des situations pour lesquelles ils ne sont nullement préparés.

— Et que pensez-vous de l'Inde? interroge,

(1) Le *collector* ou *deputy-commissionner* est une sorte de préfet à la tête d'un district. Il a des attributions multiples, judiciaires, administratives et financières.

avec une certaine satisfaction mêlée d'ironie, l'assistant-collector. Que pensez-vous du gouvernement britannique et de sa barbarie (*its cruelty*) vis-à-vis des indigènes?

— Mon Dieu ! le *government*, je vois bien dans l'Inde ses chemins de fer, ses ponts, ses canaux d'irrigation, mais quant à sa *cruelty*, vraiment il m'est difficile d'en parler. Partout où j'ai affaire, dans les banques, dans les hôtels, dans les gares, je ne trouve presque jamais d'Anglais, je rencontre surtout des Hindous. Ils occupent tous les emplois, au moins les emplois secondaires. En somme, ils participent largement à l'administration de leur pays, et je suppose que la plupart d'entre eux n'ont qu'à se féliciter de la domination anglaise.

— Nous sommes effectivement un très petit nombre d'Européens, ajoute l'Anglais. Mais nous avons beaucoup de travail dans le *civil service*. Chaque jour je suis à cheval ou en voiture. Je dois inspecter huit ou dix villages, régler avec leurs chefs hindous des questions d'impôts, examiner des réclamations de toutes sortes. D'ailleurs nous ne nous plaignons pas. Nous sommes très bien payés.

Il a à peine trente ans ; il a des chevaux, une voiture, une dizaine de domestiques. Il est juste d'observer que ses dix boys ne lui coûtent même pas en tout deux cents francs par mois. « On arrive, dit-il, à toucher des traitements de cinquante mille francs ; et lorsqu'on se retire on a droit à une retraite de vingt-cinq mille francs. Aussi, on vit royalement

aux Indes sans réaliser d'économies pour l'avenir, puisque l'avenir est généreusement assuré. »

Nos administrateurs des petites colonies françaises de l'Hindoustan, Pondichéry, Chandernagor, Mahé, font évidemment triste figure à côté des *collectors* qui mènent là-bas une existence de millionnaires.

Tous les employés du *civil service* connaissent plusieurs dialectes hindous. L'assistant collector commence à m'initier aux mystères de l'hindoustani. On l'écrit comme l'arabe, de droite à gauche. C'est une écriture purement phonétique où disparaissent les syllabes qu'on ne prononce pas nettement dans la langue parlée. C'est ainsi, par exemple, que le mot anglais *catalepsy* devient en caractères hindoustanis quelque chose comme *ktlpsy*...

J'aurais bien voulu continuer la leçon, mais à Chata mon camarade descend et me montre devant la gare un cheval qui l'attend pour sa tournée dans les environs. Alors, *goodby!*

A Kilokri Nizammuddin s'étendent d'immenses espaces semés de ruines. C'est l'ancienne Delhi, Firozabad, désertée depuis des siècles. Des tombes, des murailles, des coupoles à demi effondrées s'éparpillent de tous côtés dans la plaine. Encore quelques minutes et le train s'arrête dans la gare de la Delhi moderne.

\*  
\* \*

Ma première rencontre à Delhi fut celle d'une bande de mendiants qui me rappelèrent les der-

viches de l'Asie centrale. Ils avaient comme eux un uniforme assez extravagant, des coiffures surtout, qui ressemblaient à des ruches gigantesques. Ils portaient à la main le vase de cuivre à anse spécialement affecté à leur corporation; et sur leur bouche était attaché un bâillon destiné à protéger leurs bronches contre la poussière des chemins.

Elle s'élevait en nuages, la poussière, blanchissant les arbres et au loin estompant la fière silhouette du Fort, sur lequel claquait au vent l'*Union Jack* anglais.

Ce Fort de Delhi, c'est encore l'œuvre de Shah-Jehan, l'empereur du marbre. C'est lui qui en 1638 fonda la ville actuelle qu'on appela longtemps Shahjehanabad. Les cités qui l'ont précédée dans l'histoire sous le nom d'Indrapât, de Firozabad, ont souffert de l'abandon et du pillage. Tamerlan, en 1398, avait amené ici les hordes du Nord, qui laissèrent derrière elles un champ de ruines. Plus tard la ville nouvelle fut dévastée par le Persan Nadir Shah, ensuite par les Afghans. Mais les palais du Fort bâtis par Shah-Jehan sont demeurés à peu près intacts.

Pour leur payer tout le tribut d'admiration qu'ils méritent il faudrait n'avoir pas été déjà enthousiasmé par ceux d'Agra. Et pourtant, si l'on met à part le Taj-Mahal, supérieur à tout, il y a peut-être dans ce fort de Delhi plus de magnificence encore que dans la seconde capitale des Mogols.

Les remparts rouges ne sont plus comme à Agra un entassement écrasant d'épais matériaux. Ils

sont moins massifs. La Lahori Darvâza (porte de Lahore), par laquelle on pénètre dans cette citadelle, est bien plus jolie, plus élancée, avec ses hauts minarets et ses coupolettes blanches, que la lourde entrée du fort d'Akbar. Elle est presque pareille au noble portique qui décore le seuil des jardins du Taj.

A l'intérieur de la forteresse si les monuments sont moins nombreux qu'à Agra, ils sont plus somptueux. Là aussi on s'extasie devant les colonnades du Divan-i-Am et du Divan-i-Khas, devant l'ornementation délicieuse des bains incrustés de fleurs colorées, devant les écrans prodigieux de marbre ajouré où sont ciselées les balances de justice, comparables aux plus belles guipures de l'Itmad ud Daoulah. Mais ce qui caractérise les palais de Delhi, c'est qu'à la splendeur du marbre s'ajoute la splendeur de l'or. Au Divan-i-Khas, ce sont des fleurs dorées qui brillent au soleil sur la blancheur des colonnes ; et cette forêt de piliers modelés, ces arcades festonnées par la patiente minutie des sculpteurs hindous, ces murailles ébouissantes où s'allient les deux matières les plus précieuses que l'homme puisse choisir pour les façonner selon son idéal de beauté, tout cela offre aux yeux probablement le plus stupéfiant labeur d'opulence et d'art qui ait jamais été accompli.

*S'il est un paradis sur la terre, c'est ici, c'est ici,* dit une inscription persane gravée sur une des arches du Divan-i-Khas. Et les richesses que con-



tenaient ces palais féeriques n'y sont plus ! On se plaît à imaginer des meubles d'un luxe inouï, des armes, des étoffes, des vêtements royaux ruisse-lants de pierreries. Parmi ces meubles fantastiques il en est un au moins, le fameux trône des paons, dont il nous reste une description exacte. Ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie était dû à l'habileté d'un Français attaché à la cour de Shah-Jehan, cet Austin de Bordeaux qui fut un des constructeurs du Taj d'Agra. Un autre Français, le voyageur orfèvre Tavernier, qui passa à Delhi à la fin du dix-septième siècle, le vit et raconta son émerveil-lement : « Le trône en or massif mesurait deux mètres de longueur sur un mètre et demi de lar-geur et formait une sorte d'estrade dont le dossier couvert d'émaux délicats s'étalait en une queue de paon. Un dais en or massif, bordé d'une épaisse et longue frange de perles fines et reposant sur douze colonnes d'or, couvrait l'arrière du trône dont l'avant était abrité par deux vastes parasols de velours brodé de perles, à manches d'or incrustés de diamants. » Tavernier estimait que ce trône valait vingt-sept millions. Il fut porté en Perse en 1739 par Nadir Shah en même temps que le célèbre dia-mant le Kohi-Noor.

J'ai constaté avec plaisir que le *government* prend grand soin des palais de Delhi. Au moment où je les visitais des ouvriers réparaient les dalles du Divan-i-Am ; d'autres ravivaient les fleurs d'or sur les plafonds et les colonnes de marbre.



Devant le Fort, au fond d'une vaste esplanade se dressent les portiques et les minarets de la grande mosquée, la Jama Musjid, un des monuments les plus imposants du monde musulman.

Elle termine comme un promontoire le chaos des maisons de Delhi qu'elle domine du haut de ses escaliers géants. Des portes mogoles où s'incurvent des arches ogivales et des arceaux dentelés se couronnent de coupoles blanches. Elles s'ouvrent sur une immense cour où les tours roses striées de lignes blanches verticales surgissent au-dessus des dômes des sanctuaires. On conserve dans la Jama Musjid un poil de la barbe de Mahomet. Le prophète eut vraisemblablement le système pileux abondamment développé ; la plupart des mosquées d'Afrique et d'Asie se flattent de posséder la même relique.

Au bas des marches de la mosquée quatre bayadères et deux musiciens me donnèrent en plein air un *nauch* qui ne me coûta que quelques annas. Aux sons d'une vina qu'accompagnait le tam-tam je pus, pour ce prix modique, apprécier pendant un quart d'heure les danses assez monotones que les riches Hindous savourent durant des nuits entières moyennant une rémunération exorbitante. Mes *nauch-girls* n'étaient que de catégorie inférieure ; leur costume avait peu d'éclat et les anneaux

qui scandaient de leur choc les mouvements des jambes et des bras étaient d'un métal vulgaire, comme les bijoux qui luisaient sur leur front.



Le bazar est presque complètement concentré au Chandni-Chauk, large rue plantée d'arbres, longue d'un kilomètre, séparée de la station du chemin de fer par un jardin public. Toute maison du Chandni-Chauk est une boutique. La plupart des marchands n'exposent d'ailleurs aux regards des passants que des objets assez communs, vague camelote de quincaillerie ou de mercerie. C'est l'endroit le plus fréquenté de Delhi.

A l'extrémité du Chandni-Chauk de grandes réclames en anglais peintes sur des murailles conviennent les amateurs aux *Turkisch baths*. L'Imperial Turkish Bath se prétend le seul vrai et recommande de se défier de la concurrence. Elle est en face, la concurrence. C'est le Victoria Bath, dont l'enseigne affirme qu'« il ne faut pas aller ailleurs avant d'être d'abord entré ici ».

Dans l'un comme dans l'autre de ces hammams on trouve les mêmes agréments.

Au Turkish Imperial Bath je me déshabillai dans une chambre du premier étage et je descendis tout nu dans une étuve du rez-de-chaussée, portant à la main une boîte de fer où j'avais enfermé mes roupies et mes banknotes. Là, deux grands diables

noirs s'emparèrent de moi et me firent subir les nombreuses épreuves d'un massage laborieux et compliqué. Couché sur les dalles brûlantes, je fus pétri, aplati, gratté, raclé, désarticulé, piétiné alternativement par ces deux escogriffes. Pendant que l'un d'eux me retournait sur le dos, sur le ventre, sur le flanc, l'autre me versait sur le corps en doses savamment ménagées l'eau chaude d'une aiguière.

Quelle gymnastique étrange fut exigée de mes membres ! Elle fut tellement variée que dans mes souvenirs ses multiples détails se confondent un peu. Tantôt l'homme de bronze, accroupi sur moi, pesait sur mes épaules qu'il écartait pour les appliquer sur le pavé ; tantôt il me faisait craquer les genoux, les phalanges des doigts ; puis, passant mes jambes autour de son cou, il appuyait de toute sa force comme s'il voulait me soulever dans cette singulière position. A tous ces gestes s'ajoutaient des torsions de bras, des renversements du cou, des pressions diversement rythmées exercées avec la paume des mains sur la poitrine et sur les reins. Je pris durant une heure les attitudes les plus extravagantes, tandis que dans la chaleur ma sueur ruisselait sur le carrelage de l'étuve. On eût dit dans l'épaisse buée un combat de reptiles au fond d'un aquarium !

Je sortis du Turkish Bath délesté d'une notable quantité d'eau, aspirant au repos comme après une séance de lutte.

Il est des gens à qui ces dislocations ne suffisent pas, ou qui préfèrent au contact des malaxeurs

mâles celui de mains plus délicates. Pour ceux-là l'établissement dispose d'un personnel de masseuses expertes quoique non diplômées.

\*  
\* \*

Un tramway électrique part du Chandni-Chauk et dessert divers quartiers de Delhi. Sur les banquettes de ce tramway je ne vis jamais aucun Européen. La séparation des deux races est marquée ici aussi nettement qu'à Madras. Les Anglais vivent tout à fait en dehors de la ville indigène. Leurs cottages sont bâtis le long d'avenues tracées dans la verdure et les bosquets au nord de la Kashmir-Gate.

Un dimanche soir j'entrai dans l'église Saint-James, édifiée au milieu d'un petit jardin, près des résidences anglaises. De même qu'à Lucknow et à Cawnpore des tablettes de marbre y remémorent les noms des victimes de la révolte des cipayes. J'assistai au prêche d'un pasteur protestant. Les auditeurs étaient exclusivement des Hindous des deux sexes, très européenisés, hommes et femmes habillés à la mode de Londres.

Tous ces Hindous, après le discours du pasteur, chantèrent à pleine voix les cantiques anglicans. Ce ne sont pas probablement ces *natives* convertis, lecteurs de Bible, serviles imitateurs des conquérants, qui songeront à renouveler la *mutiny* de 1857.





Une promenade à travers les vestiges des anciennes Delhi n'est pas d'un intérêt moins grand que la visite des palais du Fort. C'est une des étrangetés de l'Inde ces déplacements de capitales, ces cités populeuses qui presque subitement sont délaissées et renaissent plus loin, comme si leurs habitants tout à coup se prenaient de dégoût pour les demeures des ancêtres et préféraient aller construire ailleurs plutôt que de réparer les monuments d'autrefois.

Lorsqu'on sort de la ville de Shah-Jehan par la porte du Sud, la Delhi Darvâza, on a à peine franchi un kilomètre dans la plaine que déjà des ruines se profilent sur l'horizon. D'une colline faite de moellons bouleversés s'élance une colonne ou plutôt un simple cylindre de pierre. Le roi Asoka, qui vivait il y a plus de deux mille ans, aimait à planter ces piliers, les *lâts*, pour commémorer de notables événements. Un de ses édits est gravé sur le monolithe. Une ville existait ici des siècles avant l'ère chrétienne, Indrapât. L'empereur Firoz, qui fonda plus tard Firozabad sur le même emplacement, y amena ce pilier millénaire et le fit recouvrir d'or. En 1398, Tamerlan, descendu des steppes de l'Asie centrale avec ses bandes dévastatrices, enleva les plaques de métal précieux, mais ne voulut point renverser ce témoin vénérable des temps antiques.

Plus on avance, plus les ruines deviennent nombreuses. Ce ne sont plus, comme à Fatehpour-Sikri, des palais à peine endommagés par les années, mais des pans de murailles, des amoncellements de matériaux effondrés, des débris de tombeaux. Firozabad, la capitale de l'empereur Firoz-Tuglack, florissait en cet endroit au quatorzième siècle, remplaçant l'ancienne Indrapâth.

Aux ruines informes succèdent des monuments plus récents qui ont jusqu'ici résisté aux forces destructrices. A quelques pas de la route des remparts bruns flanqués de tours semblent une forteresse de notre moyen âge. C'est la *Purana Kila* (1), bâtie sous le règne d'Humayoun, qui y mourut en 1556.

Le tombeau de cet empereur est à quelque distance de la *Purana Kila*. Une vaste terrasse élevée sur des assises de granit rouge supporte un mausolée octogone que surmonte un dôme. Ce mausolée est aussi grand que le Taj-Mahal d'Agra, mais il lui est bien inférieur en beauté. La pierre rouge a perdu un peu sa couleur ; sur ses tonalités roses ressortent des arabesques de marbre blanc et noir. Le sceau de Salomon — deux triangles inscrits dans un cercle — est incrusté en marbre sur chacune des faces.

Humayoun était le fondateur de la dynastie des Timourides, les Grands Mogols. En 1857, l'empereur Mohammed Bahadoor, descendant d'Hu-

(1) *Purana kila*, en hindoustani, vieille forteresse.

mayoun, réinstallé sur son trône par les Hindous rebelles, se réfugia dans le tombeau de son ancêtre. Il y fut pris par les Anglais, qui l'envoyèrent finir ses jours en exil à Calcutta. Par un caprice extraordinaire des événements, la dynastie des Mogols s'est donc éteinte dans le mausolée même où repose son fondateur !

Du haut de la terrasse, on découvre toute la campagne environnante. Elle n'est qu'un immense cimetière de villes mortes, parsemé de tombes de saints, comme celle de Nizam ud Din, et d'empereurs comme celles d'Humayoun, de Sikandar Lodi, de Safdar Yang. Des centaines d'autres sous lesquelles dorment des générations obscures, achèvent de s'écrouler dans l'oubli. Parfois des carreaux de faïence bleue rappellent l'origine persane des hommes qui vécurent et moururent dans la vieille Firozabad.

Aussi loin que les yeux peuvent voir, émergent du sol gris des coupoles trouées, des murailles éventrées, des arches béantes sur des monceaux de décombres. On croirait qu'un tremblement de terre a jadis secoué la capitale de Firoz-Tuglack et l'a transformée en une mélancolique nécropole.

A dix kilomètres au sud se découpe sur le ciel la silhouette d'une tour, le Koutab-Minar, qui marque le lieu où grandit autrefois une autre capitale, une autre Delhi morte comme Indrapât et Firozabad.

Pour atteindre ce minaret, on suit la route qui passe près du tombeau de Safdar Yang, un mau-

solée de granit rouge semblable presque à celui d'Humayoun. C'est là que Tamerlan vainquit, en 1398, l'armée de Mohammed Shah Tuglack.

A l'est, encore un vieux fort, Siri, avec le petit village de Shahpour ; à l'ouest, le mausolée de l'empereur Firoz-Shah, près duquel Timour Lenk se reposa après la bataille qui le rendait maître de Delhi.

Un peu plus au sud on arrive enfin à ce qui subsiste de la forteresse de Raï Pithora. Derrière, la tour gigantesque semble l'indestructible gardien qui veille sur le champ infini des ruines.

Autour du Kouab Minar il y a de la verdure, des arbres ; ce n'est plus la désolation morne de la plaine funèbre.

La tour conique, de granit rouge, est haute de soixante mètres, cinq balcons s'y superposent, interrompant les singulières cannelures longitudinales qui l'ornent de la base au sommet. Des inscriptions persanes en relief courent comme des bandes de broderies sur le monument.

Le chef musulman Koutab uddin Aïbeg la bâtit vers 1200, à la suite de sa victoire sur le roi rajpoute Pirthi Raï, et lui donna son nom.

Encore des tombes à proximité ; le tombeau d'Iman Zamin et celui d'Almtash, le plus ancien de l'Inde, qui remonte à 1235. Beaucoup d'écrans de marbre ajouré, de ciselures variées ; et, de place en place, le sceau de Salomon, le même qui figure encore aujourd'hui sur les monnaies du sultan du Maroc.

Les plus séduisants vestiges, les plus antiques aussi de la Delhi qui vivait ici il y a près de mille ans, sont au pied du Koutab Minar. Une porte, que construisit, vers 1310, le sultan Ala ud Din, est une merveille artistique où se mêlent les sculptures, les arabesques en marbre blanc sur le fond rouge du granit.

Les mêmes admirables ciselures se retrouvent sur les arcades de la mosquée Kuwat ul Islam. Là, la pierre est grise ; la mosquée fut édifiée avant l'époque où le granit rose fut adopté dans l'Inde du Nord ; elle date de la fin du douzième siècle. Le voyageur arabe Ibn Batouta l'a décrite avec enthousiasme environ un siècle et demi après sa construction. Les ruines grandioses qui ont survécu d'elle, surtout le superbe portail ogival encadré de sentences coraniques, peuvent compter parmi les plus beaux spécimens de l'architecture musulmane.

Un curieux monument se dresse dans l'axe même de cette arche, un pilier qui fait songer à ceux que le roi Asoka se plaisait à élever dans ses États. Cette colonne est en fer, d'une seule pièce. Elle a sept mètres de hauteur au-dessus du pavé de la mosquée sous lequel elle s'enfonce d'à peu près autant. Cette masse représente un bloc de fer de huit mille cinq cents kilogrammes. Elle était en cet endroit bien avant la mosquée dont elle orne la cour. Elle a été coulée ou forgée — on se demande par quels procédés métallurgiques — au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Elle porte



une inscription en sanscrit, d'après laquelle le roi Dhava, adorateur de Vichnou, l'aurait érigée en 317 pour célébrer sa victoire sur les Balkhas du Sindh.

M. Louis Rousselet raconte dans son *Inde des Rajahs* la légende hindoue relative à ce pilier de fer. Le roi Anang-Pal ayant conquis le nord de l'Inde, un brahmane lui conseilla, afin de rendre éternelle sa dynastie, d'enfoncer dans la terre un clou pour percer la tête du serpent Schnaga qui supporte le monde. Anang-Pal suivit ce conseil ; puis, doutant de l'efficacité du clou énorme qu'il avait planté dans le sol, il le fit retirer. Grande fut sa stupéfaction quand il s'aperçut que la pointe du clou était tachée de sang. Il avait donc blessé tout de même le serpent ! Mais Schnaga délivré était parti. En vain on essaya d'enfoncer de nouveau le cylindre de fer, on ne put l'assujettir complètement. Toujours il branla, et la dynastie d'Anang-Pal disparut. C'est parce que le pilier demeura branlant — *dilha*, en hindoustani — que la ville bâtie plus tard aux environs fut nommée Delhi.

Autour de la cour de la mosquée Kuwat-ul-Islam, une sorte de cloître prête son ombre au voyageur. Les galeries de ce cloître sont soutenues par des rangées de colonnes de style hindou composées de blocs de pierre grise, les uns carrés, les autres arrondis, très finement sculptés. Elles proviennent, dit une inscription arabe, de la démolition de vingt-sept temples brahmaniques parmi

lesquels celui de Raï-Pithora, qui existait en ce lieu même, lorsque Koutab ud Din y vint en conquérant. Tamerlan, à la fin du quatorzième siècle, exerça ses ravages jusqu'ici. Il massacra tous les habitants de Delhi qui avaient cherché un asile dans la mosquée et sous ces galeries.

A cinq ou six kilomètres à l'est gisent les ruines d'une ville qui fut, elle aussi, une ancienne Delhi, Tuglakabad. Mais j'avais vu assez de décombres et de belles choses et je bornai mon excursion au voisinage du Koutab-Minar.

Je fis cette promenade par une agréable journée, le matin un peu froide, puis chaudement ensoleillée. Les routes qui sillonnent la campagne à travers les écroulements de tombes et de murailles sont charmantes, avec leurs gros tamariniers ombreux où sautillent les écureuils. Ces écureuils, on les rencontre partout dans l'Inde par milliers ! A chaque instant, un de ces petits animaux se montrait au bord du chemin, grimpait sur le tronc des arbres, se faufilait entre les pierres. Comme les autres bêtes, respectés par les Hindous, ils ne sont guère farouches. Je me souviens qu'aux abords du Koutab le cocher fit reposer ses chevaux près de quelques cases de boue d'un village. Trois ou quatre indigènes causaient paisiblement, accroupis sous un tamarin. A côté d'eux, un chien réfléchissait, la tête appuyée sur ses pattes ; deux moineaux, trois corbeaux picoraient sous le nez du chien, et, au milieu de tout ce monde, un écureuil descendu de l'arbre se frottait le museau et

semblait prendre part à la conversation. C'est là un spectacle qu'on ne pourrait voir, je pense, nulle part en Europe.

Le cocher qui me conduisait au Koutab-Minar n'avait pas oublié son accessoire aussi inutile qu'inévitable, le boy qui s'assoit sur une poignée de foin derrière le gharry et s'amuse de temps à autre à crier : *Arryah-hé!* aux passants, qui se détourneraient très bien sans ces avertissements bruyants. Ce laquais ne sert à rien et il est médiocrement décoratif ; je l'ai déjà ainsi jugé, lorsque j'ai eu pour la première fois l'occasion de parler de lui.

Son inutilité m'apparut tout à fait évidente quand, après avoir visité les monuments qui entourent le Koutab, je me rendis au bungalow pour y déjeuner des quelques victuailles dont je m'étais muni. Ni le cocher, ni son singe tapageur ne daignèrent porter mon panier de provisions jusqu'à la véranda du bungalow situé à cinquante mètres de ma voiture. Il fallut qu'un troisième individu, dont c'était la spécialité, vînt offrir ses services pour ce travail de haute importance !

Après mon déjeuner, j'errais de nouveau dans les vieux monuments, lorsqu'une poussière aveuglante se souleva au-dessus de la route de Delhi. Un régiment de lanciers hindous en turban et costume khaki, commandé par des officiers anglais, prit bientôt ses dispositions pour la grande halte sur un vaste terrain proche du bungalow.

Je fus étonné de la quantité vraiment exagérée

de bagages que cette troupe emmenait avec elle. Une file interminable de chariots à bœufs véhiculaient un assortiment incroyable de meubles et d'ustensiles de toutes sortes. C'était comme une ville entière qui déménageait. Assurément, il est bien commode, en temps de paix, de pouvoir s'installer dans des campements pourvus de tous les objets indispensables au plus parfait confortable ; mais il est permis d'estimer qu'en temps de guerre un matériel aussi complet alourdirait dangereusement les évolutions d'une armée.

## CHAPITRE XIII

### AMRITZAR

Le Temple d'Or. — Les Sikhs. — Les marchands de tapis. — Une promenade dans les rues d'Amritzar. — Nauch-girls.

Je dérange, à neuf heures du soir, dans son compartiment, un jeune homme qui a déjà déposé son attirail de couchage sur la banquette inférieure. Il ne m'en veut pas de venir le troubler dans le box où il était seul. Son amabilité est telle que j'en suis gêné. Dès les premiers mots que nous avons échangés, je lui ai dit que je dormais très mal en chemin de fer, et il a tenu absolument à me céder sa place sur la couchette la plus commode. Le voilà, malgré mes protestations, qui jette ses draps et couvertures sur l'*upper berth*.

Cet Anglais complaisant est officier de l'armée des Indes. Il se rend dans les garnisons du Nord, à Rawalpindi, à Peschawer, pour y recruter deux cents volontaires qu'il doit conduire prochainement en Afrique équatoriale, dans l'Ouganda.

Avant de me souhaiter bonne nuit, il tire de sa valise un grand verre de soda que protège un étui de cuir, débouche une bouteille de whisky, et s'administre pour se préparer au sommeil le *peg national*.



J'ai rencontré dans l'Inde un grand nombre de ses compatriotes qui voyageaient ainsi avec leur matériel de buveurs de whisky.

Il est cinq heures du matin, lorsque j'arrive à Amritzar. Ah ! cette fois, c'est bien le nord ! Je retrouve le froid de Darjeeling. Une seule voiture stationne à la gare ; elle m'emmène à l'Amritzar-Hotel où, exténué par une nuit d'insomnie, je me couche jusqu'à l'heure du breakfast.

Le maudit breakfast ! Dans une salle à manger glaciale, éclairée par un plafond de verre et ventilée par je ne sais combien de portes jamais fermées ! En face de moi, une vieille dame tousse. Il serait surprenant qu'elle ne toussât point ! Je ne mangerai plus ici, mais dans ma chambre, où l'on m'allumera du feu.

Le cocher est venu se mettre à mon service ; nous convenons du prix : cinq roupies par jour (8 fr. 50). Mais l'automédon ne parle que l'ourdou et ne sait pas un mot d'anglais. Je m'adjoins un boy de l'hôtel qui n'ignore pas tout à fait complètement la langue de Shakespeare, et qui est capable de répondre à peu près aux questions que j'aurai à lui adresser.

Dans le jardin de l'Amritzar-Hotel poussent des acacias et aussi des orangers dont les fruits jaunes m'étonnent dans cette contrée où le froid est si vif. Nous sortons, et nous voici dans d'autres jardins, dans un parc, où, entre de grands arbres, des pavillons hindous abritent leurs balcons sous des baldaquins en forme de barque renversée,

motif d'architecture très fréquent dans le nord de l'Inde, principalement dans les provinces rajpoutes. Très gracieux, ces pavillons ; mais leurs pierres, leurs plâtres s'effritent ; il semble qu'on ait renoncé à les réparer. Leur valeur est d'ailleurs, en général, assez médiocre, leurs matériaux plutôt grossiers. Ce sont les anciennes constructions du temps de Ranjit Singh, le dernier rajah qui régna dans cette région jusqu'en 1839.

Au bout du parc, des monuments publics, un hôtel de ville. Une vingtaine d'indigènes soufflent dans des instruments de cuivre autour d'un chef d'orchestre : la fanfare municipale.

La voie où nous nous engageons est barrée par une terrasse de pierre au bas de laquelle la voiture s'arrête. Sur la terrasse, je suis reçu dans une sorte de corps de garde où l'on m'invite à déposer ma canne et aussi mes bottines que je remplacerai par des babouches. Devant le corps de garde s'alignent des objets dont je ne saisis pas tout d'abord la destination : des pièces de bois coniques cerclées de bandes de fer, pareilles aux « demoiselles » avec lesquelles on enfonce les pavés des rues. Ce sont des massues. Il y en a là dix ou douze de diverses dimensions. Mon boy m'explique que les amateurs de sports d'Amritzar s'amuse à mesurer leurs forces avec ces appareils bizarres. Un seul homme de la ville est, paraît-il, assez robuste pour charger le plus lourd sur son épaule. J'essaye en vain de le soulever ; son poids doit être d'au moins cent cinquante kilogrammes.

La terrasse où je me promène en babouches domine un étang autour duquel elle constitue une digue de trois ou quatre mètres de hauteur. Au pied de la terrasse, un large trottoir dallé de marbre forme la bordure de la nappe d'eau qui me rappelle les lapichkaouss putrides de Boukhara.

Au milieu de l'étang semble flotter un joli pavillon tout doré. C'est le Temple d'Or, le Darbar-Sahib des Sikhs. Très petit, mais infiniment élégant, il est relié à la rive par une digue à fleur d'eau en marbre blanc, dont la balustrade surmontée d'une double ligne de lanternes dorées imitant les *tchatris* mogols, est vraiment une chose exquise, ainsi vue au soleil, au-dessus du miroir liquide qui la reflète.

Des gens se lavent, prient, gesticulent comme les pèlerins de Bénarès.

Une cour pavée de marbre est encadrée de maisons toutes blanches, de marbre aussi ; et, dans cette blancheur s'agite la blancheur des pigeons qui voltigent et celle des voiles des femmes qui leur distribuent des graines. Elles sont là, ces femmes, accroupies, causant tranquillement. Tout en jetant aux colombes des poignées de maïs, elles se retournent pour regarder l'homme d'Europe et me laissent admirer sous la mousseline transparente les étoffes soyeuses, mauves et vertes de leurs vêtements.

Au seuil de la digue, un marchand est assis par terre, les jambes croisées. Il me vend un opuscule rédigé en anglais, résumé succinct de l'histoire des Sikhs et du Temple d'Or.

Amritzar est, en effet, la capitale religieuse des Sikhs. La religion sikhe est une secte dissidente du brahmanisme créée au quinzième siècle par Gourou Nanak. Comme le bouddhisme, elle ne reconnaît ni dieux ni castes, et de plus, elle proscriit l'adoration des images. On n'est pas Sikh en naissant, parce que les parents le sont ; on ne le devient que si à un certain âge on est baptisé dans l'étang sacré d'Amritzar.

A défaut de statues de Vichnou et de Siva, comme il faut tout de même offrir quelque objet palpable à la vénération des fidèles, les sikhs ont un livre saint, le Granth, qui contient l'exposé de leur doctrine. Le Granth est gardé dans le Temple d'Or.

En souvenir de Gourou Nanak, les chefs religieux qui se sont succédé durant plusieurs siècles ont pris le nom de *gourous*. La brochure du libraire sikh ne raconte la vie des successeurs de Gourou Nanak que jusqu'au dixième, Gourou Gobind Singh. Le dernier fut Banda, que Bahador Shah fit assassiner en 1716. Celui-ci avait refusé de nommer, selon l'usage, le gourou qui devait gouverner après lui. Sans doute estima-t-il que personne n'était digne d'assumer cette haute fonction. Et voilà pourquoi les Sikhs sont restés à leur onzième gourou, de même que les Jaïns ont renoncé depuis deux mille cinq cents ans à proclamer un vingt-cinquième tirtankar ! Il n'y a donc plus de gourou, mais simplement des prêtres qui lisent et commentent le Granth et président les cérémonies du *pahal*, le baptême sikh.

Les Sikhs sont de tempérament guerrier. Les massues exposées sur la terrasse de l'étang indiquent qu'ils se plaisent aux exercices violents. Après la mort de Ranjit-Singh (1839) ils résistèrent à l'Angleterre pendant une dizaine d'années. Ce ne fut qu'en 1849, après la bataille de Gujrat, que les possessions des anciens rajahs de Lahore finirent par être annexées à l'Inde britannique. Depuis lors, les Sikhs ont toujours été fidèles à l'Empire des Indes. Ils n'ont point pris part à la révolte de 1857, et ils ont trouvé un emploi à leurs qualités combattives en s'engageant dans l'armée anglo-hindoue.

Les mahrajahs du voisinage, celui de Patiala et celui de Kapurthala, sont des Sikhs, très européens. Le mahrajah de Kapurthala surtout est presque aussi connu à Londres ou à Paris que dans ses États.

Quelques mendiants s'adossent aux piédestaux des lanternes d'or sur le pont de marbre qui mène au Temple. Ces mendiants paraissent jouir d'une situation enviable. Ils sont vêtus avec un certain luxe. Les places lucratives qu'ils occupent doivent probablement se payer à l'administration du sanctuaire comme des études d'officiers ministériels.

Je conçois qu'on ne tolère sur l'avenue de marbre jalonnée de lanternes dorées que des mendiants de choix dont l'attitude et le costume ne jurent point avec la magnificence qui les environne.

Le temple du Granth n'est pas moins charmant que le pont qui le précède. Vieux à peu près d'une



centaine d'années, c'est un petit bijou, une véritable châsse ciselée pour recéler le précieux livre saint des Sikhs. Sur la partie inférieure des murs le marbre est blanc, orné de reliefs, de rosaces, de fleurs ; sur tout le reste de l'édifice il est couvert de moulures dorées. Entre de sveltes colonnettes, des fenêtres infléchissent leurs arcades dentelées. Au sommet, le toit tout entier est revêtu d'un placage d'or. Dorés les clochetons mogols qui s'érigent sur chaque angle, dorées les coupolettes aiguës qui couronnent les quatre faces, doré le dôme central semblable à une ombrelle déployée au-dessus de quatre dais festonnés à la mode rajpoute. Ce temple est un très joli exemplaire de style intermédiaire où se mélangent délicieusement les beautés de l'architecture hindoue et de l'architecture musulmane.

Au rez-de-chaussée, les portes sont ouvertes au moment où je me présente. Un personnage enturbanné de blanc me fait signe de ne pas avancer davantage. Les profanes ne doivent point souiller, même avec des babouches, le Darbar Sahib. Inutile d'entrer, d'ailleurs ; la chambre est si petite et si bien éclairée qu'il me suffit de rester près d'une porte pour voir à mon aise ce qui se passe dans ce sanctuaire. Deux prêtres sont accroupis devant le Granth dont ils chantent l'un après l'autre des fragments. Derrière eux, sur une estrade de pierre, des musiciens soutiennent les chants avec la viole et le tam-tam. Sur les dalles des colombes écoutent la musique en se dandinant sans que per-

sonne songe à les importuner. Des hommes, des femmes, arrivent, se prosternent, prient un peu, puis jettent des fleurs comme on fait dans les pagodes pour honorer Vichnou, Siva ou Bouddha. Aux fleurs on ajoute, bien entendu, des pièces de monnaie que les prêtres recueillent sur un plateau.

Aucune statue, aucune figure sculptée. La décoration des parois est composée de milliers de morceaux de miroirs incrustés dans le stuc badigeonné d'or, une imitation des Shish-Mahals des palais d'Agra et de Delhi.

Au premier étage, où je suis admis, même profusion de facettes brillantes sur fond d'or. Aucun meuble ; mais pour m'extraire le bakchiche on attire mon attention sur un ustensile original. Pour épousseter de si riches murailles et les feuilles du livre sacré les procédés usuels seraient trop vulgaires ; on emploie au Temple d'Or un balai qui est tout simplement une gerbe de plumes de paon !

\*  
\* \*

Amritzar est célèbre par ses fabriques de tapis, ses entrepôts de soies, de broderies, de châles du Kashmire.

Je suis à peine rentré à l'hôtel après une première excursion, que j'ai à subir l'assaut des marchands. Plusieurs m'attendaient. L'un d'eux a déjà étalé devant ma porte en pleine lumière des

tapis brodés de fleurs étranges, des mouchoirs de soie, des voiles lamés d'or et d'argent, des bandes de brocart. — « Vous n'êtes pas obligé d'acheter, dit-il, regardez seulement. » Et je regarde en effet sans intention d'acheter.

Un deuxième séducteur procède à son tour au déballage de merveilles analogues. Celui-là a plusieurs cordes à son arc. Voyant que je ne me décide pas à choisir parmi les belles étoffes, il sort de ses poches des petits paquets de papier blanc dont il répand la contenu sur ma table : opales, rubis, bérlys, turquoises. Ma chambre est transformée en bazar oriental.

Je m'amuse à considérer tous ces oripeaux colorés, toutes ces gemmes, qui chatoient et scintillent au soleil. Et les marchandages s'éternisent, assaisonnés de réflexions ou roublardes ou naïves, de commentaires abondants que j'entre coupe de critiques dédaigneuses. Je suis devenu au bout d'un quart d'heure non pas un client, mais un ami, *a friend*, et c'est pour cela qu'on m'abandonne à des prix dérisoires des choses qui valent le double. Finalement je me trouve propriétaire de plusieurs mètres de broderie qui me coûtent le tiers de ce qu'on m'en demandait d'abord.

Un troisième porteur de ballots me croyant bien amorcé par ses confrères se précipite pour m'éblouir lui aussi de ses soies et de ses pierreries. Mais décidément cette invasion de mercantis a assez duré. Je pousse tout ce monde dehors et fais semblant de verrouiller ma porte qui, naturellement, ne ferme pas.



Dans la cour de l'hôtel deux béliers sont attachés à des arbres autour desquels ils courent au bout de la corde qui les retient. Ils se défient avec des yeux méchants et tentent de bondir l'un sur l'autre. Ce sont des animaux superbes ; des béliers de combat, me dit le boy. Le plus gros a remporté dernièrement un prix dans un concours à Lahore.

Le cocher vient nous prendre. Nous nous promènerons sans but dans Amritzar. Sans but, c'est moi qui dis cela à Ahmed, mon compagnon. Lui, ne comprend pas qu'on se promène ainsi au hasard, en flânant. Si je n'ai pas de but, il en profitera tout à l'heure pour en imaginer un. Nous voilà partis. Allez où vous voudrez, dis-je ; dans les rues fréquentées, dans les petites rues, partout où il y a du monde, des boutiques, des maisons curieuses. Les chevaux filent au trot allongé. Non, pas si vite ! Moi j'aime mieux une allure plus lente qui me permette de voir les choses et les gens.

Bon gré, mal gré, le cocher est bientôt obligé de ralentir ; la foule est si serrée que pour n'écraser personne il faut bien marcher au pas. Quelle cohue ! Heureusement les voitures sont rares. Une seule peut circuler de front à travers le troupeau compact des piétons dans le dédale des ruelles pleines d'ombre où les boutiques débordent sur la chaussée. Du blanc, du rouge, des turbans, des fez, des

toques dorées, tout cela s'agite dans l'encombrement. Des puits dressent au milieu des rues ou à l'encoignure des maisons l'échafaudage de bois sur lequel tourne un axe qu'on fait mouvoir avec des leviers en X. Souvent à des carrefours nous attendons pour laisser couler le torrent humain.

Beaucoup de façades sont peintes. En voici une toute barbouillée d'une grande fresque grossièrement dessinée : un train qui roule derrière une locomotive fumante, poursuivi par des chiens et des tigres. Sous les fenêtres, aux balcons de bois, pendent, par-ci, par-là, d'effroyables figures de Kali comme des têtes coupées, trophées de guerriers barbares. La déesse de l'extermination allonge une langue de deux pieds, grimace horriblement. Je suppose que les Hindous d'Amritsar veulent épouvanter les Sikhs. Mon boy, qui est musulman, ne parvient pas à m'expliquer la raison de cette exhibition de hideuses Gorgones.

Il a l'air d'un brave garçon ce boy ; mais j'ai bien deviné qu'il ne pouvait guère concevoir une promenade, une flânerie d'Européen déambulant dans les rues uniquement pour voir les rues. Il me confie qu'il a un but. Si j'y consens, on ira chez les marchands de babouches. Il a besoin de renouveler ses chaussures ; l'occasion est bonne, puisque nous avons une voiture, d'étudier les prix chez tous les savetiers de la ville. Soit ! En route pour la tournée des cordonniers.

Nous parcourons tous les quartiers, d'abord les grandes rues où trônent dans de beaux magasins



les marchands qui détiennent les babouches de luxe, des babouches rouges brodées d'or à la pointe recourbée qui se termine en une longue queue dorée. Leur forme varie peu ; seuls les ornements changent, et aussi la qualité, l'épaisseur du cuir et des semelles.

Les grands cordonniers étant trop exigeants, nous voilà à la recherche des échoppes modestes. Nous en visitons dix, nous en visitons vingt. Sidérés par ma voiture les artisans quittent leur niche et nous offrent ce qu'ils ont de mieux. On discute les prix, on essaie les souliers. C'est trop cher pour la bourse de mon musulman. Pendant plus d'une heure nous faisons l'inventaire de tout le stock de babouches que renferme Amritzar, depuis les somptueuses sandales des rajahs, jusqu'aux humbles socques des basses castes. Ahmed n'achètera rien, mais désormais, grâce à cette revue du marché, il saura où s'adresser pour avoir à bon compte les meilleurs souliers du bazar.

C'en est fini des stations chez les cordonniers. Il faudrait maintenant inventer autre chose. « Quelle heure est-il ? interroge Ahmed. — Quatre heures. — Alors dirigeons-nous vers la grande rue. » C'est le moment où les jolies femmes, et les laides aussi, font toilette et s'installent à leur balcon pour la joie des passants. Au premier étage de toutes les maisons, c'est comme une exposition de toutes les beautés d'Amritzar. Les voiles blancs, les voiles bleus, les voiles roses s'entr'ouvrent pour laisser voir les visages fins des filles du Nord à peine brunis par le soleil et leurs bras nus chargés de bracelets

d'or. Le sexe fort se rassemble dans la rue ; des groupes se forment, vont et viennent ; on lève les yeux vers les balcons ; on s'envoie des sourires et des *salams*. C'est très gentil cette revue des dames d'Amritzar ; je la préfère à celle des cordonniers.

Près de ma voiture une femme, plus remarquable encore que celles des balcons, fend la foule qui se détourne pour admirer son teint presque blanc, son pur profil de Kashmirienne et la longue tresse de cheveux noirs qui se balance dans son dos presque jusqu'à terre. Le cocher et le boy l'ont saluée. « Vous la connaissez donc ? — Oui, c'est la plus belle femme d'Amritzar ; elle chante et elle danse. — Est-ce qu'il lui plairait de chanter et de danser pour moi ? — Peut-être, dit Ahmed ; le cocher qui l'a souvent eue pour cliente dans sa calèche, s'en informera. »

Le vieux cocher saute à bas de son siège et réussit à aborder cent mètres plus loin la danseuse. Il parle avec elle, puis revient, l'air désappointé. « Qu'a-t-elle répondu ? » Ahmed ne daignerait même pas me le traduire en anglais si je n'insistais pour savoir : elle veut bien, mais pas chez elle, à l'hôtel. Et elle demande beaucoup trop de roupies !

Il doit y en avoir d'autres qui chantent ou qui dansent parmi toutes celles qui se montrent à leur balcon vêtues de soie et d'or. Un peu de musique avant que le soir ne tombe. Ce sera un troisième but à ma promenade après l'inspection des savetiers et des beautés locales.

Je suis descendu du gharry pour me dégourdir

les jambes pendant qu'Ahmed est à la recherche de nauch-girls dans le voisinage. Au bout de vingt minutes il est de retour. Je le suis au premier étage d'une maison où bientôt deux femmes chanteront, mais ne danseront point. Au haut d'un escalier délabré, une chambre éclairée par une large baie ouverte sur la rue. Un tapis est étendu sur les dalles ; je m'y assois tant bien que mal à la turque avec Ahmed. Quelques instants après arrivent deux musiciens, un joueur de vina et un batteur de tam-tam. Une vieille femme apporte une grande pipe à piédestal, une houka monumentale d'où sort un tuyau long et onduleux comme un serpent. On entend un froufrou de soie dans l'escalier. Ce sont les deux artistes requises par Ahmed. La première est assez commune, de petite taille ; mais l'autre est plus élancée, de profonds yeux noirs illuminent sa figure anguleuse et expressive. Toutes deux sont habillées de soie verte, portent aux narines et aux oreilles des bijoux d'or ; des bracelets, des anneaux de même métal tintent à leurs poignets et à leurs chevilles.

Nous sommes accroupis en cercle, les femmes en face de moi, les musiciens à gauche. On se transmet de bouche en bouche la houka ; chacun aspire une bouffée de fumée, et la séance commence.

Accompagnées par le tam-tam et la viole, les nauch-girls chantent sur le même ton avec une justesse parfaite et un ensemble surprenant une chanson tantôt douce et plaintive comme une prière, tantôt énergique et furieuse comme si elle criait

la colère et le désespoir. De temps à autre, s'octroyant un très court repos, elles tirent du tuyau de la pipe un peu de fumée de même que d'autres dégusteraient une boisson fraîche pour s'éclaircir la voix. A part quelques notes légèrement gutturales, la chanson ne ressemble en rien aux mélopées orientales rauques et chevrotantes. C'est une mélodie simple d'un rythme analogue à celui de maintes chansons de Bretagne. Tandis que les femmes chantent, leurs mains, des mains soignées, d'une rare distinction, esquissent des gestes appropriés aux paroles. Pendant les couplets violents, alors que les voix s'enflent, que les cordes vocales se tendent et vibrent à se rompre, l'une des mains s'applique contre la tempe, l'autre remue, tremble, se tord en mouvements démonstratifs des plus singuliers.

C'est intéressant, à coup sûr ; mais le concert prolongé durant trois quarts d'heure pêche tout de même un peu par la monotonie. Je rends leur liberté aux musiciens et aux nauch-girls et je redescends dans la rue.

Le cocher n'a pas perdu son temps. Comme son ami Ahmed il s'est dit que ma promenade devait servir à quelque chose. Cet excellent homme, sans penser à mal le moins du monde, a découvert chez un marchand de bois une occasion extraordinaire, tout un tas de bûches pour quelques annas. Ne pouvant venir me déranger pour m'en demander la permission, il a de très bonne foi empli la victoria de sarments de toutes dimensions, à tel point

qu'il ne me reste plus la moindre place pour insérer mes jambes entre les deux banquettes. Le vieil automédon paraît si satisfait de son marché et si confiant dans mon indulgence que je ne veux point le blâmer. Je souris à son procédé, et faisant jucher Ahmed sur le siège avec lui, je prends dans la voiture la position couchée par-dessus le chargement de combustible. Ni le cocher, ni Ahmed, ni moi en somme, n'avons à regretter notre après-midi.



## CHAPITRE XIV

### LA FRONTIÈRE AFGHANE

Vers Peschawer. — Au bungalow. — Le quartier anglais. — La Peschawer indigène. — Combat de buffles. — La frontière du nord-ouest. — Un vendredi à la Khaïber-Pass. — En chemin de fer.

Je suis parti de grand matin pour Peschawer dans un wagon où le froid nocturne pénètre par les larges fentes des portes et des fenêtres. Je brûle Lahore sans m'y arrêter, me proposant d'y séjourner à mon retour du Nord. Vers sept heures, je déjeune au refreshment-room de Wazirabad dans d'affreux courants d'air.

Dans la campagne, les arbres sont gris, sans feuilles ; la terre est triste ; elle présente un aspect bizarre, fantastique. A l'infini, des ravins se creusent, des dunes se gonflent, des monticules sont coupés à pic, des rivières serpentent à travers ce désert chaotique. Jamais je ne vis pays plus tourmenté. On dirait que des bouleversements formidables se sont produits dans cette contrée, que le sol agité comme une mer s'est tout à coup figé. C'est l'action des eaux qui a corrodé partout ces terrains friables.

¶ Au loin, du côté du nord, on aperçoit des montagnes bleuâtres couronnées de neiges.

Dans les gares, la rivalité des Hindous et des mahométans s'affirme par une particularité que je note pour la première fois ; il y a deux fontaines pour boire et se laver. Sur l'une, on lit : *Water for hindus* ; sur l'autre : *Water for mohameddans*.

A la fin de la journée, un jeune Anglais emplit mon compartiment de ses multiples bagages, lit, caisses, malles, valises. Nous émettons à peine quelques paroles. Mon compagnon est sourd comme un pot. Impossible de causer avec lui. Je sais seulement qu'il appartient au *civil service* et va à Peschawer.

A huit heures du soir, le boy du *civilian* ouvre les malles de son maître, prépare la chemise empesée, le smoking et les souliers vernis. Le *master* s'habille dans le cabinet de toilette et reparaît en *evening-dress*, tout prêt à passer du wagon dans la salle à manger de son supérieur le *collector* de Peschawer, chez qui il est convié à dîner.

¶ Nous arrivons. L'*assistant-collector* endosse une houppelande en peau de chèvre, le poil en dedans, dont le dos est enjolivé de broderies. Il a raison, car le froid est intense. Tous les Anglais qui descendent à la station ont arboré le même costume d'hiver emprunté aux montagnards afghans.

Une voiture basse, une *tonga*, où le voyageur s'assoit à l'arrière, en sens opposé au conducteur, m'emmène à l'unique hôtel de Peschawer. Plus de place ! Peschawer est le chef-lieu de l'administra-

tion et de l'armée pour les provinces frontières du nord-ouest ; les militaires et les fonctionnaires civils y sont nombreux ; ceux qui n'y résident pas y viennent souvent pour chercher des ordres ou faire des rapports ; de sorte que l'hôtel Fleischmann réalise de copieux bénéfices.

Serai-je obligé de retourner dormir dans la salle d'attente de la gare ? Peut-être. Mais il reste un espoir. Le *government* possède à Peschawer un bungalow. Allons voir si on peut m'y loger.

... Oui, une chambre est libre sur les trois que contient le dak-bungalow. Quelle qu'elle soit, je m'en contenterai. Je commence par manger : omelette, confitures, thé. Il y a du feu dans le *dining-room* ; mais les portes, bien entendu, s'ouvrent complaisamment au vent ; l'une d'elles est même remplacée par un épais rideau, troué ainsi qu'une écumoire. J'ai hâte de finir mon repas pour faire connaissance avec ma résidence.

Une vraie cave, ma chambre. Le froid y est compliqué d'humidité. Le lit, cela va sans dire, est sans draps. Je convoque le personnel. Le principal boy est un vieux bonhomme ultra-calamiteux. Il est vêtu à peu près comme les Sartes d'Asie centrale. Sur sa tête un turban considérable s'enroule, grisâtre, poussiéreux, une loque lamentable. Sa robe, qui fut jadis jaune, a pris une indéfinissable couleur de muraille ; elle est aussi trouée que le rideau-porte de la salle à manger, et ne lui tient plus au corps que par une longue habitude. Un de ses pieds ballotte dans une babouche trop large,

l'autre dans un soulier européen dont il a replié la partie postérieure sur le talon. Sous ce piètre accoutrement le vénérable Afghan a l'air bien inoffensif. Je l'appellerai Bouddha, puisque son âge justifie ce nom.

L'autre serviteur du bungalow est plus jeune et moins minable, mais paraît aussi peu débrouillard que son collègue. Ce personnel magnifique ne parle que le *poustou*. Impossible d'en extraire un mot d'anglais !

Heureusement la mimique supplée au langage. Je réclame du feu, la fermeture relative des fenêtres qui aèrent la partie supérieure de ma chambre et que commandent des ficelles inaccessibles. Au-dessus du lit, le plafond menace de s'effondrer, des fragments inquiétants sont tombés sur le pavé. Un autre coin de la pièce semble moins dangereux. J'y fais transporter le lit. C'est un lit sarte, un cadre tendu de cordes supporté par quatre pieds.

Au bout d'une heure, j'ai réussi à me procurer de la chaleur, des draps, une couverture, à clore un peu les fenêtres et aussi la porte où l'air ne souffle plus maintenant que par une vitre cassée. Une chambre attenante à celle que j'occupe est l'indispensable salle d'ablutions, qui ne manque nulle part dans l'Inde. Mais ici l'eau est glacée.

On frappe. C'est le vieux Bouddha qui introduit un gaillard parlant un peu l'anglais. Celui-ci se prétend le *contractor* (l'entrepreneur) du bungalow pour les voitures dont les hôtes peuvent avoir besoin. Il me propose des prix exagérés,

affirme effrontément que je n'ai pas le droit de traiter avec d'autres que lui. Le jeune cocher musulman qui m'a amené tout à l'heure a une figure plus honnête, moins d'outrecuidance, et il m'a indiqué un tarif beaucoup plus modéré. C'est lui qui me promènera demain. J'envoie le *contractor* se coucher, et j'en fais autant.

\* \* \*

... Des dames anglaises, femmes d'officiers, qui s'étaient hier réfugiées au bungalow, s'en vont emmitouflées dans leur pelisse en peau de chèvre. Je reste seul dans l'asile du gouvernement. Je m'ingénie d'abord à fermer, autant que possible, les quatre portes de la salle à manger auxquelles j'interdis aux boys de toucher sans autorisation. J'ai assez souffert des courants d'air frais à Calcutta et ailleurs pour éviter ceux de Peschawer, glacés le soir et le matin.

On m'a apporté le thé, mais je ne m'en suis pas tout de suite aperçu. Sur la nappe, abominablement tachée, un turban bleu est posé. Un des boys a-t-il oublié là sa coiffure? Non; le turban abrite la théière et lui conserve sa bonne chaleur.

Puisque je suis l'unique habitant du bungalow, je me mets à dresser mes deux domestiques. J'ai bientôt une chambre aussi propre qu'elle peut l'être, une nappe neuve, des portes immobiles. J'établis moi-même le menu de mes repas, com-



mande un feu perpétuel, de l'eau tiède pour mes douches. Il n'y a guère qu'une chose que je n'aurai pas. Déjà à Amritzar on m'a *ciré* mes bottines en les caressant avec un torchon sale. Le cirage et les brosses sont également ignorés au bungalow de Peschawer.

En définitive, je gère la maison à peu près à ma manière, lorsque le manager de l'hôtel Fleischmann me dépêche un émissaire pour me prévenir qu'il a une chambre à ma disposition. Je le remercie ; j'aime autant maintenant le bungalow avec Boudha et son collègue.

\* \* \*

Mon cocher est musulman. Les trois quarts des cochers de l'Inde le sont. Les Afghans eux-mêmes, aussi mahométans, sont souvent marchands de chevaux et se livrent à ce commerce dans toutes les villes hindoues. Je ne m'étais pas trompé en le jugeant sur sa figure. Il est très serviable, honnête, et les prix raisonnables qu'il m'avait annoncés sont bien ceux pour lesquels il me conduira aujourd'hui dans Peschawer City, et demain à la Khaïber-Pass. De plus, il sait suffisamment l'anglais.

A Peschawer, le *cantonment* anglais est le même que dans les autres villes de l'Inde. Le long des belles avenues, on a ménagé des jardins où les villas des fonctionnaires sont bâties dans la ver-

deux. La visite de ce quartier n'a qu'un intérêt assez médiocre.

La Peschawer indigène, Peschawer City, est autrement pittoresque. On y entre par l'Edwardes-Gate, une porte de style persan flanquée de deux minarets surmontés d'une boule. Comme tout change vite ! Il y a quelques années, un Européen ne circulait en sécurité dans les rues de Peschawer qu'accompagné de quelques soldats, la carabine sur l'épaule. J'ai pu, en 1910, y errer tranquillement, tantôt à pied, tantôt en tonga, m'arrêtant aux boutiques, photographiant les types curieux, sans avoir remarqué autre chose que, de temps en temps, un regard d'hostilité.

Des maisons en briques ou en torchis revêtues d'un badigeon de chaux, avec des balcons de bois, des madriers visibles dans les murailles qu'ils consolident contre les tremblements de terre ; en somme, toujours la ville musulmane dont l'aspect varie peu, que l'on soit à Damas, au Caire, ou dans l'Inde.

Plus qu'ailleurs, les chaudronniers font, à Peschawer, un vacarme infernal. La mode est de marteler les vases de cuivre pour y juxtaposer les nombreuses facettes où la lumière s'accroche, faisant briller comme de gros cabochons les ventres jaunes et rouges des amphores.

Des étoffes brodées de Boukhara, des tapis de la Perse se balancent sous l'auvent des magasins. De beaux hommes passent, de haute taille, solides, la barbe noire encadrant des traits fins, des visages

presque blancs : Afghans ou Sartès, venus avec les caravanes de Kaboul et de Samarkand. Des femmes hermétiquement voilées dans de longues cagoules blanches lancent des regards furtifs à travers le grillage de mousseline de leur masque.

Les rues se rétrécissent, s'emplissent de monde. Le cocher crie : *batcha bouddhi! batcha bouddha!* (1) pour se frayer un chemin dans la foule. Une seconde porte incurvée en carène de navire donne accès au centre de la ville. Sur une place plantée de grands arbres, des marchands sont installés en plein air auprès d'une fontaine que recouvre un kiosque. Quelques maisons riches, toutes récentes, sont dominées par les minarets blancs d'une mosquée. On vend sur ce marché des cannes à sucre avec lesquelles les acheteurs s'en vont gravement, s'appuyant dessus comme sur un long bâton de pèlerin. On y vend aussi des légumes et des boissons rouges, vertes et roses. J'y ai acheté sur la table d'un changeur des monnaies de Ranjit-Singh, le dernier rajah. Ce sont de grossiers morceaux de bronze carrés, épais d'un centimètre, où se dessinent en relief des caractères arabo-persans. Des samovars russes, aux panses de cuivre jaune, dénoncent la proximité du Turkestan.

Une rue monte du marché vers une porte massive comme une forteresse. On m'invite à gravir les escaliers pour voir du haut de la plate-forme le panorama de Peschawer. A mes pieds, dans les

(1) Prends garde, vieux! prends garde, vieille!

rues voisines, c'est un grouillement confus de turbans blancs. Au-dessus des turbans se succèdent les milliers de terrasses en terre glaise séparées par des balustrades de bois, par des nattes de roseaux entre lesquelles sèchent au vent des linges, seules taches claires avec quelques minarets, dans cette énorme agglomération de boîtes cubiques d'un jaune grisâtre. Au loin, la plaine s'étend jusqu'au pied des montagnes bleues d'Afghanistan, qui ferment au nord l'horizon.

Dans les quartiers excentriques, du côté du *cantonment* anglais, toute une avenue est bordée de boutiques de fabricants de cordes, de marchands de lits sartes et de nattes. En dehors des murailles de la cité, une place est encombrée par le marché aux chameaux. Les navires du désert sont là, couchés dans la poussière, par centaines. Les affaires sont actives sur cette foire. Peschawer est, en effet, une station de première importance pour les caravanes. C'est ici qu'aboutit la route du nord qui relie l'Inde à l'Afghanistan et au Turkestan, par le défilé de Khaïber, à travers les montagnes.

Sur la route, des femmes, portant sur la tête de lourds ballots, sont en marche vers Peschawer. Elles sont enveloppées d'étoffes d'un bleu foncé ; leur pantalon est resserré à la cheville ; leur visage se cache à demi sous un voile noir. Ce sont les femmes des tribus afridis qui se rendent à la ville pour leurs approvisionnements, et s'en retourneront tout à l'heure, les unes à pied, les autres sur des ânes, dans les parages de la Khaïber-Pass.



Nous regagnons le *cantonment* après une promenade matinale, lorsqu'un attroupement excite ma curiosité. Sur un terrain vague, des turbans remuent, des mouvements de foule se produisent brusquement avec accompagnement de nuages de poussière. « Un combat de buffles », me dit le cocher en arrêtant la tonga.

Les buffles sont très laids. Mais partout où je les ai rencontrés, en Égypte, en Bulgarie, dans l'Inde, ils m'ont toujours été sympathiques. Leur couleur, d'un gris sale, est triste ; leur tête irrégulière, grimaçante ; leurs cornes sont contournées, difformes. Il semble que ces bêtes souffrent et qu'elles souffrent de la douleur d'être laides. Malgré cela, elles sont très placides, très débonnaires. Et voilà qu'on les oblige à se battre !

Les deux animaux qui luttent, cernés d'une centaine de spectateurs et de parieurs, sont énormes. Ils se précipitent l'un contre l'autre tête baissée, se heurtent du front, enchevêtrent leurs cornes, essayent de se renverser en se tordant réciproquement le cou. L'un cède, recule ; puis c'est l'autre qui faiblit ; et à chaque effort qui donne à prévoir la victoire d'un des champions, l'assistance crie, distribue les encouragements ou les huées. Enfin, le plus raisonnable s'avoue vaincu, dégage ses cornes de celles de l'adversaire, et se sauve, pour-



suivi par des clameurs de mécontentement et des acclamations de triomphe.

Va, mon brave buffle, tu as été sage de ne pas batailler plus longtemps. Ton camarade ne t'a pas fait grand mal. Tu aurais été bien sot d'attendre qu'harcelé par les imbéciles qui vous entouraient il t'ait lancé quelque mauvais coup.

\* \* \*

L'après-midi, sur les chemins qui sillonnent le quartier anglais, nous croisons une longue caravane de chameaux. Elle se reposera ce soir à Jamroud, au pied des montagnes, d'où elle repartira demain pour traverser les défilés.

Des casernes, presque aussi vastes que celles de Secunderabad, logent les milliers de soldats qui surveillent la frontière du nord-ouest. Sur une immense pelouse, des équipes d'Indo-Afghans s'adonnent au football. Des sous-officiers anglais les initient aux règles du jeu.

Avant de rentrer, nous poussons jusqu'au *polo-ground*. Officiers et civils prennent beaucoup le polo ; toute garnison de l'Inde possède son *polo-ground*. Une douzaine de cavaliers armés de maillets galopent à la poursuite de la balle blanche. Près de moi, vient se placer un jeune indigène à cheval, le fils d'un notable habitant de Peschawer, qui paraît s'intéresser vivement aux évolutions des joueurs. Ce *native* sera évidemment au comble

de ses vœux, sa vanité sera amplement satisfaite le jour où il sera admis par les Anglais à participer à leurs ébats sportifs.

Quand j'arrive au bungalow, des petits garçons jouent aussi à la balle dans le jardin. D'autres s'amuseut avec un cerf-volant que je les aide à dépêtrer des branches d'un arbre où il est tombé.

Dans ma cheminée un bon feu flambe ; une douche est préparée, et — ô surprise ! — Bouddha a remis un carreau neuf à la porte vitrée de ma chambre.

Non, décidément, je n'ai pas envie du tout de déménager d'ici pour devenir le client de l'hôtel Fleischmann.



La frontière du nord-ouest, la frontière indo-afghane, est depuis longtemps celle qui cause aux Anglais le plus de soucis. Lorsqu'en 1877 les Russes se sont avancés dans le Turkestan et s'y sont établis, l'Angleterre a commencé à s'inquiéter. Entre le Turkestan russifié et l'Inde, il n'y avait plus que les États de l'émir d'Afghanistan qui devaient servir de tampon. Il était prudent de gagner l'émir, de tâcher de s'en faire un allié. En 1878, celui-ci, à l'instigation des Russes, refusa de recevoir une mission anglaise, et un plénipotentiaire britannique fut assassiné. L'émir avait au contraire accueilli une mission russe à la même époque. Le général Roberts envahit alors l'Afghanistan, s'em-

para de Kaboul et fit abdiquer l'émir Yakoub Khan. Les Anglais le remplacèrent, en 1880, par l'émir Abdul-Rhaman, moins récalcitrant à l'influence du gouvernement de Calcutta.

Malgré cette campagne de 1880, la frontière entre l'Inde et l'Afghanistan n'a jamais été absolument en paix. Dans les montagnes qui séparent l'empire indien des possessions de l'émir, vivent des tribus encore à peu près sauvages qui n'ont jamais obéi jusqu'ici ni à l'émir de Kaboul ni aux Anglais. Ces tribus, dont les principales sont connues sous le nom d'Afridis, comprennent une population qu'on évalue à environ douze cent mille individus et qui serait capable d'opposer deux cent cinquante mille guerriers aux troupes anglo-hindoues.

Ces Afridis, disséminés dans des villages presque inabordables dans les replis des montagnes, souvent même terrés dans des cavernes comme les troglodytes préhistoriques, se sont toujours occupés à détrousser les caravanes et à opérer des razzias dans les régions voisines, plutôt qu'à cultiver un sol pierreux, sans humus et sans eau, qui ne peut guère les nourrir. Je lisais dernièrement, à propos des Afridis, sous une gravure de l'*Illustrated London News*, une courte notice extraite d'un article de M. John Foster Fraser, intitulé : *Quaint subjects of the king* (charmants sujets du roi). Cet auteur raconte que chez les Zakka Kel Afridis, près de la Khaïber-Pass, la naissance d'un enfant donne lieu à une cérémonie bien caractéristique. On perce dans un mur un trou analogue à celui que font les

voleurs pour pénétrer dans les habitations. Dans ce trou, on passe à plusieurs reprises le corps de l'enfant, tandis que la famille répète en chœur : *Sois un voleur ! Sois un voleur !* Les Afridis sont, de père en fils, de terribles bandits.

Comme ils étaient très difficilement vulnérables dans leurs repaires et qu'il aurait fallu engager contre eux d'interminables combats de guérillas sans résultats certains, les Anglais jugèrent plus pratiques, dès 1882, de se les attacher d'une façon assez originale. Sous prétexte de protéger les caravanes obligées de franchir les montagnes pour porter les produits de l'Inde à Kaboul et à Boukhara et amener à Peschawer ceux de l'Afghanistan et du Turkestan, le gouvernement de l'Inde leur proposa, moyennant une subvention annuelle, de garder la Khaïber-Pass, le défilé dangereux où, à chaque instant, les convois étaient attaqués par ces mêmes Afridis. En d'autres termes, on essayait de changer les voleurs en gendarmes, les braconniers en gardes-chasse, procédé qui, d'ailleurs, réussit assez fréquemment.

Un régiment fut constitué à la frontière. On le composa d'Afridis et on l'appela le régiment des Khaïber-Rifles, du nom de la passe qu'ils surveilleraient désormais, après s'y être entraînés de longue date au pillage et à l'assassinat.

Pendant une quinzaine d'années, cet arrangement donna d'assez bons résultats. Au lieu de vivre de vols, les Afridis vivaient de la subvention anglaise, étaient contents d'avoir d'excellents win-

chesters au lieu de leurs vieux fusils à pierre, et les caravanes s'aventuraient sans trop d'avanies dans la Khaïber-Pass.

On croyait la question définitivement résolue, lorsqu'en 1897 on apprit que dix mille Afridis étaient descendus des montagnes, avaient enlevé aux Khaïber-Rifles, leurs compatriotes sans doute complices, le poste d'Ali-Musjid, au milieu du défilé de Khaïber. Bientôt ils arrivèrent à quelques milles de Peschawer jusqu'aux abords du fort de Jamroud, dont le canon les dispersa.

Les Afridis retournèrent sur leurs pas, prirent le fort de Landi-Kotal, qui défend le nord de la Khaïber-Pass. Il y avait là encore des Khaïber-Rifles, qui ne purent ou ne voulurent leur résister, et de plus, cinquante mille cartouches à balles *dum-dum* qui leur étaient destinées et dont ils allaient maintenant se servir contre les Anglais eux-mêmes.

Il fallut entrer en guerre contre les tribus. Les troupes anglo-hindoues tentèrent de les poursuivre dans les montagnes du Tirah, leur tuèrent un certain nombre d'hommes, incendièrent des villages. Finalement, cette campagne que les Anglais désignent par euphémisme sous le nom de *punitive expedition*, se clôtura par la retraite de l'armée anglaise sur Peschawer, dans l'été de 1898.

M. Foucher, dans son ouvrage *Sur la frontière indo-afghane*, estime que ce ne fut pas cette *punitive expedition* qui dompta les Afridis, mais surtout la suppression de la subvention aux tribus qui n'as-



suraient plus la garde de la Khaïber-Pass. Toujours est-il qu'en 1898 les chefs afridis, ayant sans doute épuisé les cinquante mille cartouches de Landi-Kotal, se réunirent près du fort de Jamroud et décidèrent de traiter avec l'Angleterre. Il fut convenu qu'on reviendrait tout simplement à l'ancien système. Les Khaïber-Rifles reprirent leur service ; la subvention fut payée comme autrefois et les caravanes recommencèrent à passer. Je me plais à supposer que si les Afridis, fatigués des douceurs de la paix, éprouvaient de nouveau le besoin de se battre, ils ne trouveraient plus, à Landi-Kotal, le stock de munitions qui alimenta leur rébellion de 1897.

Les Afridis sont-ils définitivement calmés? A en juger par le *modus vivendi* adopté depuis quelques années, il ne faudrait pas trop en répondre. La Khaïber-Pass n'est encore que très relativement sûre. Elle ne l'est pas du tout pendant cinq jours sur sept !

On n'a pas pu encore protéger les caravanes d'une manière continue et complète. Voici actuellement comment leur passage est organisé. Chaque mardi et chaque vendredi, le régiment des Khaïber-Rifles de Peschawer, commandé par des officiers anglais, se déploie dans la moitié sud du défilé jusqu'au fort d'Ali-Musjid. Le long de la route, sur environ cinq kilomètres, des sentinelles veillent de cinq cents mètres en cinq cents mètres. Après Ali-Musjid, si j'ai été bien renseigné, la partie nord du défilé jusqu'à Landi-Kotal est surveillée de la

même façon par les troupes de l'émir d'Afghanistan.

Les caravanes se massent tous les lundis soir et tous les jeudis à Jamroud au sud et à Landi-Kotal au nord, et le lendemain, celle qui monte vers Kaboul et celle qui descend vers Peschawer se mettent en marche et se croisent à Ali-Musjid, sous l'œil des factionnaires.

Me trouvant à Peschawer un vendredi, j'ai voulu voir cette fameuse Khaïber-Pass. On demande au chef de la police de Peschawer une autorisation qu'il ne refuse qu'aux étrangers soupçonnés d'espionnage. Le permis réglemente strictement les conditions de l'excursion. La passe est libre à huit heures du matin. On doit se présenter avant onze heures à Jamroud et y être de retour avant cinq heures. Défense de prendre des notes, de photographier et de s'écarter à plus de cent mètres de la route.

En dehors de ces heures, et les autres jours de la semaine, quiconque se risque dans la Khaïber-Pass n'a à compter que sur le hasard pour le garantir contre le meurtre et le vol.

Je pars un vendredi matin, après avoir eu soin de faire mettre dans ma tonga un déjeuner sommaire pour mon cocher et pour moi. Dès qu'on a dépassé les dernières maisons de la ville, au bout du quartier anglais, la route s'allonge toute droite sur une plaine bien unie dans la direction des montagnes. Une colline artificielle émerge brusquement au milieu des terres plates. C'est la butte du champ de tir de la garnison. Un régiment est en train de

s'exercer. La butte n'est pas à cent mètres du chemin, et une balle mal dirigée qui volerait par-dessus ou sur les flancs du monticule irait frapper dans le tas des bêtes et des gens qui, ce jour-là, s'avancent en troupes compactes entre Peschawer et Jamroud.

Un peu plus loin, le fort de Jamroud arrondit sur la droite ses murailles de terre grise, deux enceintes circulaires posées en retrait l'une sur l'autre. Le fort paraît être situé immédiatement au pied des montagnes jaunes qui barrent l'horizon au nord. A gauche, derrière les bâtiments d'une gare, finit le chemin de fer. C'est ici le point extrême des railways de l'Inde au nord-ouest.

Après le fort, les montagnes, qui semblaient si proches, s'éloignent. Leur base est encore à plusieurs kilomètres. Au bord de la route, devant une petite construction cubique, vont et viennent des hommes en robe et en turban, des soldats en khaki ; un registre est ouvert sur une table. C'est le poste où un premier visa est apposé sur mon permis.

Au delà, le chemin devient rugueux ; des torrents débordés y ont charrié des cailloux. Puis on entre dans les montagnes, qui, bientôt, se resserrent à mesure qu'on gravit les pentes. Nous sommes dans la Khaïber-Pass.

Le site est d'une sauvagerie étrange ; un paysage lunaire ; des mamelons dénudés, jaunâtres, où pointent par-ci par-là des rochers gris ; des ravins profonds, des pics menaçants ; une désolation absolue. Je m'explique que les Afridis n'aient

jamais vécu là dedans d'une vie normale ; ils ne peuvent être dans un pareil pays que chasseurs ou brigands.

Mais voici une caravane qui monte. La piste qu'elle suit est sensiblement parallèle à la voie mieux entretenue réservée aux véhicules. A un tournant, je la perds de vue, plus loin, je la retrouve. Tantôt elle est au-dessus de moi sur les lacets qui serpentent dans les rochers, tantôt je l'aperçois à deux ou trois cents mètres au-dessous. De temps en temps une tourelle est perchée sur un roc élevé, tour de garde où veillent quelques Khaïber-Rifles.

Une autre voiture suit ma tonga ; deux dames anglaises, femmes de fonctionnaires probablement, l'occupent. Elles sont plus prudentes que moi ; deux soldats, le fusil sur l'épaule, les escortent.

Très haut dans les anfractuosités des montagnes, parfois un trou noir est béant comme un grand œil qui regarde. Des Afridis sont là dans leurs tanières qui peut-être regrettent que nous ne soyons pas ici un autre jour où le vol est licite.

Nous montons toujours par des zigzags très raides. Tout à coup, l'horizon s'élargit au sommet d'un col d'où la vue plonge sur une vallée. Le chemin des caravanes rejoint presque le nôtre en cet endroit, puis il se continue à gauche vers le fond de la vallée, à cent mètres plus bas. Près de moi, ensuite à mes pieds, la caravane partie hier de Peschawer se déroule en un ruban gigantesque. C'est une procession énorme, dont l'énormité même est impressionnante plus qu'on ne saurait

le dire. Des ânes, des chevaux, des chameaux, dévalent le long des rochers. A côté d'eux marchent en groupes des hommes, les mains reposant sur un bâton placé derrière le cou entre les épaules, Afghans de Kaboul, Sartes de Boukhara, à la peau presque blanche; d'autres au visage anguleux, aux yeux bridés, Kirghizes des steppes du nord ou Yarkandis du Turkestan chinois. Sur des chameaux des voiles bariolés s'enflent en dômes, cachant les femmes, qui, discrètement, les entr'ouvrent pour respirer plus à l'aise. Des centaines d'éléphants sont pesamment chargés, comme les dromadaires, de ballots de tissus, de quincaillerie, de bois. Des petits, laissés en liberté, trottent drôlement à côté de leurs mères. Derrière les éléphants encore et toujours des chameaux, des chevaux, des ânes et des hommes aux physionomies diverses. Et cela va défiler ainsi pendant une journée! L'esprit se reporte aux âges primitifs, aux temps où les tribus se réunissaient pour traverser les déserts et aller chercher par delà les solitudes des pays nouveaux. C'est comme l'exode d'un peuple dans la tristesse morne de la Khaïber-Pass.

Il fait de plus en plus froid. Dans le rétrécissement du défilé, le vent mugit, violent et glacial. Nous avons atteint l'altitude de quinze cents mètres. A présent il faut descendre vers la rivière qui coule là-bas dans la vallée. Près du cours d'eau, où bêtes et gens boivent en passant, on distingue la tache blanche de la petite mosquée d'Ali-Musjid.



C'est là, à trente-cinq kilomètres de Peschawer, que je dois m'arrêter.

J'ai le droit d'y séjourner jusqu'à une heure de l'après-midi. Au-dessus de la mosquée, une grande montagne en pyramide supporte les bastions d'un fort. Au bas de ce fort, les caravanes venues de l'Inde cessent d'être gardées par les Khaïber-Rifles et voyagent jusqu'à Landi-Kotal sous la protection des soldats de l'émir.

Près de la mosquée, un vieux mur de pierre offre un abri contre le vent. Je déjeune là, tandis que toujours s'avancent du même pas régulier les chevaux, les ânes, les éléphants et les chameaux. Mais voici qu'arrivent des hommes qui ressemblent à des Bédouins d'Arabie. Ce sont des Afridis, aujourd'hui pacifiques. Ils sont armés, mais leurs armes, poignards, pistolets à pierre, sabres, sont objets de commerce et non de guerre. Ils veulent me vendre toute cette ferraille barbare.

Défense de photographier ; défense d'écrire des notes ! Je l'avais oublié. Un soldat me rappelle à l'ordre dès que je fais mine de tirer mon carnet de ma poche ou mon kodak de son étui. Le règlement est imprimé en anglais et en poustou sur une planchette que me montre le Khaïber-Rifle. J'ai oublié aussi qu'il est interdit de s'éloigner de plus de cent mètres de la route. Une caverne qui troue le haut des rochers, quelques indigènes qui s'agitent devant le trou me suggèrent l'idée d'aller interviewer les belliqueux montagnards. Le soldat bondit au moment où je tente de sauter le ruisseau ; il

brandit son écriteau et accourt furieux pour me réintégrer dans les limites où s'exercent ses pouvoirs.

Pendant ce temps-là, la caravane qui a quitté le matin Landi-Kotal se rencontre à Ali-Musjid avec celle de Peschawer. Les deux courants de temps en temps se mêlent ; les chameliers débrouillent à grands cris l'encombrement.

Mais il est une heure ; les Khaïber-Rifles m'avertissent que c'est l'instant de déguerpir. Le cocher rattelle son cheval à la tonga. Nous roulons de nouveau vers Jamroud et Peschawer. A notre droite, la caravane de Kaboul escalade en spirale les déclivités des monts. Et sur la route, des femmes afridis revenant du marché de Jamroud, dissimulent, à mon approche, leur visage sous les plis de leur voile sombre.



J'ai réglé mon compte au bungalow. Avant le départ le vieux boy me soumet le livre des réclamations. Je m'amuse à le feuilleter pour connaître les impressions de mes prédécesseurs. Pas favorables, les remarques ! J'en trouve beaucoup dans le genre de celles-ci : « *It is a hole* (c'est une boîte !) ; *saleté ridicule ; jamais une chambre disponible ; il y en a une où l'assistant-collector semble avoir élu définitivement domicile, au mépris des règlements.* »

J'ai été indulgent ; j'ai apprécié la bonne volonté de Bouddha et de son camarade et j'ai écrit : *satis-*

*fied, very satisfied!* Il y a longtemps qu'ils n'ont pas reçu pareilles félicitations.

\* \* \*

A Rawalpindi un gentleman d'une cinquantaine d'années s'assoit dans mon wagon. Un petit incident qui pourrait se renouveler fréquemment aux Indes nous fournit un prétexte de conversation.

Le contrôleur hindou est venu vérifier nos tickets ; il est sorti ensuite en négligeant de fermer la porte du compartiment. J'ai toujours vu ses collègues agir ainsi et j'ai renoncé à m'en fâcher.

Le gentleman laisse partir l'employé et lorsqu'il est à l'extrémité du train il le rappelle. L'autre accourt et quand il a mis le pied une seconde fois dans notre voiture : « *Shut the door!* » lui dit simplement l'Anglais. « *They never shut the door!* » observe-t-il en s'adressant à moi. Je ne le sais que trop ! Non seulement dans les chemins de fer mais dans les hôtels, c'est un des menus inconvénients de l'Inde qui m'ont peut-être le plus agacé.

Je suis par hasard avec un colonel. Nous parlons de Peschawer, où il a eu l'année dernière le plaisir de recevoir au cercle des officiers un Français, le général de Négrier. J'insiste sur la Khaïber-Pass. Il paraît que, depuis 1898, les Afridis militarisés se sont toujours comportés loyalement et n'ont pas permis à leurs parents et amis de rançonner les caravanes. « Ce sont, dit-il, d'excellents tireurs, des

soldats aguerris qui rendraient en cas de besoin de grands services à l'Angleterre, tout au moins contre d'autres ennemis que les tribus de la frontière afghane. »

Nous en venons à la question de l'influence russe en Afghanistan. Je lui fais remarquer que les Russes ont déjà construit un chemin de fer de Merw à Kouchk et que probablement ils le prolongent à présent sur Hérat. — « Non, répond le colonel, ils ne sont pas encore à Hérat. Le jour où ils y seront, nous exigerons de l'émir l'établissement d'une ligne qui continuera nos railways hindous jusqu'à Kaboul même. » J'exprime l'espoir que ce progrès se réalise et que plus tard une autre voie finisse par relier Kaboul au réseau russe, afin que l'Inde soit un jour accessible aux Européens autrement que par plusieurs semaines de navigation.

## CHAPITRE XV

### LAHORE

L'hôtel Braganza. — Les rues de Lahore. — Le Fort. — Les Tziganes. — Le tombeau de Jahangir. — L'Exposition.

En dînant dans un refreshment-room, j'avais appris que Braganza and Son, — évidemment des métis hindo-portugais, — contractors du North Western Railway pour les buffets des gares, tenaient un hôtel près de la station à Lahore. Un hôtel à proximité d'une gare c'est une bonne chance tellement exceptionnelle dans l'Inde que je n'hésitai pas à me faire conduire chez Braganza lorsque j'arrivai à neuf heures du soir.

L'hôtel était bon, propre en somme ; on y mangeait tout aussi bien ou aussi mal qu'ailleurs, et, selon un usage assez commun, les lits étaient sans draps. Habituellement, en demandant la *blankett*, je l'obtenais. L'hôtel Braganza n'en avait pas à ma disposition. Le manager me fit observer que des draps étaient inutiles, puisque tous les Anglais qui voyagent dans le nord de l'Inde ont toujours leur lit. C'est juste, repartis-je, les Anglais voyagent avec leurs draps parce que les hôtels n'en fournissent pas ; si, d'autre part, les hôtels n'en sont



pas pourvus parce que les Anglais en ont, il y a là un cercle vicieux d'où l'on ne sortira sans doute jamais.

Comme je manifestais l'intention d'aller chercher asile dans un autre caravansérail, le préposé de Braganza réussit à trouver deux couvertures bien blanches, récemment lavées, qui de loin ressemblaient presque à des draps, et c'est là dedans que je me couchai.

Braganza avait prévu également que les voyageurs ne se déplaçaient qu'avec leur attirail de cireur de bottes. Mes souliers ne connurent chez lui, comme à Amritzar et à Peschawer, que la friction d'un poussiéreux torchon. Faut-il après tout s'étonner que le cirage soit méconnu dans un pays où les trois quarts des habitants n'éprouvent pas le besoin de se torturer les pieds dans des chaussures?

\*  
\* \*

Une route bordée de baraques de planches où s'accroupissent des marchands parmi les fruits, les sucreries, les camelotes diverses, les feuilles de bétel. C'est le Landa Bazar, dont les boutiques sordides s'alignent depuis la gare jusqu'à une porte ogivale, la Delhi Darvâza. Derrière cette porte serpentent les rues étroites de Lahore, comprimées dans l'enceinte que bâtit Ranjit-Singh. Celle qui mène à la place de Vazir-Kkan est presque aussi

resserrée que les ruelles de Boukhara ; on y avance avec peine, dans un embrouillement prodigieux de cavaliers, de voitures et de piétons.

Quoique petite, la place Vazir-Khan n'est pas sans charme. Comme le Rhégistan de Samarkand, elle est encombrée de boutiques que dominent les minarets d'une mosquée. Cette mosquée, elle aussi, me rappelait Samarkand. Chose rare dans l'Inde, elle est revêtue de faïences colorées imitant celles qui resplendissent sur les médressés de l'Asie centrale. Mais ses minarets sont casqués du *tchatri* mogol, ainsi que deux balcons en bow-window, qui émergent sur la façade de chaque côté d'un portique persan.

Je dus, pour mieux la voir par-dessus les toiles tendues des boutiques, monter sur la terrasse d'une maison voisine. Les émaux, bleus, rouges, jaunes, verts, prennent au soleil une belle intensité.

D'ailleurs la couleur ne manque pas à Lahore. Dans cette ville, plus encore qu'à Amritzar, plus que partout dans l'Hindoustan, j'ai rencontré à chaque pas des femmes couvertes des plus somptueuses étoffes, soies vertes, rouges, bleues, brodées d'or ; voiles blancs légers lamés d'argent. Des bijoux variés luisent à leurs jambes et à leurs bras. Dans aucune région je n'ai vu pareil luxe, autant de costumes brillants. Bizarrerie inexplicable, c'est dans le Sud, dans les contrées où le soleil est le plus ardent, au Coromandel, au Malabar, que les femmes portent les vêtements les plus sombres.

Et les jolies maisons dans le quartier central,

derrière la mosquée de Vazir Khan ! Quels admirables balcons de bois ouvragé, débordant sur les rues où chatoient les notes éclatantes des turbans des hommes et des robes des femmes. Ah ! on peut se promener dans Lahore, y flâner de longues heures en regardant l'amusant bariolage des foules et les fines découpures des façades de bois sculpté !

\* \* \*

De même qu'à Agra et à Delhi, les Mogols ont construit, à l'abri des murailles d'une forteresse, d'opulents palais, des Divan-i-Ams, des Shish Mahals et des Divans-i-Khas. Le factionnaire qui gardait la porte de la citadelle me dit qu'il fallait pour y entrer une permission spéciale ; mais comme je paraissais renoncer à aller solliciter cette autorisation, il se décida à consulter un de ses supérieurs qui voulut bien me faire accompagner par un soldat dans les palais du Fort.

Après les merveilles de Delhi et d'Agra, le fort de Lahore ne pouvait guère me séduire. Ce qui reste des splendeurs anciennes n'est qu'un pastiche assez mesquin de ce qu'on voit dans les deux capitales des Grands Mogols. Il y a bien pourtant du marbre ciselé ; mais tout est petit et presque partout c'est le stuc détérioré qui remplace le marbre précieux. On répare tout de même les murs et les plafonds que le temps a trop entamés, on refait les moulures de plâtre, on repeint les fleurs effacées, on rajuste les

fragments de miroirs sur les colonnes et sur les voûtes.

Le militaire qui me guidait s'intéressait fort peu à ces vieilles choses qu'on essaye de rajeunir ; il voulait surtout me montrer le musée des armes. Silencieux jusque-là, il devint très verbeux dans les galeries de l'Armoury.

Les Anglais y ont réuni une collection curieuse d'antiques engins de guerre pris à leurs ennemis de l'Inde au cours des combats qu'ils ont dû livrer pour conquérir le pays. J'ai été quelque peu étonné de trouver dans ce bric-à-brac des cuirasses et des casques sur lesquels ressort en relief le coq gaulois. Des officiers français au service des rajahs ont porté autrefois ces cuirasses et ces casques.

A côté de ces objets d'une époque plutôt récente, des armes originales et désuètes, des canons de rempart, des canons qu'on mettait sur le dos des chameaux, un canon à répétition, une infinie variété de poignards et de sabres à lame en forme de scie, à lame recourbée, à lame élargie vers le bout, sabres de géants qui se maniaient à deux mains. Les armes les plus inattendues sont des anneaux plats à bords tranchants. Les Akalis-Sikhs les lançaient contre leurs adversaires en leur imprimant un mouvement de giration et coupaient ainsi à distance les jambes et les visages.

\* \* \*

Lorsque je quittai le Fort, un bruit de musique et de chants m'attira le long des murailles. Sous

un bouquet d'arbres qui ombrageait l'orifice d'un puits une troupe de tziganes s'était arrêtée. Trois hommes jouaient du violon, de la derbouka et du tambour. Une femme dansait, frappant le sol de ses pieds nus, se tordant les poignets ; le buste presque immobile. Elle était habillée de loques poudreuses, sans éclat. Près d'elle se tenait accroupie une autre femme au profil admirable, aux yeux fulgurants. Elle se mit à chanter pour accompagner la danse. Hélas ! la voix de rogomme, les sons rauques qui sortaient de sa bouche contrastaient désagréablement avec la pureté de son visage de bronze. Je demeurai là pourtant une demi-heure à écouter ce contralto barbare qu'adoucissait un peu la musique de la viole et de la derbouka, et à considérer les gestes de la danseuse, les vibrations étranges de ses jambes, les ondulations serpentine de ses bras.

\* \*  
\* \*

Non loin du Fort s'élèvent des minarets et des dômes signalant la mosquée Badshahi et la tombe de Ranjit-Singh. Les minarets tout rouges, octogonaux, terminés par un chapiteau évasé, semblent de grosses cheminées d'usines. J'avais vu assez de monuments musulmans pour ne pas me croire obligé de visiter tous ceux de Lahore. Je me bornai pendant mon court séjour dans cette ville à faire un pèlerinage au tombeau de Jahangir. Après les



tombeaux d'Akbar à Sikandra, de Shah-Jehan à Agra, je voulais connaître celui du second des Grands Mogols qui résida surtout à Lahore.

Jahangir repose à huit kilomètres de sa capitale, à Shadarah. Un gharry y mène en une heure par une route très poussiéreuse bordée de tamarins. On traverse sur un pont à péage la rivière Ravi, et bientôt on arrive devant une porte flanquée de minarets rouges et blancs à peu près semblables à ceux qui ornent les jardins de Sikandra.

Le tombeau est édifié au fond d'une cour spacieuse où alternent des pelouses et des bassins. C'est une copie très agrandie de l'Itmad ud Daoulah, dont elle n'a pas, tant s'en faut, l'éblouissante magnificence. Ici le grès rouge se mêle au marbre. A l'intérieur la tombe est, comme celles du Taj, de marbre blanc parsemé de fleurs colorées, et des écrans de marbre délicieusement ciselés servent de fenêtres. En maints endroits de regrettables dégradations déparent les murs. Je dois dire que le gardien me fit remarquer avec satisfaction que le *government* a commencé des réparations.

Sur la gauche de la ligne du North Western Railway, presque en face du mausolée de l'empereur Jahangir, un autre monument beaucoup plus modeste paraît n'avoir jamais été achevé, et s'écroule peu à peu sans que personne songe à le consolider. Nour-Jahan, la femme de Jahangir, dort là dans les ruines. L'artiste qui conçut les plans, dessina les merveilleuses décorations de l'Itmad ud Daoulah, l'initiatrice de toutes les

splendeurs du fort d'Agra, du Taj, des palais de Delhi, est oubliée sous un amas de décombres.



Quelque temps avant mon passage à Lahore avait été ouverte une exposition régionale où figuraient principalement les produits du Punjab. Les bâtiments de cette *exhibition* étaient groupés dans la plaine qui s'étend entre le Fort et la rivière Ravi.

Je me suis longtemps attardé à flâner dans ce bazar de luxe où étaient offerts à l'ébahissement des foules hindoues les objets les plus divers, parmi lesquels dominaient surtout les étoffes et les meubles. Tout ce que j'avais pu voir dans les magasins de Delhi et d'Amritzar était là présenté en abondance. Des boiseries fouillées comme des guipures, des marqueteries de Ferozepore, des boîtes en laque de Jalander et de Sahiwal, des meubles incrustés de nacre de Lahore, voisinaient avec les poteries bleues de Moultan, les broderies, les toques dorées de Peschawer et les orfèvreries de toutes sortes. Le Kashmire avait envoyé des cartons laqués que des écriteaux en anglais désignaient sous le nom de *paper-machi* (papier mâché).

Il y avait de bien belles choses à cette exposition, mais j'y ai noté une fois de plus la déplorable lacune qui choque dans tous les pays orientaux. Les artistes qui sculptent si joliment le métal et la

pierre, dessinent si harmonieusement des arabesques et des guirlandes de fleurs sont à peu près incapables de peindre une scène quelconque. Dans certains pavillons des portraits de personnages hindous, des paysages animés, étaient d'une gaucherie navrante, raides, sans vie, sans aucun sens des perspectives.

Sous une halle particulière le gouvernement avait installé des modèles réduits des travaux importants, barrages, canaux, qu'il a entrepris dans le Punjab pour l'irrigation des terres. Des blocs de ciment indiquaient par les différences de leurs grosseurs l'accroissement des récoltes obtenu progressivement d'année en année grâce à la sollicitude des pouvoirs publics.

Un pavillon était spécialement affecté au petit État du Mahrajah de Kapourthala. Ce rajah, je l'ai déjà dit à propos des Sikhs, est gravement européenisé. Je crois que le principal but de son exposition était de soumettre aux populations ahuries une reproduction en plâtre de son nouveau palais de Kapourthala. Cette résidence princière n'a, hélas ! rien, absolument rien d'hindou. C'est une imitation plus ou moins réussie de la gare de la Compagnie d'Orléans au quai d'Orsay.

Pendant que je déjeunais dans un restaurant à l'intérieur de l'exposition, en face de moi, sous un kiosque, une *band* indigène exécutait, selon la formule depuis longtemps vieillie, « les meilleurs morceaux de son répertoire ». Ces malheureux étaient aussi atteints d'européanisme que le rajah de

Kapourthala. Je savourai un programme où se succédèrent la *Zampa* d'Hérold, le *Poète et Paysan* de Suppé, l'arioso du *Prophète*. Il ne manquait à la fête que le célèbre *Allegro militaire* de l'X... bien connu sur le cours de nos préfectures françaises.

Le spectacle auquel j'assistai ensuite avait plus de couleur locale. J'entrai dans un immense cirque, une enceinte de planches derrière laquelle la terre était tassée et disposée en amphithéâtre. Une musique tonitruait à l'instar de celles des baraques foraines. Parmi les milliers d'hommes qui attendaient la représentation n'apparaissait aucun visage de femme. Lahore est une ville musulmane. Comme dans tous les pays régis par les coutumes de l'Islam les femmes ne doivent se rencontrer avec les hommes ni dans les réjouissances publiques ni dans les cimetières. Certains jours leur sont exclusivement réservés. C'est ce que m'apprit d'ailleurs un avis rédigé en anglais et en ourdou : le mercredi et le vendredi le cirque n'était ouvert que pour le beau sexe.

La séance commença par des luttes qui n'eurent rien de sensationnel. Le commissaire des jeux, un Hindou habillé à l'européenne, armé d'un fouet, appelait les concurrents qui s'empoignaient et se terrassaient sans révéler des qualités d'endurance ou d'agilité bien remarquables.

Après les luttes d'hommes vinrent les combats de béliers. Ces pauvres bêtes se jetaient violemment l'une sur l'autre, se donnant des coups de tête effrayants. Quand la bataille durait trop longtemps, les propriétaires des deux béliers les pre-

naient dans leurs bras, les écartaient l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres, et les animaux, triplant par l'élan la force de leur choc, se heurtaient de nouveau. Le sang coulait ; un des adversaires parfois tombait abasourdi ; plus souvent le moins vigoureux se comportait comme les raisonnables buffles de Peschawer ; il se sauvait, indifférent aux huées des parieurs, estimant qu'il était par trop absurde de se faire mal pour distraire une multitude de badauds.



## CHAPITRE XVI

### DANS LE RAJPOUTANA

Dans la plaine rajpoute. — *Jeypore*. — Sous la tente. — Une excursion à Amber. — Les rues de la ville rose. — Le palais du rajah. — L'art à *Jeypore*. — L'Ecole des Beaux-Arts. — Le Musée. — *Mont Abou* : le paysage. — Les temples jaïns.

Deux journées de chemin de fer pour descendre de Lahore jusqu'à *Jeypore*, dans le Rajpoutana. J'arrive un soir à onze heures à Delhi, d'où je dois repartir de grand matin. Inutile d'aller chercher un hôtel à quatre kilomètres de la gare pour y passer à peine quelques heures. Je me dirige vers le waiting-room de la station. Trop tard ! sur les deux seuls lits de sangles deux voyageurs sont déjà endormis. Je m'allonge sur une banquette, très dure, à la vérité ; mais du moins ici les portes sont bien closes ; pas de vents coulis à redouter comme dans les wagons. Pas de bruit non plus.

Au matin, dans le train de *Jeypore*, les deux wagons européens me sont inaccessibles. L'un est celui des *ladies only*, l'autre est complètement occupé par une *party* d'Américains. On me rembourse une fraction du prix de mon ticket et je me case dans un compartiment de seconde classe où je suis d'ailleurs beaucoup mieux qu'avec l'Ame-

rican party, ayant la chance d'y rester seul toute la journée. Ma face blanche en a éloigné les Hindous.

Le trajet est long ; longs aussi les arrêts dans les gares, si longs que souvent un barbier circule devant le train avec ses rasoirs et son savon. Il aura le temps de servir plusieurs voyageurs avant que la locomotive ne se remette en marche.

Les plaines de sable s'étendent de plus en plus vastes de chaque côté de la voie ; elles ont emmagasiné les rayons du soleil. La bonne chaleur revient à mesure que je file vers le sud. Hélas ! la poussière augmente comme la chaleur ; j'en suis tout gris dans mon wagon.

Est-ce parce qu'il fait chaud ? Les femmes qu'on aperçoit dans les champs se découvrent partiellement la poitrine, elles cachent seulement le dessus de leurs seins ; elles sont décolletées par le bas !

Dans les gares apparaissent de plus en plus les barbes rajpoutes, les longs favoris relevés perpendiculairement au visage.

\* \* \*

A Jeypore, je monte dans la première voiture que je trouve devant la station. Mais, il y a erreur ; le cocher a cru que j'étais de l'American party ; son gharry est réservé de même que le wagon de ce matin. Elles sont bien encombrantes ces bandes yankees déchaînées cet hiver à travers l'Hindoustan.

Au Jaipur-Hotel l'American party a naturellement retenu les chambres. Heureusement le manager a fait dresser dans le jardin des tentes de toile. Dans l'une des tentes un lit est libre. C'est là que je camperai. Je n'y suis pas plus mal qu'ailleurs ; le tapis posé sur le sable est très moelleux, et on a adjoint à ma chambre de fortune un petit réduit qui sera l'indispensable salle d'ablutions. Bien entendu, il ne peut être question de s'enfermer là dedans ; mais c'est là un détail assez commun auquel on s'habitue vite en voyageant dans l'Inde.

\* \* \*

A table, les Américains et aussi un étudiant anglais qui, exception rarissime, parle français. De plus, un docteur argentin qui a fait ses études à Paris. L'Argentin est chargé par le gouvernement de son pays d'acheter des objets d'art hindous pour les musées ; il a déjà visité l'École des Beaux-Arts de Jeypore, le Musée, les magasins des marchands ; il a des enthousiasmes de Latin pour tout ce qui est beau. Nos conversations sont troublées par un malencontreux joueur de viole qui ressasse éternellement au bout de la salle à manger des airs insaisissables ; il les racle d'ailleurs sans aucun goût. Nos oreilles souffrent ; et si nous ne craignons d'humilier ce ménétrier, nous lui enverrions volontiers double backchiche pour qu'il veuille bien cesser son bruit énervant.

L'Anglais nous exhibe les nombreuses photographies qu'il a prises à Agra et à Bénarès. Puis se présentent des mercantis qui nous convient à regarder les merveilles qu'ils extraient de leurs ballots. Ils reviendront après chaque repas pour être sûrs de ne pas manquer leurs clients. Et ce sera pendant les heures chaudes, à l'ombre de la véranda, un amusant marchandage devant les étalages disparates. On nous offrira un choix d'aquarelles, reproductions maladroites d'images lithographiées semblables à celles que j'ai acquises à Calcutta, des armes surtout, des *katars*, poignards damasquinés à courte lame triangulaire dont le manche se compose de deux tiges de métal reliées par une barre transversale où se place la main, des boucliers en peau de rhinocéros, ornés de rondelles d'étoffe rouge et d'acier, des *ankus* incrustés d'argent, crochets avec lesquels les cornacs d'éléphants dirigent leur monture.

\* \* \*

Pendant mon séjour à Jeypore je fus chaque nuit réveillé par les aboiements des chacals. A l'aube, d'autres cris, des *é-on! é-on!* mille fois répétés retentissaient de tous côtés ; les paons, oiseaux favoris de Saraswathi, la femme de Brahma, menaient ce beau tapage. Au matin d'autres sons encore, moins désagréables, succédaient aux clameurs des paons. La musique du rajah de Jeypore

lui donnait son concert quotidien. Elle me plaisait, cette musique qui arrivait à mes oreilles un peu atténuée par la distance. L'orchestre du rajah a le bon esprit de rester hindou. Il jouait des choses absolument étrangères aux programmes de nos fanfares d'Europe, des airs de danses orientales, des mélodies très simples que je supposai être des chansons rajpoutes.

En me promenant dans la ville et aux environs, je retrouvai fréquemment les paons auteurs du charivari matinal. Il y en a partout dans le pays. J'ai même ouï dire que la chasse de ces volatiles est prohibée dans le Rajpoutana.



Avant de voir la capitale moderne j'ai jugé bon de débiter par une excursion à l'ancienne capitale des rajahs rajpoutes, Amber. Elle fut fondée au onzième siècle et abandonnée en 1728. Singulière contrée, — il faut le constater sans cesse, — où les capitales se déplacent ainsi sur une lubie de despotes tout-puissants !

Je partis un matin en voiture par une route bordée de jardins où s'élèvent de toutes parts d'élégants kiosques à demi ruinés qui furent jadis des tombes ou des pavillons de plaisance. Sur tous ces vieux monuments s'incurve au-dessus des balcons et à la base du toit cette sorte de baldaquin en forme de barque renversée qui est le motif d'ar-



chitecture le plus usuel dans les provinces rajpoutes.

La voiture s'arrêta au pied d'une colline où déjà d'autres gharrys étaient dételés. La pente étant assez raide, je concevais qu'à la rigueur le cocher était excusable de ne pas pousser plus loin ; d'autant plus que la porte de la cité d'Amber était là-bas à moins de deux cents mètres, au sommet du monticule. Je me croyais au but. J'en étais loin. Derrière la porte, la route maintenant descendait, et on distinguait à plus de trois kilomètres les murailles et les palais de la capitale morte. Alors ? Pourquoi donc ne pas continuer en voiture jusque-là ? Si, au bas de la colline, les voitures sont obligées de stopper, c'est qu'en cet endroit commence l'exploitation des voyageurs par le rajah lui-même. Comme tous les mahrajahs, celui de Jeypore a une écurie d'éléphants, et il a réservé pour ses éléphants le monopole du transport sur la seconde partie du trajet !

Ai-je besoin d'ajouter que l'American party avait télégraphiquement loué les pachydermes du rajah ; de sorte que je franchis à pied mes trois ou quatre kilomètres à l'aller et au retour sous un soleil impitoyable. Le jeune Anglais de l'hôtel, qui en avait été réduit lui aussi à laisser au repos sa voiture, riait et suait en disant : « C'est pour encourager les éléphants », mais pensait tout de même que le procédé du mahrajah était un peu abusif.

Elle est vraiment dans un site superbe cette

ville d'Amber. Deux montagnes se dressent de chaque côté de la route. Entre ces deux montagnes se creuse une vallée au fond de laquelle brille un lac, le Tal Koutoura. Au-dessus du lac, à l'ouest, sur la plus haute chaîne, apparaissent les remparts d'une forteresse d'où émergent des kiosques et des dômes. C'est là que les anciens rajahs vécurent pendant six cents ans.

Un refreshment-house est au bord du lac à l'ombre de grands arbres. On traverse le bout du Tal Koutoura sur un pont entre deux pavillons rouges à colonnettes. De là on voit les rochers et les palais se refléter dans la nappe d'eau dont le calme est troublé par les évolutions de milliers de canards noirs.

Deux gros éléphants attendaient près du refreshment-house les Américains, clients du mahrajah.

Du haut des remparts la vue s'étend sur les monts à l'aspect sauvage, hérissés de rocs et de buissons. Sous la citadelle une cité en ruine, déserte, envahie par les végétations, érige encore les gopurams de ses temples, les arches de ses portes, par-dessus les pans de murs assombris par le temps. Plus loin, au nord, les deux montagnes s'abaissent brusquement, et au delà du défilé qui commande l'entrée de la vallée, une plaine s'étale à l'infini dans la brume.

C'était une position magnifique que celle-là, excellemment choisie pour se défendre. On se croirait à Grenade sur les hauteurs de l'Alhambra que le profond ravin du Darro sépare des collines de l'Albaycin.

Tandis que je m'extasiais devant ce panorama, dans les broussailles, sur les murs, grimpaient des familles de singes. Ils s'approchaient, gesticulaient, puis se sauvaient en piaulant. Ces singes sont aujourd'hui les seuls habitants d'une ville où s'agitaient cent mille hommes il n'y a pas deux siècles !

Dans le fort, les gardiens s'emparent du touriste, se le passent de l'un à l'autre. Une dernière fois reparurent à mes yeux les Shish-Mahals, les Divan-i-Ams et les Divan-i-Khas, copies inférieures de ceux d'Agra et de Delhi, avec toujours les écrans de marbre ajouré, les mosaïques de fleurs, les arcades dentelées. La façade du Shish-Mahal d'Amber est peut-être, après les chefs-d'œuvre de Delhi et d'Agra, ce que l'art hindou-musulman a produit de plus joli.

Dans l'enceinte qui contient ces palais restent des sanctuaires de Kali et de Siva. Il n'y a pas de mosquées ; les sultans rajpoutes sont de tout temps demeurés fidèles au brahmanisme. On continue à sacrifier des chevreaux à la déesse de l'extermination dans la vieille pagode d'Amber. Le rajah a réparé des salles où des morceaux de miroirs reluisent dans le stuc ciselé, d'autres où, selon une tradition longtemps suivie dans la sculpture orientale, l'ornementation se compose de cyprès peints ou en relief. L'appartement des femmes s'éclaire par des moucharabiehs de toute beauté, derrière lesquels les recluses du zenana pouvaient regarder sans être vues les cérémonies officielles. Dans de petites chambres enténébrées on conserve de naïves

peintures qui représentent Bénarès, le Gange, Muthra, Calcutta, dénuées de tout souci de perspective.

\*  
\* \*

En rentrant un soir sous ma tente j'eus la surprise d'entendre parler français. Je sus bientôt que j'avais pour voisin un compatriote, M. C..., administrateur des colonies en congé, qui parcourait l'Inde avant de reprendre le chemin de la France. Ne sachant pas l'anglais, M. C... avait demandé à ses amis de Pondichéry un boy qui lui servirait d'interprète. Les Hindous au courant de notre langue étant fort rares, on avait octroyé quelques semaines de vacances à un indigène employé subalterne des ponts et chaussées de notre colonie ; et c'est ce modeste fonctionnaire qui était devenu son cicerone.

Nous fîmes ensemble plusieurs promenades dans Jeypore. La nuit, le boy de Pondichéry couchait près de nous dans le corridor ménagé devant l'entrée de nos logements respectifs. Ce brave Hindou était beaucoup plus marri que nous d'être contraint de dormir dans le jardin du Jaipur-Hotel. Notre garde était plus craintif que ceux qu'il gardait. Le matin, non seulement il avait entendu comme nous les aboiements des chacals et les piailleries des paons, mais il était certain d'avoir été réveillé par les rugissements du tigre. Il ne se sentait nullement rassuré derrière l'abri très relatif de notre maison de toile.



En 1728 le rajah Jey Singh, un des satrapes d'Aureng-Zeb, se trouva trop à l'étroit dans les murs de sa capitale. Amber était bâtie sur un emplacement qui convenait tout à fait pour une forteresse qui doit repousser de fréquents assauts, mais sa situation sur des pentes abruptes ne se prêtait pas à une grande extension.

Jey Singh voulut peut-être imiter les Grands Mogols qui changeaient de capitale avec autant de désinvolture que nous changeons d'appartement. Il eut l'idée de créer de toutes pièces dans la plaine que dominant les montagnes d'Amber une nouvelle ville à laquelle il donna modestement son nom : Jey-pore (ville de Jey).

Précurseur des Américains fondateurs de cités, il traça des lignes droites coupées perpendiculairement par d'autres lignes ; et comme il avait de l'espace à volonté, les rues furent larges comme des avenues.

Aussi Jeypore a-t-elle, parmi les villes hindoues, une physionomie à part. Sans doute des rues rectilignes dans une ville de l'Inde, cela au premier abord a quelque chose d'inattendu, de choquant. Autant alors une de ces villes champignons qui poussent en quelques années, toutes les mêmes, toutes affreuses, dans les solitudes du Far-West.

Eh bien ! non ! Jeypore a heureusement une



autre originalité ; c'est la ville rose, unique en son genre, qui laisse dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vue un souvenir très sympathique.

On entre par une porte rose bariolée de dessins blancs. De chaque côté de la porte un soldat moustachu est peint en bleu et jaune, sorte de croquemitaine dont les petits Hindous ne doivent plus s'effrayer depuis longtemps.

Près de cette porte, un arbre au tronc tourmenté est utilisé comme parasol par une dizaine de marchands qui somnolent à l'ombre derrière des tas de maïs, de riz, de fruits, de feuilles de bétel. L'un d'eux a établi dans l'arbre sa résidence. Il a creusé dans le bois des logettes, des armoires, où il range quelques objets. Il a même pratiqué une niche où une statue de Siva préside aux roublardises de son commerce.

Derrière la porte, on est dans la principale rue, dans *main street*, ont dû dire les gens de l'American party en voyant sa largeur, sa longueur et son impeccable rectitude. Mais il n'y a pas de *main street* en Amérique ni ailleurs qui ressemble à celle-là. Sur plus d'un kilomètre les maisons forment un double ruban rose ; du rose à droite et à gauche, du rose partout ; pourtant cette couleur, si prodiguée qu'elle soit, n'engendre pas la monotonie.

C'est qu'en effet si le rose est la nuance prépondérante, il n'y a pas que cette teinte sur les maisons de Jeypore. Des dessins d'une extrême variété, le plus souvent blancs, courent sur les façades ; des fleurs en guirlandes, gracieusement emmêlées, font

penser à des festons de sucre blanc sur des châteaux de sucre rose. Ailleurs, parmi l'enchevêtrement des rinceaux, des personnages sont peints à plat, sans perspective, comme toujours ; les uns jouent de la viole ou du tam-tam, les autres dansent à côté d'éléphants richement caparaçonnés ; d'autres encore ont les attitudes de la vie ordinaire, causent de leurs affaires, écrivent, paient, vendent. Les bonshommes hindous ne sont pas seuls à égayer les murs de Jeypore. Je me rappelle, sur une des maisons les plus copieusement décorées, des silhouettes d'Européens qui paraissent ici follement grotesques avec leurs melons et leurs hauts-de-forme.

Les maisons sont aussi diverses par leur architecture que par leur ornementation. En voici une dont la devanture est presque unie, toute rose avec à peine quelques lisérés blancs. Sur une autre, une colonnade très légère soutient des arceaux dentelés. Des balcons, des bow-windows émergent des murs, sont garnis sur leurs trois faces de délicats moucharabiehs, sont surmontés de tchattris mogols. Beaucoup, fidèles à la mode du pays, infléchissent des toits rajpoutes au-dessus de jolis encorbellements.

Dans les échoppes du rez-de-chaussée et jusque sur le trottoir des marchands installent des étoffes, des denrées, et des ustensiles de toute nature.

Au carrefour où les deux plus grandes rues de la ville se croisent, l'animation est intense. Les chameaux défilent parmi les chariots à bœufs et

les voitures. La foule s'agite ; turbans blancs et barbes à rebrousse-poil, enfants coiffés d'un étrange casque de toile, femmes marwaris au buste presque nu, un bout d'étoffe dissimulant seulement le haut des seins.

Un marché très achalandé attire ici tout ce monde ; des changeurs surveillent leurs tas de monnaies de cuivre et de bronze, leurs sacs où se cachent les pièces d'argent ; monnaies grossières, assez informes, les unes carrées, les autres vaguement arrondies. Les marchands de cartes à jouer sont là aussi, comme si le hasard rapprochait l'argent de ce moyen partout usité de le gagner et de le perdre. Ce sont des cartes circulaires ; chaque jeu complet en comprend quatre-vingt-dix-huit.

A l'ombre des maisons voisines des femmes chantent en tournant des meules horizontales qui broient le maïs ou le blé.

Près de là, au-dessus des bâtiments roses pointent les clochetons lourds de temples de Vichnou ou de Siva. Nous gravissons un escalier que gardent deux éléphants de pierre. Rien d'intéressant ; aucune sculpture méritoire. Seulement un brahmane embusqué derrière un mur qui réclame un bakchiche injustifié. Encore un autre temple, à la hauteur d'un premier étage comme le précédent. Même néant de sculptures.

Sur la chaussée, sur les trottoirs, sur le bord des terrasses, sur le dos des chameaux agenouillés dans la poussière, des pigeons, des milliers de

pigeons blancs, voltigent, battent de l'aile. On dirait que toutes les fioritures blanches se sont détachées des murailles et remuent à tort et à travers dans le tumulte de la rue.

Sur les côtés de la grande voie l'encombrement cesse ; des ruelles vulgaires, sans couleur, mais droites toujours, sont plus calmes, presque désertes.

Nous retournons dans la large avenue. Un peu plus loin que le carrefour une façade énorme nous stupéfie. Nous sommes devant la Halle des Vents, (Hawa-Mahal), une dépendance du palais du rajah ; une architecture absurde qui évoque les extravagants reliefs des temples de l'Inde du Sud. Jey Singh n'a pas fait sculpter sur ce mur des Vichnous multicéphales ou des Sivas épileptiques, il l'a simplement surchargé de logettes roses, de balcons à trois pans percés de petites fenêtres à moucharabieh, abrités sous le gracieux toit incurvé rajpoute. Ces logettes s'alignent, se superposent en telle quantité que tout le Hawa-Mahal en est revêtu. Chacune prise isolément est fort belle, mais une pareille accumulation est ridicule. Et le ridicule paraît complet lorsqu'on aperçoit au sommet de ce chaos de fenêtres débordantes une multitude de girouettes qui grincent au vent. Mais enfin, si la Halle des Vents est quelque peu grotesque on ne peut pas lui contester une indéniable bizarrerie.



A quelques pas du Hawa-Mahal une arche s'ouvre dans l'évidement de laquelle s'encadrent d'autres arches au fond d'une cour. C'est là que sont dispersées dans un curieux désordre les nombreuses constructions qui gravitent autour de la demeure du Mahrajah.

Je suis allé un matin visiter la partie visible du palais de Jeypore. D'abord on me fit assavoir qu'il était défendu de photographier. Quels secrets redoutables mon kodak pouvait-il bien violer? Quels savants ouvrages de fortification recèlent ces murs qu'un boulet de canon réduirait en poussière?

Des pavillons sont disséminés de tous côtés, écuries pour les chevaux, écuries pour les éléphants, kiosques sans murailles, simple toit plat supporté par une colonnade, imitant les divan-i-khas des Mogols. Des portes de bronze doré luisent au soleil. Sous une galerie, des scribes griffonnent des hiéroglyphes tandis qu'on paie leur solde aux militaires de la garde du rajah. En somme, il n'y a guère que les cours qui ne soient pas interdites aux étrangers. Quant à la résidence même du rajah, le chandramahal, on n'en peut contempler que l'extérieur. C'est un grand immeuble composé de terrasses superposées en retrait et terminées au sommet par le baldaquin rajpoute. Pour se différencier des maisons de Jeypore il est peint en jaune pâle et



en blanc. De vastes jardins verdoient devant le *zenana*, l'appartement des femmes. Dans un étang frétille des poissons auxquels il est d'usage de jeter à manger ; dans une autre pièce d'eau des crocodiles demandent leur bakchiche.

Au moment où je me promenais dans le jardin, des soldats à la barbe retroussée, à l'air énergique, faisaient de l'escrime ; d'autres maniaient de grosses barres de fer. Le rajpoute a toujours des prétentions guerrières. De magnifiques paons étalaient les ocellations de leur queue. Je songeais que si on nourrit tant de paons à Jeypore, c'est sans doute parce que cet oiseau, aimé de Saraswathi, est aussi le compagnon révééré de Sabramanyeh, le dieu de la guerre. Des singes aussi gambadaient dans les buissons, respectés comme les paons. Les singes eux-mêmes ne sont-ils pas les descendants d'Hanouman, le singe guerrier qui aida Rama dans ses expéditions contre le géant Ravana de Ceylan ?

\* \* \*

Quand je retournai avec M. C... au palais du rajah, les cours présentaient un aspect des plus pittoresques. C'était jour d'audience. Des centaines de plaideurs circulaient sous les arbres, s'asseyaient sous les galeries. La justice se rendait à tous ses degrés en plein air à la façon des vieux Mogols sous leurs divan-i-ams, à la façon de notre saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Le boy de Pondichéry nous expliqua qu'il y avait là une sorte de juge de paix pour les petites affaires, un tribunal, et même une juridiction d'appel. J'y retrouvai, dans un décor très spécial, les sempiternels accessoires du droit. Accroupis sur une estrade couverte, les magistrats siégeaient, très dignes, la plupart en robe et en turban blanc : un président, des juges, un greffier, et un personnage qui semblait remplir le rôle de procureur.

Au bas de ce tribunal, des avocats, des témoins, des plaignants. Je remarquai que maints plaideurs en arrivant près de l'estrade tiraient de leur bourse des sommes plus ou moins importantes. J'en conclus que la justice n'est point gratuite chez le rajah de Jeypore.

Le rajah assure pourtant à ses administrés quelques services qui ne leur coûtent rien, en dehors, cela va sans dire, des impôts qui alimentent le budget du Rajpoutana. J'allai un jour chez un pharmacien de la grande rue pour me procurer un peu de quinine. Ce pharmacien, un Hindou très déluré, vendait surtout des spécialités qu'il recevait de Londres. Il m'apprit qu'ils n'étaient que deux marchands de poisons à Jeypore. « Alors, observai-je, vous devez réaliser de beaux bénéfices? — Non, répondit-il, le rajah a organisé un dispensaire où il fournit pour rien aux pauvres la plupart des médicaments dont ils ont besoin. Or, la population de Jeypore comprend surtout des indigents, et les quelques personnes aisées qui nous font vivre ne sont pas assez nombreuses pour nous enrichir. »



Jeypore est une ville d'art. C'est à Jeypore qu'il faut venir pour apprécier le goût des artistes hindous. J'ai passé de bien agréables moments tant dans les boutiques des marchands qu'à l'École des Beaux-Arts et au Musée.

Dans les magasins de la rue principale s'entassent pêle-mêle, en un inextricable capharnaüm, les ferrailles damasquinées d'argent, les vieux fusils, les vieux sabres, les plateaux de métal rongés par l'oxyde, les supports de houkas, les *ankus* des conducteurs d'éléphants, les boucliers en cuir de rhinocéros. Ces boucliers circulaires, les gens au service du rajah les portent sans cesse comme l'insigne de leurs fonctions officielles ; ils les ornent de quatre rondelles d'étoffe rouge et de quatre rondelles d'émail. Ces divers articles sont d'autant plus précieux, dans l'esprit du marchand, qu'ils sont plus détériorés et plus rouillés.

Je regretterai longtemps de beaux vases à parfum, des *saraïs*, dont je discutai les prix chez un artisan dans un faubourg de Jeypore. C'étaient des carafes en cuivre dont la panse, ciselée en méplats, était surmontée d'un très haut col cylindrique terminé par un petit chapeau percé de trous. Quel joli galbe avaient ces vases, et aussi quels dessins exquis en émail noir enlaçaient leurs méandres sur leurs flancs luisants ! J'étais parti, avec l'inten-

tion de revenir et de verser au marchand les roupies qu'il en demandait. Puis, je ne sais pourquoi, je quittai Jeypore en songeant que je retrouverais sûrement à Bombay, la grande ville, tous les charmants objets qui m'avaient séduit dans les différentes régions de l'Inde. Mais plus tard, à Bombay, je cherchai en vain mes vases de Jeypore.



Entre mes stations chez les marchands, j'allai plusieurs fois à l'École des Beaux-Arts. C'est le rajah actuel qui a créé cette école. On y travaille surtout le plâtre, le bois, le marbre et le cuivre. De tout jeunes enfants s'exercent au dessin avant de s'attaquer aux ouvrages d'art dont ils feront par la suite leur spécialité. Cette race d'artistes et de guerriers est belle. Un des écoliers avait une figure si avenante sous son énorme turban aux épais enroulements, que j'exprimai le désir de le photographier. Le professeur interrompit son cours un instant pour me permettre de saisir le profil du petit garçon rajpoute.

Des élèves copient en plâtre, puis en marbre, des moulages envoyés d'Europe, des statues grecques ou des bustes quelconques. Quelques-uns peignent des poteries ou les enduisent d'émail comme firent pendant des siècles leurs ancêtres les *minakars* de Jeypore et d'Amber.

Le cuivre est la matière préférée, celle qui se

prête aux fantaisies les plus variées des étudiants qui fréquentent l'école du rajah. Au rez-de-chaussée de l'établissement, autour du fourneau d'une forge on tourne et on sculpte les objets un peu grossiers qui se répandent dans tous les bazars de l'Inde, éléphants, cuillers, sonnettes, divinités du panthéon brahmanique.

Aux étages supérieurs des maîtres sont penchés sur des plateaux où, d'une main merveilleusement habile, ils tracent au burin des fleurs, des rosaces, des guirlandes, des lignes géométriques, des arabesques compliquées. D'autres distribuent dans les lignes ainsi gravées l'argent ou bien l'émail noir ou rouge qui les mettra en valeur sur le fond fauve du cuivre. Il faut pour exécuter de pareils travaux un temps prodigieux ; et ce n'est qu'à cause du bon marché extraordinaire de la main-d'œuvre hindoue que leurs prix se maintiennent à un taux abordable.

Dans plusieurs salles sont exposés les produits fabriqués à l'école. Durant des heures on peut s'y extasier devant un choix très abondant de meubles en bois sculpté, de poteries émaillées et vernissées, d'aiguières au ventre bulbeux, au col allongé, de candélabres qui sont des cobras au cou distendu, de boîtes de toutes formes, et de poupées hindoues en marbre peint qui représentent des bayadères, des dieux, des guerriers, des éléphants. Depuis l'humble cuiller de cuivre repoussé jusqu'aux amphores géantes incrustées d'argent ou brillantes d'émaux, tout est étiqueté ; et les touristes les



moins riches, comme les Américains milliardaires de passage, sont à même d'acheter ici et de comparer les tarifs de l'administration avec ceux des marchands de la rue.

Je ne m'étonne pas que le docteur argentin ait prolongé son séjour dans une ville qui offre tant de ressources artistiques. Il a vraisemblablement rassemblé tout un stock de meubles, de plateaux et de vases dont s'enorgueilliront prochainement les musées de Buenos-Ayres.



Les collections du Musée de Jeypore ressemblent forcément à celles de l'École des Beaux-Arts et je me répéterais si j'essayais d'en rendre compte.

L'Albert-Hall, dont le Musée occupe les salles, est un monument de grande beauté. Je crois bien que c'est l'édifice moderne où l'on a le mieux tiré parti du style hindou. Il est beaucoup plus somptueux que le palais du rajah. Ses terrasses en retrait, ses tourelles qui soutiennent le dais rajpoute aux courbes d'un si noble effet décoratif, les colonnettes, les arcades en marbre blanc de ses galeries du rez-de-chaussée, en font incontestablement un chef-d'œuvre. Je n'ai pas eu l'occasion d'admirer dans l'Inde d'autres spécimens plus réussis d'architecture contemporaine.



... Un matin je m'arrête à la station d'Abu-Road où une tonga attend les voyageurs. L'attelage est assez particulier : la flèche est maintenue au-dessus des deux chevaux par une traverse de fer qui s'appuie sur leur dos. Je partage le prix de ma place avec un sergent d'artillerie et nous montons ensemble jusqu'à Mont-Abou où ce sous-officier est en garnison. La petite ville est située sur une montagne haute de quatorze cents mètres. A cause de l'avantage stratégique que lui donne cette altitude et aussi en raison de la salubrité du climat, le gouvernement y a établi le quartier général de l'administration pour la province de Rajpoutana.

La tonga roule sur une route en lacets, abominablement poudreuse, qui escalade pendant vingt-sept kilomètres les pentes des monts Aravallys, couvertes de broussailles d'où surgissent des rochers déchiquetés.

A environ trois kilomètres de la gare, le sergent m'invite à regarder le premier pic qui domine la plaine. « Voyez, me dit-il : une tête de chien ! » Et en effet, c'est bien un chien de pierre qui se dresse là devant nous. Quand nous avons dépassé la montagne : « Voyez de ce côté, maintenant : c'est une tête de singe ! » Et la pierre corrodée dessine parfaitement une figure simiesque.

Le trajet est bien long. Durant cinq heures nous montons toujours ; toutes les heures nous stoppons à un relais où l'on change nos chevaux exténués. Enfin nous parvenons sur un plateau où des cottages mettent leurs taches blanches dans les arbres. C'est Mont-Abou. Je laisse mon compagnon à sa caserne et me rends à l'hôtel Rajpoutana.

Mont-Abou est une ville très singulière. Rarement on y peut marcher sur un terrain vraiment plat. Partout il faut grimper ou dégringoler des rampes. Des roches tourmentées surplombent des ravins ; sur des mamelons sont juchées des maisons qui paraissent inabordables et auxquelles on n'arrive que par des sentiers pierreux en zigzag. Sur une colline c'est le Rajpoutana-Hotel, sur une autre c'est une caserne ; ailleurs, sur une éminence toujours, c'est une église ou une école. A l'est du pays la plus haute montagne porte le palais d'un rajah, série de kiosques disposés en retrait. A l'ouest, un tombeau érige ses minarets au-dessus d'une vallée étroite et profonde. Le seul espace, assez restreint, qui soit à peu près plan, est, comme de juste, affecté au tennis.

Le paysage environnant est aussi étrange que la ville. De l'hôtel, des pistes descendent à pic vers un lac, le lac Nika, ou Gem-Lake. On saute d'une pierre à l'autre entre d'énormes rochers aux formes surprenantes, grosses bêtes grises qui bombent leur dos par-dessus les buissons. Ils sont maigres, les buissons ; la végétation ne trouve

guère à s'alimenter dans ces éboulis chaotiques ; de temps en temps, cependant, un palmier balance ses feuilles rigides dans cette nature désolée.

Une route bien ombragée encercle le lac, mais ne lui ôte pas son caractère sauvage. L'eau est sombre, morne, à peine ridée par le sillage de quelques canards noirs. De tous côtés des blocs écroulés, des montagnes nues d'un gris foncé. L'action des pluies y a sculpté des silhouettes d'êtres démesurés. A l'ouest, au point culminant de la colline, est accroupi un gigantesque crapaud de granit qui semble se mirer dans le lac. Sur des pierres au bord de l'étang deux femmes se rhabillent après leur bain, puis disent une prière tandis que les voiles blancs sèchent au soleil, seule note un peu gaie dans ce cirque d'une accablante tristesse. Les femmes prient ; et voilà qu'au même moment j'aperçois au delà du Nika, sur une montagne, un pan de rocher qui figure aussi une femme noire, les mains jointes, dans une attitude suppliante ! Ce site du mont Abou a vraiment quelque chose de fantastique.



Ce n'est pas pour cette nappe d'eau si mélancolique dans son amphithéâtre de rochers que je suis venu ici. J'y ai été amené par le désir de connaître les célèbres temples jaïns, qui comptent parmi les plus beaux de l'Inde, et ne sont plus des

bâtisses extravagantes comme ceux de Calcutta et de Cawnpore.

Les jaïns ont choisi le sommet du mont Abou pour y élever ces temples, imitant les adeptes de maintes religions qui ont donné ainsi à leurs sanctuaires un emplacement mystérieux et ont pensé les rapprocher des divinités en les hissant aussi près que possible du firmament. Jadis les Grecs agirent de même quand ils édifièrent le temple de Delphes sur les farouches escarpements du Parnasse.

Une route taillée dans les rochers conduit aux temples Dilwara. C'est une promenade de deux kilomètres qu'il vaut mieux entreprendre à pied plutôt que de louer une rickshaw dont les moteurs humains émettent des prétentions plutôt exorbitantes. Le chemin serpente parmi des amas de pierre, d'où surgit de temps en temps un tamarin ou un palmier. Dans des rocs évidés en cavernes des familles indiennes ont élu domicile ; des enfants tout nus s'élancent de ces repaires et poursuivent le touriste en répétant : « Bakchiche, bakchiche, sâb ! »

Bientôt, au-dessus d'un bouquet d'arbres, on distingue sur un mamelon des toits pointus très bas. De loin, rien de remarquable, rien qui annonce des constructions opulentes. Lorsqu'on est tout près, rien encore ne frappe les regards. On a devant soi des bâtiments quelconques sans aucun luxe extérieur. Il faut franchir la porte et encore quelques corridors, pour avoir enfin la révélation de toutes les richesses d'art que renferment les murailles



nues. Le mystère est soigneusement conservé jusqu'au dernier instant.

Trois pavillons sont sensiblement pareils. Les deux plus intéressants, le Vimalsha et le Vreypal-Jeypal, datent l'un du onzième siècle, l'autre du douzième.

Comme fouillis de sculptures, il est douteux qu'on puisse voir chose plus extraordinaire. Ce serait parfait, si les artistes jaïns s'étaient bornés, comme plus tard les musulmans, à ciseler des arabesques, des rosaces, des losanges, des rinceaux. Mais ils se sont appliqués à la représentation des hommes et des animaux, et partout où ils ont tenté ce travail, l'œuvre est gauche, lourde, et finit par ne plus valoir que par l'accumulation prodigieuse des reliefs.

D'abord une sorte de cloître autour d'une petite cour. Des rangées de piliers de marbre où s'embrouillent des éléphants, des chevaux grossièrement modelés avec leurs cavaliers abrités sous le *châtar*, l'ombrelle, insigne de puissance. Entre les piliers des niches sombres se creusent dans les murs, où des idoles noires, amorphes, semblent de gros crapauds visqueux. Leurs yeux luisent ; ils sont de verre, mais de verre étamé, et leur éclat inquiète dans la demi-obscurité. C'est Adinath, le premier tirtankar des jaïns, et Parasnath, le vingt-troisième, qui siègent dans ces chapelles. Pourquoi donc a-t-on donné un tel aspect tératologique à ces antiques philosophes qui, évidemment, n'ont pas été des monstres ? Il y a de quoi terrifier les enfants et aussi les dévots fanatisés.

Au milieu de la cour, d'autres colonnes sont

plus minutieusement ciselées encore que celles du pourtour. Des personnages s'en détachent, hommes à la taille fine, femmes aux hanches accentuées, aux énormes seins en boule. Ces statuettes ont les gestes les plus divers ; les unes se raidissent en une pose hiératique, les autres croisent leurs jambes ou les lèvent pour une danse, à l'instar du Siva agité des temples brahmaniques.

Sous les galeries, le plafond, toujours de marbre, est fouillé avec une extrême exubérance. Ici, ce sont des éléphants dont les trompes s'enlacent, là, des tirtankars qui se démènent, et entre les animaux et les bonshommes, pas un pouce de marbre n'est intact, tout a été entamé par le ciseau ; feuilles, rosaces, colonnettes, tout est découpé à jour. Et les colonnes qui soutiennent ce plafond sont réunies par des arcades de marbre qui festonnent comme des guirlandes. Encore une fois, trop de statuettes, trop d'éléphants mal taillés par des artistes dans l'habileté desquels reste une lacune. Il faut pourtant rendre hommage à leur patience inlassable, et aussi à l'effort que fournirent ceux qui apportèrent de bien loin au pied du mont Abou les cubes de marbre blanc, et les traînèrent, je ne sais comment, jusqu'à quatorze cents mètres de hauteur par des chemins qui sont encore redoutables au vingtième siècle et qui devaient l'être, *a fortiori*, il y a neuf cents ans.

Ce qui est superbe, par exemple, et d'exécution incritiquable, ce sont les voûtes des pavillons. Chaque coupole n'est qu'une colossale rosace sculptée avec

une admirable virtuosité, d'où tombent des pendentifs. Puis, sur la courbe du dôme, recommence l'orgie des ciselures, une série de femmes aux attitudes de cariatides, des guirlandes, encore des guirlandes et des frises décoratives où remuent des milliers de statuettes tellement menues, tellement nombreuses, qu'on les prend au premier coup d'œil pour des dentelles dessinées et perforées dans le marbre.

Même profusion de sculptures dans l'autre sanctuaire. Mais là, Parasnath n'est plus statufié dans les niches du cloître. Une grande chapelle occupe seule tout un côté de la cour ; cinq éléphants en marbre blanc y sont alignés par rang de taille comme dans une étable. Leur corps est mal façonné ; en revanche, tout ce qui concerne le harnachement est impeccablement ciselé.

Un volumineux tam-tam retentit, des cloches tintent. Prosterné devant la porte du tabernacle, un prêtre prie ; un bâillon d'étoffe tamise sur ses lèvres l'air qu'il respire, et empêche les insectes microscopiques de pénétrer dans sa bouche pendant sa prière. Il s'obstrue même les narines pour être bien sûr qu'aucune impureté ne viendra non plus le souiller par cette voie.

Dans le troisième pavillon, il n'y a personne. Il paraît que ce n'est plus un temple. Est-ce pour cela que des vandales ont ignoblement barbouillé de rouge et de jaune les sculptures du marbre ?

Ces sculptures sont presque les mêmes que celles du Vimalsha et du Vreypal-Jeypal, mais la finesse

du travail disparaît sous l'absurde enduit. Plus qu'ailleurs peut-être les personnages abondent sur les murailles et les colonnes. Parasnath se multiplie ici des centaines de fois en compagnie de sa femme, dont j'ai oublié le nom. Ce tirtankar doit être révééré comme un modèle d'amour conjugal. Il passe un bras sous l'aisselle de son épouse et palpe de sa main un des seins, un sein énorme dont la taille svelte de la bien-aimée accuse davantage encore la puissante rotondité.

\* \* \*

A l'hôtel, deux jeunes Français. Ils finissent leur tour du monde et regagneront la France par le prochain paquebot de Bombay. Comme bien d'autres, ils sont un peu horripilés par les mille petits détails qui mettent à l'épreuve la patience du touriste. Et pourtant, ils ne font que traverser l'Hindoustan. Un de leurs griefs essentiels est l'abus, vraiment excessif tout de même, du *friedfish* qui s'inscrit immanquablement en tête de tous les menus. Moi, il y a longtemps que j'ai renoncé à en manger. Enfin, on ne voyage pas dans l'Inde pour savourer des dîners succulents ni pour se livrer aux douceurs d'une cure de repos ! On ne peut pas jouir chez les Hindous de tous les avantages de la civilisation européenne. Le pays réserve heureusement de fortes compensations à ceux qui souffrent des quelques désagréments qu'on y rencontre.

## CHAPITRE XVII

### AHMEDABAD

Les mosquées. — Le temple jaïn d'Hathi Sing. — Le temple de Swami Narayan. — La zoophilie jaïne. — Les balcons sculptés. — Dans les rues.

Je me suis logé dans la gare, au retiring-room, où déjà un voyageur occupe un des lits de la chambre commune. A ce dortoir est annexé le refreshment-room, où je prendrai mes repas. Le service y est assuré par un personnel spécial. Les domestiques sont habillés de blanc, pantalon et veston à la mode d'Europe. Le contractor est, comme celui de Lahore, un descendant des Portugais. Il s'appelle Miranda ; et ses garçons sont des *goa-boys*, des métis hindo-portugais de Goâ.

Ainsi que son nom l'indique, Ahmedabad — la ville d'Ahmed — est surtout musulmane. Fondée vers 1412 par le sultan Ahmed, elle fut longtemps la capitale des souverains du Guzerât. Aussi, les porteurs de fez rouges y sont-ils nombreux et y croise-t-on trop fréquemment dans les rues des femmes hermétiquement voilées.

Ahmedabad a aussi une importante population hindoue, et, charmant contraste avec les musulmanes dissimulées derrière leurs toiles blanches,



de jolies filles se promènent, qui couvrent à peine le bout de leurs seins et montrent bravement leur ventre nu de bronze poli. Le matin, au bord de la rivière Sabarmati, la foule vient faire ses ablutions rituelles ; les pagnes mouillés moulent les corps, les cheveux humides reluisent, les vases de cuivre rutilent au soleil.

Mais, puisque nous sommes chez les musulmans, allons voir d'abord leurs mosquées et leurs tombeaux. Les mosquées et les tombeaux, ce sont les monuments que les mahométans aiment à parer des merveilles de leur art. A part quelques exceptions, d'autant plus opulentes qu'elles sont plus rares, ce ne sont pas les palais qui ont le plus sollicité les architectes et les sculpteurs. Pour prouver sans doute leur humilité, les croyants n'ont pas voulu que les plus belles œuvres fussent consacrées à l'habitation des vivants, mais aux sanctuaires où l'on adore Allah et aux mausolées où dorment dans la paix de la mort les sultans et les saints.

Voici la mosquée et le tombeau de Rani-Sipri, une des femmes du sultan Mahmoud Bigarah. Ce n'est plus le marbre, mais seulement la pierre jaunâtre que fouillèrent les ciseaux patients, ou du moins le marbre n'est plus que l'accessoire et non la matière essentielle. Elle est bien séduisante, la petite mosquée. Je me rappelle surtout ses colonnes polygonales, ses balcons aux moulures aussi minutieuses que celles des temples jaïns du Mont-Abou et inspirées visiblement par elles, mais

plus sobres, plus régulières, plus parfaites aussi, car les artistes qui les exécutèrent se sont dispensés, étant musulmans, de copier maladroitement des animaux ou des hommes. Des animaux, il était bien inutile d'en sculpter, il y en a de très vivants dans la mosquée de Rani-Sipri : des bandes d'écureuils sautillent sur les colonnes qu'ils prennent peut-être pour des troncs d'arbres.

Sur les murailles du tombeau sont percés à jour ces écrans, ces vitrages de pierre si prodigués dans l'Inde du Nord.

Les mêmes écrans encore au tombeau d'Ahmed-Shah, où, de toutes parts, la lumière est tamisée par ces broderies de marbre. Le plus extraordinaire décore la mosquée de Sidi-Saïd. Là, une fenêtre n'est plus seulement composée d'une découpe pure de dessins géométriques ; le marbre est transpercé de façon à former un arbre dont les rameaux s'étendent, s'enroulent, se déroulent avec leurs branches, leurs feuilles et leurs fruits.

A la Jama-Musjid, la grande mosquée, toujours les mêmes piliers polygonaux chargés de sculptures. Une pierre noire sert de seuil ; une ancienne idole des jaïns a été placée en cet endroit afin que les musulmans la foulent aux pieds en entrant chez Allah. La plafond est plat, comme dans les temples brahmaniques, et presque aussi laborieusement ouvragé que ceux du Dilwara de Mont-Abou. Bien que leur idole soit piétinée par les disciples de Mahomet, les jaïns ont beaucoup influé sur l'art musulman.

Dans la mosquée, une partie de la grande salle est encombrée par une immense cage de pierre qui portent des colonnes. La cage est garnie de moucharabiehs derrière lesquels les femmes du zenana assistaient jadis, sans être vues, aux fêtes religieuses. Je songeais, en trouvant ces moucharabiehs dans une mosquée, aux loges grillées de certaines églises d'Espagne. Sans doute ces « baignoires » discrètes ont leur origine dans les moucharabiehs qu'importèrent dans la péninsule ibérique les Maures d'Afrique.

La mosquée est précédée d'une vaste cour. Au centre, un pavillon de fer ombrage l'habituelle fontaine, et tout autour, une galerie couverte aligne ses colonnes et ses arcatures. Dans chaque arcade s'encadre sur la muraille une inscription arabe en gros caractères. Ce sont, me dit le gardien du lieu, les noms des principaux prophètes, Mahomet, Omar, Abou-Bekr.

\*  
\* \*

A côté des musulmans, les jaïns habitent en grand nombre Ahmedabad. De là probablement cette influence qui se révèle dans l'ornementation de la mosquée. Ces artistes ont fait des élèves parmi les conquérants mahométans. Je ne pouvais pas négliger leurs temples.

Le cocher me conduisit hors de la cité à la pagode d'Hathi-Sing. Cet édifice est plus considérable que

ceux du Mont-Abou, mais leur est cependant très inférieur au point de vue esthétique. Hathi-Sing est encore un émule de son coreligionnaire de Calcutta, l'orfèvre Bahadoor; orfèvre lui-même, il a tenu à étaler aussi sa fortune en bâtissant un temple. Il y a un peu plus d'un demi-siècle que ce millionnaire vaniteux s'est signalé à l'attention des foules. Il a tout simplement copié les vieux Dilwara du Mont-Abou. Mais le marbre était trop cher pour lui et aurait exigé d'ailleurs un labeur trop long pour qu'il pût contempler de son vivant un chef-d'œuvre de premier ordre. Ce n'est donc pas le marbre qui a été employé, mais je ne sais trop quelle matière plastique, l'albâtre peut-être, ou le stuc, le *chounam* indien.

Malgré cette économie, le temple a encore coûté près de deux millions à l'orfèvre d'Ahmedabad. Ces millions, il les avait prélevés en exploitant, par son commerce de bijoux, la vanité de ses concitoyens; il les a utilisés à satisfaire la sienne.

Je n'ai plus retrouvé la finesse des ciselures si remarquable dans les monuments du Mont-Abou, ni cette patine un peu jaunâtre qui donne aux marbres séculaires des tons de vieil ivoire. Mais j'ai revu les mêmes personnages, les statues grotesques de Naï-Devi, de Dornawath, d'Adinath, toujours aussi absurdes, aussi hideuses avec leurs yeux en cristal miroitant auxquels s'ajoute un disque brillant au milieu du front.

Dans le sanctuaire où le profane n'a pas le droit de pénétrer, retentissaient des chants cacopho-

niques. Je m'approchai de cette chapelle où l'on vénère un Adinath aux formes imprécises qu'environnent des miroirs, des lampes à pétrole qui pendent de la voûte, enveloppées d'énormes globes. Des jaïns étaient en prières, un prêtre avec son bâillon sur la bouche, les autres avec leur marque rouge circulaire sur le front, la poitrine et les épaules. Des cloches sonnaient, des tam-tams bourdonnaient.

Dehors, sur les colonnes et les arcades festonnées, tout un peuple de statues est modelé dans le stuc. Des monstres grimacent, des éléphants entortillent leurs trompes ; des hommes, des femmes jouent de la clarinette ou dansent. Dans une armoire grillagée, un Parasnath tout noir roule des yeux effroyables qui sont des fragments de miroirs ; il trône entre deux autres tirtankars pareillement horribles : une trinité jaïne dont le gardien du temple refuse de m'expliquer le mystère.

Parasnath, le voici encore, cent fois répété, sur les murs, mais là, il n'est plus terrifiant ; au contraire. Son geste est celui que j'ai noté au Mont-Abou. C'est le tirtankar libidineux qui enlace la taille de sa femme et soupèse d'une main experte ses gros seins gonflés comme des ballons.

Dans l'intérieur de la ville, un autre temple jaïn est plus complexe et plus extravagant.

D'abord il faut s'arrêter devant le grand portail. Ce n'est pas de sculptures que ce porche est chargé, mais seulement de peintures. Et quelles peintures ! Les incohérences d'un rêve insensé traduites par



un barbouilleur en délire. Il y a de tout, là-dessus ; un mélange de choses n'ayant entre elles aucun lien raisonnable, toutes les folies qui ont pu hanter la cervelle d'un artiste incapable de coordonner des idées. Je me rappelle dans cet embrouillamini des soldats rigides, des éléphants folâtres qui semblent rire de leurs petits yeux malins et de leur trompe relevée, des divinités, ou plutôt des tir-tankars par douzaines, des lutteurs, une chasse au tigre, des femmes avec des enfants sur la hanche, des singes, des palmiers ; tout cela jeté au hasard comme les enluminures dont les enfants de six ans salissent leurs cahiers pendant les classes trop longues.

Par une porte hérissée de pointes de fer on entre dans une cour. Ah ! ici, la première impression est bonne. Le bâtiment qui enserre cette cour sur trois côtés présente une série de jolis balcons de bois sculpté.

Mais un ahurissant sanctuaire est là aussi, comparable à celui d'Hathi-Sing. C'est le temple de Swami Narayan. Que de joyeux fantoches en plâtre ! Est-ce que les jaïns seraient gais ? Les horribles statues noires, ils les enferment dans des niches, de peur sans doute qu'elles ne s'en échappent pour semer la terreur à travers le monde ; mais les autres statuettes qu'ils ont accrochées sur les colonnades et sur les murs n'ont rien de rébarbatif. Au Mont-Abou et chez Hathi-Sing, cet excellent Parasnath a tout l'air d'un luron avec son épouse aux solides mamelles. Chez Swani-

Narayan, même troupe de gaillards très peu tragiques. Presque tous dansent, chantent, grattent des guitares ; quelques femmes jouent de l'accordéon. (Je n'avais pas encore vu cet instrument honoré par la sculpture.) Une bayadère au repos se chatouille la plante des pieds, probablement pour s'exciter à rire encore un peu plus.

Toutes ces petites figurines ne sont-elles pas là pour dire : « Faites comme nous ; amusez-vous » ? Et j'ai lu quelque part que la doctrine des jaïns préconise les mortifications, nécessaires, paraît-il, à leur salut ! Le croirait-on, lorsqu'on considère tous ces tirtankars qui chantent, dansent, accordéonisent follement avec leurs femmes ? C'étaient des sages, pourtant, ces tirtankars ; ils étaient si sages que depuis deux mille ans et plus on a renoncé à en découvrir d'autres de même valeur parmi les jaïns. Eh bien, ces sages n'ont guère l'aspect de philosophes moroses disposés à passer leur vie dans les tortures !

Alors ? Alors je n'y comprends plus rien. J'aime mieux conclure que le cerveau hindou est totalement impénétrable pour nous, que ce soit celui d'un bouddhiste de Ceylan, d'un brahmane de Bénarès ou d'un jaïn d'Ahmedabad.

\*  
\* \*

Ce qui m'a moins surpris à Ahmedabad, c'est la zoophilie des jaïns. J'en ai déjà touché un mot

lorsque j'ai parlé de leur temple de Calcutta et de leurs croyances.

Au Mont-Abou et au temple d'Hathi-Sing, j'avais remarqué les prêtres affublés du bâillon dont le rôle est d'empêcher les mouchérons minuscules de s'engouffrer dans leur bouche béante. Ils balayaient soigneusement les dalles où ils devaient s'installer pour leurs prières, de peur d'écraser sous leurs cuisses quelque animalcule invisible.

A Ahmedabad, la zoophilie jaïne se manifeste jusque dans les rues. Les pigeons sont innombrables. On ne se borne pas à leur jeter de temps en temps un peu de graines. Il n'est guère de petite place ou de voie de quelque importance où ne se dresse un pigeonnier. Ce pigeonnier n'est pas du tout un vulgaire perchoir ; c'est presque toujours une œuvre d'art. Un pilier de bois soutient une plate-forme, et cette plate-forme est elle-même couverte d'un toit en pyramide. Le tout constitue un très élégant kiosque dont les boiseries sont partout sculptées avec un louable souci de beauté. Les goûts artistiques des jaïns s'allient avec leur affection pour les animaux.

Les animaux en bonne santé ne sont pas seuls à bénéficier de la sollicitude des jaïns. Mon cocher m'arrêta devant une maison dont la porte est surmontée d'un écriteau en guzrati, illisible pour moi. « *Pinjrapol!* » me cria l'automédon. Le Pinjrapol est un asile, un hôpital pour les bêtes abandonnées, vieilles ou malades. Dans plusieurs cours vivent des vaches, des chiens, des chats, des chèvres, des

poules ; quelques-uns estropiés, d'autres amaigris et fatigués. On leur procure une existence tranquille en attendant qu'ils s'éteignent de leur mort naturelle. Un fonctionnaire empressé me proposa même de me faire inspecter une chambre spéciale où l'on nourrit des insectes. Ceux-là ont sans doute attrapé quelque horion en agaçant la peau de musulmans peu tolérants. Le Pinjrapol n'est pas très grand. La plupart des animaux mal portants sont évidemment soignés à domicile par des maîtres compatissants.

Mais, pensai-je, si les jaïns ont un si grand respect pour les insectes, s'ils redoutent de les écraser et même de les avaler par mégarde, les bestioles de toutes sortes doivent pulluler dans leurs maisons ; les moustiques y zinzarent sans gêne aucune, les puces y bondissent sans retenue, et les poux, ces myriades de poux que les femmes hindoues, pendant des journées, écrabouillent entre leurs ongles, doivent s'y multiplier en toute sécurité ?

A ce moment, le cocher me montra à un balcon une femme qui secouait violemment un vêtement au-dessus de la rue. On ne massacre pas les puces ni les poux, chez les jaïns ; on les envoie se faire occire ailleurs.

\*  
\* \*

Ah ! les balcons d'Ahmedabad ! Comme ils rendent pittoresque cette ville. Là encore l'activité

artistique des jaïns s'est prodiguée. Dans certaines rues toutes les maisons sans exception sont décorées de boiseries sculptées. A chaque étage une galerie débordé que maintiennent des arc-boutants terminés souvent en tête de béliet, et dont le bois s'orne de reliefs bizarres, corps de dauphins qui s'enroulent, serpents qui ondulent. Ailleurs ce sont des personnages pareils à ceux des temples, ou bien encore des frises avec des enlacements de branches et des découpures délicates qui évoquent les plus beaux écrans des mosquées.

Ahmedabad possède ainsi sur les façades de ses maisons des merveilles précieuses exposées aux intempéries avec une sereine indifférence. Les artistes sont si nombreux ici qu'un balcon détérioré est bientôt remplacé à peu de frais par un autre plus merveilleux encore.

L'Anglais qui couchait près de moi dans le retiring-room de la gare avait acheté un superbe panneau de bois ciselé de trois mètres de longueur. C'était un bien agréable souvenir d'A Ahmedabad, mais quand même par trop gênant pour un touriste.



Sous les balcons de bois la vie des rues n'est pas moins curieuse qu'à Lahore ou à Amritsar. Les bruits ne manquent pas, ni la couleur. A l'entrée de la grande voie qui aboutit à la station, je



me souviens d'un mendiant original qui, durant des heures, sans répit, imitait, en plaçant sa main devant sa bouche, le cri de l'oie. Un peu plus loin, ses confrères, moins industriels, hurlaient l'accoutumé *aâh! aâh!* qui ressemble à une plainte douloureuse.

En ville, c'est partout la cohue des passants, des fez rouges, des turbans souvent rouges aussi et dorés par derrière, afin que le soleil puisse y allumer ses reflets, des femmes aux grands yeux noirs, brillantes de bracelets et d'anneaux, les seins à demi dénudés sous la courte jaquette brodée, le ventre ferme bombant au-dessus des jupes lamées d'or.

Les pigeons, nuées blanches, traversent l'azur du ciel au-dessus des taches rouges des turbans et des fez, s'abattent sur les places, sur les colombiers aux gracieuses ciselures.

... Un enterrement passe; un cadavre sur des épaules, une douzaine de femmes poussant des clameurs de désespoir, rituelles et payées. C'est une note triste, mais le convoi funèbre disparaît rapidement; il court : « les morts vont vite. »

Un nuage de poussière grise après le nuage blanc des pigeons. C'est un troupeau de moutons. Ils sont tondus; une seule touffe de laine a été laissée sur leur dos, et elle est peinte en rose, en bleu ou en jaune. Le long des murs, sur les balcons, des écureuils montent vivement comme des lézards apeurés.

Sur un marché, des étoffes, des vases de cuivre,

des fruits. Sous un parasol étrange de plumes de paon, un homme et une femme chantent, s'accompagnant de castagnettes et de sonnettes, entourés d'un cercle de badauds.

Près d'une fontaine, un aveugle attire, lui aussi, la foule par une chanson, une chanson triste, de longues lamentations émises d'une voix presque éteinte et qui, tout à coup, dans un brusque réveil, se muent en hurlements.

Telle est Ahmedabad, la ville des mosquées et des tombeaux, des temples jaïns et des balcons de bois ciselé.

## CHAPITRE XVIII

### BOMBAY

Les rues de Bombay. — Les parsis. — Les Tours du Silence. — Une nuit dans Grant Road. — Mariages hindous. — Une excursion aux temples d'Ellora.

Il fait chaud, sans excès ; une bonne chaleur d'été de France. Au matin, une végétation que je n'ai pas vue depuis longtemps paraît à la fenêtre du wagon : des cocotiers, des bananiers, un peu voilés dans la buée bleuâtre qui sort de la terre humide coupée de canaux, émaillée de flaques d'eau. C'est l'île de Salsette, à l'embouchure de la rivière Ghobandar.

Encore de l'eau, puis des cottages dans les arbres. Cette fois c'est l'île de Bombay. Les maisons se font plus nombreuses, se serrent, forment maintenant des rues à l'ombre des grandes palmes. Et les gares de la grande ville défilent : Grant Road, Charni Road, Marine Lines. Je descends à la station de Church Gate.

Délaissant le Taj Mahal-Hotel qui enfle du côté de Colaba son dôme panthéonesque, j'ai préféré le Great Western, mieux situé au cœur de la capitale et tenu par Framjee, un Parsi actif et obligeant.

Tous les garçons sont des goâ-boys, ces métis de la colonie portugaise de la côte occidentale. A part leur teint bronzé, ils ont comme leur patron des figures d'Européens. Ils sont, comme ceux du refreshment-room d'Ahmedabad, vêtus d'un complet blanc qui aurait pu être confectionné à Lisbonne ou à Londres. De la tenue hindoue ils n'ont guère que l'absence de chaussures, et circulent, silencieux, les pieds nus sur les dalles mosaïquées de l'hôtel.

Leur dortoir aussi est bien hindou. Lorsque je rentrerai le soir je trouverai les goâ-boys couchés dans les allées du jardin du Great Western, tout habillés, sur des couvertures, les uns inertes, les autres ronflant : un champ de bataille jonché de morts et de blessés.

A l'aube des cris rythmés me réveillent. On bâtit dans le voisinage. Des maçons hissent de grosses pierres en tirant sur la corde d'un palan. Ils scandent chaque effort d'un *yalléyah-yayah!* qui me rappelle le *yalla-yallé* des fellahs d'Égypte occupés aux mêmes travaux dans les restaurations des temples de Denderah et de Louxor. Ici ce ne sont pas des vieux temples qu'on consolide ; on élève des immeubles de rapport à cinq ou six étages.

Au sud, près de l'Apollo Bunder, dans des quartiers tout neufs, de larges rues sont bordées de jolies habitations de briques et de pierres avec des bow-windows, des balcons à encorbellement ; sur le quai même on a construit le monstrueux caravan-

sérail du Taj Mahal-Hotel. Jadis les paquebots s'arrêtaient contre ce quai d'Apollo Bunder ; aujourd'hui ils vont plus loin au nord, et on aperçoit là-bas les mâtures innombrables dans les docks nouveaux du Ballard Pier, de l'Alexandra Dock, du Prince's Dock.

Elle est admirable la rade qui s'étale devant cette suite de docks. Immense, elle est parsemée d'îles comme Elephanta, Trombay, Butcher's Island, Gross Island ; et c'est toujours un grand charme de regarder sur l'eau bleue les coques blanches des navires, leurs cheminées rouges, les pavillons multicolores, les voiles des barques qui se croisent en tous sens, depuis la pointe de Colaba jusque dans les brumes qui flottent sur l'horizon vers les bassins lointains de Mazagaon.

De l'autre côté de la bande de terre qu'occupe la ville de Bombay, c'est encore la mer, une autre baie, plus petite, harmonieusement arrondie en demi-cercle. Sur ses rives verdoient les gazons de l'Esplanade, les collines de Malabar-Hill ; et au nord surgissent au-dessus de bouquets de palmiers les tours élancées, les dômes des collèges, des banques, et de la gare du Bombay Baroda and Central India Railway — le B. B. and CIR (prononcez Bibi and Ciaïar).

Si l'on va maintenant vers la ville en passant près d'un autre monument énorme qui est la Poste, on trouve l'agitation des grandes artères de Bombay, Esplanade Road, Hornby Road, où grondent les tramways électriques.



Au bout d'Hornby Road encore un édifice formidable, l'extraordinaire gare Victoria du Great India Peninsular, une bâtisse un peu folle de briques dont le rose éteint se rehausse de bandes de pierre blanche. C'est un chaos d'arcades ogivales, de grandes rosaces, d'arcs romans, d'arceaux festonnés hindo-maureques. On cherche les croix et les croissants au-dessus des coupoles de cette étrange agglomération où semblent se confondre des cathédrales gothiques, des mosquées musulmanes et des temples hindous.

Un peu plus loin l'Elphinstone College, la High-Court ajoutent à cette cacophonie architecturale leur masse imposante où un peu d'art hindou se mêle à l'imitation du moyen âge anglais.

Tout cela, en somme, a de l'allure, beaucoup plus que les monuments à peu près pareils de Madras. Est-ce parce que les édifices sont moins dispersés ici qu'à Madras dans les vastes espaces des pelouses et qu'à leur pied roule le grand tumulte des rues?

Ici encore, au centre de Bombay, elles sont larges ces rues où la foule se meut à l'aise ; mais dès qu'on pénètre dans la ville hindoue, dans les quartiers de Girgaum, de Mombadevi Road, quelle multitude grouillante dans les voies les plus étroites ! Quelles vagues humaines doivent y fendre les tramways aux sons mille fois répétés de leur timbre avertisseur !

Là les balcons couverts ménagent à chaque étage la fraîcheur ; des faces exclusivement brunes se

montrent aux fenêtres toujours ouvertes en dehors. Sur la chaussée les notes blanches des sommaires vêtements, des *saris* de mousseline des femmes, des *dhoutis* des hommes, éclatent dans l'ombre, tandis que luisent les broderies dorées sur les toques rondes de velours noir.

Quelle intensité de vie devant les boutiques du bazar dont les vastes baies débordent en avant des maisons ! Que d'éclairs fauves aux panses polies des vases de cuivre avec lesquels rivalisent d'éclat les turbans plats, jaune paille, des policemen hindous !

Hélas ! j'ai cherché sans succès dans ces échoppes et aussi dans les magasins des quartiers riches les vases de Jeypore, ces *saraïs* que je comptais retrouver à Bombay. Rien que des ustensiles de ménage ou bien des plateaux, des aiguères aux émaux plutôt grossiers, parmi des stocks de camelote sans valeur. Un bon point toutefois aux jolies boîtes en bois de sandal, parfumées, fouillées de ciselures fines comme des panneaux d'Ahmedabad.

De plain-pied sur la rue, de temps en temps un temple brahmanique, où l'on voit les fidèles qui prient et jettent des fleurs à Siva ou à Vichnou. Un de ces temples, dans Girgaum, est plus cocasse que les autres. Sur la façade, tout un peuple de singes sculptés et coloriés prend les attitudes de la vie. De vrais singes ne pourraient évidemment s'habituer au bruit et à l'animation de Bombay ; ils n'auraient point ici le calme et la quasi solitude qui leur permet de couler une tranquille existence au temple de Dourga de Bénarès. Mais comme il

convient tout de même qu'Hanouman soit honoré, des singes en plâtre ou en pierre, aux gestes figés, remplacent les chimpanzés agiles qui gambadent dans des sanctuaires plus paisibles.

Souvent un charmeur de serpents sert aux flâneurs son spectacle toujours le même : le combat de la mangouste et du cobra.

Du côté de Back Bay on sort des quartiers populeux, des rues aux immeubles serrés les uns contre les autres. Des clairières apparaissent où les cocotiers inclinent leurs longues palmes sur des villas blanches. De l'herbe pousse entre les arbres ; des cours d'eau coulent sous des ponts ; et au-dessus des palmes vertes montent de hautes cheminées d'usines, très propres, peintes en blanc, peut-être pour qu'elles s'harmonisent mieux avec le ciel bleu, l'eau bleue de la baie et les belles teintes d'émeraude de la végétation tropicale.

\*  
\* \*

Toutes les races d'Asie se rencontrent à Bombay, amenées par les navires d'Orient et d'Occident. Comme à Calcutta, des Hindous, des Musulmans, des Afghans, des gens d'Extrême-Orient circulent dans les rues. Il y a de plus ici de graves Arabes venus du golfe Persique, des Arabes de Mascate, la tête couverte du voile que couronnent des torsades de poil de chameau, et des petits Japonais souriants sous leur casquette de drap.

Mais domine surtout un autre type d'hommes qu'on ne peut guère trouver ailleurs qu'à Bombay. Ce sont les parsis.

Chassés de la Perse par les persécutions musulmanes, ces descendants des disciples de Zoroastre, des guèbres adorateurs du feu, se sont réfugiés peu à peu dans l'Inde, dans les villes du Guzerât, et ont fini par s'établir ici où les a attirés une prospérité commerciale toujours croissante.

Aujourd'hui ils sont à Bombay environ cinquante mille, presque tous enrichis ou en train de s'enrichir dans le négoce, pour lequel ils ont des aptitudes remarquables. Les plus grosses fortunes de Bombay sont détenues par des marchands parsis dont beaucoup ont réalisé des millions dans de formidables spéculations sur le marché des cotons.

Aussi les parsis se considèrent-ils comme une caste supérieure à toutes les castes de l'Inde. Ils sont fiers d'appartenir à leur groupement aristocratique et religieux et aiment à se signaler par un costume tout particulier.

S'ils ne sont que cinquante mille à Bombay, il faut croire qu'ils sont souvent dehors, comme les israélites dans les villes d'Europe, car on les croise à chaque instant en quelque endroit de la ville qu'on porte ses pas. On ne fait guère d'affaires en restant chez soi ; et les parsis, businessmen de premier ordre, se déplacent continuellement pour perpétrer les nombreuses opérations commerciales d'où ils tirent leur richesse et leur influence sociale.

On voit que leur race est originaire du Nord. Ils

sont très peu bronzés, presque blancs. Tous arborent un long veston noir ou blanc pincé à la taille, et se coiffent d'une mitre bizarre en toile cirée noire constellée de points rouges et jaunes, qui ressemble à un sifflet d'ébène. Quelques-uns, ceux, paraît-il, récemment venus de Perse, ont un couvre-chef un peu différent : un fez gris au sommet arrondi, à la base duquel s'enroule une sorte de petit turban de même couleur.

J'ai beaucoup admiré les vêtements des femmes parsis, et aussi leur beauté. Souvent leur robe s'inspire des modes d'Europe, mais toujours, par-dessus cette robe quelconque, leur descend de la tête aux pieds un grand voile d'étoffe claire, rose, blanc ou vert. Un large galon de fleurs brodées garnit le voile et tombe diagonalement dans le dos en dégageant une épaule. Il est vraiment regrettable que les dames parsis aient trop fréquemment l'habitude de s'affubler d'affreuses lunettes qui leur confèrent un déplaisant aspect d'institutrices grincheuses.

Je suis allé plusieurs fois le soir à cinq heures à la musique du Coopeerage, sur l'Esplanade, bi en plus pour regarder ces charmantes compatriotes de la célèbre impératrice du Taj d'Agra que pour entendre la médiocre fanfare militaire de la garnison de Colaba.

Les beautés parsis y arrivent dans des victorias à deux chevaux, conduites par des cochers en tuyaux de poêle. Derrière elles des laquais en turban oriental, armés de balais de crin, chassent les



mouches importunes. Ah ! les nobles profils iraniens, les somptueux voiles brodés d'or, les chatoyantes soies des robes, les bijoux étincelants sur l'ivoire des mains, les profonds yeux noirs, bijoux vivants illuminant la pâleur des visages mats !

Autour du kiosque se déroule la sarabande des enfants anglais, auxquels se mêlent timidement les petites filles parsis, dont le teint légèrement bronzé, les toques rondes chargées de clinquant, les robes scintillantes de paillettes d'or resplendissent étrangement au soleil couchant, parmi les envolées de cheveux blonds et les nuageuses dentelles blanches des jeunes misses britanniques.

Tout ce monde passe, pour se rendre à l'Esplanade, devant le buste en marbre d'un parsi notoire, Cowasjee Jehangir. Son nom est inscrit en bien d'autres endroits que sur le socle de son buste, sur la façade de collèges, d'hôpitaux, comme les noms des Sorabjee, des Pestonyi, des Bometsjee, des Jamsetjee Jeejeeboy. Les opulents parsis aiment à faire assaut de générosité. Plus pratiques que les orfèvres jaïns, c'est à des écoles, à des hospices et non à des temples abracadabrants qu'ils emploient leurs millions. L'un de ces Chauchards de Bombay — je crois que c'est Cowasjee Jehangir lui-même — a tellement dénoué les cordons de sa bourse, notamment pour la construction de l'Elphinstone College, que les Anglais l'ont appelé *Sir Cowasjee ready money* (sir Cowasjee argent comptant).

Dans Bazar Gate street une fontaine monumentale est encore due aux largesses d'un parsi. Le

buste du donateur s'abrite sous un kiosque à l'entrée duquel veillent des taureaux à la tête tiarée.

Toujours dans la même rue les mêmes taureaux à tête d'homme coiffée de la tiare assyrienne, imités de ceux qui décorent les portiques de Ninive, supportent comme des cariatides la colonnade du temple des parsis. Les chapiteaux des colonnes sont des têtes de chevaux pourvues de cornes, reproduction de celles de Khorsabad.

Les parsis ont conservé, plus ou moins modifiée, la doctrine de Zoroastre. Ils croient aux deux éléments, le bon et le mauvais, Ormuzd et Arrhiman. L'élément bon est représenté par le soleil ou le feu. Dans le triangle de pierre qui constitue le fronton du temple est sculpté un soleil rayonnant, et, au sommet du triangle, une flamme dorée termine l'édifice.



Le temple n'est pas accessible aux profanes, mais on leur accorde, sur leur demande, l'autorisation d'aller à Malabar Hill voir les fameuses Tours du Silence. Je dus, pour obtenir ce permis, gravir les cinq étages d'un immeuble occupé par une sorte d'orphelinat aux environs du temple du Feu. Le ticket qu'on me délivra m'avertissait qu'il était interdit de photographier les tours et de s'en approcher à moins de trente mètres.

Au haut de Malabar Hill ma voiture me déposa devant un large escalier qui conduit à une terrasse. Un gardien me reçut. Nous entrâmes dans un grand jardin admirablement soigné, plein d'arbustes et de fleurs. C'est ce jardin plutôt gai que traversent les cadavres parsis pour gagner le lieu où, en quelques instants, seront détruites leurs formes périssables.

Les adorateurs du feu pensent qu'on ne doit point souiller l'élément pur par excellence en lui faisant brûler des corps en putréfaction ; ils ne veulent pas davantage empoisonner le sol, contaminer les sources en enterrant leurs morts. Ils les livrent à la voracité des vautours.

J'ai gardé le souvenir très impressionnant de la visite que je fis au grand Dakhma de Malabar Hill. Au fond du jardin, trois grosses tours, très basses et très larges, semblent des cirques de foire dont on aurait enlevé le toit. De longues traînées sales de fientes d'oiseaux coulent le long des murailles blanches. Je restai, selon le règlement, à trente mètres de ces singuliers édifices, et le gardien, au moyen d'une petite réduction en plâtre, m'expliqua leur aménagement et leur destination.

Dans chaque tour sont construits trois gradins en amphithéâtre où l'on expose les cadavres tout nus. Sur le premier on met les hommes, sur le second les femmes, sur le dernier les enfants.

L'une des tours sert à tous les parsis indifféremment ; une autre est réservée aux suicidés et à ceux qui sont morts accidentellement ; la troisième

n'est utilisée que pour les membres d'une seule famille, probablement une fantaisie de marchand archi-millionnaire.

Sur la crête du mur les vautours attendent, noirs, silencieux, immobiles ; le bec tourné vers l'intérieur des tours. Ils sont là rangés en cercle, évoquant quelque concile mystérieux de mauvais prêtres. Sitôt qu'un corps arrive, vite ils font leur œuvre. S'ils attaquent les yeux d'abord, c'est bon signe ; le défunt ira tout droit au paradis. « En moins d'une demi-heure, me dit le garde, l'opération est consommée ; aucun lambeau de chair n'adhère plus au squelette. Et les os eux-mêmes, au bout de peu de temps, séchés par le soleil, dissociés par la pluie, glissent au centre de la tour dans un puits où, petit à petit, leur poussière calcaire se mélange aux minéraux de la terre.

Les vautours étaient très nombreux sur la tour dédiée aux morts ordinaires ; quelques-uns, en pénitence sans doute, veillaient sur le mur des autres tours moins fréquentées. Tout en regardant ces oiseaux sinistres, réunis comme pour un complot, je me disais que probablement ils avaient leur organisation, leurs règlements. Ceux-là, tenus là-bas à l'écart du grand festin prévu, devaient être des coupables en punition. Je levai la tête. A l'entrée des jardins, sur les arbres, au-dessus de moi, je vis les horribles nécrophages de tout près. Ils sont vraiment hideux, ces mangeurs de cadavres ; leur crâne est presque chauve, un goitre monstrueux se boursoufle sous leur cou déplumé, leur

ventre s'arrondit en boule, bourré de viande humaine.

Ils étaient là perchés, somnolents, observant de loin les pentes de Malabar Hill. Oui, ceux-là, c'étaient, je crois bien, les sentinelles avancées, chargées de signaler l'arrivée des morts.

Le silence épouvantable de ces bêtes est seulement parfois rompu par un croassement de corbeaux ; car les corbeaux attendent aussi, mais, caste inférieure, ils n'ont pas le droit de se ruer à la curée immonde. Ils patientent ; un vautour trop gavé laissera peut-être tomber de son bec crochu un débris de chair pantelante.

Qu'on se figure cela dans le jardin fleuri, sous le ciel bleu, au soleil éblouissant ; tandis qu'au pied de la colline l'eau de la baie frissonne sous les voiles des barques, encadrée par la rangée blanche des maisons de Bombay d'où émergent les dômes des buildings anglais parmi les palmes vertes des cocotiers. Quel contraste entre le beau et l'horrible !

A la sortie du grand Dakhma, des jardins encore, d'où l'on contemple à gauche la baie, à droite l'océan ; des fleurs, des arbres ; puis des villas et une pagode jaïne que construisit un orfèvre de Bombay.

Quand je revis le soir les dames parsis enveloppées dans leurs grands voiles brodés, au concert de l'Esplanade, je fus pris d'une profonde mélancolie. Invinciblement, je songeais qu'un jour, prochain peut-être, les oiseaux ignobles crèveraient de leur bec crochu ces yeux si caressants, déchiqués



teraient, anéantiraient ces formes exquises. Et longtemps me tourmenta l'obsédante vision des ventres ballonnés, des goîtres répugnants où toute cette beauté devait fatalement aboutir là-haut à Malabar Hill, sur les Tours du Silence.

\* \* \*

Au nord de Bombay, une longue avenue, Grant Road, traverse la ville depuis les docks jusqu'au pied de Malabar Hill, entre Girgaum et Byculla. Elle donne son nom à un immense quartier où la débauche nocturne tient ses assises dans des milliers de bouges.

Je m'y étais aventuré seul un soir, et j'étais entré tout de suite dans un théâtre hindou, où j'avais passé une heure. C'était une salle assez spacieuse, relativement neuve et propre, où le public conservait une attitude correcte. Je n'avais pu assister qu'à la fin d'une représentation et n'avais guère vu qu'une danse. Cette danse m'avait intéressé parce qu'elle était justement le sujet d'une des images achetées par moi à Calcutta. Sur l'image, Khrishna joue de la flûte, tandis qu'autour de lui, en cercle, des jeunes femmes dansent en scandant la mesure avec des baguettes qu'elles entre-choquent. La flûte de Khrishna était remplacée par un harmonium. Ce n'étaient point des femmes qui dansaient sur la scène, mais de jeunes enfants. Je ne m'en étonnai point, car, au théâtre

hindou comme au théâtre chinois, les femmes n'ont généralement pas de rôle. C'était la même danse en cercle avec des baguettes que frappaient en cadence les danseurs. Mais en outre des baguettes, chaque artiste avait dans sa main un cordon attaché au sommet d'un mât ; et les évolutions de ce bizarre corps de ballet consistaient à emmêler et démêler ces cordons et à danser autour du mât, en heurtant les bâtonnets les uns contre les autres, selon le rythme de la musique. Ce petit monde chantait en même temps des mélodies très simples comme celles que chantent nos enfants d'Europe. Une danse semblable, la *maypole-dance*, accompagne en Angleterre des réjouissances familiales à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai. Les Anglais ont-ils imité les Hindous, ou bien le *native theatre* de Bombay me servait-il une copie d'une danse anglaise?

Je m'étais proposé de revenir au théâtre de Grant Road pour connaître une pièce complète ; mais le hasard en décida autrement. Les représentations n'avaient lieu que deux fois par semaine, et la seconde dont j'aurais pu profiter fut donnée pendant les deux jours que je consacrai à une excursion aux caves d'Ellora.

... Me voici donc une autre fois dans Grant Road. Le théâtre est ce soir sans lumières, à mon grand désappointement. Je me demande ce que je vais faire et je me dispose à interroger un passant pour savoir quand on jouera de nouveau la pièce qu'on jouait naguère, lorsque se précipite vers moi un gaillard habillé de blanc, à l'européenne, les pieds

nus, la figure grêlée par la petite vérole, la tête surmontée du fez rouge musulman ; une superbe tête de canaille. « Pas ouvert, ce soir, le théâtre, me dit-il, en anglais. — Je ne le vois que trop bien. Y en a-t-il un autre dans le même genre ? — Oui, oui. Je connais tout, dans Grant Road ! Je suis Rama ; tout le monde connaît Rama, dans Grant Road ! » Et d'un geste circulaire il dessine les limites éloignées du royaume des bastringues, des hétaires et des souteneurs où il règne. Il rend des saluts protecteurs à des individus d'allures louches, à des cochers en maraude. Sûrement il est connu dans Grant Road. Rama est, évidemment, un apache notoire, un personnage influent parmi les vagabonds spéciaux de cette Suburre hindoue.

« Eh bien, je veux aller voir un autre *native theatre*, puisque celui-ci est fermé aujourd'hui. — *Yes, yes, I understand !* »

Rama appelle un cocher, et avant que je n'aie eu le temps d'ajouter un mot, il a déjà traité avec lui pour un prix tellement dérisoire que j'en suis un peu étonné. « C'est un ami, me dit-il, un musulman comme moi, il vous reconduira à votre hôtel cette nuit pour moitié du tarif officiel. »

Je vais laisser faire Rama, curieux de savoir jusqu'où l'aventure se poursuivra avec ce guide dont la mine n'est pas le moins du monde rassurante. Toutefois, je boutonne mon veston et n'oublie dans une poche extérieure qu'une modeste boîte d'allumettes.

« Allons-nous au théâtre ? — Yes ! Yes ! » Quel-

ques minutes plus tard, la voiture s'arrête devant une maison au balcon vivement éclairé par des lanternes oscillantes. Rama saute dans la rue, me fait signe de lui emboîter le pas dans un escalier en échelle qu'il escalade avec l'agilité d'un singe, en hurlant à tue-tête : *Tararaboum dy-é! Tararaboum dy-é*, — chanson éminemment hindoue. Suit un flux d'exclamations en guzrati, où revient plusieurs fois le nom de Rama. Je ne comprends pas, mais je devine : c'est Rama, le grand Rama, qui amène un blanc. On va en avoir de l'argent ! Ah ! Ah ! Rama ! Rama !

Une chambre nue ; sept ou huit femmes moins nues que la chambre, accroupies sur des nattes ; une vieille harpie au sourire commercial qui me tient un discours sans doute convaincant mais auquel je n'entends rien. Elle ne parle que le guzrati, comme d'ailleurs toutes ses compagnes.

« Mais, Rama, nous ne sommes pas dans un théâtre ! — Si, si ; vous voulez voir des danses, n'est-ce pas ? Donnez dix roupies ; et cinq, six, sept dames danseront pour vous *french dances, french dances, tararaboum dy-é!* » Et Rama, joignant le geste à la parole, tente vainement de lever à la hauteur de son nez une jambe récalcitrante.

« Ah ! non ! Rama ; je ne suis pas venu ici pour étudier les déformations que le génie chorégraphique hindou a dû infliger à notre chahut national ! Allons au théâtre que vous prétendez connaître. »

Rama, navré, descend, silencieux, l'escalier en

échelle ; nous filons de nouveau vers Grant Road.

Au rez-de-chaussée des maisons, derrière des barreaux de fer, des femmes bronzées fument des cigarettes à la lueur des lampes à pétrole ; quelques-unes sont jolies, beaucoup sont affreuses, ont le regard farouche, l'air sinistre et ahuri de bêtes féroces enfermées dans des cages.

Mais, ailleurs, aux balcons de bois, des lumières brillent ; par les fenêtres ouvertes tombent dans la rue des bourdonnements de tam-tams, des nasillements de derboukas, des sons d'orgues et de violes. Il y a peut-être là quelque chose qui mérite une brève station.

Il faut tourner le coin d'une rue, se risquer par derrière sur des marches de bois dans une obscurité complète. Des gens se pressent sur cet escalier, descendent, montent, se heurtent, se frôlent. J'ai mon veston bien fermé, une main dans la poche intéressante de mon pantalon. Nous sortons de la trouble cohue et débouchons dans un couloir où brûlent de vagues lampions. Je constate que ma boîte d'allumettes n'est plus à sa place.

Une série de chambres aux portes béantes. Des musiciens, les jambes croisées sur des tapis, des spectateurs installés comme eux par terre. On m'apporte un escabeau où je puis m'asseoir à l'européenne.

Ici au moins on chante des chansons hindoues, et il n'est pas question de *french dances*. Deux femmes en vêtements sombres, vert foncé, striés de bandes jaunes et rouges, ont leurs bras nus



chargés d'anneaux de cuivre, des pendeloques aux narines et aux oreilles, des cercles de métal à leurs chevilles, des bagues à leurs doigts de pied. Leurs jambes sont emprisonnées du genou aux hanches dans les plis du *sari* ramenés en avant en passant entre les cuisses.

Je jette une pièce blanche dans le tam-tam, et les exercices commencent. C'est la danse, toujours la même, des bayadères de Bénarès ou de Delhi, accompagnée de chants qui ressemblent à ceux que j'entendis à Amritzar. Presque pas de gestes ; les pieds battent le sol, glissent ; les orteils remuent, se crispent ; les mains se tordent. Les femmes avancent, reculent, avancent encore en chantant, et brusquement tournent le dos. Cette sobriété des mouvements est sans doute exigée par le climat. Les bonds épileptiques des danseurs russes se comprennent : on s'agite pour se réchauffer, dans la neige moscovite. On conçoit que par trente-cinq degrés de chaleur les *nauch-girls* hindoues n'éprouvent pas le besoin de se trémousser éperdument.

Et cela continuerait pendant des heures, si je demeurais là, sur mon escabeau, à m'extasier devant les belles filles qui dansent avec leurs pieds et leurs mains et non avec leurs jambes. Mais au bout de vingt minutes je suis satisfait et je rappelle à Rama qu'il doit toujours me conduire au théâtre. Rama répond imperturbablement : « Yes ! » et nous partons.

Nous passons dans des rues aussi bruyantes que Grant Road et aussi violemment illuminées, puis

dans des ruelles noires où des figures effrayantes se distinguent à peine dans l'entre-bâillement des portes.

Encore une fois les rues s'élargissent. Assises au seuil de maisons basses, éclairées de loin par une lampe discrète, des Européennes, les unes hâves, les autres bouffies, toutes fortement alcoolisées, et parvenues à un état d'absolue pouffiassification, crient entre deux hoquets : « *Come here, come here, mariner.* » Toute une enfilade de bouges avec les mêmes loques humaines affalées sur des chaises. De temps à autre, des boutiques de tatoueurs, admirablement situées dans ce milieu spécial, où les *mariners* tendent leurs bras nus à l'artiste hindou, qui dessine en bleu des cœurs percés d'une flèche ou des bayadères aux seins exubérants.

Mais voici que les lumières deviennent plus éblouissantes. *Kamipoura!* clame Rama, triomphant. Oui, c'est le *Kamipoura*, le quartier des *Japanese girls*. Plus de cinquante baraques de bois se suivent et se ressemblent. Des rez-de-chaussée vides, un premier étage surplombant, un balcon décoré de lanternes de papier à fleurs à la lueur desquelles les petites Japonaises rient en grattant de la guitare.

Nous faisons l'ascension d'une dizaine de ces balcons pour voir chez elles les mousmés, écouter la musiquette de leurs *chamisen*. Ah ! elles ne sont pas bien belles, les petites Chrysanthèmes. Leur figure simiesque, trop blanchie ou trop rougie par

les fards, prend des airs de masque en carton peint. Leur corps minuscule s'engonce dans le kimono à ramages qu'alourdit dans le dos le gros nœud de l'obi. Mais tout de même elles ont le savant édifice de leur chevelure noire et aussi leur sourire, l'inextinguible sourire des races jaunes, le sourire gai, celui-là, très éloigné de l'amer rictus qui dénonce la tristesse hindoue. Oui, elles rient, rient toujours en pinçant les cordes des guitares à long manche, et c'est cela leur charme, leur gentillesse de petites bêtes inoffensives.

Une seule peut-être vraiment jolie parmi les centaines dont le fard s'avive au feu des lanternes colorées, Fouza-Yé, venue du yoshiwara de Kobé pour jouer du chamisen et griller des cigarettes au Kamipoura de Bombay. Je la vois encore, une jambe croisée sur l'autre, tirant de son instrument sonore des musiques vagues qui ne signifient rien, mais qui caressent doucement l'oreille, esquissant un sourire, qui ne signifie pas davantage, mais que j'ai pourtant plaisir à regarder. Je vois encore la chaussette blanche au bout de laquelle l'orteil, logé dans une pochette, frétille drôlement comme s'il notait la mesure des mélodies insaisissables qui s'échappent des cordes en vibration sous les doigts de la geisha.

Et pendant que murmure le chamisen et que Fouza-Yé sourit, des petits rires éclatent dans la chambre. Ce sont des matelots japonais qu'amuse un jeune mariner anglais. Celui-ci a changé de vêtement avec une mousmé et se promène en kimono avec l'obi dans le dos, l'éventail à la main.

« Voyons, Rama ! Et le théâtre hindou, où est-il ? Je tiens à y aller. — Yes, sir ! »

Il se fait tard, et les rues sont bien ténébreuses. Rama a une très fâcheuse idée. Il veut rabattre la capote de la voiture et se mettre près de moi au lieu de demeurer assis en face comme il était jusqu'ici. Il se place justement du côté de la poche d'où, tout à l'heure, j'ai extrait quelque monnaie pour les danseuses. « Non, mon ami, laissez la capote, restez en face de moi, vous surveillerez les gens qui pourraient courir derrière la voiture. Ce sera plus convenable ainsi. »

C'est extraordinaire ! Nous y arrivons, à la fin, au théâtre hindou. J'ai pris au guichet deux tickets. Rama aurait préféré les demander lui-même, afin de me les faire payer le prix qu'il aurait fixé à sa fantaisie. Mais je l'ai devancé. Qu'à cela ne tienne ! Rama dit quelques mots à l'homme de la caisse, et celui-ci lui glisse dans la main une partie de la somme que j'ai versée. Il a amené un client blanc ; n'est-il pas juste qu'il touche sa commission ?

Il est moins bien que l'autre, ce théâtre. Moins de monde ; moins de luxe ; la clientèle est visiblement plus pauvre. On chique le bétel et on crache tout rouge sur le plancher. Ce ne sont pas les hautes castes qui fréquentent ici.

Rama a encore tenté de s'asseoir près de moi, toujours du côté de la poche intéressante. Je lui ai fait comprendre qu'il était plus décent, plus conforme à ma dignité qu'il se tint à distance et qu'un siège au moins fût vide entre nous deux.

« A ce théâtre, me dit-il, chose rare, il y a une femme parmi les acteurs. *It is very nice play!* »

Le rideau se lève et un acte assez étrange commence. Sur la scène, deux hommes sont armés chacun d'un tambour, un cylindre allongé soutenu par une corde passée autour de leur cou, et qu'ils portent devant eux comme un manchon. Entre eux une femme, ou du moins un jeune homme habillé en femme, le profil très fin, les membres délicats. Seules, sa moustache légère et aussi sa voix un peu rauque permettent de deviner son sexe. Les deux tambourinaires font l'un après l'autre des déclarations d'amour que la femme repousse.

Le tambour est l'instrument de séduction. Je ne lui aurais jamais soupçonné ce rôle. Tantôt ils parlent, tantôt ils chantent ; mais c'est toujours le tambour qui fournit l'effort suprême, celui auquel l'adorée, espèrent-ils, ne résistera pas. Les soupirants ont cent manières de s'en servir pour exprimer leurs sentiments. Des *boum boum* formidables disent la violence de leur passion ; puis ce sont des battements saccadés, de simples frôlements des doigts, des caresses presque, qui supplient.

Pendant que grondent les tam-tams éloquents, la pseudo-femme danse, exactement comme dansaient les bayadères de Grant Road : des glissements de pieds, des contractions d'orteil, des torsions de poignets ; aux sons des castagnettes et d'une petite viole.

Au bout d'une demi-heure, j'ai presque envie de



m'en aller, mais Rama insiste : « Cela sera mieux au second acte ; il y aura une femme véritable. » Soit ! restons.

Et c'est vrai ; au second acte, une femme, cette fois, est sur l'estrade. Malheureusement, elle est peu jolie ; sa figure triste et résignée n'annonce pas un caractère disposé à la plaisanterie. Pour séduire celle-là, les amoureux en auront bien pour une heure à taper sur leur tambour !

Tiens ! sur le théâtre, maintenant cinq ou six spectateurs sont accroupis. Ils sont là en privilégiés sans doute, comme les personnages de la cour au Théâtre-Français sous Louis XIV. Il y a même parmi eux un brave chien, très raisonnable. Il aboie rarement et ne trouble guère la représentation.

Un nouveau musicien a renforcé le petit orchestre. Il joue d'une viole bizarre dont la caisse de résonance est une simple boîte de conserves en fer-blanc. La troupe s'est augmentée aussi d'un nouvel acteur. « C'est le patron, le manager », me dit Rama. Le manager est un homme déjà âgé, à peu près aphone ; il peut à peine se faire entendre quand il essaye de parler ou de chanter ; mais ses grimaces sont expressives, et le public paraît fort apprécier son talent. Il crie, il rit aux éclats, le public se mêle à la conversation des acteurs, acclame le manager, l'encourage, le conseille. La mimique du bonhomme enthousiasme absolument ses clients.

Il imite d'abord ses prédécesseurs, et, pour apitoyer la jeune femme, déploie sur son tambour

une virtuosité capable d'émouvoir l'âme la plus insensible. Mais toute sa maîtrise échoue. L'homme alors jette son tambour ; il parle. Sa voix n'est guère séduisante, mais quelle pantomime ! Les spectateurs rient de plus en plus. L'artiste a renoncé au verbe ; il implore par sa seule attitude ; le voilà agenouillé ; son geste de prière, ses yeux d'extatique ne s'adressent pas au visage de la cruelle indifférente, mais à la partie de sa personne comprise entre le nombril et la naissance des cuisses. Cette fois il semble que la femme ne résiste plus. Une joie intense se manifeste dans la salle ; on trépigne, on vocifère ; c'est du délire !

Rama, très emballé, me dit en me montrant l'actrice :

« Donnez une roupie à Zénab.

— Non, Rama, j'ai acheté ma place et la vôtre ; c'est assez. »

Alors Rama, gentleman accompli, tire de sa poche une roupie, s'approche de la scène et tend à Zénab la pièce d'argent que j'aurais dû lui offrir. L'exemple de Rama a fait des prosélytes. Les quarts de roupie pleuvent aux pieds de Zénab. Mon cicerone a bien amorcé. Il me quitte pendant quelques instants et disparaît dans la coulisse. Il est allé reprendre à Zénab sa roupie d'allumeur !

Rama, calmé, revient, et distribue maintenant aux acteurs des chiques de bétel dont il a toute une provision dans les poches de son veston blanc.

Décidément il faut partir. L'heure avance. Bientôt tout s'éteindra dans le quartier qui deviendra

dangereux en la compagnie de cette excellente crapule de Rama et des amis qu'il pourra recruter. Il voudrait bien me retenir encore, le plus tard possible ; il a bien d'autres choses à me montrer !

Non ! bonsoir ! c'est assez pour aujourd'hui. Et, pour que Rama me laisse tranquille, je lui promets, en le payant, de revenir le lendemain voir les autres merveilles de Grant-Road. Je me garderai bien de tenir ma promesse.



Une autre soirée dans les rues de Bombay. Vers dix heures, dans la grande rue de Girgaum, toutes les boutiques sont closes ; peu de monde ; le seul bruit qu'on entende est celui du tramway électrique qui de temps en temps roule, venant de Grant Road ou de Coloba.

Dans une cour, une illumination. Est-ce quelque théâtre encore ? J'entre à tout hasard. « Private club », me dit un boy que j'interpelle. C'est un cercle hindou. Des lustres énormes scintillent au-dessus de canapés rouges où sont effondrés sur leurs talons quelques babous taciturnes.

Plus loin, une autre maison très illuminée aussi. Là, les derboukas et les tam-tams mènent un assourdissant vacarme. Au rez-de-chaussée deux hommes sont debout près des musiciens et reçoivent des amis qui entrent. Au premier étage j'aperçois par les fenêtres une vingtaine d'Hindous, le buste nu,

qui font des gestes lents, des prières sans doute, puis se penchent sur des plats, et mangent. Recrudescence du tapage des tambours et des derboukas. Voilà les invités du premier étage qui descendent deux par deux dans la rue. De chaque côté de l'escalier de la maison on a déposé un vase de cuivre plein d'eau parfumée. Chaque convive s'y lave les mains et la figure, recommence des gesticulations compliquées et remonte. A un policeman qui regarde comme moi cette scène je demande ce que tout cela signifie. Il ne sait pas l'anglais mais comprend tout de même l'objet de ma question, et me répond en hindoustani : « *Sadi.* » C'est un mariage.

Les mêmes bruits, dix fois plus violents, m'attirent dans une rue voisine. Une maison considérable à plusieurs étages, avec des dépendances, hangars, remises, — un palais de riche marchand, probablement, — est brillamment éclairée. La grande porte de la cour est ouverte. En face d'un perron de marbre six batteurs de tambour sont alignés, et tous ensemble brutalisent leurs instruments. Jamais je n'ai entendu pareil charivari. Les tam-tams sont de calibres variés ; leurs sons diffèrent. Vibrations sourdes, roulements de tonnerre, coups secs comme des claquements de fouet, tout cela en même temps retentit dans les énormes calebasses que les artistes tourmentent avec les mains, avec les poings et aussi avec de solides bâtons qu'ils manient à tour de bras. Un feu est allumé près de cet orchestre infernal, et de temps à autre un des tambourinaires quitte ses collègues

pour aller chauffer à la flamme et tendre davantage la peau sonore ; puis retourne à son poste plein d'une ardeur nouvelle.

Le maître du logis est au haut de l'escalier, un enfant sur les bras. Son torse nu est barré du cordon sacré des brahmes. Aux étages supérieurs des silhouettes s'agitent sous les lampes.

J'interroge un des badauds ameutés par le tapage. « *Wedding!* » me dit-il en anglais. C'est encore un mariage.

Le tambour qui, en français, rime avec amour, a aux Indes un rôle prépondérant dans les relations des sexes. Ses sons harmonieux (?) incitent aux unions coupables ; ils consacrent les unions légitimes !



... Il est quatre heures du matin. Je viens de laisser à Maumad le wagon où j'étais depuis neuf heures du soir. Il faut ici changer de ligne pour aller à Daulatabad. Trois heures à patienter. Je me réfugie tout de suite dans le train qui, heureusement, est en gare et j'essaie de dormir. Impossible de reposer un peu. Les chasseurs de bakchiches, déjà éveillés, m'ont vu m'introduire dans mon compartiment. A chaque instant ils ouvrent la porte sous prétexte d'épousseter une banquette, de fermer un volet, d'essuyer une vitre. Enfin, on part.



A Lasur, entrée dans les États du Nizam. Je retrouve les soldats de la railway police du souverain d'Hyderabad, tout de bleu sombre habillés, avec leur haut turban de même couleur et leurs longues jambes maigres enveloppées de *leggings* dont ces gaillards se passeraient si bien dans la chaleur tropicale. Un agent de la *railway plague police* enregistre mon nom et le numéro de mon ticket. La peste sévit toujours à Bombay. Aucun médecin d'ailleurs ne m'examine pour savoir si j'apporte chez le Nizam le fléau redouté.

Une heure plus tard je suis à Daulatabad. Pas d'hôtel, mais à la gare un refreshment-room où j'aurai des repas rudimentaires ; et à cent mètres du chemin de fer un rest-house du gouvernement, abri suffisant pour la nuit.

Je serai seul au rest-house. Le mobilier en est sommaire : deux chaises, une cruche, la cuve de bois pour la douche et un lit sarte — un cadre de bois traversé de cordes. Pas de matelas ni de draps ; mais c'est inutile. Il fait si chaud que je serai très bien étendu là-dessus en chemise de nuit et en caleçon.

Un vieil Hindou, dont la maison est à distance modérée du rest-house qu'il surveille, m'apporte de l'eau. Pas de linge pour mes ablutions. J'en suis réduit à réunir mon stock de mouchoirs que je transforme en serviettes de toilette.

Pendant que mes mouchoirs sèchent sur des arbustes devant le bungalow, je déjeune au buffet de la gare, des œufs et du *jam*. Cette marmelade

anglaise est une précieuse ressource pour les touristes que les curries des hôtels hindous ne rassassient pas toujours à leur gré. Avec cela et du thé on peut aller loin quand on n'a pas des exigences trop luculliques.

Une tonga m'attend. Elle a été commandée par le chef de station à qui j'ai télégraphié hier.

Ellora est à environ quinze kilomètres d'ici. Nous parcourons d'abord un champ de ruines. Encore une de ces capitales que la fantaisiste désinvolture des Mogols faisait surgir tout à coup et qu'ils abandonnaient ensuite avec une belle insouciance. A Daulatabad, c'est sans doute l'énorme rocher en pyramide isolé dans la plaine qui plut au sultan Mohammed Tuglack. Il pensa qu'une citadelle serait là-haut inexpugnable. Au quatorzième siècle il força soixante mille habitants de Delhi à venir résider au pied de cette montagne de pierre dont il fit tailler à pic la base jusqu'à une hauteur de quarante mètres. On appela la nouvelle ville Daulatabad (ville de la richesse). Malgré ce nom, la capitale de Tuglack ne prospéra point. Comme Fatehpour-Sikri elle fut vite délaissée.

La vieille forteresse, la *kila*, couronne toujours le sommet du roc. Sur les pentes et dans la plaine zigzaguent les murailles crénelées flanquées de tours qui se fendent. Des tombeaux, partout des tombeaux, vestiges symboliques de ces villes mortes d'Asie, arrondissent leurs coupoles grises trouées. Au-dessus de ce cimetière se maintient debout un minaret. Pareil à un colossal chandelier, il rappelle

ceux que les musulmans dressent d'ordinaire auprès des catafalques des saints et des grands personnages de l'Islam.

Les portes de l'ancienne cité existent encore, bardées de piques de fer plantées là pour arrêter la poussée formidable des éléphants de guerre.

Nous passons sous l'arche d'une de ces portes et nous montons la rue d'un petit village dont les maisons furent édifiées avec les matériaux arrachés peu à peu à la capitale défunte de Tuglack. Puis, c'est un étang d'eau verte qui dort au pied d'une colline abrupte. Nous montons toujours ; la pente est si dure qu'il faut la gravir à pied pour alléger la voiture que le cheval ne pourrait plus traîner.

Au haut de la côte un immense plateau s'étend à perte de vue, desséché, jaune, brûlé par le soleil ; un désert. Des bornes jalonnent la route ; les chiffres qui marquent les distances sont des disques noirs assemblés en triangles, en losanges, comme sur un jeu de dominos. Un peu d'orge ou de blé pousse pourtant parfois dans une dépression de ces solitudes désolées. Voici un gros tamarin, le seul arbre qu'on aperçoive à des lieues à la ronde ; à côté, une hutte de terre devant laquelle trois hommes nus battent des pailles avec de longues perches.

Brusquement le plateau finit. Au bas d'une falaise à pic une seconde plaine paraît. Le chemin descend en lacets jusqu'au bas. C'est dans les flancs de cette falaise que sont creusées les caves d'Ellora. Le soleil est devenu intolérable. J'ai

hâte d'entrer dans les hypogées pour goûter enfin l'ombre et la fraîcheur.

La religion de Brahma, celle de Bouddha, celle des jaïns ont voulu avoir à Ellora leurs sanctuaires mystérieux. Toute la colline est perforée en divers endroits sur une longueur de plusieurs kilomètres. Des broussailles croissent librement sur les déclivités, des écureuils courent dans les buissons, entre lesquels sont frayés des sentiers pierreux jusqu'aux orifices des grottes.

J'ai visité seulement trois des caves d'Ellora. Ces temples ont été modifiés, agrandis à diverses époques ; mais il y a plus de deux mille ans qu'ils existent. Le premier qui se présente aux regards, tout près de la route de la montagne, est aussi le plus beau. C'est le Kailas (Paradis). Celui-là n'est pas entièrement souterrain. La partie la plus artistique est à ciel ouvert. On est surpris par la perfection des sculptures, des reliefs, lorsqu'on pense aux temps reculés où furent exécutés ces travaux : des éléphants, des obélisques bizarres de vingt mètres de hauteur dont l'un est surmonté d'une sorte de cercueil enjolivé de très délicates moulures, des éléphants encore portant des piliers.

Et ce qui est plus surprenant que la perfection des détails, c'est l'originalité vraiment prodigieuse de ce temple. Il n'a pas été construit. Les pierres qui sont ici n'ont pas été apportées, n'ont pas été scellées ensemble par le mortier. Tout a été taillé à même dans le rocher. On a découpé un pan de montagne, on l'a évidé, façonné à coups de

ciseau, sans déplacer le moindre bloc de granit, et de cet effort inouï est résultée une œuvre unique en son genre et qui n'est pas sans beauté (1).

Des cavernes s'enfoncent dans la colline, au fond de la cour encombrée de monolithes. Dans une chapelle sombre un lingam énorme, un cylindre d'un mètre cinquante de hauteur, est dressé dans le yoni femelle d'où une rigole de pierre conduit à l'extérieur les liquides offrandes versées sur le symbole de la force créatrice.

Plusieurs étages de galeries se superposent ; elles sont dans les dépendances du Kaïlas à peu près les mêmes que dans les sanctuaires voisins. Des divinités colossales surgissent sur les parois. Les cavernes sont peu profondes, de sorte qu'un peu de la lumière du jour y pénètre, tout juste assez pour que les géants de granit apparaissent effrayants par leur taille et leurs gestes dans la pénombre.

Dans une cave dédiée à Bouddha, Gautama est assis dans une niche à la place du lingam sivaïque. Au plafond s'épanouissent des fleurs de lotus.

A l'étage supérieur c'est encore un Bouddha grotesque, peint en rouge, avec des moustaches noires. Et au-dessus, encore le Bouddha assis. Pourquoi est-il *assis* dans ces temples alors que partout ailleurs il est accroupi à l'orientale ou bien couché ?

La profusion des sculptures est plus grande dans la cave brahmanique. Les dieux combattent,

(1) Dans la baie de Bombay se trouvent aussi cependant les temples souterrains de l'île d'Éléphanta, mais ces hypogées sont insignifiantes, comparées à celles d'Ellora.



dansent, se marient ; dieux à bras multiples, à têtes innombrables, toute une armée de bonshommes qui se bousculent pêle-mêle avec des déesses aux seins monstrueux. Presque toujours c'est Siva et sa femme Parvati, mille fois reproduits : sculptures d'un art maladroit, œuvres d'une humanité encore dans l'enfance, bien antérieure sans doute aux générations plus raffinées qui polirent les rocs du Kaïlas. Et inlassablement le guide — car il y a des guides établis dans une mesure à proximité des temples — ressasse son monotone refrain : *Siva, Parvati; Siva, Parvati.*

Le plus étrange des temples possède une voûte arrondie pareille presque à celle des cathédrales romanes. Cette voûte est ornée d'arcs parallèles, cannelures en relief analogues aux côtes d'un animal gigantesque. On pourrait s'y croire, comme Jonas, dans le ventre d'une baleine. Au fond, dans l'ombre, un Bouddha de cinq mètres de haut est assis sur un bloc. Le corps du colosse est peint en rouge, ses yeux sont blancs. Deux autres statues debout à ses côtés lui servent de gardes. Au-dessus de sa tête s'enfle une sorte de boule, hérissée d'aigrettes comme une capsule de pavot.

En face de ces idoles sauvages, de ces épouvantails rouges dont les yeux blancs percent les ténèbres des grottes, on conçoit la tristesse et l'effroi maintenus depuis des siècles par les religions parmi les peuples de l'Inde ; on s'explique pourquoi se dessine sur les visages de bronze l'amer rictus de résignation et de crainte.

\* \* \*

Nous retournons à Daulatabad. Il est une heure de l'après-midi. Le soleil grille mes jambes lorsque par hasard leur fait défaut l'abri de la capote de la tonga. Nous sommes sur la pente raide qui descend vers la vieille ville. Je somnole, anéanti par la chaleur ; le cocher lui aussi somnole, et je crois bien que le petit cheval, qui va au pas, s'endort comme nous. Tout à coup un grand bruit me tire de ma torpeur. J'ouvre les yeux. Un chariot à bœufs accourt à toute vitesse. Une mouche probablement a piqué les deux animaux qui sont lancés sur ma voiture avec la rapidité d'un projectile. Impossible de les arrêter. Impossible de se détourner sur le chemin trop étroit. J'ai juste le temps de me ressaisir ; et je saute dans le fossé. Un quart de seconde après, les bœufs ont défoncé avec leur joug et leurs cornes tout l'arrière de la tonga où je sommeillais. Le cheval et le cocher roulent dans la poussière. Bêtes et gens sont sains et saufs, mais le véhicule est fracassé. Je déploie mon parasol et je regagne à pied la gare et le rest-house où je me livre sur le lit sarte à une sieste réparatrice.

\* \* \*

Le soir est venu. Après le diner au refreshment-room, le patron et le boy me présentent le registre

des observations. Ces braves gens ont fait ce qu'ils ont pu. Il ne faut pas les décourager. J'inscris un éloge dithyrambique en français à la suite des félicitations et des critiques anglaises. Ce n'est pas assez. Le boy veut que je lui donne un certificat avec lequel il tâchera de se placer dans les hôtels de Bombay. Allons ! soit ! cet homme a été serviable ; tant mieux si mes attestations un jour ou l'autre lui doivent être utiles.

... Me voici de nouveau à mon rest-house, étalé devant la porte sur les deux chaises. Il fait encore bien chaud. Mais enfin le soleil est parti et je m'imagine respirer un peu d'air frais. Quel calme ! Dans l'immensité pas un mouvement, pas un bruit, si ce n'est là-haut le scintillement des étoiles, du côté de Daulatabad une fumée qui monte toute droite dans le ciel, et aussi la petite trompette des moustiques qui commencent à voler autour de moi et supputent la faible résistance de ma chair tendre de blanc.

Chez le vieil Hindou préposé à la garde du bungalow tout est paisible. Deux jeunes filles qui tout à l'heure lavaient sur le seuil les vases de cuivre sont rentrées ; puis deux garçons sont venus, à qui le vieillard a ouvert sa porte. On n'entend plus rien. Les feuilles même du gros tamarinier ne remuent pas. Sous les ramures deux vaches sont couchées ; elles mâchonnent doucement, silencieusement presque, un peu d'herbe, heureuses, elles aussi, du retour de la nuit après les ardeurs du soleil.

La lampe s'est allumée dans la maison. Les accords timides d'une vina se mêlent aux zinzarements des moustiques. Les hommes chantent, puis des voix de femmes disent des mélodies aux longs points d'orgue plaintifs. Et longtemps j'écoute le concert, ces voix, ces susurrements de viole, qui s'envolent vers les étoiles dans la grande paix nocturne.

Le lendemain je reprends le train pour Bombay. Des wagons réservés *for eurasians and europeans only*. On a dû ménager des places aux métis hindo-européens fort nombreux dans la région. Beaucoup de gares ont des noms qui rappellent qu'au seizième siècle ce pays fut occupé par les Portugais : Ugaon, Mazagaon, Azangaon, Algaon, Thergaon, et Bombay même, corruption de Bom-Bahia.

A l'hôtel les goâ-boys continuent à m'obséder du souvenir de la domination portugaise. Demain je m'embarquerai pour aller voir à Goâ ce qui reste des conquêtes de Vasco de Gama et d'Albuquerque.

## CHAPITRE XIX

### DANS L'INDE PORTUGAISE

En mer sur l'*Omnavati*. — *Panjim*. — L'hôtel Crescente. — Les îles de Goâ. — Les rues de Panjim. — Catholiques hindo-portugais. — Les goâ-boys. — Un enterrement. — Un mariage. — Les églises de Velha Goâ. — La rive droite du rio Mondavi. — Les huîtres. — Un sculpteur. — Mormugão.

L'*Omnavati*, de la Bombay Steam Navigation Company, vient de quitter à midi le Mody Bunder. Je suis sur ce bateau le seul passager de première classe, le seul homme de race blanche. Chose à peine croyable, ni le commandant, ni ses subordonnés, tous Hindous, ne savent un mot d'anglais. On ne parle à bord que le guzrâti et un peu le portugais.

Il y a bien des cabines, mais la chaleur y est atroce et la saleté incomparable. Le commandant me fait comprendre en souriant qu'il est même inutile de le constater moi-même. Aucun blanc n'a jamais couché là dedans. On m'apporte sur le pont ce qui sert de matelas pour les couchettes, un grand coussin couvert de moleskine. Un matelot réunit deux bancs qu'il attache solidement à un mât ; on étend dessus le coussin, et c'est sur ce divan que je m'étendrai à ma guise jusqu'à demain soir.



Quant à la nourriture, j'ai dû prévenir hier dans les bureaux de la Bombay Steam Co que je ne m'en munirais point, et il est entendu que je mangerai sur l'*Omravati* de l'omelette et des bananes en buvant du thé. Je demanderais en vain autre chose. Ce sont les seules ressources du bateau ; et comme l'équipage est musulman, les boissons plus ou moins alcooliques, vin, bière, whisky, y sont totalement inconnues.

Évidemment je ne vais pas faire la traversée de Bombay à Goâ au sein d'un luxe sardanapalesque ; mais il faut tenir compte du prix dérisoire que j'ai payé : sept roupies (douze francs), pour trente heures de navigation !

J'ai pour moi tout l'arrière du navire sous une tente de toile qui me donne de l'ombre et laisse passer la bonne brise de mer. Le reste du pont est complètement encombré d'indigènes, Hindous et Hindo-Portugais des deux sexes, hommes, femmes et enfants. Tout ce monde est allongé ou accroupi sur des tapis, des couvertures, des lambeaux d'étoffes. Beaucoup d'Hindous, de je ne sais quel caste, ont la tête rasée aux trois quarts jusqu'au sommet où ne reste qu'une touffe de cheveux courts taillée circulairement, qui semble une calotte ronde sur un crâne chauve. Un grand nombre de jeunes femmes vraiment jolies. Quelle race fine ! de purs profils, pas une cheville grossière, pas de poignets épais, pas de mains lourdes ; la sveltesse des jambes nues se révèle sous le sari vert foncé. On dirait que des siècles d'oisiveté ont conservé

la délicatesse des membres. Les bijoux luisent sur les chairs brunes, anneaux et pendeloques de cuivre et d'or ; et sur une narine brille la petite perle qui peut choquer nos habitudes d'Europe, mais que je trouve toujours infiniment gracieuse sur les visages de bronze.

Tout près de la barrière qui me sépare de la seconde classe, un métis hindo-portugais est assis sur sa valise. Il est habillé à l'européenne, pantalon, bottines, veston, faux col dont la blancheur tranche sur la couleur cigare de sa figure. Je ne vois que lui qui porte ce costume civilisé. Il s'est aperçu de l'embarras que j'éprouve à me faire servir par les marins qui ne comprennent que le guzrâti, et il s'est mis à ma disposition en m'adressant la parole en anglais. C'est un goâ-boy, employé dans un hôtel de Bombay, qui va dans sa famille aux environs de Panjim.

Vers deux heures le goâ-boy a enlevé son veston. A trois heures, il a retiré ses bottines et ses chaussettes ; il a ôté son faux col, sorti sa chemise dont les pans flottent au vent au-dessus de son pantalon qu'il a retroussé jusqu'aux genoux ; et il se promène gravement sur le pont, redevenu subitement Hindou au contact des gens de sa race.

L'*Omnavati* roule terriblement, quoique la mer ne soit pas très grosse. Sans les cordes qui le retiennent, il y a longtemps que mon canapé aurait sauté avec moi par-dessus bord.

Le soir tombe. Je m'accommode, très bien de mon lit improvisé. J'y dormirais parfaitement si

des arrêts fréquents dans les anses de la côte ne troublaient mon sommeil. On stoppe quatre ou cinq fois, à Jaygad, à Ratnagari, à Moosa-Kazy, à Vizyadrug, à Dewgad. Le matin, autre escale à Malwan. La plupart des passagers ont débarqué pendant la nuit. Presque tous ceux qui restaient abandonnent ici l'*Omravati*.

Le rivage est bordé de cocotiers comme à Ceylan. De même qu'à Ceylan aussi évoluent dans la baie les canots à contrepoids, les *vollandis*, que des nègres manœuvrent avec des pagaies terminées en cible. Sur un rocher un vieux fort portugais dresse ses murailles que le soleil dore de tons fauves. On charge des sacs de riz, on décharge des ferrailles diverses, et on regagne la haute mer, toujours en vue des côtes.

Les quelques Hindous dispersés sur le pont trirent dans leurs vases de cuivre le riz imprégné de safran. Chacun mange avec ses doigts. Une maman prend de grosses poignées de cette pâtée qu'elle introduit de force dans la bouche de sa petite fille. Et moi j'ingurgite sur ma banquette mon omelette et mes bananes.

Encore une escale, Vengorla, sur les côtes du Konkan, avec les mêmes cocotiers qu'à Malwan. Enfin, vers cinq heures, nous entrons dans la rivière de Goâ, le rio Mondavi. Le fleuve, large quinze fois comme la Seine à Paris, coule entre deux collines basses où verdoient les palmiers. Dans des éclaircies apparaissent des édifices blancs ; d'un côté une sorte de citadelle ; en face au sud, au

faite de la colline, le palais de l'archevêque ; puis au bord de l'eau, des maisons blanches et bleues ; c'est Panjim ou Nova Goâ, la moderne capitale de l'Inde portugaise.

Les journaux de Bombay avouaient hier une vingtaine de décès causés par la peste. Aussi ne suis-je pas étonné d'avoir à subir une visite sanitaire. Un médecin hindou aborde l'*Omnavati*, me tâte le poulx, et sans insister davantage me laisse passer. On n'examine les Européens que pour la forme.

Mais pendant que le docteur s'inquiétait de ma santé j'ai perdu de vue mes bagages. Je ne retrouve plus un sac de toile où j'ai empaqueté mon linge. Me l'a-t-on volé ? Non, le goâ-boy m'explique qu'on s'est trompé et qu'on l'a vraisemblablement déposé dans la salle de désinfection. Et il est là en effet, ouvert ; et mes mouchoirs et mes chemises sont étalées près d'une machine à vapeur. On va les mettre à l'étuve. Le docteur intervient ; mes hardes me sont restituées et un gamin me conduit à l'hôtel Crescente.

\* \* \*

J'ai vécu cinq jours à l'hôtel Crescente, en attendant le bateau de la Bombay Steam C<sup>o</sup> qui dessert les petits ports de la côte de Malabar. C'est le plus somptueux caravansérail de Panjim, ce qui ne signifie pas grand'chose, car le Cres-

cente pouvait pour le confortable et le luxe se mesurer avec l'*Omraṇi*.

Situé sur la vaste place Diogo do Conto, il a assez bonne apparence, comme d'ailleurs toutes les maisons qui encadrent le square. Ces maisons sont malheureusement bâties comme on bâtit en Portugal ; elles ne sont pas appropriées au climat de l'Inde méridionale. Les balcons ont de jolies ferronneries, mais ils ne sont pas couverts pour empêcher le soleil de darder dans les chambres ses rayons brûlants. Pas de ventilateurs, pas de courants d'air, dangereux dans le nord, mais bienfaisants dans le sud.

Ma chambre, exposée en plein midi, semblait une salle de hammam. Le lit était propre, mais la moustiquaire était trouée. La première nuit, les bestioles à suçoir m'y tinrent compagnie avec une telle ténacité que je ne tardai pas à replier sur son cadre cette gaze inutile sous laquelle j'étouffais sans échapper aux piqures. Je me livrai courageusement aux morsures des anophèles. Ils me harcelèrent sans relâche pendant mon séjour à Goâ ; mes mains seules toutefois en souffrirent. Ma figure en fut relativement préservée ; la sueur coulait sur mes joues en telle abondance que les moustiques s'y noyaient avant de pouvoir atteindre ma peau de leur dard.

Dans la journée, pendant les heures de sieste, je m'amusais à regarder les petits lézards qui montaient gentiment le long des murs en ondulant leur queue, et surtout les bataillons compacts de



fourmis qui grimpaient, dans un ordre admirable, à l'assaut de mon pot à eau, où elles allaient stupidement prendre des bains qui leur étaient mortels. Jamais ces excellentes bêtes n'eurent l'idée de venir se promener sur ma couche, et j'ajoute qu'aucune punaise non plus ne songea à lier connaissance avec moi.

Malgré cette installation plus ou moins critiquable, je ne m'ennuyais pas à l'hôtel Crescente. Ma pension me coûtait la somme modeste de trois roupies (5 francs) par jour ; et dans cette auberge peu reluisante, je savourai une nourriture convenable qui me reposa des cuisines anglo-hindoues. Il y avait en ville un fabricant de glace. Le boy du Crescente, un métis nommé Coutinho, courait en chercher à chaque repas ... après se l'être fait dire une dizaine de fois.

J'eus aussi l'agrément d'avoir durant trois jours un compagnon européen, un voyageur de Lisbonne qui plaçait des vins de Porto dans les colonies portugaises. Il venait d'Afrique, de l'Angola, de Delagoa-Bay, et se proposait d'aller ensuite au Brésil où la langue de Camoens facilite aux Portugais les relations commerciales. Je rencontrai M. Gomez L... surtout à midi et le soir, aux heures où Coutinho nous restaurait. Nous nous réjouissions beaucoup des petits pains bizarres en forme de seins où pointait un bouton rose, et principalement des extraordinaires ahurissements de Coutinho, très brave homme, fort dévoué, mais déplorablement stylé.

M. Gomez L... ne plaisantait pas toujours. Il maugréait beaucoup plus que moi, se plaignait de la chaleur et des moustiques. Je me rappelle qu'il maudissait Vasco de Gama et Albuquerque ; il leur reprochait d'avoir frayé la route des Indes, d'y avoir établi les Portugais : « Ils sont morts tous deux dans ce pays, disait-il, c'est leur punition ! »



Panjim a été pour moi une charmante surprise. C'est un coin bien tranquille qui contraste avec les villes de négoce si agitées de l'Inde anglaise.

Le long du rio Mondavi, après une rangée de gaies maisons blanches, s'isole sur une petite place le palais peint en bleu du gouverneur général, construction un peu lourde, encore ornée de l'écusson des archevêques qui l'habitèrent autrefois.

La rivière a ici un kilomètre de largeur ; sa belle nappe bleue est sillonnée de barques de pêcheurs, de minuscules vapeurs qui vont d'une rive à l'autre et relient Panjim, la capitale, aux villages indigènes de Bétim, Verem, Reis-Magos.

Au milieu du Mondavi est ancré le stationnaire portugais, un tout petit yacht blanc capable de loger sept ou huit matelots. Il est là pour le décor, ne peut servir à quoi que ce soit, sinon à justifier les appointements coloniaux d'un commandant, d'un lieutenant et de quelques marins.

Plus loin, la rivière s'élargit encore, et à l'est se divise en plusieurs bras : le rio Mopuçà, le rio de Goâ, le rio Zuari, qui forment des îles dans l'intérieur des terres, *as ilhas de Goâ*. Ces îles de Goâ, partagées pour l'administration en Novas Conquistas et Velhas Conquistas, constituent la majeure partie de l'Inde portugaise. Les autres possessions du Portugal sont, au nord de Bombay, l'île de Diu et l'île de Daman dans le golfe de Cambay. Sur les 550 000 habitants que renferme ce domaine colonial, 475 000 se trouvent dans les îles de Goâ. Autrefois la capitale était à Velha Goâ, fondée en 1510 par Albuquerque. Cette ville, qui fut au seizième siècle la plus riche de l'Inde, est maintenant déserte. Panjim, la Nova Goâ, l'a remplacée depuis 1845. Goâ n'est plus la *Goâ dourada*, l'*illustrissima ilha de Goâ* que célébrait le poète Camoens ; mais tout de même Panjim, avec ses dix mille habitants et son site merveilleux, est encore un joyau précieux dont la couronne de Portugal peut tirer quelque gloire.

Dans la ville de Panjim, presque toutes les habitations se ressemblent avec leur toit de tuiles rouges, leurs murs peints en bleu pâle ou en blanc, leurs balcons de fer. Ce sont des maisons d'Espagne ou de Portugal qu'on est tout étonné de voir dans l'Inde tropicale. Il n'y a guère que le palais du vice-roi qui possède une galerie couverte, une varangue dont l'ombre maintient la fraîcheur dans les pièces du rez-de-chaussée et du premier étage.

Sur le square Diogo do Conto, en face de l'hôtel, des palmiers, des fleurs, un kiosque à musique. Et autour, des maisons, toutes pareilles, parmi lesquelles un café, *taverna licenciada*. Au fond de la place une colonne porte le buste d'Affonso Albuquerque, le conquistador fondateur de la colonie. Derrière Albuquerque s'élève l'hôtel de ville, et sur la gauche une église toute blanche surgit dans les palmes vertes au sommet d'énormes soubassements où montent des escaliers comme à Rome à la Trinita dei Monti.

Ensuite commencent les quartiers mi-hindous, mi-portugais. Toujours les mêmes maisons, un peu moins coquettes, mais d'aspect très propre. Une particularité bizarre, inconnue, je crois bien, ailleurs qu'à Goâ, s'y remarque dès les premiers pas. Les fenêtres, la plupart du temps, n'ont pas de vitres ; elles sont garnies de planchettes imbriquées les unes sur les autres comme les ardoises d'un toit. Je les prenais d'abord pour des volets un peu primitifs ; mais non, ce sont bien des fenêtres, et les planchettes sont des écailles d'huîtres amincies en lamelles translucides qui font office de vitraux. Parfois, un petit carré de verre inséré au milieu des écailles d'huîtres permet de voir dans la rue.

Après ce quartier, c'est la ville purement hindoue, un grand village semblable à ceux de Ceylan ; de larges avenues percées en tous sens dans la forêt de cocotiers, des huttes de terre et de feuilles sous les arbres. Là, tous les hommes sont nus sauf

un pagne sommaire autour des reins. Pendant qu'ils fument une cigarette de feuilles, une autre attend son tour roulée derrière leur oreille. Des femmes s'en vont au marché de Panjim ou en reviennent, portant sur leur tête des corbeilles de jonc ou de gros vases de cuivre. Le soir, dans ces superbes avenues, tout un peuple de bronze se douche auprès des puits sous les palmes retombantes.



De temps à autre, on croise une figure qui devrait être blanche, une figure d'Européen du Sud, et qui pourtant est du même bronze que les autres. Ici comme en maints endroits de l'Inde qu'ils conquièrent, les Portugais ont mêlé leur sang à celui des Hindous. De plus, leurs prêtres ont baptisé les indigènes, et aujourd'hui la moitié des noirs du pays de Goâ s'appellent Gomez, Silva, Herrera ou Hernandez.

Une notable partie de la population est catholique de père en fils depuis quatre siècles. Quand je me promenais aux environs de Panjim, je voyais au bord des chemins, devant les maisons, des croix, des chapelles habitées par des saints et des vierges. Pour ces pauvres Hindous, les croix et les saints ne sont probablement que des équivalents du lingam, de Siva ou de Vichnou. Les guirlandes de fleurs jaunes qui s'effeuillent au cou de Jésus et



de Marie sont les mêmes que celles dont la piété brahmanique pare les divinités au fond des pagodes.

Les prêtres catholiques ont d'ailleurs toujours une influence considérable sur les indigènes convertis, à tel point que l'anticlérical gouvernement portugais partage le pouvoir politique entre le vice-roi et l'archevêque de Goâ.

Dans les journaux locaux, les manifestations religieuses tiennent une grande place. On y annonce les processions, les heures des messes. L'archevêque ne paraît pas tolérer la moindre infraction à la discipline ecclésiastique. Dans le *Heraldo* du 23 février 1910, il commandait ses curés pour la cérémonie de la bénédiction des saintes huiles et du *corpo de Deus*, qui devait avoir lieu le 7 avril suivant. Les noms des *subdiaconos*, *diaconos* et *presbyteros* requis étaient indiqués dans le journal, et ils étaient sommés de comparaître aux heures fixées *sob pena de suspenso à do exercicio das suas ordens*.

\* \*  
\* \*

Les jeunes gens qui ont fréquenté les écoles de Goâ deviennent, à l'instar des Hindous instruits par les Anglais, des sortes de babous un peu prétentieux. Les jours de musique, ils prennent autour du kiosque des poses arrogantes, fiers de leur bicyclette et de leur chapeau de paille à bords étroits. Ils affectent de ne parler qu'anglais. Mon

ami le voyageur de Lisbonne en était exaspéré. « Ils le font exprès, disait-il, pour narguer les Portugais. » C'est possible ; mais il ne faut pas trop les blâmer de préférer la langue du grand voisin de l'Inde à celle du petit, du tout petit Portugal. L'Inde anglaise, énorme, est là à côté avec toutes les ressources, tous les emplois qu'offrent pour les uns le commerce, pour les autres les hôtels de Bombay où ils s'engagent comme goâ-boys. Il est naturel que ces gaillards-là parlent plutôt l'anglais que le portugais. Ils ont raison comme ont raison tous ceux en France et ailleurs qui apprennent l'anglais plutôt que toute autre langue étrangère. L'anglais se comprend sur la moitié du globe. On peut faire le tour du monde presque sans sortir des pays de langue anglaise, et voyager ainsi d'Angleterre à Gibraltar, en Égypte, à Aden, à Ceylan, dans l'Inde, en Australie, dans tous les ports d'Extrême-Orient, au Japon, au Canada, aux États-Unis. Il y a des naïfs qui bûchent l'espéranto. Comme il leur serait plus utile d'étudier l'anglais ! Si l'humanité adopte un jour une langue mondiale ce sera tout naturellement celle-là, déjà à demi universelle, et non pas un idiome artificiel.

\*  
\* \*

Ah ! les bonnes soirées, quand jouait la musique municipale de Panjim, tantôt sur la place Diogo do Contro, tantôt, et c'était mieux encore, au bord du

rio Mondavi, près du palais du Gobernador. La brise de mer soufflait, presque fraîche, sur la rivière, et, à la lueur des quinquets, passaient à pied les officiers en khaki, les soldats coiffés du chapeau boer, en voiture les belles dames lusitaniennes et aussi les métis au teint basané qu'accompagne souvent un domestique nègre, noir comme le charbon, amené d'Afrique par quelque fonctionnaire colonial.

\* \* \*

Un soir, la musique chôma. Elle avait durant l'après-midi exécuté des marches funèbres derrière le cercueil d'un membre important de la colonie. Tous les Européens assistaient à l'enterrement, que je vis de ma fenêtre. En tête, des sacristains et des prêtres couverts d'un long manteau rouge portaient des cierges et des croix. Selon l'usage portugais, aucune femme ne suivait le cortège. Au balcon de la maison mortuaire, la veuve poussait de véritables hurlements de douleur, tellement exagérés que beaucoup de gens souriaient. C'est sans doute pour ménager l'émotivité excessive des femmes que les Portugais les empêchent de prendre part aux obsèques.

\* \* \*

Une autre fois, ce fut un mariage hindou qui déambula avec une certaine pompe dans les rues

de Panjim. C'était après le coucher du soleil, au moment où la chaleur apaisée permet de quitter l'abri ombreux des maisons vitrées d'écailles d'huîtres.

Les jeunes époux étaient assis dans une *machilla*, chaise à porteurs aux boiseries artistement sculptées. Le marié, âgé d'à peu près dix-sept ans, avait la figure à moitié cachée par des pendeloques de soie et de clinquant qui tombaient de son turban rose. La mariée, j'allais dire la victime, était une enfant de six ans, tout ahurie d'être l'héroïne de la fête (1). Entre les deux, un panier rempli de provisions : des cadeaux sans doute.

La *machilla* était portée par six hommes, trois devant, trois derrière, qui soutenaient sur leur tête la longue tige de bambou sous laquelle se balançait le palanquin nuptial. Un serviteur marchait à côté, déployant au-dessus des époux un large parasol ; à droite et à gauche, d'autres agitaient des éventails chasse-mouches comme les laquais des mahrajahs. Même luxe ostentationnel dans son genre que celui des mariages d'Europe, où des gens qui ne monteront jamais qu'en omnibus se paient, le jour de leurs noces, des chars extravagants.

Un groupe de jeunes filles, chanteuses et danseuses, précédait la *machilla*. Des joueurs de tam-

(1) Ces mariages d'enfants sont assez fréquents dans l'Inde. Mais il faut dire qu'ils sont contractés pour satisfaire les convenances des familles; ils ne sont réellement consommés que lorsque les époux ont l'âge nubile.

tam, de viole et de derbouka les accompagnaient. Derrière les époux suivaient les femmes des deux familles. Le châle sombre jeté sur leurs épaules laissait admirer les beaux saris verts et aussi les bijoux qui luisaient aux pieds, aux bras, aux narines et aux oreilles. Dans les chevelures noires éclatait le jaune violent des fleurs de marigol piquées en fer à cheval sur le chignon.

Le cortège avançait de trente ou quarante pas et s'arrêtait. Alors la musique retentissait, et les chanteuses entonnaient une mélodie simple et douce comme une vieille chanson d'Europe. Puis elles dansaient au son de la vina et du tam-tam. Une des artistes était vraiment ravissante, c'était incontestablement une métisse d'Hindoue et de blanc ; on eût cru voir une Espagnole d'Andalousie.

A un appel strident et prolongé de trompette, on se remettait en marche, et on allait recommencer plus loin les mêmes danses et les mêmes chansons. Dans la troupe des femmes, quelles belles attitudes ! Quelle noble prestance ! le buste droit, les reins souples creusés par l'habitude des fardeaux posés sur la tête ! Quelle différence avec la démarche gênée de maintes femmes d'Occident, comprimées par d'absurdes cuirasses !

\* \* \*

J'ai fait quelques courtes excursions dans le voisinage de Panjim ; d'abord au vieux Goâ, *Velha*



Goâ, l'ancienne capitale où résidèrent longtemps les vice-rois. On y va par une route délicieuse, toute rouge, du même rouge que la terre de Ceylan, où l'on est presque toujours sous la voûte verte des cocotiers géants.

Au sortir de Panjim, on traverse une dérivation du Mondavi sur un pont en dos d'âne, un vieux pont comme on en voit dans la péninsule ibérique, un pont semblable au *Pont de Talavera* du tableau de Breughel. Puis le chemin franchit des marais salants et on entre dans la palmeraie touffue où se cache le joli village de Ribandar, près de la rive gauche du fleuve. Son nom, mi-portugais, mi-hindou (*Rey-bandar* : port du roi), rappelle que jadis était là le port de l'ancienne Goâ.

Je m'y suis arrêté à l'hôpital de Santa Casa da Misericordia. On me fit visiter les jardins pleins de fleurs, les salles très propres, salles de douches, salles d'opérations, salles de malades. Quelques fous inoffensifs contemplaient les fleurs dans les allées embaumées. Moi, je m'extasiais devant le panorama qui se déroule en face de l'hôpital. Le Mondavi est large ici comme un lac. Au bord de l'eau, les cocotiers inclinent leurs palmes ; sur l'autre rive, le miroir bleu reflète la forêt tropicale dont l'écran vert ferme l'horizon. Le fleuve frissonne sous la brise, les voiles blanches passent comme de grands oiseaux au vol lent ; et vers Panjim, les nègres descendent dans leurs pirogues, en rythmant leurs chansons du mouvement régulier de leurs étranges pagaies en forme de cibles. On

souhaiterait presque une petite maladie pour avoir un prétexte de séjourner à Santa Casa de Ribandar !

Après Ribandar, toujours la route rouge, les cocotiers ; une église blanche, San Pedro ; des maisons bleues aux fenêtres d'écailles d'huîtres ; des croix, des chapelles ; des Indiens demi-nus portant des paniers sur la tête. On arrive enfin sur un plateau où de tous côtés s'élèvent des cathédrales éblouissantes.

Près du Mondavi, un arc de triomphe s'arrondit dans les arbres. Par cette porte entraient les vice-rois quand ils débarquaient à Goâ ; car c'est ici la vieille Goâ, la capitale fondée par Albuquerque.

Son palais était à quelques pas de l'arcade. Quelques colonnes renversées, quelques-unes debout mais brisées ; voilà tout ce qui reste de la demeure du conquérant portugais. Deux ancres aussi sont là qui se rouillent dans les broussailles, ancres symboliques qui évoquent l'époque où le Portugal fut puissant dans le monde par l'audace et le génie des grands aventuriers de la mer, Vasco de Gama et Affonso Albuquerque.

De la vieille ville aucune maison n'est plus. Seules, les églises continuent à raconter le passé et à enseigner aux Indiens la force et la pérennité de la religion imposée à leurs ancêtres par les hommes d'Occident.

A San Caetano, sous l'autel, une chambre funéraire reçoit encore le corps des vice-rois défunts avant leur retour en Portugal. Ils sont tous dans la sacristie, les vice-rois, portraituretés avec les

évêques, leurs collaborateurs, les Azevedo, les Mendoza, les Tavora, les da Costa. Au milieu de la salle, on a placé une réduction du navire sur lequel Vasco de Gama atteignit la côte de l'Inde en 1498, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance.

En face, à la cathédrale, la *Seu*, peu de souvenirs. Une vaste nef, froide et nue, où l'on ne remarque guère qu'un tableau, un portrait colossal de San Christobal, le patron des voyageurs, qui décore fréquemment les églises d'Espagne.

L'église Saint-François d'Assise est précédée de fûts de colonnes provenant d'une église plus ancienne. Au-dessus de la porte, saint François, dans les gloires du ciel, tend la main à des pauvres. Dans une cour, de vieilles pierres tombales d'officiers portugais sont dressées côte à côte avec des fragments de divinités hindoues. Sur les murailles, des fresques curieuses, naïvement peintes, représentent des épisodes de la conquête religieuse par les premiers missionnaires chrétiens, San Estebão, captif des sauvages malabares, saint Jean Coresta, massacré par les Indiens de Cochin, en 1559. Un missionnaire, Melchior, continue à baptiser un nègre, tandis que sa tête roule à terre sous le sabre d'un guerrier indigène. Un autre religieux est décapité ; l'âme s'envole de sa bouche sous l'apparence d'un enfant, de même qu'au Campo Santo de Pise dans le *Triomphe de la Mort*, d'Orcagna.

La plus intéressante des cathédrales est Saint-François-Xavier, qu'on appelle aussi le *Bom Jesus*.

Le corps de saint François repose dans un tombeau d'argent que supporte un socle de marbre et de bronze donné par le grand-duc de Toscane.

On le montre aux fidèles une fois seulement tous les vingt-cinq ans. Le vice-roi, l'archevêque et un troisième personnage possèdent chacun une des clefs, de sorte qu'on ne peut ouvrir le tombeau sans le concours des trois dignitaires.

De nombreux *ex-voto* sont exposés çà et là, des mains, des cœurs, des pieds de métal. Un autel extrêmement doré est dédié dans la nef à saint Ignace de Loyola.

Au premier étage des dépendances de l'église un musée renferme une collection assez disparate de chasubles, d'ostensoirs, de statues de saint François, un ciboire offert par le pape actuel, un petit Jésus, ridicule bébé rose couché dans une cage de verre, et plusieurs portraits d'évêques de Goâ.

On me présenta le livre où s'inscrivent les visiteurs. J'eus la curiosité de le feuilleter jusqu'à la première page, datée de 1902. Je n'y relevai guère que des noms portugais et ceux de quelques Anglais de Bombay. Les seuls Français mentionnés sur le registre étaient, en 1902, les officiers du *Catinat*, et en 1905, le commandant Mac-Mahon.

Le sacristain hindou tint à me faire les honneurs du jardin du couvent annexé à l'église. Sa femme et sa belle-sœur arrosaient des centaines de pots de fleurs alignés le long des allées. C'étaient de fort jolies personnes aux formes impeccables, moulées dans un simple sari; leurs bras étaient

chargés d'anneaux de verre et de laque. Ces dames posèrent avec plaisir devant mon kodak. Peut-être ne se sont-elles pas reconnues sur les photographies que je leur ai scrupuleusement envoyées à mon retour en France.

\* \*  
\* \*

Chaque matin je prenais le bateau qui, toutes les demi-heures, traverse le rio Mondavi et fait escale sur la rive droite aux villages de Bétim, de Vérem, d'Agoada. Promenade charmante pendant laquelle on est doucement caressé par la brise que produit la vitesse du pyroscaphe.

Les villages sont de ce côté beaucoup plus primitifs que l'élégant Ribandar de la rive gauche. Ils se composent surtout de huttes d'Indiens faites de terre et de feuilles, toujours enfouies dans la forêt de cocotiers.

Les petits enfants, étonnés et souriants, me dévisageaient en m'adressant des propos incompréhensibles. Qu'ils étaient beaux ces jeunes sauvages tout nus avec leurs grands yeux noirs, le morceau de métal qui ballottait, seul vêtement, sur leur nombril, les anneaux qui cerclaient leurs jambes, et leur tête demi-rasée où une touffe de cheveux simulait une toque ronde !

Sur le rivage, les hommes, aussi nus que les tout petits, ruisselants de sueur, se mettaient une douzaine pour tirer les barques dans une anse ; d'au-



tres découpaient en planches des troncs d'arbres avec une large scie recourbée en demi-lune. Les femmes accroupies devant les cases, parmi les vases de terre ou de cuivre, procédaient à leur toilette quotidienne et s'aidaient entre voisines à chasser dans les tignasses épaisses les insectes proliques qu'on tue en vain et qui pullulent toujours. Les cochons noirs trottaient drôlement, frétilant de leur queue en vrille, poursuivis par les gamins qui se roulaient avec eux dans la poussière rougeâtre.

Je me souviens encore, à Vérem, d'un grand banian dont le tronc donne asile à des idoles grotesques ; des lambeaux d'étoffes pendent dans les branches comme des prières tibétaines.

Près de l'embarcadère des bateaux, un Hindou vendait des bouteilles de soda. Il maintenait sa boisson à une fraîcheur correspondant à la température ambiante : trente-cinq degrés à l'ombre.

Sur le ponton où abordent les vapeurs du Mondavi un employé portugais distribuait les tickets. Il ne protégeait pas plus sa tête contre le soleil que l'Hindou ne garantissait ses flacons de soda. Ce jeune Européen voulait-il prouver qu'il pouvait comme les indigènes braver impunément les insulations ? Je crois plutôt qu'il désirait ne pas détruire l'artistique arrangement de sa coiffure, la belle raie tracée minutieusement dans les cheveux bien pommadés.

A chaque voyage entre Panjim et les villages de la rive droite je me trouvais avec le curé de Vérem,

un Hindou costumé comme nos curés d'Europe, qui venait recevoir les ordres de l'*arcebispo* autoritaire. Ce curé noir conservait vis-à-vis de ses concitoyens une dignité très rigide. Il ne daignait jamais sourire. A peine était-il à bord qu'il arborait ses lunettes et lisait son bréviaire en secouant fortement les lèvres. Les Hindous, respectueux, contemplaient cette bouche tourmentée d'où tombaient des prières puissantes qu'il ne fallait point troubler.

Moi je préférerais regarder les gens qui montaient et descendaient aux stations, les belles filles de Goâ qui s'en allaient avec leurs corbeilles au marché de Panjim. Un jour j'avais admiré sans doute avec trop d'insistance une jeune Indienne dont la distinction naturelle excusait certes mon indiscretion. Elle n'en fut point choquée, au contraire. Au moment où elle quitta le bateau, elle détacha une des fleurs qui ornaient son chignon et me la lança avec un sourire et une grâce que lui aurait enviés une *senorita* de Séville.



J'ai bien failli réaliser le souhait déraisonnable que j'avais formulé lors de ma visite à l'hôpital de Ribandar. Peu s'en fallut que comme Vasco de Gama et Albuquerque je ne fusse châtié d'avoir abordé à Goâ.

Il y a des huîtres à l'embouchure du Mondavi.

Il y en a tant que leurs écailles, je l'ai déjà dit, servent de vitres aux fenêtres de Panjim. J'eus l'idée fâcheuse de goûter ces « portugaises » de l'Inde. J'en parlai à Coutinho, l'inénarrable garçon de l'hôtel Crescente. Après plusieurs promesses oubliées, Coutinho finit par m'apporter un soir les mollusques que je demandais. Il me les présenta sans écailles, dans une assiette où elles constituaient un conglomérat visqueux, très peu appétissant. Je fabriquai de mon mieux une sauce avec un peu de vinaigre, et m'efforçai à l'aide d'une cuiller d'absorber quelques-unes de ces huîtres qui me parurent sans grande saveur. Heureusement pour moi, dès la quatrième je jugeai l'expérience suffisante, et je priai Coutinho de faire disparaître les mucosités gluantes qui décidément me répugnaient.

La nuit vint ; les moustiques exécutèrent leurs exercices habituels que je subis avec sérénité dans la chaleur moite de ma chambre. Tout à coup d'épouvantables coliques me tenaillèrent les entrailles ; bientôt, des vomissements réitérés, des accès de diarrhée cholériforme m'épuisèrent. La sueur coula sur le parquet. J'essayai d'appeler quelqu'un. Je tombais bien ! Le voyageur portugais était justement parti ce jour-là à Mopuca, au nord de la colonie, et n'était pas rentré à Panjim. Je pensais naturellement à réveiller Coutinho et son patron. Personne ! Ces messieurs couchaient en ville. J'étais seul. Non pourtant ; je découvris dans le corridor du rez-de-chaussée un gamin de quatorze ans qui dormait sur le sol en travers de

la porte. Ce nègre ne parlait que le dialecte konkani et il me fut impossible de lui expliquer la moindre chose. Il me prit probablement pour un aliéné ou un somnambule.

La sueur, de plus en plus abondante, brusquement se glaça malgré les trente degrés qui sévissaient durant les heures nocturnes. Mes forces diminuèrent. J'eus à peine l'énergie de me jeter une dernière fois sur mon lit, songeant que peut-être je n'existerais plus quand, au matin, les gens de l'hôtel daigneraient réintégrer leur logis.

Enfin Coutinho, à l'aube, arriva. Après avoir refusé une première infusion de thé, mon estomac devint plus complaisant. Le vide était maintenant tellement absolu dans mon tube digestif que le poison forcément avait dû partir. Bref, après une journée de repos, je me remis peu à peu et n'eus point besoin de solliciter mon admission à Santa Casa de Ribandar.

\*  
\* \*

Aux heures des repas, sachant nous rencontrer, un vieil Hindou, sculpteur sur ivoire, venait nous offrir ses œuvres. Cet artiste copiait avec un incontestable talent des statuettes de la Vierge, de Jésus et des saints dont les églises de Goâ lui fournissaient les modèles. Je n'ai vu nulle part un travail hindou de ce genre aussi parfaitement traité. J'ai eu l'occasion de le constater bien des fois, les motifs

de décoration, fleurs, lignes géométriques, sont en général très habilement dessinés, tandis que les personnages qui grouillent sur les murs des temple sont disgracieux et maladroitement ciselés. Le sculpteur de Panjim était certainement une exception. Encore nous avoua-t-il qu'il était incapable de modeler lui-même une figurine, il se bornait à reproduire en ivoire avec une fidélité scrupuleuse celles qu'on lui confiait.



Débarqué à Panjim, je dus aller m'embarquer ailleurs pour quitter Goâ. Les gros paquebots de la Bombay Steam Co ne mouillent pas à Panjim où le rio Mondavi manque de profondeur. Au sud des possessions portugaises, à l'embouchure et sur la rive gauche du rio Zuari, un port considérable a été aménagé à Mormugão. Les bateaux de quatre mille tonnes peuvent y aborder à quai. D'ailleurs, une ligne des chemins de fer indiens aboutit à ce port et y amène un trafic de plus en plus important. C'est à Mormugão que j'allai retrouver un paquebot pour gagner par mer Mangalore.

De Panjim, je me rendis en voiture à Dona Paula, sur la rive nord du Zuari. Ce rio Zuari est un fleuve énorme. Il a bien à Dona Paula sept à huit kilomètres de largeur. Sur le rivage se dissimule sous les arbres un village de pêcheurs, des huttes de terre ou plus souvent de simples abris



de feuillage dans un bois de cocotiers. Des barques à balancier sont échouées sur le sable où elles ont l'air de grandes araignées endormies. Sur le rebord d'une petite falaise des filets sèchent. Derrière le village, le long de la route, dans une éclaircie de la forêt de palmes, des poissons argentés sont exposés au soleil. Des bandes de mouettes font une tache blanche mouvante qui tournoie au-dessus des flots.

Une chaloupe envoyée de Mormugão prend les voyageurs à Dona Paula et après une demi-heure de roulis sur les eaux agitées du Zuari les dépose sur la rive sud.

Le port est dans l'estuaire du Zuari, protégé contre les lames par une jetée en gros blocs de ciment. Des grues, des hangars, des rails ; on a installé à Mormugão tout l'attirail nécessaire au chargement et au débarquement des navires.

Le *Satrundji* n'appareillant qu'à huit heures du soir, j'avais quelques heures à ma disposition. J'en profitai pour pousser une reconnaissance jusqu'au village de Mormugão, situé assez loin en amont sur la rivière. Une belle route y mène, serpentant en lacet le long de la colline qui borde le Zuari, et presque toujours garantie du soleil par des arbres.

Du haut de la route on domine les bateaux ancrés dans le nouveau port, le mouvement des wagons et des barques ; on entend le bruit des chaînes qui se dévident. A quelque distance, un autre port, tout petit, incurve ses quais dans une baie du

fleuve, près de réservoirs à pétrole de la Burmah Oil C<sup>o</sup> et de l'Asiatic Petroleum C<sup>o</sup>.

Le village est pareil aux agglomérations de huttes de Betim ou de Vérem. C'est toujours la vie primitive sous les voûtes vertes des cocotiers.

## CHAPITRE XX

### SUR LA CÔTE DE MALABAR

Sur le *Satrundji*. — L'archevêque de Goâ. — *Mangalore*. — En chemin de fer. — *Mahé* : à l'auberge. — Chez l'administrateur. — *Calicut* : la loge française. — La ville.

Huit heures du soir. Dans l'obscurité, à travers des rails et des madriers en désordre, sous la menace des grues en travail, je parviens à monter sur le pont du *Satrundji*. Seul Européen, comme jadis sur l'*Omravati*, je fais encore attacher au mât deux banquettes qui me serviront de lit. Enfin, je vais avoir deux nuits à dormir à la bonne brise de la mer, deux nuits sans sueur, sans moustiques ! Que c'est délicieux après les vicissitudes de l'hôte de Panjim !

Vers deux heures, un grand ferraillement de chaînes. Le *Satrundji* s'est arrêté en vue de Karwar. Un homme barbu, vêtu d'une robe noire, s'installe près de mes banquettes sur une couchette semblable. Je me rendors. Au matin, mon voisin ronfle ; il a un vrai matelas et des draps blancs sur lesquels s'étale sa barbe grisonnante. A distance respectueuse un Hindou somnole sur un banc. Il porte en bandoulière un boudrier vert où sur une

plaque de cuivre est écrit le nom de son maître : *Sua Excia revma o Sr Arcebispo Primaz Patria - cha das Indias Orientaes*. C'est le valet de chambre de l'archevêque de Goâ qui attend le réveil de Son Excellence le patriarche des Indes Orientales.

Encore une escale. Débarquement de quincailleries, chargement de sacs de riz. Monseigneur de Goâ s'est habillé. Il se promène sur le pont s'appuyant sur une canne à pomme d'or, montrant ses bas rouges et ses souliers à boucles d'argent. Un indigène des secondes se précipite à genoux à ses pieds. J'entends le prélat lui demander de quel pays il est. L'autre répond : « De Karwar. » — « C'est très bien, très bien », dit en portugais l'archevêque ; et il lui tend sa main où brille l'améthyste. L'Hindou baise pieusement la dextre dispensatrice d'illusions ; puis Monseigneur s'en va prudemment à l'arrière et tourne le dos pour éviter que tous les dévots du bord ne soient tentés d'imiter ce premier manifestant.

Nous arrivons maintenant devant Honawar. Des barques se dirigent vers le *Satrundji*, pavoisées de bannières de toutes couleurs. Sur l'une d'elles est préparé un fauteuil recouvert d'une housse blanche. Sur une colline d'autres oriflammes claquent au vent au-dessus d'une foule dont on perçoit les acclamations. L'archevêque s'assoit, avec quelques prêtres bronzés, dans la barque qui lui est destinée. Les gens qui criaient sur la colline descendent au rivage ; et au moment où le *Satrundji* reprend sa marche, on voit un cortège

qui se forme derrière un palanquin, tandis qu'éclatent des détonations d'allégresse.

Une deuxième nuit, une excellente nuit pendant laquelle je me repose, bercé par le roulis, caressé par le vent de mer. A l'aube, nous sommes en face de Mangalore.

Je m'imagine que dans un quart d'heure je mettrai pied à terre. Je suis loin de compte. Il faut lutter ici contre une terrible barre, une barre telle que le débarquement, impossible à l'époque de la mousson, est en tout temps une opération difficile. Quelques passagers privilégiés ont pris place avec moi dans la chaloupe à vapeur de la Bombay Steam Co ; les autres se sont empilés dans de grandes bagarres attachées à la chaloupe par une longue corde. Des vagues énormes nous soulèvent ; nous louvoyons pour nous garer un peu des plus redoutables. Mais tout à coup une lame gigantesque oblige les gens de la première barque à lâcher leur corde. Et les voilà en panne, incapables d'avancer, exposés à chavirer. La chaloupe fait un détour pour revenir à leur secours ; plusieurs fois on leur lance la corde. Enfin ils la saisissent ; et nous recommençons à approcher avec précaution de la terre, accompagnés par une troupe de poissons volants qui rasent l'eau devant nous, jusqu'à l'entrée de la rivière de Mangalore. Lorsque je me hisse sur l'estacade où la chaloupe a abordé, il y a plus de deux heures que nous avons quitté le *Satrundji* !

Un gharry me conduit au Railway Hotel, l'unique auberge de la ville, qui possède pourtant cinquante



mille habitants. J'y suis seul. Le manager, un Hindou, s'appelle Nazareth ; ses ancêtres furent convertis vraisemblablement par les Portugais. Personne, ni le patron, ni ses boys, ne sait un mot d'anglais, et comme j'ignore totalement le konkani, j'en suis réduit à risquer quelques mots d'hindoustani et surtout à employer une mimique expressive.

Mon gharry est revenu dans l'après-midi pour une petite promenade dans Mangalore. Ce gharry est le véhicule spécial en usage sur la côte de Malabar : une boîte carrée sur deux roues, pourvue de volets et de rideaux. La boîte s'ouvre par derrière ; le cocher a son siège indépendant sur le devant.

Rien de particulièrement intéressant dans les rues de la ville. Beaucoup de maisons en grès rouge, avec des toits de tuiles, qu'on fabrique dans le pays. Un quartier de boutiques serrées les unes contre les autres : le bazar, très quelconque. Plus loin, on s'enfonce sous la palmeraie, où la plupart des indigènes vivent dans des cases dispersées à l'ombre des cocotiers et des bananiers. Toujours le défilé des femmes allant aux puits, le vase de cuivre sur la tête. Quelques-unes se casquent d'une toque que je n'ai pas vue ailleurs, une sorte de calotte blanche ovale arrondie au sommet, formant un coussin pour les cruches et les paniers.

Le cocher fait une halte devant un hôpital que je ne tiens pas à visiter et où j'entre seulement un instant pour permettre au cheval de souffler.

Puis, en dehors de la ville, il veut me montrer le Saint-Joseph Asylum. C'est un orphelinat fondé par les jésuites anglais. Les enfants y modèlent des statuettes de plâtre, y sculptent des rosaces, des crucifix. A part un atelier de cordonnerie, il semble que tout le travail est consacré à des objets religieux.

La chaleur est toujours intense au moment où je regagne l'hôtel. Chez Nazareth, pas de fan électrique, pas de pankas. Je m'efforce en vain de créer entre mes deux fenêtres une circulation d'air. Pas de glace. Le soda qu'on m'apporte est, bien entendu, plus que tiède. Les Hindous sont décidément bien extraordinaires ! Nulle part, ils n'ont l'idée de creuser un trou dans la terre humide pour y mettre la boisson à l'abri de la chaleur. Ils n'ont pas davantage recours, comme les Arabes, à d'autres procédés pour la rafraîchir. Le boy qui me sert à boire est convaincu que ses flacons de soda sont très bien sous un tas de foin ou de paille !

Je demande une cuvette, j'y dresse mes bouteilles que j'enveloppe de linges et sur les linges je verse de l'eau. J'ordonne au boy de s'accroupir devant ma provision de liquide et de jouer de l'éventail pour activer l'évaporation. Nazareth et son personnel s'étonnent. Les femmes du voisinage, très intriguées, elles aussi, viennent une à une regarder timidement l'homme blanc qu'elles considèrent probablement comme un original un peu toqué. Songeront-elles plus tard à expérimenter

dans leur ménage le système de réfrigération qu'elles m'ont vu pratiquer à l'hôtel de Mangalore? J'en doute.

\*  
\* \* \*

De grand matin, je suis à la gare, dans le wagon qui doit m'emporter vers Mahé. Un fonctionnaire hindou me réclame mon passeport sanitaire. Je suis arrivé ici par bateau, par conséquent de Bombay où règne la peste, et je ne puis pénétrer dans l'Inde anglaise sans un certificat de médecin. Malheureusement le docteur de Goâ a négligé de me fournir cette pièce. J'ai beau affirmer que je suis parti de Bombay déjà depuis huit jours, que je ne suis pas malade; l'employé de la *Railway plague police* demeure perplexe. Finalement, comme je proteste énergiquement et que je n'ai pas l'air trop déprimé, il se décide à déchirer une feuille d'un carnet à souche et à me délivrer lui-même l'attestation de santé qu'il était chargé de me demander.

... Le soleil se lève sur des flaques d'eau qui luisent entre des bouquets d'arbres. Puis viennent des rizières et les éternels bois de cocotiers. De temps en temps, quelques vaches paissent dans des herbages; des nègres travaillent dans des champs d'orge.

Dans la campagne, aux environs de Charvatour, de Payjanour, toutes les femmes sont nues jus-

qu'à la ceinture. Le long du chemin de fer passent des filles superbes, les bras levés, maintenant sur leur tête des paniers, la poitrine en avant, les reins cambrés, les seins rigides. Quels admirables bustes ont ces Hindoues de la côte de Malabar !

Beaucoup d'hommes s'abritent sous un parasol en feuilles de palmier pareil à l'ombrelle des brahmes de Bénarès. Voici sur des rivières des pêcheurs qui pagaient. Un étrange chapeau garantit leur crâne contre les ardeurs du soleil : un cylindre de jonc ou de feuilles tressées surmonté d'un immense champignon. C'est le *talacoda*, usité dans toute la région de Mahé et de Calicut.



... Mahé. La gare est à trois kilomètres de la ville. Le station-master, un Hindou aux pieds nus, consent à garder jusqu'au soir mes bagages dans son bureau pendant que j'irai visiter notre colonie française.

Mahé, c'est encore, comme Chandernagore, Karikal, Yanaon, Pondichéry, un petit morceau de France accroché aux flancs de la colossale Inde anglaise. Les Français y sont depuis 1722. Après nous avoir été pris et restitué plusieurs fois, Mahé nous a été définitivement attribué en 1815.

« Y a-t-il un hôtel à Mahé ? demandai-je au chef de gare. — Non, il n'y a pas d'auberge où l'on puisse loger, me répond-il, mais vous trouverez tout de même à manger. »

Un gharry justement s'offre devant la station à d'improbables clients et le cocher est tout heureux de me transporter à l'endroit où je dois déjeuner, d'après les indications que lui fournit en la langue locale le station-master.

Entre la gare et Mahé une éclaircies'ouvre dans la forêt de cocotiers ; de chaque côté de la route rougeâtre s'étendent quelques terres cultivées. Puis on rentre sous les frondaisons vertes. Bien plus encore que Panjim ou Mangalore, Mahé est enfoui dans les arbres. Les maisons ont un toit de feuilles sèches qui leur donne l'aspect de chaumières d'Europe. Au lieu d'être bâties les unes contre les autres, elles sont éparpillées dans des jardins, des plantations de bananiers, de cocotiers et d'aréquiers. Ces huttes de terre peintes de blanc ou de bleu autour desquelles s'inclinent les grandes palmes m'ont suggéré de nouveau cette impression de paradis terrestre que j'avais éprouvée dans les bois de Ceylan. Seule, une église catholique avec son clocher pointu jure un peu dans ce paysage si nettement tropical.

Deux importants immeubles s'élèvent près de l'église, couverts de feuilles noircies par les pluies d'été ; l'un est une école, l'autre le tribunal civil. L'instituteur sorti de sa classe, un autre fonctionnaire en complet blanc se penche sous la véranda du tribunal pour regarder la voiture qui amène à Mahé un Européen imprévu. Après le tribunal, une maison modeste sur laquelle je lis : *Basel German Mission*.



Au bas d'une colline le gharry me dépose au seuil d'une habitation pareille à toutes les autres : murs de terre badigeonnés de blanc, toit de chaume. Un Hindou en tenue convenable, dhouti blanc autour des jambes, veston, toque ronde, me reçoit. Il parle français. C'est Kanaran. Il m'explique qu'il est le seul marchand de vins de Mahé et s'enorgueillit visiblement d'être le correspondant de firmes bordelaises, de représenter notamment la fabrique d'anisette Marie-Brizard.

Effectivement, dans la chambre où je suis assis sur un vieux fauteuil canné, dorment sur un casier en fer sept ou huit bouteilles. Si elles contiennent du vin, il doit avoir chaud !

Je commande mon déjeuner : sardines, omelette, bananes, et je m'en vais flâner derrière la maison jusqu'à la rivière de Mahé. Un pont de bois réunit les deux rives. Sur les berges se penchent les cocotiers. Là-bas, à cinq cents mètres à l'ouest, l'estuaire s'élargit, la mer moutonne. Des hommes, à peu près nus, traversent le pont rapidement, portant sur l'épaule un long bambou aux extrémités duquel se balancent des paniers remplis de sardines brillantes. Sur leur tête s'arrondit le vaste disque du chapeau parasol, le *talacoda*, dont j'ai eu le matin dans la campagne la première vision.

Des femmes vont et viennent, presque aussi nues que les hommes, offrant aux regards des poitrines merveilleuses de jeunesse et parfois aussi, hélas, de flasques mamelles vieilles qu'il vaudrait mieux dissimuler. A leurs oreilles res-

plendissent de lourdes orfèvreries : une boule d'or, grosse comme le poing, insérée dans le lobe distendu. Au cou pendent d'autres bijoux d'or dont les lueurs fauves s'attisent sur le bronze foncé de la peau. Des yeux noirs, aussi fulgurants que les ors, illuminent les visages. Quelques-unes ont aperçu l'Européen sous le charme de leurs formes sculpturales. Elles cachent vivement leurs seins sous un pan d'étoffe. Et ce ne sont jamais les vieilles qui font ce geste de pudeur regrettable !

Quand je rentre chez Kanaran, la salle est pleine. L'homme vêtu de blanc qui déambulait tout à l'heure sous la véranda du tribunal est accouru aux informations ; trois autres curieux l'entourent. Tout ce monde veut savoir qui je suis, pourquoi je suis venu à Mahé, où l'arrivée d'un étranger est un événement rare.

C'est bien simple, je ne suis pas un fonctionnaire, un inspecteur des colonies, comme on semble l'avoir supposé, mais un voyageur qui passe et qui, parce qu'il est Français, a désiré connaître Mahé, possession française.

L'homme du tribunal n'est pas le juge, mais seulement le greffier. Il est Français, me dit-il, mais Français de Pondichéry. C'est un créole qui a le teint couleur havane et l'« l'assent » de Marseille. Les autres sont des Hindous, employés du gouvernement. L'un d'eux est le secrétaire du gouverneur. Il paraît qu'il est très aimable, le gouverneur, et qu'il serait très content de causer avec moi. Alors, j'irai cet après-midi lui présenter mes respects.

Le déjeuner est prêt. La boîte de sardines est ouverte ; l'omelette « va bien ». Et le vin ? « Ah ! dit Kanaran, en ce moment, je n'en ai pas. » Les bouteilles du casier sont vides. Elles sont là pour le décor. Et pourtant Kanaran doit être réellement un marchand de vins ; il m'exhibe une enveloppe timbrée de Mangalore adressée à Kanaran Chelolian, *winemerchant*.

« Eh bien ! Et Marie-Brizard ? J'étendrai d'eau son anisette, s'il n'y a pas de vin. » Kanaran n'a pas plus d'anisette que de vin de Bordeaux. Il réfléchit et m'apporte une fiole d'apparence pharmaceutique, sur laquelle est collée l'étiquette : *Kola-Champagne*. C'est un échantillon qu'un négociant lui a envoyé naguère. Soit ! essayons le kola-champagne. Kanaran verse dans un verre d'eau le contenu de sa fiole. Le liquide pétille ; une mousse abondante, engendrée par une dose carabinée de tartrate, déborde du vase. Je déguste cette mixture, ce champagne déloyal. Horrible ! Atroce ! Kanaran, éloignez de moi ce calice !

« Enfin, tout de même quelle boisson avez-vous ? »

Kanaran réfléchit de nouveau, s'éclipse, et reparait bientôt avec un flacon où tremblote une liqueur jaune. C'est de l'élixir de Garus ! Bravo ! Avec cela et une certaine quantité d'*aqua simplex*, j'arroserai mon omelette et mes sardines.

Trois heures de sieste sur deux chaises dans la salle à manger (?) de Kanaran. Puis, je dirige ma promenade vers le palais du gouverneur de Mahé. Je salue un *parc à charbon* ; un peu plus loin, la

prison, accessoire indispensable d'une sage administration. Ensuite, c'est la rivière et, sur un rocher, à l'embouchure, la résidence du représentant de la France.

M. le gouverneur s'excuse. Il est pour le moment en conférence avec un inspecteur des colonies. A quatre heures, nous prendrons le thé ensemble, puisque je n'ai pas jugé à propos de m'inviter à déjeuner, et que ce soir, je pars trop tôt pour partager le dîner de mon compatriote.

Deuxième flânerie dans les rues de la ville. Toujours les chaumières sous les palmiers, les pêcheurs de sardines, coiffés du *talacoda* malabare, et les belles filles aux yeux de braise, aux fermes poitrines, aux boucles d'oreilles formidables.

A l'heure du rendez-vous, je trouve le gouverneur avec M. S..., inspecteur des colonies. Bizarre rencontre ! Le véritable gouverneur est en congé, et l'administrateur délégué pour le remplacer pendant son absence a été mon condisciple au lycée, il y a quelque vingt-cinq ans. Nous ne nous y sommes point connus, M. Gentil étant un peu plus jeune que moi, mais nous avons maints souvenirs communs d'une époque déjà éloignée qu'il nous est très agréable d'évoquer.

¶ Puis nous causons de notre colonie indienne. Le gouverneur et le curé sont les seuls Français de Mahé. Ils ont bien avec eux un troisième concitoyen, M. J..., qui, depuis trente ans, exploite ici une usine où l'on met en boîtes les sardines que j'ai vues briller dans les paniers des noirs au

chapeau parasol. Ce commerçant français n'est d'ailleurs plus en réalité à Mahé. Dans ces dernières années, pour échapper à un droit de cinq pour cent dont les Anglais avaient frappé ses sardines préparées à Mahé, il a émigré et établi sa fabrique sur la rive droite, en territoire anglais. Il ne conserve plus sur la rive française qu'une habitation d'été.

En dehors de Mahé, le territoire français renferme encore deux villages, Palour et Pandakel. En tout, la colonie possède à peu près dix mille habitants. De plus, la *loge de Calicut*, que je verrai demain, dépend aussi du gouvernement de Mahé. La meilleure source de revenus était jadis l'usine de M. J... Depuis qu'elle a enjambé la rivière, c'est l'arak, une eau-de-vie obtenue avec la sève du cocotier, qui alimente surtout le budget. L'arak provient de la fermentation du *toddy*, cette boisson blanchâtre que les indigènes recueillent en pratiquant des incisions au sommet de l'arbre. Ce toddy, j'aurais bien fait d'en demander à Kanaran, à la place de ses vins et de son anisette introuvables. Je suis, à ce qu'il paraît, le premier Européen qui ait été restauré par cet original wine-merchant. On en parlera pendant dix ans sous le chaume.

Dans les écoles de Mahé, me dit M. Gentil, on apprend aux enfants le français, l'anglais et la langue du pays, le *malayalam*. La Basel-Mission, pavoisée aujourd'hui de drapeaux français, est une mission suisse, qui s'occupe principalement d'industrie et fonde non seulement des écoles, mais



des ateliers dans les diverses régions de l'Inde. Je me rappelle, en effet, que ses produits, en majeure partie des étoffes, figuraient à l'exposition de Lahore. Dans les réclames qu'elle insère dans les journaux indiens, la Basel-Mission se glorifie d'une médaille d'or décernée, en 1907, lors du concours de Calcutta, à son tissage de Cannanore. On l'a autorisée à créer une école à Mahé, à condition qu'on y enseignerait le français aux enfants.

Le *parc à charbon* a servi au ravitaillement des navires français pendant la guerre du Tonkin. Mais, depuis lors, ce dépôt de combustible est devenu inutile, et il est question de le supprimer prochainement.

Quant aux jolies filles de Mahé, malgré leurs yeux agressifs, elles sont très raisonnables, et si elles voilent de temps en temps pudiquement leur gorge, lorsqu'elles croisent un Européen, c'est parce que des missionnaires mal inspirés leur ont fait croire qu'il était très mal de montrer aux blancs ce qu'elles ont de mieux.

La grande amabilité de M. Gentil justifie son nom, ainsi que m'en avaient averti ses administrés. Je regrette que le manque de temps et l'absence d'hôtel m'aient obligé à me séparer de lui après une trop courte entrevue.

Me voici derechef chez Kanaran Chelolian. Ses enfants, Gaupallan le garçon, et Kausalya la petite fille, sont revenus de l'école. Ils sont charmants, ces jeunes Hindous, et pour remercier le père de ses attentions, je photographie ses héri-

tiers derrière la maison, près des bananiers aux larges feuilles. « Et Mme Kanaran, lui plairait-il de poser avec ses enfants? » Kanaran affecte un air grave et me répond : « Non ! non ! ma femme reste à mon domicile particulier, *jamais elle n'a mis les pieds dans ma boutique de wine and tea merchant.* » Mme Kanaran, à l'instar des dames de haute caste, est *purdah*.

Pour humecter mon dîner, je renonce à l'élixir de Garus, et je réclame une tasse de toddy. Cette boisson est un peu aigre, mais très rafraîchissante lorsqu'elle est étendue d'eau. Elle a beaucoup d'analogie avec le *pulque* que j'ai goûté jadis sur le plateau mexicain.



Quelques heures plus tard, j'étais à Calicut. C'est ici que Vasco de Gama, le premier Européen venu aux Indes par mer, aborda en 1498, après dix mois de navigation. Après les Portugais, les Anglais s'y fixèrent. Les Français aussi y avaient établi un comptoir. Nous y avons conservé la *loge* qu'administre encore le gouverneur de Mahé. Beaucoup de nos compatriotes ne se représentent évidemment pas d'une façon très nette ce qu'il y a derrière ce mot qui désigne généralement l'antre empesté des concierges ou bien les mystérieuses officines où se trament les complots de la franc-maçonnerie.

La *loge* de Calicut faillit être pour moi aussi introuvable que le vin de Kanaran Chelolian.

J'étais descendu à l'Empress-Hotel, près de la mer, où la brise soufflait avec assez de force pour en rendre le séjour très plaisant. Mon premier soin fut d'interroger le gérant, un Hindou affublé du nom cocasse de Sanku. « Où est la loge française ? » demandai-je. Ni le manager ni ses boys ne le savaient. Je louai pour la journée un gharri dont le cocher ignorait complètement l'anglais. Dès que dans les rues je voyais un passant à l'air un peu dégourdi, je faisais arrêter la voiture et m'informais en anglais de la *french lodge* de Calicut, en ajoutant toutes les explications capables de préciser ce que j'entendais par là. Cinq ou six Hindous ainsi interpellés demeurèrent stupides. Ils n'avaient jamais ouï dire que la France possédât quelque chose dans la ville.

Enfin, j'avisai un babou à lunettes, un savant, à coup sûr. Celui-là était au courant ; il m'apprit que la *french lodge* était auprès de la mer, à cent pas de l'Empress-Hotel, d'où je sortais, et il voulut bien faire à mon cocher la même révélation. Nous partîmes dans la direction du rivage. Là, je vis ce que c'était que la *loge* de Calicut. Un mur d'une centaine de mètres de longueur est séparé de la mer par une avenue qui longe la plage de sable. Devant le mur, le drapeau français flotte au haut d'un mât. Derrière, dans un jardin, quelques maisons sont disséminées sous les cocotiers. Sur une de ces maisons est attaché un écriteau de la

Basel-Mission. Ici, comme à Mahé, elle a été autorisée à s'installer chez nous. C'est un atelier de charpenterie qu'elle a organisé à Calicut sur le terrain de la *loge*. N'ayant pu mettre la main sur le fonctionnaire chargé de surveiller les intérêts de la France, je continuai ma promenade. De même qu'à Mangalore, une partie de la ville se compose d'une agglomération serrée d'habitations couvertes de tuiles, au delà de laquelle se dispersent des chaumières dans la forêt de cocotiers.

Même population très bronzée qu'à Mahé, mêmes femmes aux seins nus, mêmes chapeaux parasols. Dans le quartier commerçant, de nombreuses boutiques où abondent les étoffes et les toiles de coton auxquelles leur origine fit donner autrefois le nom de *calicots*.

J'étais rentré à l'hôtel ; je savourais avec satisfaction un breakfast confortable agrémenté de boissons fraîches, que je ne connaissais plus depuis Goâ, lorsque le boy m'annonça qu'un homme désirait me parler. C'était le gardien de la loge de Calicut. Mes perquisitions de la matinée avaient produit quelque bruit dans la ville ; de bouche en bouche, la nouvelle s'était répandue qu'un Européen cherchait l'emplacement de la possession française, et elle avait fini par arriver aux oreilles du gardien. Ce fonctionnaire avait pensé que j'étais un inspecteur des colonies et s'était empressé d'accourir à l'hôtel. Je le fis comparaître devant moi, et je sus, dès ses premières paroles, qu'il était venu... pour me demander de l'augmentation !

Errambally Koungny Kanine, Hindou originaire de Mahé, s'exprimait assez bien en français ; il m'exposa ses doléances. « Je ne gagne, dit-il, que dix roupies par mois (17 francs) ; c'est peu. Je ne puis pas vivre avec cela. J'ai déjà été sur le point de donner ma démission. Il me faudrait quelques roupies de plus. »

Je m'enquis de la besogne qu'Errambally avait à abattre pour ses dix-sept francs. Son métier consiste surtout à veiller à ce que le drapeau tricolore soit toujours hissé à son mât devant le mur de la loge, et à prévenir le gouverneur de Mahé si un incident quelconque survient qui exige son intervention. En somme, Errambally est probablement le fonctionnaire le moins rémunéré qui émarge au budget de la France ; il est peut-être aussi celui qui risque le moins d'attraper des courbatures ou une méningite au service de la République française.

La loge est un terrain de trois hectares et demi de superficie qui appartient à la France, d'après les traités de 1815. Les Anglais et les Hindous ont construit sur ce terrain des maisons qui paient au percepteur de Mahé l'impôt foncier et un droit de location. Errambally me fournit sur le produit de la *loge* des renseignements qui me parurent extrêmement vagues. J'ai su, plus tard, qu'en 1894 la location de l'espace occupé par les habitations avait donné cinquante-cinq roupies (cent francs). Si Errambally m'a dit la vérité, le rendement aurait augmenté ; il y aurait actuellement sur



notre terrain une quarantaine de maisons qui rapporteraient environ cinq cents francs.

Tandis qu'il se lamentait sur son sort, j'observai qu'il maintenait autour de ses reins son dhouti indigène au moyen d'un ceinturon pourvu d'une belle plaque de cuivre. Sur la plaque, je ne distinguai d'abord qu'une couronne royale et je songeai que sans doute le ceinturon avait été octroyé à un prédécesseur d'Errambally par S. M. Charles X ou le bon roi Louis-Philippe.

Je demandai à voir de plus près. La couronne était accompagnée du lion, de la licorne et de l'*Honni soit qui mal y pense* de la maison royale d'Angleterre. Je ne pus maîtriser un sourire, dont je fus seul à comprendre l'opportunité. « Ce sont les Anglais, dit le brave Hindou, qui m'ont fait cadeau de ce ceinturon-là. » Ils ne manquent pas d'humour, les Anglais !

Je me gardai bien de plaisanter le pauvre diable. Je lui promis de signaler sa détresse à qui de droit. Le hasard m'a permis de tenir ma promesse. Lorsque j'ai quitté Calicut, je me suis retrouvé en chemin de fer avec l'inspecteur des colonies que j'avais rencontré chez l'administrateur de Mahé, et je lui ai transmis les revendications du gardien de la loge de France. Je ne garantis pas d'ailleurs qu'Errambally Koungny Kanine obtiendra l'augmentation qu'il sollicite.

En attendant, pour avoir un prétexte d'ajouter ce jour-là quelque chose à son maigre salaire, je pris avec moi ce modeste employé et nous passâmes

ensemble l'après-midi en gharry dans les rues de Calicut.

Notre promenade dura longtemps par les avenues bordées de cocotiers. Nous allâmes jusqu'à un temple de Vichnou, près duquel croupit un étang sacré. De jolis nénuphars nagent sur l'eau. un troupeau de buffles y combattait la chaleur et les insectes en se plongeant dans la vase jusqu'aux yeux. Ces bonnes bêtes semblaient des hippopotames. Leur museau gris émergeait à peine du liquide boueux dans lequel elles se couchaient avec délices.

Puis nous retournâmes au rivage. Au sud du port, toute la plage est affectée au commerce des bois. Il y a là un prodigieux amoncellement de troncs d'arbres, surtout des bois de teck, abattus dans les forêts du pays de Courg, au nord de Mangalore, des chantiers interminables où des nègres tout nus se préservent du soleil sous une petite natte pour manier leur grosse scie incurvée en croissant. Les bateaux qui chargent à Calicut tous ces bois sont presque uniquement des boutres arabes. Des centaines de débits de thé, de restaurants en planches ombragent sous leurs auvents de feuilles des gens coiffés de torsades de poils de chameaux, mateïots et négociants venus des côtes d'Arabie et du golfe Persique. Sous les cocotiers, les huttes des indigènes, simples toits de feuilles sèches, sont posées à terre comme des tentes.



L'Empress-Hotel de Calicut était excellent, très propre, et, en outre, bien situé. Aussi n'hésitai-je pas à consigner sur le registre des observations une attestation élogieuse. Le seul autre client qui y séjournait en même temps que moi était un jeune homme qu'à son visage et à d'autres indices je reconnus tout de suite pour un Français. Ce singulier compatriote affecta pendant les repas de ne parler qu'anglais, bien qu'il sût parfaitement quelle était ma nationalité. C'est en anglais aussi qu'il écrivit sur le livre le panégyrique de l'Empress-Hotel, et je constatai qu'il signait d'un nom français que suivait d'ailleurs son adresse à Paris. Je le revis ensuite dans un buffet de gare et encore dans un hôtel de Colombo. Il parla toujours anglais, sauf la dernière fois qu'il m'aborda, la veille de mon départ pour la France. Ce jour-là, il daigna me dire en français : « Vous partez demain? » Je lui répondis : *Yes!*

## CHAPITRE XXI

### RETOUR A CEYLAN

Trichinopoly. — Sept jours à Colombo. — Wellawatta. — Moratuwa. — Panadura. — Negombo. — Réflexions sur le mouvement antianglais aux Indes.

Après une nuit à Erode-Junction, dans une chambre de la gare, me voici de nouveau à Trichinopoly. J'ai demandé asile au retiring-room du chemin de fer. Dans l'unique pièce nous sommes trois voyageurs. Impossible d'éviter cette promiscuité toujours un peu gênante. Impossible aussi d'obtenir un drap propre. Mais le *fan* électrique tourne sans cesse, et la salle d'ablutions est pourvue d'eau presque froide.

Je consacre ma journée à revoir le temple si bizarrement perché sur le rocher rayé de bandes rouges et blanches. L'escalier qui y monte est strié des mêmes raies. Les colonnes sculptées, badigeonnées de chaux, les statues barbouillées de noir, les Ganesch visqueux d'offrandes de beurre me laissent assez indifférent après mes visites aux sanctuaires les plus célèbres du brahmanisme. Du sommet du roc le panorama est très étendu, mais l'immense plaine jaune et verte qu'on découvre de tous côtés est en somme monotone.

Je termine ma promenade par les quartiers extérieurs, dans les palmeraies, puis je rentre en traversant une fête publique où grouille, parmi les chevaux de bois et les balançoires, une multitude d'Hindous qui s'intéressent surtout aux boutiques des marchands de miroirs et de bracelets en verre ou en métal laqué.

... Je regagne maintenant Tuticorin par la route déjà parcourue au début de mon voyage. Je retrouve aux abords des villages les chevaux de terre cuite, dédiés aux démons par les castes inférieures, et les gopurams des temples de Madura surgissant au-dessus des palmes vertes. Vers le soir je m'embarque sur le *Patiala*, de la British India, qui me déposera le lendemain dans le port de Colombo.

\* \*  
\* \*

J'y suis revenu avec plaisir dans cette île de Ceylan où j'ai commencé à connaître l'Inde des grands cocotiers et des ardentes chaleurs. A présent, plus d'excursions fatigantes. En attendant l'*Armand-Béhic* qui n'arrivera qu'à la fin de la semaine, les sept jours que je passerai au Bristol-Hotel seront des jours de repos, coupés de courtes fugues dans les environs immédiats de Colombo.

Chaque matin après le *chota-hazri*, pendant que le soleil est encore supportable, le tramway électrique m'emporte bien loin dans les faubourgs ombrés de Maradana et de Borella ou bien vers la



rivière Kelani. Parfois je prends une rickshaw, et un nègre agile me traîne jusqu'aux Victoria Gardens où je vais lire sous une gigantesque touffe de bambous ou sous les multiples ramures d'un banian.

Elle est toujours superbe la végétation de Ceylan ; toutefois, il manque quelque chose au séduisant spectacle que la nature présentait ici au mois de décembre. Sur les grands arbres les fleurs ont disparu. Il ne reste plus guère que la verdure, la verdure des palmes, la verdure des feuilles des bananiers.

Au crépuscule j'aime à respirer sur la Galle Face Drive la brise salée de l'Océan qui semble si fraîche après la journée brûlante. Ensuite ce sont des flâneries dans les rues de Colombo, aux vitrines des orfèvres et des diamantaires vers lesquelles racolent avec une insistance jamais lassée de jeunes musulmans à l'affût du passant indécis. Que de discussions prolongées, abandonnées, reprises avec les *dealers in precious stones* ; quelles bonnes heures s'écoulaient à tripoter les rubis, les opales, les améthystes, les pierres de lune qui scintillent par milliers dans les coupes d'onyx ! Chez Seeromul Topundass, quelle joie de regarder les belles soies brodées, les bronzes émaillés de Jeypore, les incrustations d'argent de Lucknow, les amphores de Bénarès ! Mais les vases que j'ai tant admirés à Jeypore, que je n'ai pas retrouvés à Bombay, ne sont pas davantage ici. J'ai fini par acheter un flacon à parfum joliment ciselé, qui par son galbe,

au moins, m'a rappelé les merveilleux *saraïs* du Rajpoutana.

Dans la soirée je retourne humer un peu l'air de la mer ; puis j'erre au hasard dans Chatham street, dans York street, m'arrêtant devant les bars où se réunissent les matelots ; au Britannia, où ils chantent tantôt des cantiques avec des missionnaires salutistes, tantôt des refrains plus gais aux sons d'un harmonium ; au White Horse, moitié anglais, moitié italien, où les boys sont Cinghalais, et où, au lieu de l'harmonium, résonne le piano.

Lorsque je rentre, j'entends zinzarer les moustiques, mais la moustiquaire ferme bien, et d'ailleurs le violent déplacement d'air provoqué par le ventilateur éloigne de moi les importuns noctambules.

Un jour j'ai visité le musée de Colombo, dans les Victoria Gardens. De vieilles pierres, fragments de statues bouddhiques et brahmaniques, y voisinent avec des costumes et des bijoux hindous. On y a rassemblé une collection considérable d'anneaux de métal, ornements destinés aux jambes fines des femmes, dont les noms : *padasaram*, *tandis*, *padakas*, varient selon leurs formes.

Plusieurs vitrines contiennent d'horribles masques qui servent aux Tibétains dans leurs danses sacrées, et qu'emploient également les bouddhistes de Ceylan dans leurs *devil-dances* (danses du diable). Ces masques ont des yeux qui sortent des orbites ; des serpents s'enroulent et se déroulent partout, dessinant les oreilles, remplaçant la chevelure et

les moustaches, dégoulinant de la bouche comme des vers en train de se rassasier d'un cadavre en putréfaction.

D'autres masques se convulsent en grimaces variées, exprimant d'atroces douleurs. Ils représentent, d'après un écriteau en anglais, des visages d'hommes qui souffrent de la chaleur, de bourdonnements d'oreilles, de maux de tête. Un des plus épouvantables est celui qui prétend reproduire une figure tourmentée par la crainte de la mort. Le plus grand est le masque du conducteur des *devil-dances*. Il tient dans ses dents un cadavre ; d'autres corps humains sont pantelants dans des mains qui se détachent du masque ; et toujours les serpents s'entortillent sur les joues et dans les cheveux.

Les mêmes horreurs sont moulées et peintes sur des vases qui sont utilisés aussi dans les danses religieuses bouddhiques.

\* \*

Plusieurs fois, par le train qui suit la côte, je suis allé à Wellawatta où il fait si bon s'emplir les poumons sur le rivage à l'ombre des cocotiers. Des tas de madrépores, recueillis pour les fours à chaux de Ceylan, s'alignent sous les arbres. On y trouve des coraux blancs, aux ramifications curieuses. Sur le sable, les pêcheurs tirent leurs embarcations à contrepoids, les *fadas*, qu'on prend de loin pour des crabes géants endormis sur la plage.

Un après-midi j'ai poussé plus loin, du côté de Moratuwa, puis jusqu'à Panadura. C'est partout le long de la mer la même forêt de cocotiers, les mêmes gens bronzés au noir chignon vivant sous les voûtes vertes. Je conserve le souvenir d'un prêtre bouddhiste qui faisait les cent pas dans la gare de Moratuwa. Drapé dans sa robe jaune, son parasol dans une main, son éventail dans l'autre, il avait une attitude très grave. Un clergyman en robe noire et casque colonial était là aussi. Je n'oublierai jamais les regards dédaigneux que le prêtre anglais lançait à son confrère asiatique, ni son sourire de mépris indicible. Le bonze d'ailleurs n'en paraissait nullement ému. Je songeai que le plus déraisonnable des deux n'était peut-être pas l'homme au peplum jaune.



Enfin un nouveau chemin de fer m'a donné l'occasion de connaître le village de Négombo. On change de train à Ragama où après la guerre du Transwaal fut installé un camp de prisonniers boers. La ligne, récemment ouverte à l'exploitation, traverse presque constamment un pays couvert d'une végétation opulente. Négombo est situé à proximité de la mer. Il a été jadis occupé par les Hollandais dont le vieux fort subsiste encore. De l'époque hollandaise reste aussi un canal très pittoresque, bordé de superbes cocotiers qui lui ménagent un tunnel d'ombre.

J'allai surtout à Négombo pour voir les ouvriers qui travaillent le cuivre et produisent en assez grande quantité des objets d'art exposés aux étalages de Colombo. Ce sont des scorpions, des serpents, des lézards, des éléphants en cuivre massif, d'une exécution toujours très soignée. J'entrai dans l'échoppe de plusieurs artisans qui me montrèrent divers échantillons de leur minutieux labeur. Un énorme lézard de cuivre, à la queue démesurée, aux écailles délicatement ciselées, me plaisait fort. Mais vraiment ce reptile était par trop embarrassant, et je le laissai à Négombo.

\* \* \*

On me sert mon dernier repas. Le menu annonce un plat étrange : *angels on horseback* (anges à cheval). — Qu'est-ce que cela peut bien être ? Il s'agit d'huîtres cuites que le boy m'apporte sur une croûte de pain rôti bardée de lard. — Des huîtres ! non, merci ; depuis mon aventure de Goâ, je me méfie de ces mollusques.

Une dernière lecture des journaux. Dans un magazine anglais un article très méchant sur les Français. Entre autres choses désobligeantes, l'auteur reproche à nos commerçants de ne jamais tenir leurs promesses. Doivent-ils fournir un objet dans trois jours ? Jamais au jour convenu ils ne seront prêts ; et ils s'étonneront ingénument du mécontentement de leur client. Généralisant un peu vite, l'Anglais en conclut que les Français sont



menteurs et malhonnêtes. Tout de même, quand on compare l'habituelle négligence de maints commerçants français avec, par exemple, la ponctualité du tailleur hindou qui vous livre à six heures du soir le vêtement commandé à dix heures du matin, on s'explique la prose antipathique du journaliste gallophobe.

Les feuilles de Madras publient des proclamations de certains rajahs loyalistes qui s'efforcent de combattre le mouvement révolutionnaire antianglais aux Indes. « Le *british rule*, dit le mahrajah de Nashipour, doit continuer pour notre sécurité. C'est au gouvernement britannique que nous devons *our present education and advancement*. »

Les conspirations des babous à lunettes inquiètent de plus en plus l'Angleterre. La police arrête des anarchistes bombistes. On suspend la publication de journaux hindous trop hostiles au gouvernement. On parle de recourir à la manière forte et de nommer vice-roi des Indes le général lord Kitchener, depuis longtemps réputé comme militaire à poigne.

C'est sur ces nouvelles plutôt pessimistes que je vais quitter l'Inde. Les « intellectuels » hindous réussiront-ils à soulever les indigènes contre l'Angleterre? D'autres plus compétents répondront à cette question. Quant à moi, ce que j'ai observé et ce que j'ai entendu au cours de mon voyage me fait croire que le parti de « l'Inde aux Hindous » n'est pas encore à la veille du succès.

L'Inde est immense. Dans ses masses profondes,

sa population de trois cents millions d'habitants se désintéresse des complots ourdis par une infime minorité de babous du Bengale ; en général, elle les ignore.

Je sais bien que souvent des minorités insignifiantes mènent où elles veulent des multitudes inconscientes. Mais il y a autre chose qui garantit l'Angleterre contre une révolte de l'Inde entière. Dans ce pays, sept ou huit fois plus vaste que la France, les races sont différentes, les castes multipliées à l'infini, les langues diverses. D'autre part, si le brahmanisme est la religion du plus grand nombre des Hindous, il y a des bouddhistes à Ceylan, en Birmanie et dans les régions voisines du Tibet. De plus, les musulmans sont dans certains États en majorité ; ils sont hostiles aux Hindous, leur sont supérieurs souvent par l'intelligence et l'énergie ; et ils s'appuient sur l'Angleterre comme l'Angleterre s'appuierait sur eux en cas de besoin, pour maintenir en respect les foules brahmaniques.

De tout cela, il résulte que l'unité est fort loin d'exister dans l'Inde et qu'une insurrection n'aurait, semble-t-il, guère de chances de grouper dans un but commun des peuples que tendent à séparer tant de causes de division.

J'ajoute que beaucoup d'Hindous ont encore le respect traditionnel de leurs rajahs, et leur obéiraient plutôt qu'à des prédicateurs de guerre civile. Or, combien de mahrajahs sont pensionnés par l'Angleterre et vivent dans une tranquillité dorée qu'ils ne tiennent pas le moins du monde à

risquer dans une révolution. Ceux-là, comme le mahrajah de Nashipour, exhortent leurs sujets à rester fidèles aux maîtres d'à présent. Déjà, en 1857, plusieurs rajahs, et le plus puissant, le Nizam d'Hyderabad, n'ont point voulu profiter de la *mutiny* des cipayes pour conquérir une indépendance moins avantageuse pour eux que la protection de la Grande-Bretagne.

Enfin, j'imagine et même je suis sûr que, depuis 1857, les Anglais ont pris des mesures sérieuses grâce auxquelles les Hindous ne peuvent se procurer des armes. Il est interdit aux *natives* d'acheter un fusil ou un revolver ; et les munitions dont seraient tentés de s'emparer ceux qui sont engagés dans les régiments indigènes sont, à n'en point douter, mises à l'abri sous la garde des soldats anglais. Que ferait donc une nation sans armes devant les canons et les fusils à répétition de l'armée d'occupation ?

Si l'ordre un jour est troublé dans l'empire des Indes, je pense que les Anglais l'auront bientôt rétabli, et d'autant plus rapidement qu'ils seront certainement secondés par les musulmans et même par des rajahs qui leur demeureront dévoués avec les populations qu'ils gouvernent.

## CHAPITRE XXII

### VERS LA FRANCE

En mer. — Une escale à Djibouti. — Sur la mer Rouge. —  
Vers le nord.

L'*Armand-Béhic* s'éloigne de Colombo. Peu à peu les lumières du port et de la ville s'éteignent dans les flots.

Le lendemain recommencent les journées déjà vécues il y a quatre mois ; le matin, les passagers promenant leurs pyjamas sur le pont ou bien des kakémonos rapportés du Japon ; puis les longues siestes dans la chaleur moite tandis que le bateau s'avance sur une mer d'huile.

Tous les soirs à six heures on se range à bâbord pour assister au coucher du soleil et surprendre le fameux rayon vert, si souvent récalcitrant. Je l'ai vu enfin une fois, le rayon vert, un soir où le ciel était bien pur. Ce fut comme l'éclat subit d'une lampe électrique, une fulguration verte lancée brusquement au moment précis où le soleil disparaissait sur la ligne des eaux.

Au bout de six jours, la terre se dévoile. C'est l'île de Sokotora, le cap Guardafui. Le sable s'étale sur les flancs des montagnes en nappes

unies qui de loin ressemblent à des plaques de neige.

A minuit nous stoppons dans le golfe de Tadjoura, devant Djibouti. Il pleut ! Il tonne ! Voilà des mois que je n'ai vu tomber une goutte d'eau ; et ici sur la côte d'Afrique, où la pluie n'humecte le sol qu'une fois tous les quatre ans, des averses ruissellent depuis trois jours !

Nous descendons quelques-uns dans les canots que les noirs ont amenés le long du paquebot. Une demi-heure après nous sommes à terre.

Quelle boue ! Nous pataugeons sous la lueur des réverbères à pétrole et nous voici échoués au *Café de la Paix*, sur la place Ménélik. Nous dégustons de la bière et du thé à la terrasse, pendant que les Somalis essaient de nous vendre des cartes postales, des cornes de gazelles, des queues de raies, des mâchoires de requins, des sagaies, des boutons qui sont des coquillages brillants, des cravaches en cuir de rhinocéros.

Près de la place nous jetons un coup d'œil dans la demi-obscurité sur le palais du gouverneur, l'hôpital, le tribunal, édifices tout blancs enjolivés d'arcades mauresques.

L'un de nous propose d'aller au village nègre. Justement une voiture, l'unique fiacre nocturne de Djibouti, est là devant le *Café de la Paix* ; nous louons ce véhicule. Il progresse lentement à travers les flaques d'eau, dans la boue gluante. Tout à coup, quelque chose craque. Nous ne bougeons plus ! Le cheval file tout seul avec ses harnais,



abandonnant derrière lui notre guimbarde enlisée dans un mètre de vase.

Nous étions presque arrivés. — « Le voilà, le village nègre », dit le cocher. Et à la faveur d'un rayon de lune entre deux nuages qui se poursuivent, nous apercevons, un peu plus bas que le plateau où nous sommes en panne, des alignements de cases, des toits de paille. — « Regardez, continue le cocher arabe, l'eau coule dans les rues ; on en a jusqu'aux genoux ! »

Alors nous retournons, à pied, au café de la place Ménélik. A quatre heures du matin, menacés par un orage et par le vent qui se lève, nous regagnons en toute hâte l'*Armand-Béhic* sur l'eau sombre où se réfléchissent les éclairs, et bientôt nous goûtons dans nos cabines un sommeil réparateur.

C'est tout ce que nous aurons vu de Djibouti. Je le regrette, car ce petit port paraît appelé à un grand avenir. Djibouti remplace Obock, cette baie située un peu plus au nord où nous avons un dépôt de charbon et un fort. Aujourd'hui Obock est déserté. Il n'y reste plus que l'ancienne factorerie Menier dont on distingue du large le bâtiment oriental. Obock n'est plus qu'un village donkali administré par quelques askaris sous le commandement d'un préposé au télégraphe.

Dans dix ans, Djibouti sera peut-être plus important qu'Aden. Le chemin de fer de pénétration fonctionne déjà jusqu'à Diré-Daoua, à environ deux cents kilomètres vers l'Éthiopie et le Harrar. Un autre tronçon sera prochainement construit

pour atteindre Adis-Abeba. C'est du moins ce qui résulterait des contrats passés en 1894 et en 1908 avec l'empereur Ménélik. Tout récemment, une certaine opposition s'est manifestée contre la ligne française en projet, de la part d'un syndicat suisse-allemand qui prétend empêcher la Société française de poser ses rails dans la direction de l'Abyssinie. Peu importe, il est vraisemblable que cette ligne sera, tôt ou tard, greffée sur l'autre.

Quand le chemin de fer de Djibouti au Harrar sera ainsi complété, les produits de l'Abyssinie, café, cuirs, cire, ivoire, caoutchouc, viendront se charger sur les paquebots à Djibouti. La ville a en ce moment vingt mille habitants, dont deux mille Européens. Elle grandira encore. Le port aura sur Aden, placé en face au bord des déserts incultes, l'avantage d'être le point d'aboutissement des voies qui desserviront une région très riche. Bonne chance donc à Djibouti, et vive la France !

... Nous sommes dans la mer Rouge. Ah ! là-bas, à l'est, au ras de l'eau bleue, la charmante vision de Moka ; un Ziem aux tonalités adoucies ! Sur le bleu des flots, dans l'azur d'un ciel sans nuages, la tache éclatante des maisons arabes, la masse rose d'une mosquée d'où s'élance un svelte minaret blanc !

Encore quelques jours, et nous arrêtons à Suez, à l'entrée du canal. Un vent froid souffle du nord. Les vêtements légers se replient dans les malles ; les figures jusqu'ici rouges, congestionnées, semblent maintenant verdâtres. On s'intéresse encore à la

gamme des bleus et des verts qui chatoient à la surface de la mer, aux espaces jaunes qui s'étendent jusqu'aux rochers sauvages des déserts de Libye. Mais tout de même on est triste. Fini le climat des tropiques, finies les siestes paresseuses sur les chaises longues. Le vent trop dur fait le vide sur le pont.

En Méditerranée le calme renaît ; mais nous grelottons, alors qu'il y a quelques mois au même endroit nous trouvions la température si douce. Le soleil est blanc, anémique. C'est que nous venons des royaumes de la chaleur et de la lumière et que nous rentrons dans les pays gris où sévissent les brumes et les neiges.

A Marseille, nous débarquons dans le brouillard glacé ; à Lyon, la grêle fouette les vitres du wagon. ... Elle est loin l'Inde ensoleillée, l'Inde des grandes palmes et des torsos de bronze !

FIN



## ERRATA

---

Pages 25 et 26, lire : *Times of Ceylon*, au lieu de *Times of Ceylan*.

Page 86, ligne 24, lire : *baroque armoire*, au lieu de *baraque-armoire*.





# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE PREMIER

### DE MARSEILLE A COLOMBO

En Méditerranée. — Le canal de Suez. — Aden .....	1
---	---

## CHAPITRE II

### CEYLAN

Promenades dans Colombo. — A l'hôtel. — Mount Lavinia. — Kandy. — Les jardins de Peradenya. — Les temples bouddhistes. — Christmas. — Les éléphants. — La dent de Bouddha. — Newara-Elya.....	14
---	----

## CHAPITRE III

### DANS L'INDE DU SUD

En express. — <i>Madura</i> . — Au retiring-room. — Dans les rues. — Le temple. — Le palais de Tirumal Nayak. — Le Teppakulam. — Une nuit en chemin de fer. — <i>Tanjore</i> . — Un guide. — Le Temple. — Siva taureau ; Siva lingam. — Le palais de la princesse. — Les rues. — Le rest-house. — <i>Trichinopoly</i> . — Le temple de Sriringam. — Au refreshment-room. — Enfants hindous. 61	61
--	----

## CHAPITRE IV

## PONDICHÉRY

Dans la campagne : les picotes ; les chevaux de terre cuite. —  
 Dans une gare. — Pondichéry. — A l'hôtel. — Les pousse-pousse.  
 — La ville. — Le marché. — Les maisons. — La place Duplex.  
 — La bibliothèque. — Chez M. Poulain. — Quelques réflexions  
 sur notre colonie. . . . . 100

## CHAPITRE V

## MADRAS

A l'hôtel. — Brunette ladies. — La ville anglaise. — Les catamarans.  
 — Le toddy. — Les quartiers hindous. — Une procession. . . 118

## CHAPITRE VI

## HYDERABAD

Le désert pierreux. — *Hyderabad*. — L'hôtel. — La douane. — Le  
 Nizam. — Les rues. — Le Char-Minar. — Secunderabad. —  
 Golkonde. . . . . 127

## CHAPITRE VII

## CALCUTTA

La ville anglaise. — Chitpore Road. — Harrison Road. — Les  
 bains de l'Hougly. — Le temple de Kali. — Les Jaïns. — Le  
 temple de Maniktollah. — Le musée. — *Chandernagor*. — Quel-  
 ques désagréments de voyage. . . . . 143

## CHAPITRE VIII

## DARJEELING

Sur le Gange. — Vers le Tibet. — *Darjeeling* : l'Himalaya ; le Kint-  
 chinjanga. — Danses tibétaines. — Une conférence. — Les rues  
 de Darjeeling. — Bhotia-Basti. — Temples bouddhiques. —  
 Moulins à prières. . . . . 185

## CHAPITRE IX

## BÉNARÈS

En chemin de fer. — *Bénarès*. — Le *cantonment* anglais. — Le palais de Vydzianagram. — Le temple des singes. — Le Temple d'Or. — Les ruelles. — Une bayadère. — Les ghâts du Gange. — Dans les faubourgs..... 203

## CHAPITRE X

## LUCKNOW ET CAWNPORE

*Lucknow*. — Le quartier anglais. — Christ-Church. — La Martinière. — Les rois d'Oudh. — La mutiny de 1857. — L'Imam-barah et l'Husseïnabad. — *Cawnpore*. — Nana-Sahib. — Le Memorial Well. — La ville..... 236

## CHAPITRE XI

## AGRA

Le tombeau d'Akbar à Sikandra. — Fatehpour-Sikri. — Le tombeau d'Itmad ud Daoulah. — Le Fort. — Le Taj Mahal. — Le Jauhri Bazar..... 248

## CHAPITRE XII

## DELHI

En chemin de fer : l'assistant-collector. — *Delhi*. — Le palais du Fort. — La grande mosquée. — Turkish baths. — La ville anglaise. — Les champs de ruines : Firozabad. — La tombe d'Humayoun. — Le Koutab-Minar. — Sur la route de Delhi... 272

## CHAPITRE XIII

## AMRITZAR

Le Temple d'Or. — Les Sikhs. — Les marchands de tapis. — Une promenade dans les rues d'Amritzar. — Nauch girls..... 292

## CHAPITRE XIV

## LA FRONTIÈRE AFGHANE

Vers Peschawer. — Au bungalow. — Le quartier anglais. — La Peschawer indigène. — Combat de buffles. — La frontière du nord-ouest. — Un vendredi à la Khaïber-Pass. — En chemin de fer..... 308

## CHAPITRE XV

## LAHORE

L'hôtel Braganza. — Les rues de Lahore. — Le Fort. — Les tziganes. — Le tombeau de Jahangir. — L'exposition..... 332

## CHAPITRE XVI

## DANS LE RAJPOUTANA

Dans la plaine rajpoute. — *Jeypore*. — Sous la tente. — Une excursion à Amber. — Les rues de la ville rose. — Le palais du rajah. — L'art à Jeypore. — L'Ecole des Beaux-Arts. — Le musée. — *Mont-Abou*. — Le paysage. — Les temples jaïns..... 343

## CHAPITRE XVII

## AHMEDABAD

Les mosquées. — Le temple jaïn d'Hathi-Sing. — Le temple de Swami Narayan. — La zoophilie jaïne. — Les balcons sculptés. — Dans les rues..... 372

## CHAPITRE XVIII

## BOMBAY

Les rues de Bombay. — Les parsis. — Les Tours du Silence. — Une nuit dans Grant Road. — Mariages hindous. — Une excursion aux temples d'Ellora..... 385



## CHAPITRE XIX

## DANS L'INDE PORTUGAISE

En mer sur l'Omravati. — *Panjim*. — L'hôtel Crescente. — Les îles de Goâ. — Les rues de Panjim. — Catholiques hindo-portugais. — Les goâ-boys. — Un enterrement. — Un mariage. — Les églises de Velha Goa. — La rive droite du Mondavi. — Les huitres. — Un sculpteur. — Mormugão..... 422

## CHAPITRE XX

## SUR LA CÔTE DE MALABAR

Sur le *Satrundji*. — L'archevêque de Goâ. — *Mangalore*. — En chemin de fer. — *Mahé* : à l'auberge. — Chez l'administrateur. — *Calicut* : la loge française. — La ville..... 450

## CHAPITRE XXI

## RETOUR A CEYLAN

Trichinopoly. — Sept jours à Colombo. — Wellawatta. — Moratuwa. — Panadura. — Négombo. — Réflexions sur le mouvement antianglais aux Indes ..... 471

## CHAPITRE XXII

## VERS LA FRANCE

En mer. — Une escale à Djibouti. — Sur la mer Rouge. — Vers le nord..... 481

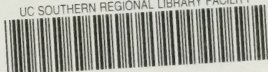
TABLE DES MATIÈRES..... 487

6 B 2 6 7 B





UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 512 618 0



